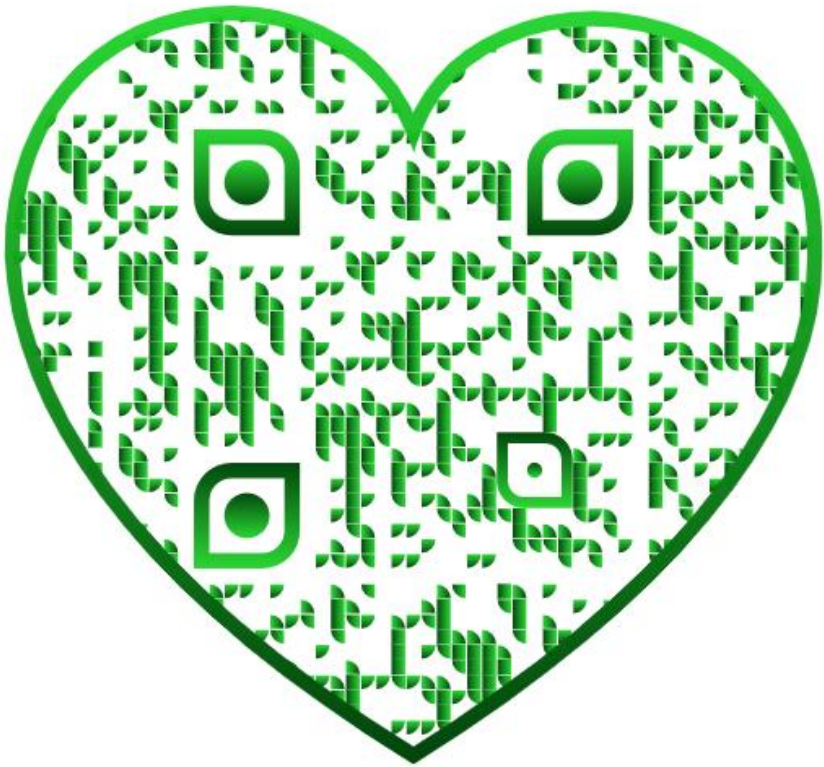
C.N. CRAWFORD
ALEX RIVERS

AGENT DU CHAOS

DARK FAE FBI 2

collection
Urban fantasy



C.N. CRAWFORD
ALEX RIVERS
AGENT
DU
CHAOS
DARK FAE FBI 2
collection
Urban fantasy

- Couverture
- Agent du chaos
- Mentions légales
- Avertissement
- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26
- Chapitre 27
- Chapitre 28
- Chapitre 29
- Chapitre 30
- Chapitre 31
- Chapitre 32
- Chapitre 33

Agent du chaos

Dark Fae FBI - *T.2*

Traduit de l'anglais par Viviane Faure

Collection Infinity

Mentions légales

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Cet ouvrage a été publié sous le titre original :

Agent of chaos

Collection Infinity © 2021, Tous droits réservés

Collection Infinity est un label appartenant aux éditions MxM Bookmark.

Illustration de couverture © Moorbooks Design

Traduction © Viviane Faure

Suivi éditorial © Delhia Alby

Correction © Sylvie Goin

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit est strictement interdite. Cela constituerait une violation de l'article 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 9791038106932

Existe en format papier

Avertissement

Attention, certaines scènes de violences ou d'agressions sexuelles peuvent heurter la sensibilité du lecteur.

Chapitre 1

Un corbeau noir solitaire volait au-dessus de la Tamise en battant paresseusement des ailes. Je le suivis des yeux pendant quelques instants. Le ciel gris de Londres s'étendait devant moi dans toutes les directions, mais c'était le corbeau qui avait capté mon attention, grâce à ses mouvements calmes et sereins. J'étais bien, là-haut, caressée par l'air frais.

À ma gauche, sur la terrasse du monument, se trouvait un petit groupe de touristes qui écoutaient le guide décrire le grand incendie de Londres. Les aigus de sa voix me parvenaient alors qu'il faisait de son mieux pour parler par-dessus le vent. J'écoutais d'une oreille distraite ses explications sur l'incendie.

Apparemment, il avait démarré dans une boulangerie juste en dessous de nous, dans Pudding Lane, avant de détruire la plus grande partie de la ville et de se terminer au coin de Pye Lane. Il était donc logique que le coupable fût le péché de gourmandise. Si, à Salem, les puritains accusaient les sorcières des vaches malades et des récoltes perdues, pour les Londoniens du dix-septième siècle, les boucs émissaires, c'étaient d'abord les catholiques, puis les pécheurs eux-mêmes.

Je jetai un coup d'œil à mon téléphone pour vérifier si Scarlett m'avait envoyé quelque chose, mais non. Le dernier message d'elle était toujours le SMS sibyllin qui m'avait accueillie au réveil.

Devine quoi ? Je viens à Londres. C'est pour le boulot, on en parlera quand je serai là. Retrouve-moi au monument du Grand Incendie à quatre heures et demie.

Elle n'avait pas répondu à mes messages et ne m'avait pas communiqué ses horaires de vol. J'avais regardé la liste des atterrissages dans les aéroports de Londres, mais je ne savais même pas d'où elle venait. Son « c'est pour le boulot, on en parlera quand je serai là » était des plus étranges. Scarlett était un agent de la CIA, le genre d'espionne qui affirmait avec naturel : « J'aimerais bien t'en parler, mais après je serais obligée de vous tuer, toi et ton chat ». Normalement, elle ne me disait ni quand ni où elle se déplaçait, et encore moins pourquoi. Qu'est-ce qui faisait que c'était différent cette

fois ? Et qu'est-ce qu'elle faisait à Londres ?

D'ailleurs, qu'est-ce que *moi*, je faisais à Londres ? J'étais parvenue à trouver un arrangement avec Gabriel et je lui louais temporairement sa chambre d'amis pour cent livres la semaine. C'était bien moins cher qu'un hôtel, et on appréciait tous les deux d'avoir de la compagnie.

Pourtant, à présent, j'aurais dû préparer mon retour vers les États-Unis. Nous avions bouclé l'enquête sur « l'Éventreur Terroriste ». Pour tout dire, j'avais tué le meurtrier moi-même.

J'avais pris une balle et j'avais passé trois jours à l'hôpital. Le traumatisme que j'avais mentionné à mon chef n'était pas une affabulation totale. Cela dit, les médecins avaient été assez éberlués par la vitesse à laquelle je m'étais remise une fois que la balle avait été extraite. À l'évidence, ils n'avaient pas l'habitude de soigner des pixies.

Pour autant, je n'étais pas encore prête à rentrer chez moi. Il fallait que j'en sache plus avant de partir.

Le guide criait par-dessus le vent :

— Si bien que le nombre de corps déclaré ne reflète, selon toute probabilité, pas le vrai nombre de victimes atrocement carbonisées.

Une petite fille de quatre ou cinq ans essaya de se soustraire à la surveillance de sa maman pour s'approcher de la rambarde en fer forgé, mais sa mère la retint fermement. La petite fille remarqua que je l'observais et me fit un grand sourire, dévoilant un trou entre ses dents de devant. Je lui rendis un sourire compatissant. Tant pis pour le grand incendie ! On ne devrait pas imposer de leçons d'histoire à une enfant de cinq ans, surtout pendant ses vacances.

Mon téléphone vibra, et je le sortis de ma poche. L'écran affichait simplement *Russel*. C'était la troisième fois qu'il appelait en deux jours.

Je m'éloignai de la foule pour répondre à l'appel.

— Allô ?

— Agent Liddel, dit-il de sa voix bourrue.

— Bonjour, chef.

— Gardez donc vos « bonjour, chef ». Pourquoi vous n'êtes toujours pas dans un avion ?

— Je suis encore en train de récupérer, monsieur. Le traumatisme psychologique est assez sévère. Je crois que je souffre d'un syndrome…

— Vous allez souffrir de chômage si vous ne revenez pas, agent Liddel.

— Bien sûr. J'ai juste besoin de quelques jours pour me remettre. Je me suis fait tirer dessus, vous comprenez ? Il me faut du temps aussi bien sur le plan mental que physique pour…

— Ça fait huit jours que vous *récupérez*, Liddel. Et c'est quoi cette histoire de débriefing que j'ai entendu de la part de nos attachés à Londres ?

Oh ! Ça !

J'avais passé plusieurs jours à débriefer avec le bureau détaché du FBI à Londres, mais j'avais omis de préciser quelques détails insignifiants comme le fait que le tueur était un fae terrifiant : le Rix, la main droite du Haut Roi des fae. J'avais également tu que j'étais une pixie et que je possédais moi aussi quelques pouvoirs, de même, j'avais passé sous silence que j'avais voyagé au royaume des fae. Ce qui restait était donc une histoire dépourvue de logique, et malheureusement, les attachés à Londres étaient assez intelligents pour s'en rendre compte. Au moins, Gabriel pouvait témoigner que j'avais tué le Rix en état de légitime défense, mais en dehors de ça, mon compte-rendu des événements était hautement suspect.

Je me raclai la gorge.

— Vous savez, c'est très difficile pour les gens de remettre leurs souvenirs en ordre après un choc sévère. C'est un phénomène psychologique bien documenté. C'est normal que mon témoignage ne soit pas tout à fait cohérent.

— Ils pensent que vous cachez quelque chose.

Je l'entendis prendre une gorgée d'une boisson quelconque.

— Voici mes ordres : retournez au bureau de Londres, revoyez votre compte-rendu pour qu'il sonne juste et revenez en Virginie.

— D'accord.

Je ne comptais pas retourner au bureau du FBI, mais ça me permettrait de gagner du temps. Fini les tueurs en série ! J'avais changé de domaine d'intérêt. Je voulais en apprendre plus sur les fae et le lien que j'avais avec eux.

— Je reviendrai bientôt.

— Je veux que vous soyez dans un avion d'ici trois jours.

Il me raccrocha au nez. Je soupirai, rangeai le téléphone dans ma poche et m'avançai vers le groupe de touristes qui contemplaient à nouveau la Tamise. Le guide avait une mine réjouie.

— Avant l'incendie, la peste noire avait ravagé la moitié de la ville. On peignait des croix rouges sur les portes pour indiquer que les gens à l'intérieur étaient en train d'agoniser lentement, couverts de bubons purulents. Alors, d'une certaine façon, les flammes ont été une délivrance pour eux.

Les touristes avaient un peu pâli, et la mère couvrit les oreilles de sa petite fille tandis que le guide se mettait à décrire les médecins pendant la peste avec leurs masques terrifiants dotés d'un long bec d'oiseau. Il aurait pu édulcorer la description et proposer une version Disney de ces événements.

Tandis que je pensais à l'histoire sombre et perturbante de Londres – et à la ville d'ombres connectée à la nôtre –, mes pensées se tournèrent vers Roan. Une petite pointe de rage m'envahit alors. Il m'avait manipulée, m'avait espionnée pendant des années, m'avait utilisée pour atteindre ses objectifs. D'un autre côté, il m'avait sauvé la vie. Mais je ne pouvais pas lui faire confiance. Pas tant que je n'en saurais pas plus.

Je regardai l'heure qu'il était. Cinq heures moins le quart. J'attendrais jusqu'à cinq heures, et puis je trouverais un pub. Scarlett avait mon numéro…

— *Rose* ? Sérieusement, Cass ? Deux semaines loin de moi, et tu te teins en rose ? s'écria une voix familière derrière moi.

Je me retournai et souris en la voyant. Scarlett. Le soleil brillait dans ses cheveux auburn, et elle grimaça, faussement horrifiée. Mais ses yeux verts pétillaient d'amusement. Elle était vêtue de façon stylée, des leggings en cuir, une veste noire mignonne et un chemisier

blanc qu'elle m'avait emprunté des mois auparavant et qu'elle ne m'avait jamais rendu.

— Salut, dis-je.

Et à mon propre étonnement, ma voix se brisa. Les larmes aux yeux, je me précipitai vers elle et la serrai dans mes bras. J'enfouis mon visage dans ses cheveux en clignant des yeux pour chasser les larmes. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point ça me manquait d'avoir un visage familier et bienveillant dans mon entourage. Tous les gens que j'avais rencontrés ici, même Gabriel, étaient encore des inconnus. Je ne pouvais pas complètement m'ouvrir à eux. Avec Scarlett, j'avais l'impression d'avoir retrouvé un morceau de moi-même.

— Eh, Cass ! murmura-t-elle à mon oreille en me serrant fort.

Notre étreinte se poursuivit quelques secondes, et quand elle s'écarta, elle m'observa de la tête aux pieds.

— Bon, d'accord ! dit-elle. Franchement, ça te va bien. Mais je ne sais pas ce que dirait ton patron. Ça existe des agents du FBI avec des cheveux roses ?

— Je les teindrai avant de rentrer, déclarai-je.

Je ne savais pas si ça suffirait. Roan avait changé ma couleur en utilisant la magie. Est-ce que du peroxyde parviendrait à me débarrasser d'une apparence magique ?

Scarlett marcha jusqu'à la rambarde et passa ses doigts dans les trous. Elle contempla la ville avec émerveillement, et je la laissai à son observation. Scarlett avait toujours eu un faible pour Londres, surtout son côté historique.

— Combien de temps tu restes ? demandai-je.

— Je ne sais pas. Jusqu'à ce que ce soit réglé.

— D'accord.

Je ne demandais pas ce qui devait être réglé. On ne se posait jamais de questions sur nos boulots respectifs. Elle haussa les épaules.

— J'espérais que tu pourrais nous aider avec ça.

Je clignai des yeux, stupéfaite.

— Vous aider ? La CIA ? Comment je pourrais…

Elle se tourna vers moi et chuchota :

— On espère pouvoir mettre en place une coopération inter-agences, Cass. On m'a donné l'autorisation de t'en parler.

Elle désigna les touristes de la tête.

— Pas ici, évidemment. Quelque part, en lieu sûr.

— Mais… une coopération pour quoi ?

Elle me lança un regard intense.

— Trinovantum.

Mon visage prit instantanément une expression neutre, par réflexe. Entendre Scarlett prononcer le nom de la ville fae était presque le truc le plus bizarre qui soit arrivé au cours de ces dernières semaines. Je fus prise de démangeaisons. Scarlett plissa les yeux, comprenant qu'elle avait touché un point sensible.

— Pas ici, dit-elle aussitôt. On ira à l'ambassade. Il faut…

Une détonation interrompit sa phrase. Un touriste hurla et montra quelque chose du doigt. Au loin, un épais nuage de fumée noire s'élevait dans l'air, et juste en dessous, on distinguait la lueur jaune et orange des flammes.

— Une explosion, soufflai-je.

— Merde ! murmura Scarlett. Oh, merde, merde, merde ! On est arrivés trop tard.

Une autre détonation déchira l'air, et mon cœur se serra. Un grand immeuble aux parois de verre non loin de nous vacilla, et un nuage de fumée monta de l'intérieur. De hautes flammes vinrent lécher les fenêtres du bâtiment.

— Le nombre de la bête, murmura Scarlett. Ces idiots se sont trompés. Ce n'était pas le monument. C'était l'incendie lui-même, putain !

— De quoi est-ce que tu parles ? demandai-je.

Boum ! De la fumée monta d'un autre bâtiment, juste au niveau de

la colline. Encore plus près.

— Le grand incendie de Londres, annonça Scarlett. Ils sont en train de le reproduire, mais avec des bombes. Et l'itinéraire semble inversé.

— Qui ça, ils ?

Ses yeux verts scintillèrent de rage.

— À ton avis ? C'est *eux*, Cassandra.

Je déglutis.

— Si les explosions suivent le chemin inverse…

Une détonation violente retentit, suffisamment proche pour qu'on en ressente le souffle et la chaleur. Des cris s'élevèrent autour de nous, et il devint évident que nous n'étions pas en sécurité ici en haut de la tour. Les touristes autour de nous commencèrent à se précipiter vers l'escalier en se poussant les uns les autres. Mon rythme cardiaque accéléra, mais nous devions laisser descendre les gens pour ne pas être piétinées.

Boum ! Les vitres et les murs du rez-de-chaussée d'un bâtiment en béton juste en dessous de nous explosèrent. La station de métro. Les gens dans la rue s'éparpillèrent dans l'affolement général, et leurs cris déchirèrent l'air. Des voitures pilèrent, et les voies de circulation se retrouvèrent bloquées à cause des conducteurs paniqués.

— Regarde, dit Scarlett d'une voix posée.

Instinctivement, je remarquai ce qui avait attiré son attention. Deux silhouettes sortaient du bâtiment en flammes – sans courir comme les autres, mais en se déplaçant avec calme. Les coupables.

— Il faut qu'on les rattrape, dit-elle.

— On est trop loin. On…

— Bouge ! cria-t-elle en fonçant vers l'escalier.

Elle dévala les marches en colimaçon à une vitesse incroyable et se fraya un chemin à travers la foule qui s'amassait en bas. Je la suivis de mon mieux, le souffle court. Quand nous arrivâmes en bas du monument, je me précipitai dans la rue et j'aperçus juste à temps les deux silhouettes, qui remontaient Fish Hill Street avant de dépasser la station de métro enfumée. Scarlett se précipitait déjà derrière eux à

pied, mais j'avais une autre méthode de transport.

Le cœur battant, je fouillai dans mon sac et j'en sortis un de mes nombreux miroirs de poche tout neufs.

Je l'ouvris et contemplai mon reflet, mes yeux bleus et mes cheveux roses qui volaient au vent. Je laissai le reflet devenir une partie de moi, j'établis une connexion avec lui, et je le sentis glisser sur mon corps comme une deuxième peau. Grâce à mes pouvoirs fae, je cherchai un autre reflet. *Là*. La vitrine d'un magasin reflétait la foule qui fuyait en hurlant et les deux silhouettes qui déambulaient tranquillement au milieu. Était-ce mon imagination ou l'une d'elles était-elle deux fois plus petite que l'autre ?

Je permis aux reflets de fusionner et je passai à travers. Le froid de la magie me submergea. Étourdie, je déboulai dans la rue, et les flammes crépitèrent derrière moi.

Chapitre 2

La peur.

L'émotion vibrait dans l'air autour de moi et pulsait dans mes entrailles. Le pouvoir rugissait dans mon corps, il faisait crépiter ma peau, battre mon cœur et aiguisait mes sens. Les fae se nourrissaient des sentiments humains, et chacun d'entre nous était sensible à une émotion particulière. Certains tiraient leur pouvoir de la colère, d'autres du désir ou du bonheur.

Ma drogue à moi, c'était la peur. Pour reprendre la charmante expression de Roan, j'étais une « suce-terreur ».

En cet instant, la panique de la foule courait dans mes veines et enflammait mes pouvoirs. Grâce à cet élan de peur, j'avais l'impression de pouvoir courir un millier de kilomètres ou soulever une voiture dans les airs.

Ma vision se fit plus nette, et je parcourus la foule du regard à la recherche des deux personnes qui se déplaçaient plus lentement que les autres. Cela me prit une vingtaine de secondes pour les repérer. Elles remontaient la foule avec calme.

Une grande femme aux cheveux sombres et un garçon blond. Qui les aurait soupçonnés ?

Je me concentrai sur eux pour essayer de voir leurs véritables apparences. L'espace d'un instant, leurs corps vacillèrent. Une paire d'ailes enflammées scintilla sur le dos du garçon, et les pieds de la femme devinrent des sabots marron. Des fae, bien sûr.

Je me précipitai presque sur eux, aiguillonnée par l'hystérie qui se propageait en moi.

Je parvins à m'arrêter à temps. Mes propres émotions étaient erratiques en cet instant. J'étais une pixie, une demi-fae. Les deux terroristes, eux, étaient des fae de sang pur, et mes émotions de pixie leur parviendraient comme une alarme. Cette femme et cet enfant, qui avaient l'air inoffensifs, pouvaient fort bien être des créatures issues de mes pires cauchemars. J'avais appris à me méfier des apparences.

Il fallait que je les suive de loin, que je repère où ils allaient, et que j'établisse un plan. Le plus important était d'éviter toute attaque jusqu'à ce qu'on se trouve dans un endroit moins peuplé. Je baissai la tête et réglai mon pas sur le leur. Je les suivis à distance sur quelques dizaines de mètres. Je foncerais s'ils se mettaient à courir.

En haut de la colline, ils tournèrent à droite et disparurent. Il me fallut faire appel à tout mon sang-froid pour ne pas me précipiter. Je me contentai d'accélérer un peu mon allure.

Les rues étaient déjà envahies de policiers, et nombre d'entre eux étaient accroupis pour aider les blessés, bander des plaies et étancher les saignements. Quand j'atteignis le coin de la rue, je cherchai avec frénésie les suspects à travers la foule. Le chaos régnait ici, au centre de la ville. Le ciel était empli de fumée noire et les sirènes hurlaient, couvrant presque les cris. Des groupes affolés me bousculèrent alors qu'ils sortaient en courant des bâtiments en flammes. Grâce à mes sens aiguisés, je parvins néanmoins à me concentrer sur l'étrange duo qui traversait la rue – les seules personnes dans tout Londres à se déplacer avec la tranquillité de deux humains en train de se balader sur la plage. J'expirai lentement, soulagée de ne pas les avoir perdus. Toujours calée sur leur allure, je traversai la rue à leur suite en me faufilant entre les gens paniqués.

Mon téléphone vibra, et le nom de Scarlett apparut sur l'écran. Je décrochai.

— Où est-ce que tu es ? demanda-t-elle d'une voix tendue.

Je jetai un coup d'œil au panneau.

— Eastcheap Street. Je les suis. Ils approchent de Philpot Lane.

— Ne les perds pas de vue.

Elle semblait essoufflée.

— J'arrive.

— D'accord.

Je les vis tourner à gauche.

— Ils viennent de prendre Philpot Lane.

— Ne les perds pas ! souffla-t-elle dans le téléphone.

— Mais non, rétorquai-je.

Comme si elle était la seule à savoir effectuer une filature ! Je me mordis la lèvre en empruntant la rue étroite. Peut-être que je me rapprochais un peu *trop* si je ne voulais pas me dévoiler. Je regardai une des vitrines et j'établis une connexion mentale avec le reflet. Le verre se transforma à ma guise et me montra une image différente de Philpot Lane. La femme et l'enfant marchaient calmement, et leurs visages étaient désormais visibles. L'enfant souriait et parlait avec animation. De la colère assombrissait le regard de la femme, et elle ne répondait pas à son babillage.

Le cœur battant, je répondis au téléphone :

— Je les vois toujours.

De la fumée embrumait l'atmosphère, et un camion de pompiers passa à vive allure à côté de moi, les sirènes à fond. Dans le téléphone, la même sirène retentit. Scarlett n'était pas loin.

— Ne te fais pas voir pour le moment, insista-t-elle. On les attrapera ensemble.

Ça ne me plaisait pas. J'étais à moitié fae et remontée à bloc par la peur qui m'entourait. Scarlett n'était qu'une humaine. Certes, un agent spécial de la CIA, mais quand même. Elle ne faisait pas le poids contre les fae.

— Scarlett, écoute, ces deux-là…. Ils sont dangereux.

— Moi aussi.

La ligne fut coupée. Je la repérai, quelques instants plus tard, en train de courir vers moi. Elle s'arrêta de façon abrupte à mes côtés. Elle respirait fort.

— Où sont-ils ?

Je pointai le bout de la rue.

— La femme et le petit garçon.

Elle plissa les yeux.

— Tu déconnes.

— Non, c'est eux, aucun doute.

— O.K., allons-y. Ne fais pas de bruit.

Avant que je puisse protester, les deux fae tournèrent à l'angle d'une rue, et Scarlett se mit aussitôt à courir.

Je la suivis en m'adaptant sans difficulté à son rythme. Pour une humaine, elle se déplaçait à une vitesse incroyable. Mais, avec toute la terreur qui courait dans mes veines, je devais me retenir pour ne pas la dépasser.

— Je crois que tu devrais me laisser gérer ça, seule.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je n'avais pas vraiment d'explications à lui donner. Je ne pouvais pas lui dire que j'étais une pixie. Pas encore.

— Non, rien.

Mon cœur battait contre mes côtes tandis que nous courions. Quoi qu'il arrive, il fallait que je protège Scarlett. Quand nous eûmes tourné à l'angle, elle s'arrêta tout d'un coup. Quelques personnes s'attardaient dans la rue étroite et sinueuse, et aucune d'elles n'était nos suspects.

— Mince !

Je désignai un point un peu plus loin dans la rue.

— Peut-être qu'ils ont tourné dans la suivante. Lime Street.

Scarlett ne prononça pas un mot, elle se contenta de foncer à nouveau et manqua de renverser un homme d'affaires en train de fuir. Je la suivis jusqu'à ce qu'on tourne brusquement à droite.

Cette fois, nous ne trouvâmes personne dans la petite rue étroite, à part les fae. Et ils étaient près – trop près. La femme se figea, ses doigts frémirent, et elle inclina la tête. Elle nous jeta un regard avant de partir à toute allure en faisant résonner ses sabots sur le macadam. Les ailes flamboyantes de l'enfant battirent, et il s'éleva dans les airs en s'éloignant de nous.

Scarlett et moi nous mîmes aussitôt à courir, et je fus désormais certaine qu'elle était plus qu'un agent de la CIA. Son corps n'était qu'un éclair à côté du mien, ses cheveux écarlates volaient derrière elle. Nous nous mouvions à la vitesse d'un ouragan, mais les deux fae étaient tout aussi rapides et fonçaient vers une immense galerie

victorienne. Les lettres de pierre gravées au-dessus de la voûte d'entrée indiquaient *Leadenhall Market*. À l'intérieur, le feu faisait rage au milieu des boutiques difficiles à discerner tant la fumée obscurcissait l'air, noire comme un chaudron. Les vitres encore debout étaient noircies par la suie, et des éclats de verre recouvraient le sol.

Les fae ne s'arrêtèrent pas et filèrent dans la galerie enfumée. Alors que nous courions à leur poursuite, je me jurai de sortir Scarlett de là vivante. Rien d'autre n'avait d'importance.

À l'intérieur, la fumée toxique me prit à la gorge et fit brûler mes yeux. Une quinte de toux secoua mon corps. Je continuai à courir, mais je ne voyais plus Scarlett au milieu de ce brouillard. Mes yeux s'humidifièrent. Où est-ce qu'elle était, bon sang ?

Un cri sauvage retentit dans le passage. À travers la fumée noire, l'enfant fae fonça vers moi avec ses ailes enflammées. Je plongeai aussitôt sans pouvoir détacher mon regard de ses yeux sombres et de sa bouche tordue en un rictus horrible. Quand je me relevai, j'aperçus la traînée de flammes que ses ailes avaient laissée derrière lui. Il fit volte-face et me griffa le visage avec ses serres. Une douleur brûlante ravagea mon front là où il avait percé la peau.

Je plongeai la main dans mon sac et j'en sortis un couteau en fer – ce n'était pas un couteau ordinaire. Il brûlait de colère et de malveillance, assoiffé de violence. Un fragment de l'âme du Rix était emprisonné dans sa lame et chuchotait dans ma tête. Quand je brandis l'arme maudite, son chant psalmodié résonna dans mon corps, réclamant *du sang, du sang, du sang*.

Le garçon fae s'éleva dans les airs avant de s'arrêter en plein vol pour fondre sur moi en hurlant de rage, tout enveloppé de flammes. Je projetai la lame fae dans sa direction et le frappai entre les côtes. Il recula tout d'un coup et hurla de douleur et de peur avant de tomber au sol. Son crâne heurta les dalles.

Oui, siffla la lame dans ma tête. *Encore*.

Je regardai le garçon, et un sourire sombre recourba mes lèvres. La fureur de la bataille m'enveloppait et faisait trembler mes jambes de colère. Le garçon était mon *ennemi*. Les ennemis ne méritaient aucune merci, seulement la douleur et la mort.

Je serrai le couteau dans ma main et contemplai l'enfant fae, les lèvres retroussées. Ses yeux noirs brillaient de terreur.

Les fae étaient extraordinairement puissants et difficiles à tuer. Mais le fer permettait facilement de venir à bout d'eux : la matière empoisonnait leurs corps et corrompait leur magie. Tous les fae craignaient le fer, et celui-ci n'était pas différent des autres. Paniqué, il se releva en toute hâte et s'enfuit. *Poursuis-le*, murmura le couteau. *Tue-le*.

Je m'élançai derrière lui, mais me forçai à m'arrêter. Je n'étais pas venue ici pour assassiner des enfants fae. Je ferais mieux de ne pas écouter un couteau maléfique.

Je serrai les dents en pensant à Scarlett et remis l'objet toxique dans mon sac à main. Cela ne l'empêcha pas de hurler dans mon esprit : *pourriture de pixie !*

La fumée s'épaississait et la chaleur infernale des flammes m'enveloppait. De la sueur dégoulinait de mon front.

— Scarlett ! hurlai-je d'une voix rendue rauque par la fumée, qui me prenait à la gorge.

Je fis trois pas avant qu'une fenêtre n'explose juste devant moi et que des flammes ne se répandent à l'extérieur dans l'allée. Mon cœur tressaillit, et je reculai pour échapper à la chaleur. L'enfer semblait se déchaîner autour de moi. Quand je regardai derrière moi, j'en eus la confirmation. Les flammes m'encerclaient et empêchaient toute fuite.

Je titubai et sortis un de mes miroirs de poche. Je clignai des yeux en essayant d'y voir plus clair. Je me liai au reflet et le regardai trembloter. De l'intérieur, je cherchai un autre reflet, une image de Scarlett. Pendant un instant, je ne vis rien que la fumée, jusqu'à ce qu'une crinière de cheveux auburn apparaisse. Scarlett était repliée dans un coin sous une arche, un pistolet à la main. Comment *elle* s'était débrouillée pour avoir un flingue au Royaume-Uni ?

La femme aux sabots avança sans bruit derrière elle, son approche était masquée par le hurlement des sirènes. Un sourire éclatant dévoila une rangée de dents brunes ; on aurait dit les poteaux d'une clôture pourrie. Alors qu'elle levait une lame courbe, un nuage de fumée me bloqua la vue.

Je laissai la force gravitationnelle du miroir m'attirer et je bondis à travers le reflet. Le miroir glissa sur mon corps comme du mercure liquide. J'ignorai mon étourdissement et je fonçai hors d'une fenêtre en face de Scarlett en hurlant :

— Scarlett, derrière toi !

La femme projeta son arme en un arc parfait. Au lieu de se retourner, Scarlett se contenta de rouler en avant, et la lame siffla au-dessus de sa tête. Elle percuta une fenêtre et la fit exploser en morceaux.

Scarlett sauta sur ses pieds et leva son pistolet vers la fae. Elle tira deux fois, et les détonations me laissèrent un sifflement aigu dans les oreilles. La femme bascula en arrière, atteinte par un des tirs, et elle cria de douleur. Ses yeux flamboyèrent dans un éclat doré, qui rappelait l'incendie.

Scarlett tira à nouveau, mais la femme évita la balle. Scarlett recommença et la manqua encore. La femme bondit en avant et la frappa pour lui faire tomber le pistolet des mains. Dans un mouvement si rapide qu'il était presque imperceptible, elle lui donna un coup de poing dans le ventre. Scarlett se plia en deux en hoquetant, et une rage chauffée à blanc emplit mes veines.

Bon ! Il était l'heure de sortir mon couteau psychopathe.

Je tirai la lame de mon sac, et elle siffla de satisfaction en sentant ma rage. Juste au moment où elle levait un sabot meurtrier au-dessus de la tête de mon amie, je le lançai vers elle. La lame trouva son chemin et s'enfonça dans son flanc. La créature rugit de douleur alors que le couteau hurlait dans ma tête : *encore, encore, encore !*

Elle écarquilla les yeux et se débattit avec le couteau de fer. Elle parvint à le retirer de son flanc et le laissa tomber. Avec un dernier regard plein de colère, elle s'enfuit en galopant.

— Poursuis-la, hoqueta Scarlett en me tendant son pistolet. Mon flingue a… des balles en fer. Prends-le. Ne la laisse pas s'enfuir. Vas-y !

J'hésitai en regardant autour de nous. Non loin de là, une autre vitre explosa. Je parvenais à peine à respirer, et du sang coulait des lèvres de Scarlett. Elle était blessée, peut-être gravement.

Alors, je m'accroupis et passai mes bras autour de sa taille.

— Il faut qu'on sorte de là.

Elle grogna alors que je l'aidais à se relever.

— Espèce d'idiote sentimentale ! marmonna-t-elle en s'appuyant contre moi. Je ne suis pas importante. Il faut qu'on la rattrape.

— Toi, tu n'es peut-être pas importante, mais ça fait des mois que je t'ai passé ce chemisier blanc.

Je clignai des paupières pour chasser la fumée de mes yeux et tirai Scarlett à ma suite aussi rapidement que possible. Cet endroit risquait de s'écrouler d'un instant à l'autre.

— Il est couvert de sang et de saletés. C'est la dernière fois que je te prête un truc, Scarlett.

Je l'entraînai à ma suite, et un rire peiné lui échappa.

— Désolée !

Alors qu'on approchait d'une sortie, elle s'arrêta et toussa dans le creux de son coude.

— Attends !

— Scarlett ! criai-je. Il faut qu'on y aille.

Elle se défit de mon étreinte et ouvrit sa veste pour sortir de sa poche un petit gadget métallique. Elle s'approcha en boitant des flammes furieuses qui léchaient le côté de la galerie.

Idiote !

— Scarlett ! Le feu, ça brûle. Allons-y !

— Ces flammes ne sont pas naturelles.

Elle dirigea son gadget vers le feu.

— Elles ont peut-être une empreinte magique.

La fumée me brûlait les poumons.

— Une quoi ?

— On parlera de ça plus tard. J'en ai pour une minute.

Elle agita le gadget argenté devant les flammes jusqu'à ce qu'il émette un bip aigu. Elle le remit alors dans sa poche, des larmes ruisselant sur ses joues.

— Maintenant, on peut y aller.

Enfin, nous sortîmes du brasier et émergeâmes dans l'air frais. Des sirènes retentissaient partout dans les rues de Londres. À travers la fumée, je vis des policiers protégés par des boucliers courir dans la rue principale.

Scarlett me jeta un regard interrogateur.

— Comment est-ce que tu m'as retrouvée là-dedans ?

Je déglutis. Vu la vitesse à laquelle elle avait couru, je commençais presque à croire que Scarlett était peut-être une fae, elle aussi. En tout cas, j'*espérais* qu'elle était comme moi, mais je n'étais pas sûre de pouvoir tout lui révéler immédiatement.

— J'ai eu beaucoup de chance.

— C'est ça.

Elle toussa dans son bras.

— Tu devrais retourner à ton Q.G., Cass. Et moi, il faut que j'aille à London Station. On va toutes les deux passer une éternité à débriefer.

— Tu veux que je fasse un rapport aux attachés du FBI sur…

J'agitai la main devant le bâtiment, réticente à prononcer le mot *fae* devant elle.

— … ce qui vient de se passer.

— Bien sûr. Retourne à ton unité, je ne sais où. La mienne est à l'ambassade, et la tienne est…, eh bien, elle devrait être à l'ambassade avec les autres bureaux détachés du FBI, mais s'il y avait une unité de ce genre à cet endroit, je serais au courant. À l'évidence, vous espériez échapper à la vigilance de la CIA. Franchement, Cass !

Je fronçai les sourcils, les yeux larmoyants à cause de la fumée. Les attachés du FBI pensaient déjà que j'étais folle. Je ne comptais pas me pointer dans leurs bureaux pour commencer à leur raconter que j'avais vu un gamin avec des ailes enflammées et une femme avec des sabots.

— Je ne fais pas partie de…

Je me raclai la gorge. Je ne savais toujours pas où Scarlett se situait dans tout ça.

— D’une unité spéciale. Je suis juste une profileuse.

— C’est ça. Bien sûr. Enfin, je suis sûre que tu as quelqu’un à qui faire ton rapport. On reprendra contact demain.

Elle se détourna et disparut dans la fumée.

Chapitre 3

Après une nuit difficile dans la chambre d'amis de Gabriel, je passai la matinée à lire les journaux de façon frénétique. Les titres en faisaient des tonnes pour attiser la panique dans la ville et au moins un des journaux prétendait avoir identifié les coupables : deux humains. Bien sûr, l'article n'utilisait pas le mot « humain » ; c'était une évidence pour la plupart des gens. Ils avaient été photographiés avec des sacs à la main et ils avaient la peau sombre ; il s'agissait de preuves indubitables.

Au cours des douze dernières heures, la fureur nationaliste était passée de frémissante à bouillonnante. D'après une éditorialiste du *Sun*, il fallait accueillir les réfugiés avec des hélicoptères de combat plutôt que des navires de sauvetage. Elle les qualifiait de « vermine » et disait que la Grande-Bretagne devait se débarrasser de ce fléau.

Merveilleux ! Tout partait en cacahuète.

Vers midi, Scarlett m'envoya un texto en me demandant de la retrouver à l'ambassade des États-Unis plus tard dans l'après-midi. J'enfilai une robe noire et des chaussures plates et confortables avant de quitter l'appartement de Gabriel pour partir vers l'est. Le métro était toujours fermé et la circulation interdite dans les rues. Ça voulait dire que j'avais devant moi une longue marche à travers la ville.

Après presque une heure et demie à marcher, je retrouvai Scarlett debout devant l'ambassade, l'air presque aussi épuisée que moi. Ses yeux étaient rouges et ses cheveux auburn étaient emmêlés. Elle portait la même veste en cuir que la veille.

Un gobelet de café gigantesque à la main, elle me conduisit à travers les différents points de contrôle au rez-de-chaussée. Elle semblait s'être remise de ses blessures. L'ambassade fourmillait d'activité, un flot constant de gens passait de pièce en pièce. Tandis que nous avancions, je regardais furtivement autour de nous et j'espérais ne pas tomber sur un de ces attachés que j'évitais. Scarlett me conduisit vers un petit ascenseur. Une fois que les portes se furent refermées derrière nous, elle entra un code à cinq chiffres sur le cadran, et nous descendîmes sans nous presser.

Une fois que l'ascenseur nous eut déposées dans les entrailles du bâtiment, je suivis Scarlett le long d'un couloir sinistre aux murs gris. Nos talons claquaient sur le sol de marbre.

Scarlett se frotta les yeux.

— Combien de temps tu as passé à débriefer ? Je te jure, j'ai dû décrire ces satanés sabots quatre cents fois. Ils étaient implacables. *Est-ce que c'étaient plutôt des sabots de vache ? De cheval ? De chèvre ?* Comme si j'étais experte en animaux de ferme. Je n'en sais rien, moi. C'étaient simplement des sabots.

Je pris une grande inspiration. O.K., donc elle avait vu les sabots. Qu'est-ce qu'elle savait au juste ?

— Je n'ai pas eu de débriefing. Le FBI n'est pas au courant pour… les sabots.

Le seul entretien que j'avais eu, c'était avec Gabriel, qui avait insisté pour tout savoir de ce que j'avais vu et de la façon dont j'avais utilisé le couteau.

Scarlett me jeta un regard agacé.

— C'est ça, Cass.

Elle prit une gorgée de son café.

— Je n'aurais probablement pas dormi hier soir de toute façon. Tu sais où en est le décompte actuellement ? Soixante-treize morts, sans mentionner les centaines de gens qui ont perdu un bras ou une jambe. Je ne me sens pas très fière aujourd'hui.

Je la connaissais suffisamment bien pour savoir qu'elle se sentait responsable de tout cela.

— Ce n'est pas ta faute, Scarlett. Tu es arrivée ici aussi vite que possible et tu n'avais pas assez d'informations pour empêcher ce qui s'est passé. Pas plus que le MI5, Scotland Yard ou le FBI. Personne n'a été capable d'empêcher ça.

— Je sais, marmonna-t-elle, peu convaincue.

Une boule se forma dans ma gorge. J'étais plus déterminée que jamais à rester à Londres pour éviter qu'une telle chose ne se reproduise. Ni les fae ni les attaques terroristes n'appartenaient à mon

domaine d'expertise, mais je ferais ce que je pouvais.

— Maintenant, nous avons plus d'informations. Peut-être que la prochaine fois, nos terroristes essaieront de reproduire un autre désastre historique. La peste noire ou que sais-je ? On sera mieux préparés.

— C'est vrai. Il y a eu l'incendie de Londres par Boudicca, plusieurs pestes, les persécutions de Bloody Mary[1]… Il y a de quoi faire.

Au bout du couloir en marbre, nous arrivâmes devant des portes de fer, et je jetai un coup d'œil à mon amie.

— Bon, on est où exactement, là ?

— La branche de la CIA à Londres a deux unités. L'une s'occupe des humains du Royaume-Uni. L'autre…, eh bien.

Elle me jeta un regard pénétrant.

— Je pense que tu sais de quoi elle s'occupe.

Je haussai les sourcils, mes méninges tournant à toute vitesse. Scarlett avait vu les sabots. Elle avait un pistolet avec des balles de fer et un scanner qui ressemblait à une baguette et lisait les empreintes magiques. Elle avait prononcé le mot *Trinovantum* et elle semblait être au courant de l'existence des fae. Elle n'avait pas été perturbée par l'enfant ailé et la femme aux sabots avec ses dents qui ressemblaient à du bois.

J'avais une idée générale de ce qui se passait. L'unité de Scarlett s'occupait des fae. Peut-être que Scarlett en était une elle-même, au vu de ses capacités surhumaines. En dehors de cela, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il en était, mais je ressentis néanmoins le besoin de jouer le jeu.

— Oui. Bien sûr.

Scarlett passa la main sur un scanner d'empreintes digitales. Les portes s'ouvrirent et révélèrent une salle rectangulaire aux murs blancs. Un homme blond à la silhouette épaisse s'arrêta net et me regarda avec un air soupçonneux.

— Bonjour, Tim, le salua Scarlett.

— C'est qui ça ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

Son genou s'agitait tout seul. Il donnait l'impression d'avoir ingurgité cinq cafés de trop.

— Elle est avec moi, dit-elle. J'ai une autorisation.

Tim me fusilla du regard pendant une bonne minute avant de hocher la tête.

— D'accord.

Scarlett me conduisit à travers un couloir vide en marbre où nos pas résonnèrent. Quand elle atteignit une porte noire, elle l'ouvrit et me fit signe d'entrer. Alors qu'elle refermait derrière moi, je m'avançai dans la pièce et j'examinai ce qui m'entourait. Une table blanche reposait sur un épais tapis bleu. Une carte de Londres était suspendue à un mur et une autre carte était esquissée en face. Je traversai la pièce vers la carte la plus grossière et la fixai avec sidération. Je reconnaissais les lieux : le palais, la forêt de Hawkwood, la rivière qui coulait d'ouest en est, en miroir de la Tamise.

— Bien sûr, tu sais ce que c'est, dit Scarlett.

— Trinovantum, murmurai-je.

Scarlett tira une chaise et s'assit.

— Qu'est-ce que tu sais de Trinovantum ?

Je m'assis à côté d'elle, pas tout à fait prête à répondre à ses questions. Si on ne pouvait pas avoir de vin, peut-être qu'un verre d'eau serait un bon point de départ pour cette discussion. Je m'en servis un, d'une main légèrement tremblante, et des gouttelettes éclaboussèrent la table.

— D'accord, je commence, proposa Scarlett. Mon unité dirige toutes les opérations *Seelie* et *Unseelie* mondiales – bien sûr, on agit surtout au Royaume-Uni et en Irlande. Nous avions des raisons de penser que les fae préparaient une attaque à Londres, mais nous ne savions pas où ni quoi. Dans l'espoir d'empêcher les attaques, j'ai été autorisée à négocier une coopération inter-agences avec ton unité.

Elle passa une main dans ses cheveux auburn.

— Malheureusement, nous n'avons pas été assez rapides pour arrêter l'attaque du grand incendie.

— Mon unité, répétai-je. Je suppose que tu ne parles pas de l'unité d'analyse comportementale.

Elle haussa un sourcil perplexe.

— Non. Ta véritable unité. Quel que soit le nom que tu lui donnes. Mission Exceptionnelle de Renseignements sur les Dangers Extra-humains ? Probablement pas. L'acronyme n'est pas top. Comment vous l'appelez ?

— Le FBI n'est au courant de rien de tout ça.

— Mmh, mmh.

Scarlett tapota la table du bout des doigts.

— Il y a une semaine de ça, on nous a transmis un tuyau intéressant. Un agent américain a apparemment tué le Rix, le second du roi *Unseelie*. Au début, on a pensé qu'il s'agissait de l'un des nôtres. Tu sais comment c'est avec la CIA, c'est difficile d'avoir un œil sur toutes les opérations, d'autant plus que presque personne ne dit quoi que ce soit à quiconque. Et puis il s'est avéré que la personne qui a tué le fae était un agent fédéral. L'agent Cassandra Liddell du FBI. Et j'étais là : « Pas moyen ! ». Je la *connais*. C'est une fille qui faisait des fêtes d'anniversaire pour son chat jusqu'à ses vingt-trois ans et qui passait *A Tribe Called Quest* dans notre dortoir en boucle jusqu'à ce que j'aie envie de réduire son ordinateur en miettes. Et apparemment, elle est dans une unité anti-fae du FBI, dont je ne connaissais même pas l'existence, et elle a tué le Rix. Classe !

— Mettons. Mais il n'y a pas d'unité anti-fae.

— Écoute, Cass, je ne suis pas en train de dire qu'il faut que tu balances tout immédiatement. Tu dois obtenir une autorisation. Je comprends. Vous, les fédéraux, vous aimez la bureaucratie. Remplir le formulaire 607/A, *travailler avec la CIA sur les conneries magiques*, en trois exemplaires. Mais agis en conséquence, et vite, parce qu'il se passe des trucs graves et que soixante-treize personnes sont déjà mortes. Alors il faut qu'on arrête de faire n'importe quoi et qu'on se mette au travail.

— Scarlett.

Mon cerveau tournait à toute allure pour essayer de suivre le rythme. Il fallait que je sois prudente quant à ma prochaine question.

— Comment ça se fait que tu sois capable de courir aussi vite que ça ?

Elle fronça les sourcils.

— Je suis pareille que toi.

Je déglutis avec difficulté. *C'était une pixie ?*

— La CIA a acquis certaines des capacités des fae pour rendre ses agents plus efficaces, poursuivit-elle. Tout comme le FBI l'a fait avec toi. J'ai vu la vitesse à laquelle tu pouvais te déplacer toi aussi. C'est pour ça que tu ne vas pas pouvoir me convaincre que ton unité n'existe pas.

Je hochai la tête. D'accord ! J'allais devoir garder ce secret-là un peu plus longtemps.

— Et qu'est-ce que tu veux dire par *Seelie* et *Unseelie* ?

Elle secoua la tête.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi les fédéraux ont décidé de se lancer dans un truc qu'ils maîtrisent aussi mal. D'accord, laisse-moi te faire un cours accéléré sur la question parce qu'on a vraiment besoin de savoir ce que vous fichez de votre côté.

Elle prit une grande inspiration.

— Les fae ont deux cours, la *Seelie* et l'*Unseelie*. Notre propre folklore a d'ailleurs plein de références à ce propos. L'interprétation de base, c'est que la cour *Seelie*, ce sont les *fées* de lumière et de soleil avec de jolies paillettes partout. Et la cour *Unseelie*, c'est une salle de torture géante, un cachot sombre et glacial. Mais c'est juste une classification binaire simpliste, à l'évidence, probablement un résultat de la propagande *Seelie*.

Eh bien, au moins, je progressais quant à mon but d'en apprendre davantage sur les fae.

— Et la vérité sur les *Seelie* et les *Unseelie* ?

Les yeux verts de Scarlett pétillèrent dangereusement.

— La vérité, c'est qu'ils sont tous des menaces. La seule différence c'est que les *Seelie* n'ont pas de queues et de cornes, et qu'ils sont légèrement plus petits. Ils ressemblent davantage à de très beaux

humains. Mais ils ne sont pas mignons, Cass. Ils sèment la mort.

Je hochai la tête en essayant d'assimiler tout ça. Roan avait des cornes, donc c'était clairement un *Unseelie*. Et moi, qu'est-ce que j'étais ?

— Mais tous les fae ne sont pas des menaces, tout de même ? C'est forcément… un préjugé. Et si je te disais que je connaissais…

— Écoute, Cass, dit-elle à voix basse en se rapprochant de moi. Je ne crois pas qu'il y ait de micros dans cette salle, mais franchement, ça ne me surprendrait pas. Il pourrait y en avoir un dans la carafe, dans le tapis, dans mon décolleté… Qui sait ? Si tu as un doute, planque un micro. C'est notre devise. Pas vraiment – c'est nul comme devise ! Mais l'idée, c'est que les gens ici aiment bien *écouter*. Alors avant que tu me dises quoi que ce soit qui puisse conduire à ce que tu te retrouves enfermée en isolation, mettons les choses au clair : le seul fae que tu as jamais rencontré, c'est le Rix, et tu l'as tué, n'est-ce pas ?

Elle haussa un sourcil et écarquilla les yeux, comme pour me mettre en garde. Je connaissais suffisamment mon amie pour faire ce qu'elle me conseillait. Défendre les fae ne me rendrait pas populaire ici.

— Bien sûr. Juste le Rix, et il est mort.

Elle poussa un long soupir.

— Bien.

Et pourtant…, et moi ? J'étais à moitié fae, et je n'étais pas un monstre. Nul ne naissait forcément monstrueux, n'est-ce pas ? Même pas les fae. On ne naît pas monstre, on le devient.

— Mais j'ai dans l'idée que tous les fae ne sont pas… mauvais.

Elle haussa les épaules.

— Être mauvais, ce n'est pas la question. Laisse-moi reformuler ça. La CIA gère des menaces. Et les fae sont, et seront toujours, une menace pour les humains. Ils sont plus forts que nous, ils ont des pouvoirs que nous ne pouvons prévoir, et ils nous traitent comme des esclaves. Tu savais qu'ils se nourrissent de nos émotions ?

Je frémis. Ce genre de déclaration ne me plaisait pas trop vu que, moi aussi, je me nourrissais d'émotions.

— J'ai déjà entendu ça.

— Et tu sais ce qui se passe quand un fae se dévoile, hein ?

Bon, là, j'étais perdue.

— Se dévoile ? Non. Aucune idée.

Elle grogna.

— Un des trucs à faire dans le cadre de cette collaboration, ça va être d'établir un bon petit glossaire pour qu'on soit tous sur la même longueur d'onde. Ce que la CIA appelle *dévoilement*, c'est quand un fae perd le contrôle. Leur glamour est rompu, la température fluctue autour d'eux, et ils dévoilent leur vrai visage. Leur côté bestial ressort, et ils deviennent très violents, fous de désir ou de je ne sais quoi. La fae avec les sabots s'est dévoilée.

L'image de Roan s'imprima dans mon esprit. Quand il était en colère, tout devenait plus froid autour de lui et ses yeux viraient à l'or profond. Ses cornes apparaissaient comme un mirage. Et c'était souvent le moment où il arrachait le cœur des gens et les faisait valser comme des poupées de son.

— D'accord, je vois de quoi tu parles.

— Bien. Alors, on se fiche qu'ils soient mauvais. Les fae sont dangereux, et nous, on a la responsabilité de faire en sorte qu'ils ne trucident pas toute l'humanité, d'accord ?

Je déglutis. Qu'est-ce que dirait Scarlett si elle savait que j'étais une pixie ? À l'évidence, je ne pouvais rien dire à ce propos *ici*, mais est-ce que je pouvais lui en parler ou pas du tout ? C'était ma meilleure amie depuis ma première année à la fac, et on se confiait presque tout – à part les détails sur nos emplois respectifs. Je voulais croire que si je lui révélais ce que j'étais, ça changerait sa vision des fae, mais il n'y avait pas moyen que je le fasse ici. En outre, elle avait l'air si sûre d'elle, si certaine que tous les fae étaient une menace pour l'humanité que j'aurais besoin de solides arguments pour moduler son jugement.

— Entendu. Scarlett, je vais te dire ce que je sais, mais je ne fais pas partie d'une unité spéciale anti-fae du FBI, d'accord ? Je suis juste tombée sur cette affaire par hasard.

— Bien sûr.

Elle se pencha vers moi, toucha mon genou et murmura :

— Pourquoi est-ce que le FBI cacherait quelque chose de ce genre, hein ? Vous êtes tellement fans de transparence, on le sait.

Elle recula à nouveau en fronçant les sourcils.

— Mais *si* tu faisais partie d'une unité de ce genre, je te demanderais d'en parler à tes supérieurs pour obtenir l'autorisation de communiquer avec nous, parce que toutes ces cachotteries, ça ne nous mène nulle part, et des gens vont mourir.

J'eus du mal à contrôler mon agacement.

— Il n'y a pas d'unité, Scarlett !

— D'accord.

Elle avait l'air aussi énervée que moi.

— Il faut qu'on s'aide mutuellement, Cassandra. Parce que je ne sais pas si tu as remarqué, mais il y a eu beaucoup de victimes au cours de ces attaques. Alors, va remplir la putain de paperasse dont tu as besoin pour m'aider à empêcher la prochaine.

Je poussai un soupir. Elle avait raison. Il fallait qu'on travaille ensemble, même si je ne pouvais pas lui dire toute la vérité.

— Voilà ce qui s'est passé. Tu te rappelles l'affaire du Nouvel Éventreur ? Je suis venue ici pour le profiler et aider la police de Londres, et il s'est avéré que ce n'était pas un psychopathe ordinaire. C'était un psychopathe fae. Les choses sont devenues très corsées et, avec un inspecteur londonien, j'ai réussi à le mettre hors d'état de nuire. Il essayait de semer la psychose dans la ville en faisant croire aux Londoniens que c'étaient des migrants qui commettaient les crimes, et je suppose que l'hystérie qui en a résulté a alimenté son pouvoir. Les attentats d'hier ont probablement le même but. J'ai vu deux tabloïds déclarer la même chose sur le dernier incident. Il y en avait même un qui disait que c'étaient des musulmans. Les explosions ne sont pas la seule menace. Londres va devenir une poudrière entre la panique qui va s'emparer des habitants et la chasse aux boucs émissaires. Davantage de discorde, davantage de terreur, davantage de pouvoir pour les fae.

Ce n'était pas là toute l'histoire, bien sûr. À un moment donné, il allait falloir que je lui parle de Trinovantum, mais je n'étais pas prête

à le faire devant les micros de la CIA.

Scarlett se renfonça dans sa chaise, croisa les bras, et j'eus soudain l'impression de subir un interrogatoire.

— Et tu t'es retrouvée avec un couteau en fer comme ça ? Ce n'est pas si évident à se procurer.

— C'est mon ami inspecteur qui me l'a trouvé. Ainsi qu'un Glock avec des balles en fer. On a dû apprendre vite. Je n'avais pas toutes les infos de la CIA sur les fae pour m'aider.

— D'accord. Et qu'en est-il des rapports qui disent que tu t'es volatilisée pendant que la police t'interrogeait ? Tu as une explication pour ça ?

Je m'agitai avec gêne sur ma chaise. Comment pouvais-je expliquer ça ?

— C'est bien pratique comme histoire pour eux, non ? Plutôt que d'admettre leur incompétence.

Elle posa sur moi ses yeux d'un vert perçant.

— Comme je le disais, il nous faut toute l'histoire, Cass. Avant que tout ceci dégénère complètement.

L'unité secrète du FBI pouvait me servir de couverture. À moins de lui dire la vérité, il n'y avait clairement pas d'autre explication à ce que j'avais été capable de faire.

Je pris une gorgée d'eau.

— C'est quoi ce truc capital dont tu parles ? C'est lié à l'attentat d'aujourd'hui ?

Elle finit son café.

— Notre source nous a informés qu'on devait s'attendre à un attentat *Unseelie* de grande ampleur cette semaine. Notre analyste pensait que ça aurait lieu d'ici quelques jours, mais il avait tort. Nous n'avions aucune piste à part le fait que ça avait quelque chose à voir avec le nombre de la bête.

Je clignai des yeux.

— Six-six-six ?

— Oui. Nos analystes ont compris que ça avait probablement un rapport avec le grand incendie de Londres, qui a eu lieu en 1666. Mais nous n'avions aucune idée de ce qu'ils avaient prévu ni que ça arriverait si vite. Nous n'avions jamais imaginé qu'ils pourraient reproduire l'incendie. Nous ne pensions pas qu'ils feraient quelque chose de si… énorme.

— Pourquoi ça ?

— Généralement, les fae ne sont pas aussi organisés. Ils n'attirent pas l'attention sur eux. Ils se terrent dans les ombres et terrorisent quelques personnes au fond d'une ruelle de temps en temps. Nous ne pouvons pas vraiment expliquer ce nouveau comportement mis à part que ça doit être en lien avec le Rix, et sans aucun doute avec une guerre imminente.

— Une guerre ? Contre les humains ?

— Non. Une guerre entre les *Seelie* et les *Unseelie*.

Scarlett se tourna pour me regarder fixement.

— Tu ne t'es jamais demandé pourquoi j'en savais tant sur les épidémies de peste ? À chaque fois qu'une guerre éclate entre les fae, des millions d'humains meurent. C'est à ça qu'on doit se préparer, Cass.

***

Scarlett me conduisit à travers un autre couloir à une épaisse porte en fer. Elle fit lire son œil par un scanner rétinien, et une seconde plus tard, la porte s'ouvrit. Nous entrâmes dans une grande pièce blanche. Des ordinateurs étaient alignés le long d'un mur, et des fusils d'assaut le long d'un autre. Trois rangées de tables noires rectangulaires se trouvaient au centre de la pièce, couvertes de gadgets : des montres digitales, des tablettes, des téléphones et des appareils ésotériques comme le scanner à magie de Scarlett. Derrière l'une des tables se tenait un homme aux cheveux gris avec des lunettes, sur le point d'éternuer. Comme au bout de quelques secondes, il n'avait toujours pas éternué, je compris que c'était son expression habituelle.

— Cass, voici le responsable de notre département recherche et développement. Son nom, annonça-t-elle en le désignant d'un geste théâtral, est Q.

Il renifla.

— Mon nom, c'est Howard.

Il me tendit la main, et je la serrai. Je lui souris :

— Enchantée.

— Q, dit Scarlett, Cass est ici temporairement pour aider la cause, mais elle n'est pas vraiment armée pour ça. C'est l'agent du FBI dont je t'ai parlé. Tu sais comment ils sont. Jamais vraiment prêts.

— J'ai un couteau, dis-je, sur la défensive.

Ils me jetèrent tous les deux un drôle de regard.

— Un couteau en fer, ajoutai-je.

Scarlett haussa un sourcil.

— Il lui faut un flingue.

— J'ai un Glock, déclarai-je. Mais je n'ai pas de balles…

Howard retira ses lunettes et en mâchouilla une branche.

— Si c'est un Glock normal, il n'est pas prévu pour tirer des balles de fer. Je suppose qu'il se montre… imprévisible.

— Oui, c'était juste pour tirer à bout portant.

— Nos pistolets sont conçus pour des balles en fer, agent… euh… ?

— Liddell. Vous pouvez m'appeler Cassandra. Il n'y a que Scarlett qui m'appelle Cass.

— Et il n'y a que Scarlett qui m'appelle Q, murmura-t-il en marchant vers le présentoir des armes. Ça serait chouette si elle pouvait se servir du vrai nom des gens.

Scarlett s'appuya à l'une des tables.

— Q, Cass et moi, on se connaît depuis belle lurette.

Howard revint en tenant un petit pistolet et deux recharges qu'il fit glisser avec précaution en travers de la table.

— Voilà. Il est chargé, et il y a douze balles de plus dans chaque

recharge.

— Merci.

Je les saisis et les mis dans mon sac à main. Scarlett prit une grande inspiration.

— Il lui faut aussi un scanner à magie et un détecteur de fae.

Howard la contempla avec un air de fierté blessée.

— Tu veux dire un capteur d'éther et un indicateur d'ambiance personnelle ?

— Ça dépend, dit Scarlett en faisant ressortir sa hanche. Est-ce que le capteur d'éther enregistre la magie ? Parce que c'est ce dont on a besoin.

— Il, il… balbutia-t-il. Il identifie les empreintes d'éther dans les restes de ce que tu appelles « magie ».

— D'accord. Et l'indicateur d'atmosphère personnelle…, c'est celui qui détecte les fae ?

— Il réagit quand une personne dégage une certaine longueur d'onde, qui correspond à celle de ces êtres.

— Super, Q !

Elle leva un pouce dans sa direction.

— Alors comme je disais, il faut un scanner de magie et un détecteur de fae pour Cass.

Il fit un petit « tt-ttt » et inspecta la table en remontant ses lunettes sur son nez pour examiner ses gadgets. Au bout d'un moment, il prit un scanner en forme de baguette, comme celui que Scarlett avait utilisé la veille, et me le passa.

— Très facile à utiliser. Tu appuies sur le bouton rouge, et tu le fais passer le long du résidu d'éther…, le reste de magie. Une lumière verte s'allume s'il y en a.

— D'accord.

Je lui pris le scanner des mains. C'était léger.

— Une fois que tu as scanné l'empreinte, tu peux la rapporter ici pour chercher une correspondance dans notre base de données. Chaque empreinte d'éther est unique, comme un échantillon d'ADN ou une empreinte digitale. Et nous avons les noms de centaines de *Seelie* et d'*Unseelie* dans notre base, alors il est possible que nous trouvions quelque chose. Cela nous donne aussi quelques premières caractéristiques de l'empreinte scannée, comme sa force, sa dégradation, l'angle de la source, la température…

Il dut se rendre compte que mon regard était devenu vitreux, car il s'arrêta là.

— Super, merci !

Je fis passer mes doigts sur le scanner.

— Quant à l'indicateur d'atmosphère personnelle…, poursuivit-il.

— *Le détecteur de fae,* articula silencieusement Scarlett.

— Il m'en reste un.

Il fouilla dans un tiroir sous la table.

— Ah ! Voilà.

Il me tendit quelque chose qui ressemblait à une montre en argent, identique à celle de Scarlett. Howard le souleva et montra une lumière blanche sur l'écran de la montre.

— Cet indicateur se met à pulser en présence d'une entité fae. Et il brille de couleur verte. Tends la main.

Merde ! Je sentis mon pouls accélérer.

— Ce n'est pas la peine. Je serai avec Scarlett la plupart du temps et je n'aime pas les montres.

Howard fronça les sourcils.

— Le bracelet est très confortable.

Je déglutis.

— Je fais une allergie au métal. Ça me fout des boutons. C'est très déplaisant.

Le détecteur de fae de Scarlett ne s'était pas déclenché, probablement parce qu'il ne reconnaissait pas ma longueur d'onde de pixie. Mais je n'avais pas envie de découvrir ce qui se passerait si l'appareil touchait ma peau.

— Essaie-le, juste.

Howard attrapa ma main et posa la montre contre ma peau. Aussitôt, la montre se mit à vibrer et à briller d'une lumière rouge.

Le front de Howard se creusa d'une ride.

— Oh !

Scarlett fronça le nez.

— Qu'est-ce qui cloche ? C'est pas censé être rouge ?

— Non, bien sûr que non.

Howard reprit la montre.

— Le rouge indique une erreur.

Scarlett se frotta le front.

— C'est le nouveau qui l'a fabriqué, hein ? Igor ?

— Il s'appelle Jérémy. Oui, mais je t'assure qu'il est très compétent…

— Compétent, mon cul ! Et en parlant de cul, tu sais qu'une fois j'ai entendu sa théorie sur les femmes ? Apparemment, il divise toutes les femmes en deux catégories : celles qui acceptent la sodomie et les autres. Il cherche en permanence à les classer dans un de ces deux groupes. Si elles mettent un string, c'est probablement bon, mais les pantalons de yoga et les queues de cheval sont mauvais signe. Alors, tu comprends, je n'ai pas trop confiance en lui pour les concepts complexes. Ou pour même faire du café. Ou pour quoi que ce soit, en fait.

Howard fronça les sourcils.

— Je vois, mais je t'assure qu'Igor – *Jérémy* – est…

— Si Igor peut se concentrer sur son travail pendant quelques heures plutôt que de faire des recherches sur les strings, il parviendra

peut-être à se racheter. Dis-lui que je veux que demain, Cass ait un détecteur de fae qui fonctionne.

Howard hocha la tête, et Scarlett sourit. Elle lui donna une tape dans le dos.

— Merci, Q. Tu es le meilleur. S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour toi…

— Tu peux m'appeler Howard.

— Quoi que ce soit à part ça, n'hésite pas !

1 Marie Ire, reine d'Angleterre, dite « la Sanglante ».

Chapitre 4

Quand nous quittâmes l'ambassade des États-Unis deux heures plus tard, des nuages cachaient le soleil. En marchant, j'avisai les nombreux panneaux « Fermé » accrochés aux portes des cafés et des restaurants. Vu l'ampleur des attentats de la veille, la plupart des commerces n'avaient pas rouvert. On aurait pu manger à l'ambassade, mais je ne voulais pas prendre le risque d'y croiser des agents du FBI.

Il flottait encore dans l'air des cendres de la veille, qui se mêlaient à la lumière terne. Même un jour plus tard, la ville était toujours emplie de tension. Ce n'était plus la panique aiguë, qui avait fait courir mon pouvoir dans mes veines, mais une inquiétude vibrante, qui me faisait grincer des dents et sursauter au moindre bruit.

— Détends-toi, Cass, dit Scarlett. On va les trouver.

Sa voix se fit murmure.

— J'ai des informateurs de confiance. J'ai juste besoin d'établir le contact dès que possible.

Je me frottai les yeux.

— Depuis quand nos vies sont-elles devenues aussi compliquées ? Je n'ai pas l'impression que c'était il y a si longtemps qu'on se faisait des shots de Jell-O à des fêtes costumées.

— Je crois qu'on a décidé qu'on voulait faire autre chose de notre vie le soir où le type du New Jersey avec une érection permanente dans son jogging a essayé de nous rouler des pelles à toutes les deux avant de vomir sur mes chaussures.

— C'est sûr qu'on avait un peu touché le fond, là.

— Salut. Je m'appelle Darrry, dit-elle en imitant son accent du New Jersey. Vous êtes en couple ? Je vous vois toutes les deux et je me dis : « Peut-être qu'elles sont ensemble ». Je sais pas. Peut-être que vous pourriez venir toutes les deux dans ma cave et enlever vos fringues pour que je vous photographie. C'est de l'art. Ça vous dit ?

Un sourire m'échappa. À chaque fois que j'étais déprimée, c'était

comme si Scarlett se sentait obligée de me faire sourire, et ses imitations étaient super réalistes.

Pourtant, je savais qu'au fond, son humeur était sombre. Quand elle était stressée, elle parlait plus vite et elle jouait avec le bout de ses cheveux, et c'était ce qu'elle faisait en ce moment. Une ligne apparut entre ses sourcils tandis qu'elle se remettait à cogiter. Elle détestait montrer qu'elle était sous pression, mais quand le stress montait, je savais qu'elle se couchait tard et se réveillait au milieu de la nuit en proie à des terreurs nocturnes. Ses choix culinaires devenaient une combinaison abominable de cocktails, de nourriture régressive et de bonbons. Elle appelait ça « la maudite trinité ».

Elle faisait partie de ces gens qui avaient du mal à faire taire leurs pensées. Elle se sentait en permanence tenue de faire ses preuves, comme si elle ne pouvait jamais travailler aussi dur qu'il le fallait ni obtenir une réussite suffisante.

— Combien de temps tu vas rester à Londres ? demandai-je avec espoir.

— Ça risque de prendre un moment, Cass. On essaie de localiser les portails vers…, eh bien, tu sais. Mais on se prépare à quelque chose de costaud.

— Je vois.

Qu'elle me dise tout ça, même si c'était très vague, prouvait à quel point elle me faisait confiance.

— Je crois que je vais rester un moment aussi.

— On t'a donné une assignation ?

— Pas exactement. Mais peut-être qu'on peut passer un peu de temps ensemble. On ne peut pas travailler en permanence. Il faut qu'on se nourrisse aussi.

— Sans blague !

Son ventre gronda de façon audible.

— Je meurs de faim.

— Tout est fermé, constatai-je. Mais je suis sûre qu'on finira par trouver quelque chose si on continue vers l'est. Ça ne fait que… trois

quarts d'heure qu'on marche.

Scarlett jeta un coup d'œil à sa montre et aperçut la lumière.

— Mince ! La mienne clignote en rouge aussi maintenant. Saloperie d'Igor !

Ma gorge se serra. *Ou peut-être que c'est ma magie de pixie qui fout le bordel dans ton matériel.*

— Quand tu as dit que tous les fae étaient des menaces…

— Chut !

Je me rapprochai d'elle et murmurai :

— Et qu'en est-il des demi-fae ? Comme, euh…, les pixies ?

— Oui, dit-elle doucement. Ce sont aussi des fae. Et donc, des menaces. Ils se nourrissent d'émotions aussi.

— Mais si…

— Chut !

Elle me jeta un regard agacé et pourtant, j'étais incapable de laisser tomber.

— Je dis que tu devrais peut-être élargir ton horizon. Peut-être que tu peux établir des alliances avec ceux qui sont gentils.

— Il n'y en a pas. C'est une impasse.

Mon pouls accéléra, et je me sentis rougir. J'aurais dû abandonner, mais c'était important pour moi. Il *fallait* que je convainque Scarlett que tous les fae n'étaient pas dangereux, mais je ne pouvais pas lui parler de moi. Elle connaissait mon histoire. Et ça voulait dire qu'elle comprendrait que mon père fae avait assassiné ma mère humaine. Ce qui ne fonctionnerait pas trop pour réfuter sa théorie. Si je lui disais ce que j'étais, elle commencerait à se demander combien de temps ça prendrait avant que je pète un câble moi aussi. Le cœur battant, je repris :

— Tu connais ma théorie sur le mal. J'ai bâti ma carrière là-dessus. Les gens ne naissent pas mauvais. C'est quelque chose qui se crée à partir de facteurs environnementaux. Des négligences, des abus. Des traumatismes cérébraux. Une combinaison de plusieurs facteurs. Ce

n'est pas quelque chose qui se trouve dans nos gènes.

— Je sais que c'est important pour toi. Mais tu parles des humains. Moi pas. Tu ne peux pas appliquer tes notions de psychologie humaine à… ce dont nous parlons.

Son attitude bornée commençait à m'énerver. Mais s'il n'était pas souhaitable que je m'appuie sur mon propre exemple, peut-être que je pouvais lui présenter l'air de rien quelques fae normaux et inoffensifs. Enfin, aussi normaux que pouvaient l'être les fae. D'abord, il fallait qu'elle apprenne à les connaître un peu. Une fois qu'elle verrait qu'ils n'étaient pas tous dangereux, je lui révélerais la vérité.

En regardant autour de moi, je me rendis compte que nous n'étions pas loin de *Leroy*. Parfait. On y mangerait, et peut-être que je pourrais la présenter en douce à quelques fae parmi les moins terribles.

— Scarlett, si un fae porte un glamour, tu ne peux pas voir à travers, si ?

— Non, nous n'avons pas développé ce genre de technologie pour le moment. Q travaille dessus.

Elle regarda derrière elle.

— Et c'est la dernière chose que je dirais à ce sujet en public.

À l'ambassade, je ne pouvais pas parler librement parce que des agents de la CIA auraient pu nous écouter. Et maintenant, dans les rues, nous ne pouvions toujours pas parler parce que n'importe qui d'autre aurait pu nous écouter. Typique de la parano des gens de la CIA.

— Parlons de ton ex, proposa Scarlett. L'étalon de Virginie. Il saute toujours trois nanas en même temps ?

Je grimaçai.

— Probablement, mais je n'en fais plus partie.

— Tu as toujours été trop bien pour lui. Le prochain mec avec qui tu sortiras devra obtenir mon approbation. Une interview complète. Avec peut-être un passage au détecteur de mensonges.

A priori, c'était une mauvaise idée de lui parler de ma petite séance de roulage de pelles avec le guerrier fae tout musclé dans sa cabane

dans les bois.

— Admettons. Tu auras un droit de veto la prochaine fois. Scarlett, je crois que j'ai une idée d'où on pourrait manger. Un vieux bar à vin pas trop loin d'ici.

— Tu crois que ça sera ouvert ?

— Je pense. C'est juste par là, à Smithfield.

Nous tournâmes à droite dans une rue étroite à l'allure médiévale. Scarlett indiqua le panneau : *Cock Lane*.

— Je la connais celle-ci. Tu sais ce qui s'est passé ici ?

— Je vais dire, lieu de prostitution au Moyen Âge.

Elle hocha la tête.

— Oui, mais ce n'est pas tout. Apparemment, un fantôme hantait cette rue au dix-huitième siècle. Le fantôme de Cock Lane, et il accusait quelqu'un de meurtre. Toute la ville a succombé à la panique. La foule était en délire, c'était le chaos, la totale. Les fantômes n'existent pas bien sûr. Alors, qui était derrière tout ça, à ton avis ?

— Les…

— Ne le dis pas à voix haute. Mais tu comprends où je veux en venir, hein ? Ces créatures se nourrissent de la peur.

Elle se frotta le ventre.

— Mais là, moi, j'ai vraiment envie de me nourrir de vraie nourriture. Mon ventre gronde comme un tracteur.

— On y est presque. Ça s'appelle *Leroy*.

Et le proprio était probablement un fae. Tout comme la plupart des clients.

Elle sourit.

— Je te suis !

Nous avançâmes vers Guildhall dont les murs couleur ivoire donnaient l'apparence d'un palais d'os, avec ses tours tarabiscotées, qui s'élevaient au-dessus de la place comme des côtes. Je frissonnai en

me représentant l'intérieur écarlate où les rois et reines avaient interrogé les hérétiques et les traîtres au corps brisé. Quelques rayons de soleil perçaient les nuages et faisaient scintiller les flèches pointues. Quelque chose dans ce quartier me donnait la chair de poule, mais je continuai néanmoins à guider Scarlett.

Dans les profondeurs de mon esprit, une rivière courait sur des pierres, et des cris résonnaient à l'intérieur de mon crâne. *Des têtes sous l'eau, des sacrifices aux dieux…*

Je clignai des yeux et j'essayai de me vider la tête. Il fallait que je prouve à Scarlett que tous les fae n'étaient pas mauvais même si je n'en étais pas moi-même entièrement convaincue.

***

Je descendis l'escalier branlant qui conduisait chez *Leroy*, ma meilleure amie – celle dont le métier consistait à haïr les fae – sur les talons. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Je savais que j'étais peut-être en train de commettre une grave erreur, mais il *fallait* que je persuade Scarlett que tous les fae n'étaient pas dangereux. Certains ne faisaient que vous servir des boissons délicieuses.

Quand j'arrivai à la dernière marche et que je considérai les lieux, mon cœur se mit à battre de plus belle. J'espérais de toute mon âme que Scarlett ne pût pas voir le bordel bizarroïde que c'était ici. Des tunnels sombres partaient de la salle principale, comme les rayons d'une roue, et des fae traînaient dans chacun d'eux, courbés sur leurs verres de vin.

La lumière des bougies faisait danser des ombres dans la pièce centrale. Tout le monde ici avait l'air bizarre, en tout cas à mes yeux. Un homme anguleux était assis dans un coin. Sa peau était blanche comme neige et ses cheveux noirs descendaient en cascade jusqu'à ses hanches. Il jouait aux dés avec une petite femme sombre dont les bras étaient couverts de runes tatouées.

Assises à une table ronde près du bar, trois femmes presque identiques chuchotaient entre elles. Elles avaient des coquillages et des fleurs tressés dans leurs cheveux, et leurs yeux brillaient d'une lueur argentée.

Un homme barbu, qui fumait la pipe, était assis dans une alcôve sous des bougies dont la cire dégoulinait. De la fumée violette se

rassemblait autour de lui au sol, comme un nuage à ses pieds.

Et comme toujours, si je bougeais la tête d'une certaine façon, je pouvais percer davantage leur glamour. L'homme à la pipe avait des moustaches de félin, celui aux cheveux noir corbeau avait des canines qui dépassaient, la femme aux tatouages dégageait une lueur iridescente. Et les trois dames aux coquillages portaient des vêtements irisés et translucides, sans rien en dessous. À l'évidence, elles étaient des exilées de la cour de Trinovantum où le corps des femmes était censé être couvert. Elles me furent immédiatement sympathiques.

— Cet endroit est génial.

Scarlett embrassa l'atmosphère, visiblement imperméable à la magie des lieux.

— Comment tu l'as trouvé ?

— Je suis tombée dessus par hasard.

— J'adore. Comment…

Elle fronça les sourcils.

— Ça sent quoi ?

Une odeur âcre monta à mes narines – on aurait dit du plastique brûlé. Scarlett leva la main et regarda sa montre. L'écran était devenu complètement noir et un petit nuage de fumée monta vers son visage. Ce n'était pas étonnant. Elle avait dû surchauffer.

Je secouai la tête.

— Satané Igor !

— Je vais le tuer, marmonna-t-elle. C'est cher, ces trucs.

Elle la retira et la glissa dans son sac.

Je désignai une des chaises libres au bar. Leroy n'était nulle part en vue.

— Tu veux te mettre là-bas ?

Alors que nous approchions du bar, je me mis à craindre que Scarlett sorte soudain son flingue, mais elle semblait ignorer complètement les étranges silhouettes qui nous entouraient. J'étais

une pixie et je voyais à travers leur glamour, mais Scarlett en était incapable.

Nous prîmes deux tabourets devant le bar vide et jetâmes un coup d'œil au menu. Alors que j'hésitais entre une assiette de fromages et de l'agneau, quelqu'un tira un siège à ma droite.

Alvin se laissa tomber sur le tabouret et m'adressa un grand sourire. Exactement comme je l'avais prévu. Il hantait perpétuellement les lieux de sa silhouette maigrichonne, comme un fantôme défoncé, avec ses cheveux blonds en bataille, qui lui tombaient devant le visage. Il portait un tee-shirt qui disait *What Happens in Area 51 Stays in Area 51*2 avec un dessin stylisé d'un extraterrestre.

— Eh, salut ! dit-il.

Scarlett haussa un sourcil.

— Un ami à toi ?

— Il se trouve que c'est un jeune homme charmant.

Même si c'était un fae.

Alvin me sourit.

— Je suis heureux qu'il ne te soit rien arrivé pendant ces attentats à la con. Je pensais bien que ça irait. Tu es plus coriace que tu n'en as l'air.

Il pointa Scarlett du menton.

— C'est qui, ta copine ?

— Scarlett, voici Alvin, annonçai-je. Alvin, Scarlett.

Il baissa la tête et regarda Scarlett par en dessous.

— Tes cheveux sont cools.

— Merci, mon grand. J'aime bien ton tee-shirt. Tu veux te joindre à nous ?

Alvin s'appuya sur ses coudes. Comme d'habitude, ses yeux étaient rouges, et une odeur de marijuana planait autour de lui.

— C'est pour dîner ? Je pourrais manger un gigot de satyre, là.

Scarlett fronça les sourcils devant cette expression, mais elle ne dit rien.

— Certainement.

Elle se renfonça dans son siège.

— Et comment tu connais Cass ?

— Elle m'a payé un repas une ou deux fois. Elle est vraiment gentille. Attentive aux autres.

Il hocha lentement la tête.

— Elle paie toujours ses dettes.

— Ses dettes ? demanda Scarlett.

— Il parle de la note, interrompis-je.

Alvin me jeta un regard sévère, les yeux flamboyants.

— Il faut que je te parle.

— Maintenant ?

Il hocha la tête, et ses yeux jetèrent davantage de flammes. Je scrutai l'expression de Scarlett. Elle nous regardait, les yeux écarquillés, mais ne prononça pas un mot. Elle n'avait rien remarqué.

Je me levai.

— J'en ai pour une minute. Tu peux nous commander à manger ? Et prends quelque chose pour Alvin.

— D'accord.

Alvin me conduisit vers un des tunnels de pierre qui était presque vide. Il s'appuya au mur ombreux et me regarda avec l'air d'un prof déçu. Il paraissait soudain plus vieux que d'habitude. Je haussai les sourcils.

— Qu'est-ce qui se passe, Alvin ?

— On pourrait dire que je suis un peu contrarié.

L'espace d'une seconde, de la peur passa dans son regard.

— Qu'est-ce qui t'a pris de ramener un agent anti-fae de la CIA dans ce bar ?

Mince ! Apparemment, Alvin savait tout.

— Qu'est-ce qui te fait penser que c'est un agent ? bluffai-je.

— Je ne le pense pas. Je le *sais*.

Ici, l'air était froid et humide.

— Elle pense que tous les fae sont une menace. Je me disais que si elle rencontrait un gentil jeune homme tel que toi, avec le temps, son opinion changerait peut-être.

Il plissa les yeux.

— Et pourquoi est-ce que tu as tellement besoin de la convaincre ?

— Il faut qu'elle sache la vérité.

Il inclina la tête.

— Et c'est Scarlett qui doit connaître la vérité, hein ? Ce ne serait pas toi, par hasard, que tu essaies désespérément de convaincre.

Je croisai les bras, imitant sa posture.

— Tu joues à quoi, au psy des fae ?

— Tu me dois une faveur, tu te rappelles ?

— Je me rappelle, dis-je doucement.

Devoir une faveur à un fae, c'était comme leur faire un chèque en blanc, et ne pas tenir une promesse faite à un fae était une mauvaise idée.

— La CIA a… un truc, pas vrai ? Une liste où ils écrivent tous les noms des fae et ce qu'ils ont fait ?

— Une base de données ?

Il me lança un regard détaché.

— C'est ça. Je suis dans cette base de données.

Je clignai des yeux.

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— Ce n'est pas la question. Mais j'ai besoin que tu retires mon nom de là.

— Alvin, je ne suis pas en train de dire que je sais de quoi tu parles, mais ce n'est pas quelque chose qui est en mon pouvoir. Je ne suis pas à la CIA. Et puis c'est probablement de la trahison.

— J'ai foi en toi, ma vieille. Il faut que tu le fasses. Tu m'en dois une.

Ses paupières étaient lourdes.

— Je t'aiderai.

— Tu m'aideras ?

Il mit la main dans sa poche et en sortit une bourse. Il me la tendit. À l'intérieur se trouvait un petit pendentif, un cristal bleu de la taille d'une bille.

— Tu peux utiliser ça pour obliger les gens à faire ce que tu veux. Tout ce que tu as à faire, c'est de le montrer à ton amie. Dis-lui d'enlever mon nom. C'est simple.

Je lui rendis la bourse.

— Je ne vais pas forcer ma meilleure amie à faire quelque chose contre son gré.

— Nan, c'est pas ça. Elle sera *heureuse* de le faire une fois que tu lui auras montré le pendentif.

— C'est…, c'est encore pire ! Je ne vais pas hypnotiser mon amie pour qu'elle…

Il glissa le pendentif dans mon sac.

— Tu m'en dois une, Cassandra. Si je ne suis pas effacé de cette base de données…, je suis fichu, hein ?

— De quoi tu parles ?

— Tous les fae ne sont pas complètement paumés en ce qui concerne la technologie. On a des technomanciens. Et ils sont au courant pour la base de données.

Je réfléchis un peu.

— Des… hackers fae ?

— Eh oui ! C'est juste une question de temps avant qu'ils…, je ne sais pas quel est le mot. Qu'ils l'ouvrent.

— Qu'ils la craquent ? La décryptent ?

— Oui, peu importe.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? demandai-je. Il y a des centaines de fae dans cette base de données.

Il se passa la main sur la bouche, les yeux écarquillés de peur.

— Tu dois me faire confiance.

Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir dans cette base de données qui lui fichait la trouille comme ça ? Quelque chose qu'il ne voulait pas que les autres fae sachent, alors…

Je compris tout d'un coup.

— C'est toi la source de la CIA, murmurai-je. C'est toi qui leur as filé le tuyau. Tu leur as parlé de moi et de la marque de la bête.

Il agrippa mes épaules des deux mains et me regarda droit dans les yeux.

— Il faut que tu enlèves mon nom de ce truc, Cassandra. Tu n'as même pas envie d'imaginer ce qu'ils me feront sinon.

Il se détourna et fut happé par l'ombre.

Il fallait que ce soit grave pour qu'Alvin renonce à un repas gratuit.

***

Un malheur n'arrivait jamais seul, et j'avais le don d'attirer les catastrophes. Quand je revins dans la salle principale, mon cœur s'emballa.

Là où Alvin se trouvait quelques instants plus tôt, était désormais assis Roan, accoudé au bar, en train de boire du vin ambré. Il leva son

verre vers la lumière et fit tournoyer le liquide pour l'observer dans un mouvement étrangement sensuel. Presque hypnotique. Scarlett le regardait avec intérêt, comme n'importe quelle femme hétéro dans son état normal l'aurait fait.

Roan portait un tee-shirt et un jean noirs. Ses tatouages remontaient sur ses bras finement musclés. La lumière des bougies vacillait sur sa peau dorée et glissait sur ses cheveux. Si je laissais mes yeux perdre leur concentration focale, je voyais *presque* sa magie teinter l'air d'un halo magnétique. Étrange et séductrice, elle colorait l'atmosphère qui l'entourait d'or, et pourtant il y avait aussi là quelque chose de sombre, des ombres nocturnes qui se déversaient dans l'ambre comme de l'encre dans de l'eau. Je sentais son pouvoir rouler sur ma peau, aiguillonner mon corps, tout à la fois interdit et tentant. Il avait l'air infiniment plus détendu que la première fois que je l'avais retrouvé ici – probablement parce que nous étions parvenus à faire échapper sa meilleure amie de la prison de Trinovantum.

Je déglutis et regrettai soudain d'avoir emmené Scarlett dans cet endroit. Je n'étais pas tout à fait prête à lui présenter Roan, le dangereux fae que j'avais embrassé dans la forêt de Hawkwood, nue sur son tapis, ses mains puissantes sur ma peau… L'espace d'un instant, alors que je me rappelais ce baiser, je sentis ma poitrine s'embraser.

Aussitôt, Roan tourna la tête vers moi. Ses yeux pailletés d'or se plantèrent dans les miens. Ma bouche s'assécha. Évidemment, il pouvait sentir ce que je ressentais, ce qui ne fit que me faire rougir davantage.

Avec un sourire satisfait, il parcourut mon corps de haut en bas. Je grinçai des dents et me forçai à penser à des chairs en train de pourrir. Ça devrait suffire à me faire passer toute fébrilité.

Une fois mon excitation contrôlée, j'adressai un signe de tête à Roan. Il répondit en levant son verre vers moi avant d'en prendre une gorgée.

Je lissai ma robe et retournai à mon tabouret que je tirai. Je m'assis en prenant une grande inspiration.

— Roan. Quelle surprise !

— Cassandra.

Ses yeux s'attardèrent sur moi un peu plus longtemps que ce que la

politesse permettait. Ses poings se crispèrent, il n'avait soudain plus l'air aussi détendu.

— J'ai été heureux d'apprendre que tu n'avais pas été blessée.

Je déglutis avec difficulté. Alors, il avait déjà vérifié ce qu'il en était.

— Et tu as appris ça quand ?

— Dès que j'ai pu.

Il jeta un coup d'œil à Scarlett et lui fit un signe de tête.

— Enchanté.

— De même, répondit Scarlett.

— Désolée, balbutiai-je. J'ai oublié de vous présenter. Scarlett, voici Roan. Il… Il vient par ici de temps en temps.

Scarlett sourit.

— Cass, on dirait que tu connais tout le monde ici. Je commence à me dire que tu es un vrai pilier de comptoir.

— Je ne viens pas si souvent que ça, protestai-je. Je connais juste Alvin et Roan.

C'est le moment que Leroy choisit pour nous rejoindre. Il s'appuya au bar.

— Qu'est-ce que je te sers, Cassandra ? Comme d'habitude ?

— Je n'ai pas d'*habitudes*.

Je pensais au claret et à sa saveur fine et fruitée.

— Mais oui, ça serait super, merci. Et un pour Scarlett, avec une assiette de fromages.

— Alors…

Scarlett sirotait son vin rouge, la mine soudain sérieuse.

— Roan, c'est ça ? C'est un nom peu courant.

Roan prit une gorgée.

— Il est dans ma famille depuis des siècles.

Je tapotai la table du bout des ongles. Bien sûr que ça faisait des siècles qu'il était dans la famille de Roan si on partait du principe qu'il vivait depuis cinq cents ans.

Scarlett plissa les yeux.

— Ah oui ?

Merde ! Il était encore un peu tôt pour la grande révélation fae, et elle commençait à avoir des soupçons.

Le regard de Roan glissa sur moi, et la lumière des bougies vint danser sur les angles parfaits de son visage.

— J'espérais te trouver ici.

— Oh ? demandai-je.

Peut-être qu'il fallait que j'interrompe cette conversation avant que les choses empirent.

— C'est intéressant, mais peut-être qu'on devrait trouver un autre moment pour parler.

Je lui fis les gros yeux pour essayer de le prévenir. Il fit tourner le pied de son verre de vin entre ses doigts.

— Tu ne devrais pas venir dans… ce genre de bar. Ce n'est pas sûr.

Je fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu es en danger.

Il jeta un regard prudent à Scarlett.

— J'ai entendu dire par plusieurs personnes que tu es une cible.

— Pour qui ? demanda vivement Scarlett.

Il haussa les épaules de façon presque imperceptible.

— Je ne peux pas le dire.

— Parce que tu n'en sais rien ? demandai-je. Ou parce que tu aimes

vraiment te montrer énigmatique.

Roan me parcourut des pieds à la tête, et ses lèvres se retroussèrent comme si je n'avais pas réussi le test qu'il me faisait passer.

— Quelqu'un comme toi ne peut pas se protéger des gens comme ceux qu'on trouve ici.

Il essayait de me prévenir sans dire explicitement le mot *fae*, mais il s'en rapprochait dangereusement. Quoi qu'il en soit, sa vision de mes capacités me restait en travers de la gorge.

— Ah oui ?

Il plissa les yeux, et j'eus l'impression qu'il perdait patience.

— Va-t'en et retourne chez ton ami pour le moment. Je ne peux pas me permettre que tu sois blessée. Je vais avoir besoin de ton aide d'ici quelques jours.

— Mon aide pour quoi faire ?

En guise de réponse, il écarquilla les yeux en un avertissement silencieux. Il ne pouvait pas en dire davantage devant Scarlett.

Celle-ci se pencha vers moi.

— Vous vous connaissez vraiment bien, dites ?

Elle le fixa de ses yeux verts.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que Cass est la cible de quelqu'un ?

Roan haussa un sourcil, pas du tout perturbé par ses questions.

— J'ai mes sources.

— Ah oui ? Et tu veux bien nous en faire part ?

— Non.

— D'accord.

Je pris une grande inspiration.

— Je ne bouge pas d'ici, mais merci pour la suggestion.

— Tu es en danger. Et tu es incapable de survivre toute seule.

Des ombres passèrent dans son regard, et son verre se couvrit de givre alors que la pièce semblait elle aussi se glacer de façon surnaturelle.

— Peut-être que je ne devrais pas te laisser le choix.

J'étais consciente que Scarlett était en train de sortir son flingue et j'étais à peu près certaine que Roan était sur le point de se dévoiler devant elle.

Je levai les mains, souhaitant désespérément calmer le jeu.

— Bon, tout le monde se détend.

Je croisai le regard de Roan.

— Roan, je te parlerai une autre fois.

Je lui fis ma tête de *je ne déconne pas.*

L'air se glaça au point que mon souffle forma de la buée devant mon visage. L'espace d'une seconde, ses cornes apparurent, vacillantes.

Scarlett sauta sur ses pieds et sortit son pistolet.

— Je le savais, il était trop canon pour être humain.

Elle pointa son arme directement sur la poitrine de Roan. Il ne broncha pas.

— Il y a une douzaine de balles en fer dans ce flingue, espèce d'enfoiré de fae.

Il n'y avait plus rien de joueur dans sa voix.

— Un geste de travers et tu es mort.

Un silence de mort – précisément – régnait dans le bar, et tout le monde fixait Scarlett. Le mot *fer* résonnait dans l'air comme un glas. Quelques fae se faufilèrent hors de la pièce comme des ombres ; d'autres se rapprochèrent, les yeux brillants.

Ignorant le pistolet, Roan se tourna vers moi.

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores, mais fais-moi confiance quand je te dis que…

— Elle ne fait pas confiance à un seul mot qui sort de ta bouche, fae !

La voix de Scarlett était basse et contrôlée.

— Maintenant, ferme-la ou je…

Roan bougea plus vite que l'éclair. La vitesse rendit invisible le déplacement de sa main. Scarlett glapit, et le pistolet heurta le sol dans un bruit métallique. Roan tenait fermement son poignet et il la toisa de toute sa taille.

— J'aurais pu te casser le bras en deux, dit-il à travers ses dents serrées. Comme tu es une amie de Cassandra…

Elle le frappa avec son verre de vin et le fit exploser sur son visage. Il rugit, la lâcha, et elle roula au sol avant de se relever d'un bond, le pistolet à la main.

Je sentis l'agitation dans l'air tandis que les apparences s'évanouissaient. Des ailes, des cornes et des queues apparurent dans la foule alors que les fae commençaient à se dévoiler autour d'elle.

— Seigneur ! souffla-t-elle en braquant son arme de gauche et de droite, en essayant de tenir tout le monde à distance. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Scarlett ! ordonnai-je, le cœur battant contre ma cage thoracique. Écoute-moi ! Calme-toi et ne tire pas !

— Ce sont tous des fae !

— Et ils sont tous inoffensifs, criai-je, même si j'étais loin d'en être certaine.

Roan n'était clairement pas inoffensif.

— Tu es la seule ici qui menace de tuer des gens. Sortons et parlons de ça dehors.

Je l'attrapai par sa veste en cuir et la tirai vers l'entrée. Elle garda son pistolet braqué sur les fae pendant qu'elle battait en retraite et montait les marches.

Avant qu'on parte, je jetai un dernier regard en arrière. Roan était appuyé au bar, et ses yeux dorés brûlaient de colère.

2 « Ce qui se passe dans la zone 51 ne doit pas en sortir. » La zone 51 est une base militaire américaine où auraient lieu, d'après des théories complotistes, des recherches sur les extraterrestres.

Chapitre 5

Dans l'allée étroite, les joues de Scarlett virèrent à l'écarlate, justifiant son nom,3 et elle dissimula son pistolet. Les ombres des flèches gothiques de Guildhall rampaient sur le sol de pierre blanche et le soleil couchant semblait jeter des flammes dans ses cheveux.

— Tu ne viens pas de m'emmener dans un bar *Unseelie*.

— J'essayais de…

Elle leva une main pour me faire taire et sortit son téléphone qu'elle colla à son oreille.

— Fulton ? Allô, c'est Scarlett. Écoute, j'ai identifié un emplacement…

Oh, bon sang, non ! Je lui arrachai l'appareil des mains et raccrochai avant de le glisser dans mon décolleté.

Les traits de Scarlett étaient déformés par la rage, et l'espace d'une seconde, je me demandai si elle allait sortir son pistolet pour le pointer sur moi.

— Tu déconnes, Cassandra ?

Je tressaillis. Scarlett ne m'appelait *jamais* par mon prénom complet.

— Écoute, Scarlett, tu juges sans savoir. Tu n'as aucune idée de ce qui se passe.

— C'est *moi* qui n'ai aucune idée de ce qui se passe ?

Elle brandit un doigt tremblant vers moi.

— Tu es complètement naïve si tu penses que tu peux être amie avec les fae. Cass, si c'était n'importe qui d'autre, je t'aurais déjà arrêtée, tu le sais, hein ?

Je pris une grande inspiration.

— Oui, mais je ne suis pas n'importe qui d'autre. C'est moi, d'accord ? Tu me connais suffisamment pour avoir confiance en mon jugement, non ? Je ne suis pas idiote.

— Bien sûr que tu n'es pas idiote. Ça ne veut pas dire pour autant que ton jugement est toujours fiable. Tu te rappelles la fois, pour la Saint-Patrick, où tu as essayé d'embrasser un type déguisé en farfadet dans le métro…

— O.K. ! Je ne te demande pas d'avoir confiance en moi quand il s'agit de mélanger des alcools. Je te demande de te fier à moi sur ce point. Au moins jusqu'à ce que tu aies les idées claires.

Je croisai les bras.

— Tu te montres étroite d'esprit, pleine de préjugés. Donne-moi juste quelques minutes pour t'expliquer.

Il fallait que je lui dise. Il fallait que je lui explique que j'étais à moitié fae et j'espérais qu'elle me connaissait assez pour savoir que je n'étais pas une menace.

Scarlett se rapprocha en me pointant toujours du doigt.

— Si les fae s'échappent et se baladent librement dans Londres.

— Donne-moi vingt minutes.

— Dix !

— D'accord !

Je sortis son téléphone de mon décolleté et le lui rendis.

— Mais d'abord, tu envoies un message à ce Fulton, là, et tu lui dis que tu t'es trompée. Ils doivent être en train d'armer des hélicoptères pour te retrouver.

Elle me fusilla du regard une bonne minute. Je savais qu'elle détestait devoir reconnaître une erreur. Scarlett était une perfectionniste acharnée. Néanmoins, elle reprit le téléphone et marmonna dans sa barbe tandis qu'elle tapait un message.

Mon cerveau tournait à toute vitesse tandis que j'essayais de décider ce que je devais lui révéler et ce qu'il valait mieux garder pour moi. Peut-être que c'était bizarre de me focaliser là-dessus, mais je n'avais pas envie de lui dire que j'avais embrassé Roan. Elle le

détestait déjà, et j'avais l'impression qu'elle s'élancerait à sa poursuite avec la volonté de me protéger. Bien sûr, Roan était dangereux, mais il m'avait aussi sauvé la vie et m'avait aidée à abattre le Rix.

Il fallait simplement que je lui explique que j'étais une pixie, et ensuite, elle n'aurait plus qu'à choisir entre sa meilleure amie, ses convictions les plus profondes et sa loyauté à l'espèce humaine. Facile ! Elle devait me faire confiance.

Une brise glaciale balaya le square en pierres blanches devant Guildhall et fit voler mes cheveux roses. Mon cœur battait à toute allure.

Je ne pouvais pas lui dire tout de suite la vérité. Ça faisait trop d'un coup. Quand elle croisa mon regard à nouveau, je déglutis.

— Oui ? dit-elle.

Bon, autant mettre les pieds dans le plat !

— Deux choses. La première, c'est Roan. Il m'a aidée dans l'enquête qui m'a conduite au Rix. Il m'a sauvé la vie ici, dans l'église où nous l'avons capturé. Il est de notre côté.

Je pris une grande inspiration.

— Je crois.

Les yeux de Scarlett brillaient, intenses.

— Et l'autre chose ?

— Je suis allée à Trinovantum.

Elle bougea à peine, il n'y avait que le vent qui agitait ses mèches auburn.

— Tu… Quoi ? souffla-t-elle.

— Je ne peux pas te dire comment j'ai fait, juste que j'y suis allée. Je ne pense pas que tous les *Unseelie* soient unis. Il y a des luttes d'influence et des conflits chez eux. C'est quelque chose qu'on devrait utiliser. On devrait se faire des amis, établir des alliances. Tu me comprends ?

Scarlett saisit ma main.

— Où est le portail ?

— Je ne vais pas te le dire.

Elle me lâcha.

— Parce que tu penses que j'enverrais une troupe d'agents de la CIA infiltrer la ville.

— Oui.

Pour ça, et parce que je ne peux pas t'expliquer sans te révéler que je suis fae.

— Et je crois qu'il faut être avec un fae pour rentrer. Comme je te l'ai dit, Roan m'a aidée.

Scarlett me fixa d'un air inquisiteur.

— Il y a plein de choses que tu ne me dis pas.

Je croisai les bras.

— D'accord. Les détails, plus tard. Mais tu vois le tableau.

— Qu'est-ce que le FBI pense de ta petite excursion à Trinovantum ? Tu ne leur as quand même pas caché l'emplacement du portail à eux.

Je posai les mains sur ses épaules et la regardai droit dans les yeux.

— Il n'y a pas d'unité, Scarlett, il n'y a que moi.

Sa mâchoire se décrocha.

— Cass…, tu étais sérieuse ? Tu es tombée là-dessus par hasard ?

— Je ne savais rien des fae avant d'arriver à Londres. Il n'y a pas d'unité anti-fae au FBI. Mon débriefing avec le bureau détaché du FBI ne rimait à rien parce que j'ai dû taire tout ce qui concernait la magie. Maintenant, ils pensent que je leur mens. Ce qui est le cas, en fait.

Une ligne se dessina entre les sourcils de Scarlett.

— Tu as tué le Rix… par accident ? Tu sais que nos hommes ont essayé de l'assassiner quatre fois ? *Quatre* fois, putain, Cass ! Et tu l'as trouvé dans une église avec un *couteau* et tu l'as tué juste comme ça ?

Je fronçai les sourcils.

— Tu sais, je suis un agent très doué. Et comme je te le disais, Roan m'a aidée. Mais tu comprends ce que je veux dire ? Au niveau des alliances ? Il y a peut-être des fae qui seraient d'accord pour nous apporter leur aide contre des menaces plus grandes. Des gens comme Alvin ne sont pas nos cibles, et si vous faites une descente chez Leroy ou que vous trouviez un portail fae, tout ce à quoi vous parviendrez, c'est déclencher une guerre. Les fae contre les humains. Tu as une idée de ce à quoi ça ressemblerait si les fae lâchaient toute leur fureur contre les humains, Scarlett ? Ils nous détruiraient. Vous devez faire ce que vous faites d'habitude. Rester discrets. Prudents. Les utiliser comme agents doubles. Pour l'amour de Dieu, essayez d'être subtils.

Scarlett se mordilla la lèvre inférieure.

— D'accord. Il va falloir que je parle à mon chef. Ce ne sont pas des décisions que je peux prendre toute seule.

Elle laissa son regard se perdre dans la lumière oblique de l'après-midi en réfléchissant à ce que je venais de dire.

— Tu as de bons arguments.

Je laissai un soupir m'échapper, mais il se bloqua dans ma gorge quand des cris retentirent depuis la rue principale, à l'écart du square. Mon cœur se remit à battre fort.

— C'était quoi ce bruit ?

Je commençai à avancer vers la rue, et Scarlett me suivit. Les cris se firent plus sonores à mesure que nous approchions de Gresham Street.

— On dirait qu'il y a beaucoup de gens en colère.

Scarlett tendit la main vers son pistolet, et je lui jetai un regard d'avertissement. Les Londoniens n'étaient *vraiment* pas habitués à voir des armes à feu, surtout entre les mains de gens en civil.

Quand nous tournâmes à l'angle de Gresham Street, mon cœur se contracta. Une petite foule s'était rassemblée devant une vieille église en pierre avec de hauts vitraux. Deux hommes tenaient des armes improvisées : un morceau de bois et une tige de métal.

Je me faufilai au milieu de la foule et criai :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Une femme d'âge mûr pointa un doigt vers les hommes armés.

— Ces deux messieurs pensent que ces garçons sont ceux qu'on a vus dans le journal. Les hommes avec le sac. Je ne suis pas d'accord, mais personne ne m'écoute. Quelqu'un a appelé la police.

Deux jeunes gens se tenaient dos au mur, visiblement terrifiés. Mis à part la couleur de leur peau et leur âge, ils ne ressemblaient en rien à la photo publiée dans le journal. L'excitation et la peur de la foule montèrent dans mon sang et m'emplirent de puissance. Certains d'entre eux voulaient du sang. D'autres avaient peur de la violence annoncée, et leurs corps vibraient de panique.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que c'était nous ? cria l'un d'eux avec défi.

Un des justiciers referma la main sur son bâton.

— Vous, vous attendez juste que la police arrive, et on va régler ça.

Un autre homme cria dans la foule.

— Laissez-les partir. Ce n'est pas eux.

Le deuxième captif grimaça.

— C'est n'importe quoi. Je ne vais pas rester là à attendre.

Il commença à s'éloigner, mais l'une des brutes le repoussa contre le mur. L'homme riposta avec un bon crochet du droit. La seconde d'après, les coups de poing – et de bâton – pleuvaient en tous sens. La moitié de la foule semblait défendre les prétendus « hommes au sac », et les autres essayaient de les attaquer.

La terreur faisait flamber mon pouvoir. Scarlett voulut sortir son pistolet, mais je lui saisis le bras.

— Pas de flingue. Quand les flics arriveront, ils ne sauront pas qui tu es et ils risquent de t'attaquer.

— Avec les poings, alors, dit-elle.

— Ça marche.

Les poings pour elle, la magie pour moi.

Nous nous frayâmes un chemin jusqu'au centre de la foule. Du coin de l'œil, je vis Scarlett désarmer adroitement un des hommes. On m'enfonça un coude dans le dos, mais la peur de la foule chantait dans mon sang et m'aiguillonnait. Je protégeai mon visage des coups qui pleuvaient, et je levai la tête vers les immenses fenêtres de l'église, à la recherche d'une connexion avec leur reflet. Quand le lien se fit, j'imaginai un incendie flamboyant. Je laissai les flammes venir dévorer le reflet. Je créai un brasier infernal, les vitres crépitaient d'un feu imaginaire.

Puis je désignai les vitres.

— Ça brûle ! criai-je. L'église va exploser !

Des cris retentirent, et la foule commença à se disperser. Les deux captifs partirent en courant dans Gresham Street, et je pris une grande inspiration.

Je cherchai Scarlett au milieu des gens qui s'éparpillaient, mais je ne vis nulle part ses cheveux auburn flamboyants. Quoi ? Elle était juste à côté de moi, non ?

— Scarlett ? criai-je en repartant vers Guildhall.

La rue était désormais complètement vide. Ça ne ressemblait pas à Scarlett de m'abandonner comme ça alors qu'il y avait du danger. Elle était le genre d'amie qui vous mettait en sécurité d'abord et s'inquiétait d'elle-même ensuite.

Je sortis mon téléphone de ma poche et composai frénétiquement son numéro. Mais ça ne sonna pas. La ligne était coupée.

3 Scarlett signifie « écarlate » en anglais.

Chapitre 6

Il me fallut deux heures de plus pour rentrer à l'appartement de Gabriel et, malgré l'été, le soleil s'était déjà couché. Sur le chemin, j'arrivais à peine à réfléchir, mon esprit était accaparé par ce qui avait bien pu arriver à Scarlett. J'avais passé vingt minutes à la chercher autour de Guildhall et de Gresham Street. Les flics s'étaient pointés juste après que tout le monde avait disparu, et je leur avais donné une description de Scarlett. Ça ne les intéressait pas du tout. J'avais appelé le bureau de la CIA pour rapporter ce qui était arrivé – ils avaient été un peu plus intéressés par mon histoire et, au moins, ils m'avaient donné un numéro à appeler si j'avais davantage d'informations.

Je continuais à essayer d'appeler Scarlett, mais seul le silence me répondait. Elle ne pouvait pas être *partie* sans me donner d'explications, mais il était certain qu'elle savait prendre soin d'elle. Peut-être qu'elle s'était lancée à la poursuite de quelqu'un et n'avait pas eu le temps de me prévenir. Et il y avait une chance pour que l'impossibilité de communiquer soit due aux attentats de la veille : les réseaux téléphoniques étaient peut-être surchargés.

Je grimpai les marches jusqu'à l'appartement de Gabriel et glissai la clé dans le verrou pour ouvrir la porte. Je commençais presque à me sentir chez moi ici.

— Cassandra ? m'appela Gabriel de sa voix profonde depuis le salon.

— C'est moi.

Je suivis le couloir aux murs blancs jusqu'au salon bien éclairé. Des parquets luisants, des livres sur des étagères de chêne, une couverture douce bien pliée sur le canapé. Cet endroit était un refuge accueillant après le chaos de la ville. C'était dommage que je n'aie pas pu y amener Scarlett.

Gabriel était assis sur l'un des canapés, les coudes sur les genoux, la mine sombre. Il regardait la télé. La chaîne d'information repassait des vidéos des attentats de la veille : des flammes sortaient des fenêtres d'un bâtiment en pierre.

— Est-ce que tout va bien ? demanda-t-il.

Le voir apaisa mon esprit tourmenté. Il portait un tee-shirt bleu dont la couleur faisait ressortir sa peau sombre et ses bras musclés.

Je me laissai tomber sur le canapé.

— Scarlett et moi avons failli assister à un lynchage. Il y avait deux types avec des gourdins, qui pensaient avoir trouvé « les hommes au sac ». Et dans ce chaos, j'ai perdu Scarlett.

Il fronça les sourcils.

— Tu t'inquiètes pour elle ?

— Un peu. Mais j'ai vu comment elle se battait et la vitesse à laquelle elle courait.

Ses yeux noisette croisèrent les miens, et il fit la moue en avisant ma robe. Elle s'était déchirée pendant le pugilat, et il y avait de la boue sur le tissu noir.

— Tu vas bien ?

— Oui. Ça va.

Nous étions arrivés à un point où Gabriel en savait davantage sur moi que n'importe qui d'autre. Il savait que j'étais une pixie, il savait pour Roan. Il était présent quand j'avais tué le Rix. S'il y avait quelqu'un à qui je pouvais me confier, c'était lui.

Le problème, c'est que ce que j'avais appris aujourd'hui sur la CIA était hautement confidentiel. Révéler l'existence de leur unité anti-fae serait me rendre coupable de trahison.

Je décidai de suivre le mode opératoire que j'employais ces derniers temps : en dire autant que possible tout en masquant les détails que je devais cacher.

— Je crois que les fae essaient de déclencher un conflit parmi les humains. Si nous nous déchirons, si nous cédons à la terreur et à la colère, ils peuvent s'en nourrir.

Gabriel soutint mon regard, et j'étais sûre qu'il pensait : *tout comme toi*.

Il prit une gorgée de thé.

— Tu as dit que les fae se nourrissent de la peur à proximité d'eux, n'est-ce pas ? Est-ce qu'ils peuvent s'en nourrir si elle est partout en ville ?

— Je ne sais pas. L'inspecteur en chef, Wood – le Rix –, avait clairement en tête de créer du chaos.

Un nouveau visage apparut à l'écran : une femme blanche avec des cheveux gris, qui se tenait devant les flashs et les micros. Il me fallut un moment pour la reconnaître : c'était la maire de Londres, Alice Jansen. Ses cheveux au carré encadraient son visage. Elle portait un tailleur noir bien coupé et semblait maîtresse d'elle-même au milieu de tout ce chaos.

Gabriel saisit la télécommande et monta le son.

— … attaquent nos foyers, répandent la peur. Ils cherchent à ravager nos vies, nos existences, menacent nos familles et créent de la méfiance ! Nous ne laisserons pas passer un tel carnage. Nous mettons tout en œuvre pour trouver les coupables, et je peux vous assurer que les responsables éprouveront la mesure de notre rage. J'encourage formellement les citoyens : si jamais vous avez, par hasard, des indices sur quelqu'un qui présenterait un quelconque lien avec les terroristes, contactez…

Gabriel éteignit la télé.

— Merveilleux, Mme la maire. Maintenant, on va être submergés d'appels concernant toutes les personnes de couleur de la ville. Elle devrait être en train de calmer le jeu pour nous laisser faire notre travail, mais bien sûr, c'est merveilleux pour sa carrière. Elle se donne des airs intransigeants, elle est celle qui agit contre les injustices.

— Les gens ne veulent pas être calmés. Ils veulent un bouc émissaire. La colère est le parfait antidote à la peur.

Je sortis mon téléphone et fus déçue de constater que Scarlett n'avait toujours pas essayé de me contacter.

— Oui, tu as raison.

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'esprit ailleurs.

— Je suis inquiète pour Scarlett. Elle ne m'a toujours pas donné de

nouvelles.

— Les téléphones ne fonctionnent pas encore normalement, si ? Et tu as dit qu'elle savait se défendre.

— Oui.

Je repensai à la façon aisée dont elle avait désarmé la brute, et à son comportement chez Leroy, quand elle avait tenu en joue deux douzaines de fae enragés. Elle était l'une des rares personnes dans cette ville à posséder un pistolet.

— Tant mieux. Elle est sûrement rentrée à son hôtel, tu pourras la rappeler demain. Où est-ce qu'elle loge ?

— Elle ne me l'a pas dit.

Il croisa mon regard.

— Tu as l'air claquée. Essaie de dormir, d'accord ? Le réseau téléphonique sera sûrement de nouveau en état de marche demain matin, et tu pourras la contacter.

Mon ventre gronda, bien audible. J'avais passé ma journée à marcher et je n'avais pas eu le temps de manger quoi que ce soit avant que ça dégénère chez Leroy.

Gabriel sourit.

— Je vais te dire. Va prendre une douche, et je te vais te préparer un truc à manger, d'accord ?

Je lui adressai un sourire reconnaissant.

— Merci. Tu es génial.

Je me levai et partis vers la chambre d'amis. Si le reste de l'appartement de Gabriel était nickel, j'avais malheureusement métamorphosé cette pièce. En quelques jours seulement, j'avais réussi à y recréer le bordel qui me suivait partout. C'était assez impressionnant si l'on considérait que je n'avais pas beaucoup d'affaires. Malgré tout, tous mes vêtements, qu'ils soient sales ou propres, avaient réussi à se retrouver éparpillés sur le lit ou par terre. Plusieurs sacs de courses s'amoncelaient : le résultat de ma folie shopping de la semaine dernière, à la suite de mon séjour prolongé. Là-dessous, on voyait bien que le style propre et net de Gabriel

essayait de refaire surface, mais il était clairement dépassé par la tornade Cassandra Liddell.

Demain. Je rangerais tout demain.

Je passai dans la salle de bains et réglai la douche, juste comme je l'aimais : l'eau était suffisamment chaude pour faire virer ma peau au rose vif. La buée emplit la pièce, et je me débarrassai de ma robe et de mes sous-vêtements. Je me glissai sous le jet brûlant et le laissai couler sur ma peau nue. Je me lavai les cheveux avec un shampoing parfumé à la pomme et me frictionnai le corps jusqu'à ce que ça mousse partout sur ma peau rougie.

Faites qu'il ne soit rien arrivé à Scarlett !

Quand je ne pus plus supporter la chaleur, je coupai l'eau et sortis de la douche pour m'enrouler dans une serviette propre. Je me frottai les cheveux et j'en essorai l'eau. Quand je me regardai dans le miroir, une idée me frappa. Bien sûr ! Pourquoi n'y avais-je pas pensé avant ? Je pouvais chercher Scarlett dans un reflet. Je pris une grande inspiration et sentis le reflet couvrir ma peau comme de l'eau froide. J'essayai de chercher Scarlett, de sentir sa présence, une vision de ses cheveux auburn.

Je ne trouvai rien ; il n'y avait que mon propre reflet qui me contemplait, mes yeux fatigués, mes joues roses. Ce n'était pas étonnant, supposai-je. Ma magie ne fonctionnait que si elle était proche et à côté d'un reflet.

Je sortis de la salle de bains embuée et revins dans la chambre. Dans la pile de vêtements sur le lit, j'attrapai un jean moulant noir, une culotte rose et un tee-shirt à rayures.

Avec mon tee-shirt déjà rendu humide par mes cheveux mouillés, je rejoignis Gabriel dans sa jolie petite cuisine. Ça sentait l'ail et les oignons. Des larmes me montèrent aux yeux – c'était peut-être la faute des oignons, mais plus vraisemblablement parce qu'il s'occupait de moi comme ça.

Je m'assis à la petite table qui donnait sur la rue.

— Gabriel, tu es trop bon pour moi. Ça sent super bon.

Il déposa des spaghettis sur une assiette pour moi et y ajouta une louche de sauce tomate fumante.

— Un jour, tu cuisineras pour moi.

— Si tu es un peu maso, on peut faire ça quand tu veux.

Il déposa l'assiette devant moi, avec une fourchette et une cuillère. L'eau me monta à la bouche. Je ramassai les couverts et fis tourner les spaghettis sur ma fourchette. Une seule bouchée me confirma que Gabriel était effectivement un envoyé des dieux : une bonne dose d'ail, juste une pointe de piment, et une délicieuse saveur de tomates bien mûres. Je déglutis, quasiment prête à lui déclarer ma flamme. Au lieu de ça, je dis :

— Waouh ! Tu cuisines comme un dieu.

Gabriel sourit et mit la bouilloire en route pour faire du thé.

— Alors, je ne t'ai pas demandé comment s'était passée ta journée, dis-je en me faisant l'effet d'une bonne petite épouse.

Je faillis ajouter *ça a été, mon chéri ?* Mais je me mordis la langue. La femme de Gabriel était morte il y avait plusieurs années de cela, et je doutais que la blague le fasse rire.

Il secoua la tête.

— Je me suis rendu sur quatre des sites. On essaie de trouver des preuves pour lier ces attentats à un groupe donné. *Mme la maire* veut des noms.

— Eh bien, ça risque de ne pas être simple, vu que c'est un coup des fae.

— Franchement, je ne sais pas comment gérer ça.

Il mit un sachet de thé dans deux tasses et les remplit d'eau.

— Il n'y a personne à qui je puisse dire la vérité.

— Tu vas faire comment ?

Après la mort du Rix, qui avait aussi été l'inspecteur en chef de la police de la cité de Londres, Gabriel avait été nommé inspecteur en chef temporaire. Désormais, il était coincé. Il fallait qu'il arrête les coupables tout en sachant très bien qu'il ne le pouvait pas.

— Je ne sais pas.

Il fit glisser une tasse vers moi et me rejoignit à la table.

— Je vais peut-être devoir arrêter des fae et « prouver » qu'ils sont coupables tout en espérant qu'ils gardent leur glamour. Et… euh…, j'espérais que tu pourrais m'aider.

J'avalai une autre bouchée de pâtes.

— Bien sûr que je t'aiderai.

Je me demandais si l'unité anti-fae de la CIA pourrait se montrer intéressée par une collaboration avec Gabriel, quelqu'un, au sein de la police de Londres, qui était au courant que les fae existaient. Dès que j'aurais retrouvé Scarlett, je lui demanderais ce qu'elle en pensait.

— Pour l'instant, commença-t-il, la police doit avant tout éviter que les civils se massacrent entre eux.

— Bonne chance, marmonnai-je.

***

L'obscurité m'entourait, l'espace sous le lit était juste assez haut pour que je puisse m'allonger sur le ventre. La peur plongeait ses griffes dans mon cœur. Je ne savais pas trop ce qui m'avait poussée à me cacher sous le lit, à part la certitude instinctive que quelque chose de terrible était sur le point d'arriver dans la chambre de mes parents.

J'entendais ma mère pleurer, supplier. Ses paroles étaient indistinctes. La peur roulait par vagues à travers les murs. Elle aiguisait mes sens, me donnait de l'énergie et m'horrifiait tout à la fois. Mon père hurlait, la voix chargée de rage. Je ne l'avais jamais entendu être aussi furieux, et la panique faillit me couper le souffle. Ma propre peur courait dans mes veines comme une drogue.

Puis un bruit aigu résonna : le cri de ma mère.

— Horace, non !

Alors, un son que je n'oublierais jamais me parvint. Les gens ne crient pas quand leurs poumons sont perforés. Ils sifflent, ils gargouillent.

Je gémis sous le lit. Moi non plus, je ne pouvais pas crier. Ni bouger, d'ailleurs. La peur me paralysait, et mon esprit essayait

d'appréhender ce que mon père avait fait à ma mère. Je sanglotai et fermai les yeux. J'attendais que ma mère vienne me chercher, j'attendais qu'elle vienne m'envelopper dans ses bras pour me réconforter.

Ça n'arriva jamais.

Une heure avait dû s'écouler quand j'entendis une voix bourrue et que le visage d'un inconnu apparaisse sous le lit.

— Il y a une fille ici ! appela-t-il.

S'adressant à moi, il ajouta :

— N'aie pas peur, sors de là. Tu es en sécurité désormais.

Je m'extirpai de sous le lit en tremblant et me redressai sur des jambes chancelantes. Il me regarda par-dessus le bord de ses lunettes, et j'essayai de me concentrer sur ses yeux bleus.

— Comment tu t'appelles ?

— Cassandra, balbutiai-je. J'ai tout entendu. Qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne savais pas si je devais sortir… Comment va ma mère ?

— On va y venir. Cassandra, quel âge as-tu ?

— Treize ans.

— D'accord, Cassandra, on va sortir d'ici, et je vais te demander de prendre ma main… et je vais aussi te demander de fermer les yeux, d'accord ? Jusqu'à ce qu'on soit dehors et qu'on puisse parler un peu.

Avec toute la peur qui enrageait dans mon organisme, mes sens étaient sollicités à l'extrême, mais je fis ce qu'on me disait. Cet homme avait l'air de savoir ce qu'il faisait et j'avais besoin de quelqu'un qui gérait les choses pour moi en cet instant.

Je fermai les yeux et le laissai me guider. Mais, dans le couloir à côté de ma chambre, une drôle d'odeur métallique – comme du fer, peut-être – émanait de derrière la porte de la chambre de mes parents. L'odeur était dérangeante, comme un ancien souvenir qui refaisait surface. Quelque chose qui, à une époque, m'avait nourrie, m'avait enchantée…

L'odeur me submergea, et il *fallut* absolument que je sache ce que c'était. J'échappai au flic et ouvris la porte de la chambre de mes

parents. Je ne compris pas immédiatement ce que j'étais en train de regarder. La trace bordeaux sur le sol, le rouge sur les draps. Ma mère, les yeux ouverts mais vides. J'aurais pu jurer qu'elle me fixait, qu'elle m'en voulait. C'était ma faute. Je n'étais pas une petite fille, j'avais treize ans. J'aurais dû sortir de sous le lit et empêcher mon père de faire ça… Et pourquoi la peur de ma mère avait-elle couru dans mes veines ainsi ? Il y avait quelque chose qui *clochait* chez moi.

Le flic me tira hors de la pièce, mais quand je me retournai, deux nouvelles silhouettes avaient fait leur apparition derrière lui : Roan et Gabriel. Ils me toisaient tous les trois de leur haute stature.

Roan se tourna vers le policier.

— C'est elle ?

— C'est elle, répondit le flic en retroussant une lèvre dégoûtée. Elle n'a même pas essayé d'aider.

— Une lâche, dit Gabriel.

— Et corrompue, ajouta Roan d'une voix sombre. C'est une suce-terreur. Je parie qu'elle a pris plaisir à la peur de sa mère.

J'avais essayé de dire que c'était faux. J'avais envie de hurler que j'étais désolée, mais le son qui sortit de ma bouche n'était ni des paroles ni un cri. C'était cet horrible bruit, celui que je n'oublierais jamais.

Un sifflement, puis un gargouillis.

Je me redressai dans le lit, le visage plein de larmes. Quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je m'aperçus que j'étais dans la chambre d'amis de Gabriel. Les draps s'étaient enroulés, et j'avais envoyé valser l'oreiller par terre. Je me léchai les lèvres, un goût amer dans la bouche.

La porte s'ouvrit soudainement, et Gabriel fit irruption dans la pièce, son pistolet à la main, vêtu seulement d'un caleçon et d'un tee-shirt blanc. Il parcourut rapidement la chambre des yeux.

— Est-ce que ça va ? Je t'ai entendue crier.

— Oui, désolée.

Ma voix se brisa.

— C'était juste un cauchemar.

Il abaissa son pistolet et plissa les yeux en me regardant avant de se détourner en hâte. Je ne portais qu'un petit débardeur moulant et une culotte. Je ramenai les draps sur mes jambes nues. Une fois que je fus couverte, il reprit la parole :

— Tu trembles.

J'eus un petit rire forcé.

— C'était vraiment un sale cauchemar. J'en ai de temps en temps.

Il hocha la tête.

— Moi aussi.

— Ah bon ? À quoi tu rêves ?

Je n'avais pas envie qu'il parte.

— Je rêve de ma femme, murmura-t-il. Du jour où elle… est morte.

— Oh !

Bizarrement, ça ne me surprenait pas.

— Quand est-ce que c'est arrivé ?

Il traversa la pièce, hésita un instant, puis s'assit au bord du lit.

— Il y a deux ans.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il me regarda, et je vis qu'il comprenait.

— Nous marchions dans la rue. Elle voulait m'acheter un cadeau d'anniversaire, m'expliqua-t-il d'une voix creuse. Une chemise. J'étais très difficile quant à mes chemises… et je le suis toujours. Alors, ça a pris bien plus de temps que ça n'aurait dû. Et puis peut-être que je ne voulais pas que cette matinée se termine. C'était un matin tout simple avec ma femme, un jour de congé. Il y avait du soleil. Dans la quatrième boutique, un homme s'est approché de nous…, et l'espace d'un instant, il a eu ce drôle de regard. Il a sorti un couteau et l'a plongé dans son ventre. Ça s'est passé si vite…, tu n'imagines pas à quel point. Il marmonnait tout seul, mais ça ne voulait rien dire,

comme un langage inventé.

Un rayon de lune à travers la fenêtre illumina d'argent la moitié de son visage.

Ma gorge se serra. Alors c'était pour ça que Gabriel avait dû se résoudre à accepter l'existence des fae.

— Il m'a regardé, et ses yeux ont étincelé, poursuivit Gabriel. Une seconde, ils sont devenus rouges, puis vides. Ensuite, ils sont revenus à la normale. Il a lâché le couteau et il s'est précipité hors de la boutique. J'étais occupé à essayer d'aider ma femme…, je n'ai pas du tout essayé de le poursuivre.

Une boule s'était formée dans ma gorge, et je déglutis avec difficulté.

— Est-ce qu'ils l'ont attrapé ?

— On a retrouvé son corps dans une ruelle, non loin de là. Sa tête n'était plus qu'une bouillie de sang et d'os. Il s'était démoli le crâne en se tapant encore et encore dans un mur. En tout cas, c'est la conclusion officielle.

— Tu n'y crois pas ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Et ta femme ?

— Elle est morte dans cette boutique. D'une hémorragie. Le tueur avait perforé plusieurs organes…

Sa voix se brisa, et il n'acheva pas sa phrase.

La pièce se trouva emplie d'un silence lourd, et je laissai un soupir tremblant m'échapper.

— Quand je rêve, c'est toujours de la mort de ma mère. Enfin, de mes parents. C'était un meurtre suivi d'un suicide. Mon père a tué ma mère avant de se donner la mort. J'étais dans la pièce d'à côté, en train de me cacher courageusement sous le lit. Je n'ai rien fait. Je n'ai même pas appelé les flics.

Une larme coula sur ma joue.

— Dans mes cauchemars, il y a toujours quelqu'un qui m'en accuse. Et tu sais, avec la peur…

Mes pensées devinrent incohérentes, et je m'arrêtai. Je ne pouvais pas dire à Gabriel que la peur avait été comme une drogue pour moi, même durant l'assassinat de ma mère. C'était plus qu'il ne pouvait en entendre.

— Tu avais quel âge ? demanda-t-il doucement.

— Treize ans.

Il essuya une larme sur ma joue.

— Tu n'étais qu'une enfant.

— Si j'avais juste pris le téléphone et appelé, ou si j'étais allée dans la chambre…

— Tu avais treize ans, insista Gabriel. Tu n'étais qu'une petite fille.

Je reniflai.

— Oui.

Il ne comprenait pas. J'aurais *pu* arrêter ça. Je le savais. Mon père avait toujours eu de la tendresse pour moi, même vers la fin, quand son comportement était devenu erratique. Et pourtant, je m'étais cachée sous le lit et j'avais laissé tout ça se produire.

Néanmoins, la présence apaisante de Gabriel me réconfortait. Il était si proche que je voyais sa barbe de trois jours. Il sentait bon. Ses yeux tristes m'hypnotisaient. Qu'est-ce qu'il ferait si je me glissais sur ses genoux et commençais à l'embrasser, que je passais la main sur sa poitrine pour sentir son cœur battre ?

— C'est un sacré cauchemar, Cassandra.

— Je vois toujours ma mère, morte, à la fin. J'entends toujours son dernier souffle.

— Dans mes rêves, j'arrive à réagir assez vite et à la sauver.

Il regarda par la fenêtre.

— Le cauchemar commence quand je me réveille.

Chapitre 7

Le lendemain matin, je me tenais devant le lavabo de la salle de bains pour me brosser les dents. Je m'étais habillée simplement, un jean noir et un tee-shirt bleu ciel. La lumière laiteuse du matin renvoyée par le miroir illuminait mes cheveux roses.

Pourtant, quelque chose semblait anormal, et mes cheveux se dressèrent sur ma nuque. Je crachai dans le lavabo et rinçai ma brosse à dents. Quand je me regardai à nouveau dans le miroir, je compris quel était le problème.

Je ne sentais pas le reflet.

Un malaise emplit mon cœur alors que je cherchais le reflet, que j'essayais de m'y connecter. Rien. Qu'était-il arrivé à ma magie ?

Je me précipitai dans la chambre où un miroir, dans lequel on pouvait se voir en pied, était accroché au mur. Je sentis aussitôt son reflet.

D'accord ! Donc il y avait un problème avec le miroir de la salle de bains. J'y retournai. Cette fois, à mon soulagement, je le sentis à nouveau. Peut-être que c'était un genre de hoquet magique. J'attrapai ma trousse de maquillage et je passai une crème hydratante teintée sur ma peau, puis j'ajoutai un soupçon de blush. Alors que je me tenais devant le miroir, la sensation du reflet disparut à nouveau.

Je fronçai les sourcils et touchai le verre pour essayer de déterminer ce qui n'allait pas. Une douleur vive piqua le bout de mes doigts. Horrifiée, je retirai prestement ma main en regardant la glace.

Le reflet vacilla, mais ce n'était pas de mon fait.

Le miroir s'assombrit tandis que je le regardais, à partir du coin en haut à gauche, comme une tache d'encre qui s'étendrait. Il reflétait une pièce différente : sombre, des murs nus, presque pas de lumière. Quand le centre de l'autre reflet devint visible, ma respiration se bloqua dans ma gorge.

Scarlett était assise dans la pénombre de la pièce. Elle était attachée à une chaise, les bras derrière le dos, un bâillon dans la bouche. Une

coupure rouge marquait son front et un hématome violet noircissait un de ses yeux. Son tee-shirt était taché d'écarlate. J'essayai de passer dans le reflet, mais je ne pouvais le contrôler. Ce n'était pas le mien. Je ne pouvais pas non plus sauter à travers.

La fureur enflamma mon corps, et je fus submergée d'un désir de faire du mal à la personne qui était responsable de cela.

Aussi vite qu'elle était apparue, l'image s'évanouit. Je contemplai un instant mon propre visage horrifié avant que des taches bordeaux n'apparaissent en haut du miroir pour lentement former une inscription. Des mots en lettres de sang défiguraient la glace, se formant plus rapidement désormais, épais et étirés, comme s'ils avaient été tracés avec un doigt. Enfin, le message complet s'étala sur le verre.

Lucy Locket a perdu sa socquette.

Le vieux Grendel a trouvé la coquette.

Les oies de Winchester ont passé

Un ruban autour pour sa sécurité.

À Sheerness Docks, à une heure,

J'attends Lucy, pas d'erreur !

Si tu ne la ramènes pas,

Brûlée vive, Scarlett trouvera son trépas.

Devant ce message, la terreur referma ses doigts osseux autour de ma gorge. Je me démenai pour trouver Scarlett à nouveau, pour établir un lien avec le reflet. Rien.

Quelques instants plus tard, un petit parchemin se matérialisa et glissa à travers le reflet pour atterrir sur l'étagère à côté du lavabo. Je retins ma respiration et j'attendis pour voir s'il se passait autre chose. Je pouvais à nouveau sentir le reflet, mais quand j'essayai de chercher Scarlett, je ne trouvai rien. Une chose était sûre, la personne qui avait

enlevé Scarlett pouvait faire de la magie de reflet.

Je me saisis du parchemin. Un côté était vierge, l'autre couvert de runes. Je le reposai sur l'étagère sans trop savoir qu'en faire.

Deux mots en lettres de sang dégoulinèrent le long du miroir : *brûlée vive*. Je réprimai un frisson. J'avais envie de hurler, de réduire le miroir en miettes. Je voulais me précipiter hors de l'immeuble, retrouver mon amie et éviscérer la personne qui l'avait enlevée, mais je ne savais pas par où commencer. Comment étais-je censée déchiffrer ce message ?

Je m'agrippai au bord du lavabo et me forçai à ralentir ma respiration jusqu'à ce que je puisse penser normalement. Le ravisseur m'avait épiée grâce au miroir. C'était pour ça que je n'avais pas senti le reflet : il était sous le contrôle de quelqu'un d'autre. Il savait qui j'étais, mais pas nécessairement *où* je me trouvais. Pour trouver quelqu'un grâce à la magie de reflet, il fallait juste avoir une image de cette personne à l'esprit.

Le message griffonné en travers du miroir de Gabriel était un odieux chantage. Scarlett avait été battue – soit pour la forcer à livrer des informations, soit pour me faire passer un message. En tant qu'officier de la CIA, elle avait été formée pour résister à la torture, mais tout le monde avait un point de rupture.

À moins que…

Et si ce n'était pas réel ?

J'avais fabriqué des reflets dans des miroirs – hier encore, dans les vitraux de l'église. Je courus jusqu'à la chambre, l'adrénaline inondant toujours mes veines, et je fixai le miroir, à la recherche de quelque chose. Je contemplai mon visage pâle, mon corps tremblant, mais je n'arrivais pas à établir de lien avec Scarlett.

Soit elle était trop loin pour que j'aie la capacité de la localiser, soit le fae qui la tenait captive avait couvert les reflets pour ne pas risquer d'être repéré.

En tremblant, je courus jusqu'à mon téléphone et composai le numéro que l'officier de la CIA m'avait donné. Au bout de trois sonneries, un homme répondit.

— Fulton.

— Bonjour.

Une larme brûlante roula sur ma joue.

— Je suis l'agent spécial Cassandra Liddell. On m'a donné ce numéro…

— Oui, Liddell. Votre téléphone n'est pas sécurisé, alors je vous prie d'aller à l'essentiel.

J'essayai de garder la maîtrise de ma voix, mais mes larmes ruisselaient désormais. Je *savais* que quelque chose n'allait pas, que ce n'était pas juste une illusion.

— Est-ce que quelqu'un est parvenu à localiser Scarlett ?

Un moment de silence.

— Non.

J'agrippai le téléphone avec davantage de force et je l'appuyai contre mon oreille.

— Vous êtes sûrs ? demandai-je, paniquée. Elle est peut-être à son hôtel ou…

— Elle est indisponible en ce moment.

— J'ai peut-être des informations sur l'endroit où elle se trouve.

J'essuyai une autre larme sur ma joue.

— Mais je vais avoir besoin de votre aide.

Fulton prit une grande inspiration.

— Venez à l'ambassade.

Il raccrocha.

Je mis le téléphone dans ma poche.

Scarlett était la personne la plus précieuse au monde pour moi, et c'était exactement ce que voulait son ravisseur : me contrôler complètement, me diriger par la peur. Il voulait que je réagisse tout de suite et que j'obéisse à ses demandes. Et pourtant, il fallait que je mette ces sentiments de côté, que je pense comme une professionnelle.

Si on m'avait appelée pour apporter mon assistance sur cette affaire d'enlèvement, qu'est-ce que j'aurais fait ?

Je relâchai lentement ma respiration. D'abord, je demanderais une preuve de vie. Je venais de voir Scarlett, mais je ne pouvais pas savoir si c'était la réalité ou une illusion. Si je voulais demander quelque chose, je devais d'abord trouver un moyen de communiquer. Dans le cas présent, j'avais le miroir, et comme je ne pouvais pas m'y lier, le ravisseur était probablement toujours en train de m'observer.

Je me précipitai dans la chambre et balançai mes vêtements en tous sens jusqu'à ce que je retrouve mon sac. Avec frénésie, je fouillai à l'intérieur pour récupérer un stylo et un vieux reçu. Je me penchai sur le lit et griffonnai un message rapide. *J'ai besoin d'une preuve que Scarlett est vivante. Quel est son plat préféré ?*

Je revins en toute hâte dans la salle de bains et projetai le mot vers le miroir. Je sentais une goutte de sueur dégouliner le long de ma tempe. J'essayai de maintenir une posture rigide et froide en tenant mon papier et de calmer le tremblement de mes mains. Si le ravisseur voyait la terreur sur mes traits, il prendrait ça pour une victoire. Je devais lui montrer que je gardais le contrôle.

Le visage de marbre, je tins mon papier en l'air. Une minute s'écoula. Puis une autre.

Est-ce qu'il m'observait ? J'en étais sûre. Il m'observait, à la recherche d'une faiblesse. Le contrôle, tout était une histoire de contrôle.

Une autre minute. Peut-être qu'il ne la détenait vraiment pas, ou peut-être qu'il n'était pas du genre à répondre. Qu'il ne communiquerait que selon ses propres termes.

Au bout de cinq minutes, j'abaissai lentement le papier. La CIA serait peut-être capable de m'aider à établir une communication, et peut-être que les agents pouvaient retracer…

Merde !

Le cœur battant, je fouillai dans mon sac à main pour y prendre le scanner de magie. Je revins en courant dans la salle de bains et pointai la baguette vers le miroir.

Rien.

S'il y avait eu des traces de magie ici, elles s'étaient envolées. Merde ! Cette information aurait pu être utile à la CIA.

Je serrai les dents. Quelle que soit la signification du message, la limite de temps était claire. Les secondes passaient, et si j'échouais, Scarlett brûlerait vive.

***

Gabriel se tenait derrière moi et regardait le miroir ensanglanté en fronçant les sourcils. Je lui avais rapidement raconté ce qu'il en était et l'avait tiré dans la salle de bains pour qu'il voie le message.

— Une idée ? demandai-je. Il faut qu'on emmène une certaine Lucy à Sheerness Docks ?

Il prit une grande inspiration.

— Certains mots me sont familiers. Mais je ne sais pas trop ce que veut dire le tout.

Mon cœur tambourinait.

— Donne-moi ce que tu as.

— Attends.

Il avait sorti son téléphone.

— Pour commencer, Sheerness Docks, ce n'est pas la porte à côté. C'est dans le Kent. Et pas la partie du Kent la plus proche de nous.

— Combien de temps en voiture ?

— Je dirais que c'est à une heure et demie, s'il n'y a pas d'embouteillages.

— Merveilleux !

Je regardai l'heure qu'il était sur mon téléphone : un peu avant neuf heures.

— Bon, d'accord, on a le temps. Je ne sais simplement pas qui est Lucy. C'est juste une impression, mais Lucy Locket, on ne dirait pas un vrai nom.

— Ça vient d'une vieille berceuse que le ravisseur a réécrite. À part le premier vers, tout est changé. C'était une prostituée, ou une courtisane, ce genre de femmes, tu vois. La socquette…, je ne sais pas, mais j'ai toujours compris que c'était sa…

Il se racla la gorge.

— Tu sais, sa socquette.

Je le regardai fixement.

— D'accord…

— Il y a un autre lien avec les prostituées ici : les oies de Winchester. Les prostituées du Moyen Âge obtenaient une licence de l'évêque de Winchester pour exercer. On les appelait les *oies* parce qu'elles faisaient signe aux hommes de venir dans leurs chambres avec de longs gants blancs.

Il n'y avait aucune logique là-dedans.

— Scarlett n'est pas une prostituée, je ne vois pas le lien. Je ne vois pas que faire de tout ça.

Les sourcils de Gabriel se rejoignirent au milieu de son front.

— Quel est le pourcentage de chances que le Rix et cette nouvelle personne communiquent tous les deux via des comptines à la con ? Est-ce que ça peut être juste une coïncidence ?

Je secouai la tête.

— Peut-être que c'est comme ça que les fae parlent ensemble. Mais je ne comprends pas tout ce qui touche à la prostitution.

— Qu'est-ce que tu m'as dit de leur vision des femmes à Trinovantum ?

Mon pouls était hors de contrôle.

— Ils ont une vision très archaïque de la vertu féminine.

Il hocha lentement la tête.

— Peut-être que la personne derrière tout ça suggère que tu es moralement corrompue, ou je ne sais quoi.

— Alors ils en ont après moi.

Je pris une inspiration tremblante. Je n'arrivais plus à me convaincre que ce n'était qu'une ruse.

— Et il faut qu'on amène Lucy Locket dans le Kent à une heure, apparemment, ou bien ils enverront Scarlett au bûcher.

Gabriel se passa les doigts dans les cheveux.

— C'est une comptine du dix-huitième siècle. Si jamais Lucy a vraiment existé, elle est morte depuis longtemps.

— Les fae vivent des siècles. C'est probablement une fae, et il faut qu'on la trouve. Peut-être que c'est une fae de désir, comme Roan. Où se trouvaient les oies de Winchester ? Est-ce qu'il y avait une maison close quelque part ?

— À Southwark.

— Tu as quelque chose de plus précis ?

— Le palais de Winchester est lié aux oies de Winchester. Les ruines du palais existent toujours. C'est tout ce que je peux te dire.

Je frottai mes mains l'une contre l'autre.

— D'accord.

À chaque fois que je me promenais dans les parties historiques de la ville, je ressentais comme une décharge d'énergie.

— J'ai l'impression que les fae aiment rester autour des bâtiments anciens. Peut-être que Lucy Locket traîne autour du palais de Winchester. Il faut qu'on la trouve et qu'on l'emmène dans le Kent.

Gabriel ramassa le parchemin.

— C'est quoi, ça ?

Je l'avais presque oublié.

— C'est passé à travers le miroir.

Gabriel l'examina attentivement des deux côtés. Je le lui repris.

— Je suppose que tu ne sais pas ce que ça veut dire ?

— Non.

— Peut-être que c'est quelque chose qu'on doit donner à Lucy pour la convaincre de venir avec nous.

— Peut-être.

Gabriel se passa une main sur la bouche.

— J'ai une question pour toi. Est-ce que cette personne a pris Scarlett pour cible afin de t'atteindre ? Ou bien est-ce qu'il pourrait en vouloir directement à Scarlett ?

Je déglutis.

— Scarlett fait partie d'une unité de la CIA qui s'occupe des fae. J'ai appris ça hier. C'est hautement confidentiel, c'est pour ça que je ne t'en ai pas parlé jusqu'à maintenant.

Il me regarda fixement.

— D'accord.

— Avant de me rendre au palais de Winchester, j'ai rendez-vous avec un des officiers de la CIA à l'ambassade. Peut-être qu'ils auront davantage d'idées de ce que ce parchemin veut dire, pareil pour la comptine. Peut-être qu'ils peuvent localiser Scarlett avec leurs gadgets. Ils ont des analystes qui sont capables de travailler sur le message et de traduire ce qui est écrit là-dessus, et puis toutes sortes d'appareils qui peuvent…

— Oui, je comprends. Ce sont les meilleurs, dit Gabriel.

Je pris une photo du miroir ensanglanté avec mon téléphone pour le montrer à la CIA.

— Je vais aller leur parler pendant que tu vas faire un tour du côté de ces ruines et voir si tu y trouves quelque chose. Peut-être que Lucy traîne dans le coin…

— Mais nous avons très peu de temps. Tu ne penses pas qu'il vaut mieux qu'on parte ensemble à la recherche de cette Lucy ?

— La CIA peut sûrement nous trouver un hélicoptère pour nous emmener dans le Kent.

— C'est pas faux.

— Je te retrouverai à Southwark quand j'aurai fini.

— Je vais prendre la voiture, je te dépose au métro. Comme ça, on aura la voiture pour le Kent si jamais on ne peut pas obtenir un hélicoptère à temps.

Il haussa un sourcil.

— Est-ce que tu as révélé que Roan était un *fae de désir* ?

Je me raclai la gorge.

— Ce n'est pas important.

— Si tu le dis.

Il secoua la tête comme pour essayer de se débarrasser de cette image.

— De toute façon, si on ne peut pas avoir d'hélicoptère, on a deux heures et demie pour trouver Lucy.

— Si tu trouves Lucy avant que j'arrive, ne la lâche pas d'une semelle.

Je ramassai mon sac par terre et j'en sortis le pistolet avec les balles d'argent. Je le lui tendis.

— Si elle essaie de s'enfuir, utilise ça.

Il prit l'arme avec précaution et l'inspecta. Satisfait, il me regarda :

— Cassandra, on va retrouver Scarlett.

— Bien sûr, dis-je sans conviction. À tout à l'heure.

Chapitre 8

Après un trajet rapide en métro, je traversai la pelouse de Grosvenor Square jusqu'à l'ambassade. Mes pensées tournaient dans ma tête. Roan n'avait-il pas dit que j'étais en danger. Comment le savait-il, au juste ? Quelqu'un s'en prenait à moi, et il l'avait prédit. Si seulement les guerriers fae âgés de cinq siècles avaient eu un téléphone portable, j'aurais peut-être pu éclaircir cela.

Quand je fus suffisamment proche, je sortis mon téléphone et regardai l'heure. Dix heures moins le quart. J'appelai à nouveau Fulton.

— Agent Liddell, me salua-t-il.

— Oui, répondis-je. Écoutez, nous n'avons pas beaucoup de temps. Je suis presque arrivée.

— Parfait. Je vous attends dehors pour vous amener dans notre Q.G. à Londres.

— Non, attendez, Fulton. Nous n'avons pas le temps de…

Il raccrocha.

— Connard !

Il fallait vraiment qu'il améliore ses manières au téléphone.

Devant l'ambassade se tenait un homme dégarni dans un costume. Ses yeux d'un bleu froid étaient posés sur moi.

Je lui montrai mon badge du FBI en approchant.

— Fulton ?

Il hocha la tête.

— Agent Liddell.

Il ouvrit la porte.

— Entrez. Nous parlerons à l'intérieur.

— Non. Nous n'avons pas le temps. Scarlett a été enlevée, et son ravisseur la tuera à une heure si je n'apporte pas quelque chose dans le Kent à temps. Et pas le Kent juste à côté. On parlera en chemin.

— Je me dois d'insister : nous parlerons à l'intérieur.

Fulton regarda par-dessus mon épaule.

— Ces affaires ne peuvent être abordées en public, ce n'est pas…

— Écoutez, Fulton. Nous avons très peu de temps. Tenez, je vais vous montrer.

Je portai la main à mon sac pour en sortir mon téléphone et lui faire voir l'image du message dans le miroir.

Sa réaction fut instantanée. Sa main vola à son flanc, et il sortit son pistolet qu'il pointa sur ma poitrine. Je le regardai fixement, incrédule.

— Ne bougez pas, Liddell. N'y pensez même pas.

— Je voulais juste prendre mon téléphone.

Je crispai la mâchoire, sentant ma colère monter.

— Est-ce que vous êtes dingue ?

— Si je suis dingue ? Récapitulons. Vous vous pointez ici hier, et à la seconde où on pose un détecteur de fae sur vous, il se met à sonner. Bien sûr, on a cru que c'était dû à un problème technique. Mais ensuite, un de nos officiers nous appelle pour nous dire qu'elle est avec vous quand soudain, la communication est coupée. On a regardé son localisateur et on s'est aperçus qu'il était déconnecté. On ne l'a pas revue depuis. Alors qu'est-ce que vous penseriez à ma place ?

Mon cœur tambourina dans ma poitrine. Tout cela prenait une très mauvaise direction.

— Vous ne comprenez rien. J'ai reçu un message ce matin. Scarlett a été…

— Je ne comprends rien. C'est assez facile à vérifier.

Tenant son pistolet d'une main, il passa l'autre derrière son dos et en retira une longue baguette noire.

— Un détecteur de fae. Très sensible. Et je peux vous assurer que celui-ci fonctionne correctement. Laissez-moi vous scanner, et on pourra oublier ce malentendu, d'accord ?

— Écoutez, dis-je en reculant d'un pas.

— Ne bougez pas ! aboya-t-il.

Il me visa avec son appareil et appuya sur un bouton. Aussitôt, un sifflement aigu retentit.

— Quelle surprise, Liddell ! gronda Fulton. Vous savez ce que ça dit ? Laissez-moi vous donner un indice. Ça ne dit pas « humaine ».

— Pour l'amour de Dieu…

— Est-ce que vous êtes vraiment l'agent Liddell ? Ou bien vous l'avez tuée et avez pris sa place ? Ne bougez pas, fae, et pas de coup tordu. Ce flingue est chargé de balles en fer.

Je levai les mains au-dessus de ma tête et le regardai avec frustration. Il *fallait* que je le convainque de m'aider. Si seulement je parvenais à prendre quelque chose dans mon sac, je pourrais sortir le pendentif qu'Alvin m'avait donné. Si Fulton le regardait, il ferait tout ce que je voudrais.

— Laissez-moi juste vous montrer un truc.

Je portai lentement la main vers mon sac.

— Je vais le sortir de mon sac. Ce n'est pas une arme, c'est…

— Je ne crois pas, non ! hurla-t-il. Posez le sac par terre ! Maintenant !

Merde ! Je m'agenouillai et décrochai le sac de mon épaule pour le poser au sol.

— Poussez-le vers moi.

Je fis ce qu'il me disait. Il se pencha et le ramassa sans jamais me quitter des yeux, le pistolet toujours braqué sur ma poitrine. Il cala le sac sur son épaule et l'ouvrit de sa main libre. Il jeta un regard à l'intérieur et releva les yeux vers moi avec un sourire moqueur.

— Pas une fae, hein ? demanda-t-il.

Il sortit le papier couvert de runes de mon sac.

— Et ça, c'est de l'anglais, peut-être ?

Je levai les mains, comme pour essayer de calmer un animal sauvage.

— Vous ne comprenez pas…

— Taisez-vous !

Il glissa le papier dans sa poche et jeta un autre regard dans le sac. J'envisageai de me ruer sur lui, mais il était trop loin.

— Et, comme je m'y attendais, une arme.

Il remit la main dans le sac et en sortit le couteau en fer.

Aussitôt, sa bouche s'ouvrit toute seule et ses yeux s'écarquillèrent. Dans son esprit, le couteau réclamait du sang.

Je me précipitai vers lui et donnai un coup dans la main qui tenait le pistolet. Le muscle de ce bras était complètement relâché, et l'arme tomba au sol. Mais son autre bras s'élança dans ma direction, le poignard corrompu dans la main. Ma propre peur stimula mon énergie tandis que l'adrénaline se déversait furieusement en moi.

Je bloquai son bras, mais la lame déchira mon tee-shirt et coupa mon flanc. Ce n'était pas profond, mais c'était du fer, et je sentais l'arme maléfique murmurer, pleine de jubilation, avec mon sang sur sa pointe. Fulton regardait dans le vague, mais ses lèvres bougeaient, il murmurait les menaces et les malédictions du couteau, d'une voix gutturale et colérique. Derrière lui, j'aperçus trois hommes en costume, qui se précipitaient vers nous en sortant leurs flingues. Je tordis la main de Fulton. Il cria de douleur, et sa prise autour du couteau se relâcha. Je lui ôtai la lame de la main et lui arrachai mon sac de l'épaule avant de partir en courant vers St Audley Street.

— Arrêtez ! cria quelqu'un derrière moi.

En priant pour qu'ils ne tirent pas dans une rue pleine de civils, je me précipitai sur le trottoir. Je courais à toute allure, le souffle court. À une intersection, un taxi noir pila et me barra le passage. Je bondis dessus, roulai sur le capot, et j'atterris sans douceur de l'autre côté. Par dessous le taxi, je vis quatre paires de pieds arriver vers moi à toute vitesse : Fulton et les trois autres agents.

Le chauffeur était en train de sortir de voiture et me criait quelque chose. Il était temps de les semer pour de bon.

Je me redressai et jetai un coup d'œil dans le rétroviseur du taxi. Je sentis le reflet et en cherchai un autre, loin de là…

Puis je me figeai.

Je ne pouvais pas partir sans ces satanées runes fae. Quoi qu'elles voulussent dire, elles m'aideraient peut-être à récupérer Scarlett.

Lentement, je levai la tête et regardai par la fenêtre du taxi. Un des agents pointait son pistolet dans ma direction. Je plongeai juste au moment où il tira. La balle fit voler le verre en éclats et siffla à quelques centimètres au-dessus de ma tête.

À ma gauche s'étendait une rue emplie de magasins, avec des civils plein les trottoirs. Au son des coups de feu, ils se mirent à hurler et à essayer de s'enfuir. Je fonçai parmi eux, suivie de près par les agents. Ils ne prendraient pas le risque de tirer au milieu d'une foule.

Je regardai par-dessus mon épaule et vis deux agents derrière moi qui bousculaient les gens pour avancer le plus vite possible.

Mes poumons me brûlaient, et des cris perçaient l'air. Puis, à dix mètres devant moi, je vis le visage de Fulton, rouge de rage. Lui et un autre gros bras avaient fait le tour pour me couper la route.

J'avais moins d'une seconde pour décider que faire. Je faillis repartir sur la route, mais des sirènes de police hululaient désormais au loin. J'allais bientôt devoir gérer les flics aussi. Mon cœur cognait contre ma poitrine. Si je ne me sortais pas de là, Scarlett finirait brûlée vive.

Paniquée, je jetai un regard à ma gauche : une boutique de vêtements. Je m'y précipitai, j'ouvris violemment la porte et je déboulai à l'intérieur comme une furie. La vendeuse à la coupe de cheveux impeccable me dévisagea bouche bée tandis que je cherchais désespérément une porte de sortie au fond.

Il n'y en avait pas.

Mais il y avait des douzaines de miroirs.

Il était temps d'arrêter de penser comme une proie et de commencer à penser comme un prédateur.

Chapitre 9

Je me précipitai vers les cabines, et un examen rapide m'informa qu'elles étaient toutes occupées : il y avait des pieds sous chacun des rideaux. Le temps de la politesse était révolu. J'ouvris en grand un des rideaux et découvris un jeune homme en caleçon et tee-shirt qui serrait un jean contre son torse.

— Ça te va super bien.

Je l'attrapai, le fis sortir et balançai ses chaussures derrière lui. Je refermai le rideau en ignorant ses protestations éberluées. À l'extérieur, j'entendais Fulton crier contre la vendeuse.

Je fis abstraction de cela et me concentrai sur mon lien avec le miroir, je laissai mon esprit faire ce « clic » avec le reflet, jusqu'à ce que je sente le froid envahir ma tête. Depuis le reflet, je cherchai un autre miroir qui me montrerait la totalité de la boutique. Je parcourus rapidement les possibilités jusqu'à ce que je trouve le meilleur. Fulton et ses copains se tenaient au milieu de la boutique, leurs flingues à la main. Les acheteurs, affolés, couraient vers la porte.

— Où est la porte de derrière ? aboya Fulton à l'intention de la femme derrière la caisse, en prenant un accent britannique.

— Il… Il n'y a pas d'autre porte, annonça la femme.

Fulton échangea un regard avec un de ses hommes et prononça quelque chose à voix basse. Je vis ses lèvres former les mots : *elle est là-dedans.*

— Mesdames et messieurs, je vous prie de quitter la boutique ! cria Fulton avec son faux accent. C'est une affaire qui concerne la police !

À ma grande surprise, il montra un badge – le badge de la police d'ici. Peut-être que tous les agents de la CIA avaient de faux badges pour ce genre de circonstances.

— Merci de quitter les lieux ! cria-t-il. Une dangereuse criminelle se cache ici !

Je regardai le jeune homme que j'avais expulsé de la cabine et qui

portait désormais un pantalon trop petit pour lui marcher jusqu'à Fulton. Il désigna quelque chose derrière lui et même si je n'entendais pas ce qu'il disait, je n'avais aucun doute qu'il indiquait ma cabine à Fulton. Mon rythme cardiaque s'accéléra. Fulton fit signe à un de ses hommes, qui s'avança.

Je cherchai un autre reflet dans la boutique et j'établis un lien avec celui qui se trouvait dans la réserve vide. Je m'y transportai aussitôt en laissant la surface du miroir glisser sur ma peau comme de l'eau.

Une seconde plus tard, j'entendis un des gros bras crier depuis l'une des cabines :

— Rien !

Le cri des sirènes perça l'air. Je fixai le miroir et l'utilisai pour contrôler les autres reflets de la pièce. Un officier ouvrait chaque cabine l'une après l'autre en criant : « Rien ! » à chaque fois, sauf à une occasion où une dame d'une soixantaine d'années en jupe et soutien-gorge se mit à crier contre lui. Il s'excusa et referma le rideau.

Désormais, presque tout le monde avait quitté la boutique, et Fulton et ses hommes se déployèrent à ma recherche.

Il fallait que j'isole Fulton. Mais j'étais épuisée et j'avais du mal à réfléchir. J'avais besoin de davantage de peur pour fournir de l'énergie à mon corps.

Un boîtier électrique était vissé au mur de la réserve. *Parfait.*

Je l'ouvris et coupai l'électricité, plongeant la boutique dans une semi-obscurité. Il n'y avait plus que la lumière pâle du soleil à travers la vitrine, qui éclairait les lieux.

Fulton approchait de la réserve, son pistolet à la main. Je cherchai parmi les miroirs un reflet sombre dans la boutique. J'en trouvai un derrière une rangée de manteaux et je rentrai dans la glace. Le cœur battant, j'émergeai à nouveau derrière les manteaux. Puis, me concentrant sur tous les reflets dans la boutique, je les imaginai se voiler, leur surface couverte de buée.

Un homme s'écria :

— Qu'est-ce que…

Je me concentrai et formai des lettres sur les miroirs, comme s'ils

avaient été tracés par un doigt invisible.

Vous me voyez ?

— Monsieur… ?

— Taisez-vous, elle nous écoute.

Vous m'entendez ?

Un homme s'approcha des manteaux qui me dissimulaient, et je sautai à nouveau dans le reflet pour émerger dans une des cabines. J'utilisais toujours les miroirs pour rester informée d'où se trouvaient les quatre hommes. L'un d'eux commença à se crisper de peur, et je sentis de délicieux rubans d'énergie émaner de lui.

Je laissai les miroirs s'embuer à nouveau et j'écrivis : *moi, je vous vois.*

— Peut-être qu'on devrait appeler des renforts…

— Elle ne peut rien faire. Elle est toute seule, bon sang !

Davantage de buée et puis : *vous feriez mieux de partir*.

— Ne faites pas attention aux miroirs ! hurla Fulton sans plus prêter attention à imiter l'accent britannique.

COUREZ.

Je laissai un petit rire flippant m'échapper, et deux hommes firent volte-face, leurs pistolets braqués devant eux. L'un d'eux tremblait visiblement. J'étais le croquemitaine, le fantôme qui hantait les lieux, la raison de leurs terreurs nocturnes.

— Là ! s'écria Fulton en se précipitant vers ma cabine.

Mais quand il ouvrit le rideau, je m'étais déjà faufilée à travers le miroir et je riais désormais à un autre endroit de la boutique. Je poussai un petit portant à vêtements et le laissais s'écraser au sol avant de sauter à nouveau dans le reflet. J'étais toujours en mouvement, toujours hors de vue.

Ces hommes étaient *terrifiés*. Et ils avaient raison. Grâce à leur peur, qui coulait dans mes veines, j'étais bien plus forte qu'eux, bien plus rapide. La peur qui les rendait fébriles et les déconcentrait rendait au contraire mon esprit plus vif que l'éclair.

Je me concentrai à nouveau sur les miroirs et les noyais dans un brouillard sombre. Au milieu de ce chaos, j'imaginais d'étranges silhouettes se déplacer, jamais entièrement visibles.

Un tir retentit et du verre explosa. L'un des hommes avait tiré sur un miroir. La surface se fragmenta, et je me concentrai sur ce miroir : je laissai les silhouettes se rapprocher et fis briller leurs yeux rouges dans l'obscurité.

Un des hommes se tenait dans une cabine. Quand il me tourna le dos, j'apparus à l'intérieur et l'attrapai par-derrière en bloquant sa bouche et son nez. Il tira sur ma main à la recherche d'oxygène.

Dommage pour lui ! J'étais beaucoup plus forte que lui désormais. Enfin, son corps s'affaissa, inconscient. Je le déposai doucement à terre, lui pris son pistolet et le mis dans mon sac. Ensuite, me connectant à la glace derrière moi, j'imaginai son visage terrifié dans le miroir de la salle principale, son corps enveloppé de fumée tandis qu'il criait sans un son et que des silhouettes sombres l'encerclaient rapidement.

— Ils ont Curtis ! cria quelqu'un.

J'entendis la clochette sonner alors que la porte s'ouvrait pour laisser fuir l'un des hommes.

— Scannez les miroirs ! hurla Fulton. Je veux l'empreinte magique de cette salope.

L'autre officier se rapprocha d'un des miroirs, le visage blanc comme un linge. Grâce à mon lien avec le miroir, je fis changer le reflet et l'imaginai apparaître dans la vitre, les yeux écarquillés, la main tremblante tandis qu'il déplaçait son scanner. Puis je créai une femme grande et maigre, la peau grise, les orbites vides, qui approchait de lui par-derrière, la bouche grande ouverte, les mains tendues vers sa gorge.

Il hurla et fit volte-face, s'attendant à voir la femme imaginaire.

En souriant, je passai la main à travers le miroir et lui caressai le cou. Je retirai aussitôt ma main alors qu'il faisait à nouveau volte-face.

— J'appelle des renforts, hurla-t-il avant de s'enfuir vers la porte.

Il ne restait plus que Fulton.

Il avait peur, mais pas autant que les autres. Je n'avais pas le droit à l'erreur avec lui. S'il me voyait, ne serait-ce que l'espace d'une seconde, il tirerait. Et il ne me manquerait pas.

— Fulton…, ronronnai-je avant de repartir vers les cabines.

Depuis le miroir, je le regardai tourner et pointer son pistolet de gauche et de droite tandis qu'il me cherchait.

— Fulton…

Je pouffai à nouveau d'un rire parfaitement flippant. Il tourna sur lui-même et tira deux fois dans le vide.

Je retournai dans le miroir, laissai sa magie recouvrir ma peau, et émergeai à peine à trois mètres de lui, accroupie derrière un portant de vêtements.

— Fulton ! murmurai-je.

Il sursauta et tira à nouveau. Il recula… tout droit dans un miroir. Et c'était exactement ce que j'attendais.

Quand il se tourna, je bondis à travers le miroir derrière lui et passai mon bras autour de son cou et sa bouche. Je serrai fort pour l'asphyxier.

Il était plus fort que moi. Au lieu d'essayer de retirer mes mains, il me donna un coup dans le ventre. Je poussai un hoquet, mais je me forçai à continuer à le tenir. Mon corps était plein d'énergie. Fulton essaya de pointer son pistolet sur moi, mais je le fis pivoter vers le miroir et claquai son corps contre la vitre, suffisamment fort pour l'étourdir. Son pistolet tomba. Je laissai mes mains sur son nez et sa bouche.

Il se démenait désormais, il luttait pour sa vie, et sa panique ne faisait que me rendre plus forte.

Enfin, il devint tout mou dans mes bras. J'attendis encore une seconde pour vérifier qu'il ne faisait pas semblant de s'être évanoui, mais je ne sentais plus sa peur. Il était hors jeu. Je l'étendis par terre et vérifiai son pouls, soulagée de le sentir battre faiblement sous sa peau. Enfin, je passai la main dans sa poche arrière et j'en sortis mon parchemin. Je le glissai dans mon soutien-gorge. Hors de question de le perdre à nouveau. Je pris aussi son faux badge de police et le mis dans mon sac.

Je jetai un regard vers la porte. Un officier de la CIA se tenait dehors et parlait à un groupe de policiers.

Il était temps de mettre les voiles.

Je me liai au miroir derrière moi et cherchai un reflet loin de là, vers l'est, en direction du palais de Winchester. J'en trouvai un dans une rue étroite. Je me glissai dans le miroir et sentis la magie couler sur ma peau comme de l'eau froide.

Chapitre 10

J'avançai le long d'une allée étroite et pavée, sous une arche en briques. Utiliser et manipuler constamment les reflets avait quelques répercussions sur le corps, et le voyage à travers le miroir m'avait laissée légèrement nauséeuse.

Gabriel n'était pas loin de là, à la recherche de Lucy. Mais avant de le rejoindre, j'avais une dernière petite tâche à accomplir. Je sortis mon portable, à la recherche d'une boutique de téléphonie. La plus proche était à cinq minutes de là, à côté de la station London Bridge.

Je baissai la tête et marchai rapidement sur le trottoir.

La jubilation de m'être échappée s'évanouit rapidement pour laisser place à une chape de désespoir. La CIA était censée m'aider à établir une communication avec le ravisseur. Ils auraient aussi pu déchiffrer les runes et m'aider à trouver qui était Lucy. Ils auraient pu nous affréter un hélicoptère, pour gagner du temps. Mais ils étaient sur la mauvaise piste et partaient du principe que j'étais mêlée à la disparition de Scarlett. Et maintenant, après avoir fait montre de mes pouvoirs magiques dans la boutique de vêtements, ils en étaient d'autant plus convaincus. J'étais devenue une fugitive.

À la station de métro, je repérai la boutique *T-Mobile* et sacrifiai cent livres pour un nouveau téléphone. Avant d'échanger les cartes SIM, je vérifiai que je connaissais toujours par cœur le numéro de Gabriel. Dès que je ressortis de la boutique, je regardai autour de moi à la recherche de la personne la plus inattentive que je puisse trouver. Une femme avec un sac trop grand se dirigeait vers la station en parlant au téléphone. Quand elle passa devant moi, je laissai tomber mon vieux portable dans son sac à main. Voilà qui devrait embrouiller la CIA au moins quelque temps.

Je traversai la route aussi vite que possible. Alors que je repartais en courant vers Clink Street, j'appelai Gabriel depuis mon nouveau numéro.

— Allô ?

— Gabriel, c'est moi.

— De quel téléphone tu appelles ?

Sa voix était fatiguée.

— Je viens de l'acheter. La CIA, c'est un échec. Ils pensent que je suis mêlée à la disparition de Scarlett. Les choses ont… mal tourné.

— Bon sang, Cassandra !

— Une idée de qui est Lucy ?

— Pas encore. Il n'y a pas grand-chose dans le coin pour être franc. Le palais, ce sont des ruines. Il y a une vieille prison en face, c'est un musée maintenant. Je ne vois personne qui ait des airs de fae. Je continue à chercher. J'ai mis quelques inspecteurs sur le coup…

Mon cœur se mit à battre plus vite.

— Tu leur as parlé de ça ?

— Relax ! Je ne leur ai rien dit d'important. J'ai juste précisé que c'était une personne qui m'intéressait, probablement un nom de code, et ils sont en train de faire des recherches.

— D'accord.

Je regardai l'écran de mon nouveau téléphone. Dix heures vingt. À onze heures et quart, il fallait que nous soyons en route pour le Kent avec Lucy, et je n'avais toujours pas la moindre idée de qui elle était. La panique resserra sa prise sur mon cœur. Si Gabriel ne savait pas où trouver Lucy, peut-être que j'avais besoin de voir quelqu'un qui en aurait une meilleure idée.

— J'arrive d'ici vingt minutes. Je vais vérifier une autre piste. Préviens-moi si tu trouves quelque chose.

— Ça marche.

Il raccrocha, et je rangeai le téléphone dans mon sac.

Je devais trouver de l'aide et je savais qui pouvait m'en proposer. J'étais certaine qu'il y aurait un prix, mais pour Scarlett, j'aurais fait n'importe quoi. Il fallait juste que je le trouve.

Je me glissai dans une ruelle où personne ne pourrait me voir et je sortis un miroir de poche de mon sac. Je sentis aussitôt mon esprit établir un lien avec le reflet, et l'intérieur de ma tête s'emplit de cette

magie froide. Le miroir m'attira à lui, m'aspira, et je me laissai faire en cherchant Roan, en me représentant sa silhouette parfaite. À mon soulagement, le reflet vacilla et me donna un aperçu de son corps puissant à la peau bronzée.

Il était allongé sur le lit d'une chambre d'hôtel, torse nu, les yeux fermés. Le cœur battant, je laissai le reflet m'emporter plus loin.

Étourdie, je déboulai dans sa chambre.

Roan se redressa tout d'un coup et il tendit la main vers l'épée à côté de son lit. Je levai les mains devant moi.

— Ce n'est que moi.

Il me regarda fixement, les doigts sur la garde de l'épée, avant de se détendre.

— Est-ce que tu es venue pour que ton amie puisse me menacer avec des balles en fer à nouveau ?

Sa voix glaciale sembla faire perdre dix degrés à la pièce.

— Non.

Je déglutis.

— Désolée pour ça. Je ne pensais pas qu'elle réagirait ainsi.

— Peut-être que tu ne connais pas très bien tes amis.

Je pris une grande inspiration. Comment allai-je le convaincre d'aider la femme qui avait voulu lui tirer dessus ?

— J'ai besoin de ton aide, dis-je simplement.

— Fascinant.

— Mon amie…, celle que tu as rencontrée hier…

— Celle qui voulait me tuer.

— Voilà. Elle a été enlevée.

Il haussa un sourcil.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je crois qu'elle a été enlevée par un fae. Peut-être que c'est quelqu'un qui est énervé que j'aie tué le Rix. J'ai reçu une demande…, un chantage. Un poème, dans le même genre que ceux qu'écrivait le Rix. La lettre dit que je dois aller voir les oies de Winchester et trouver une fille qui s'appelle Lucy Locket et qui a quelque chose à voir avec un type appelé Grendel. Je dois emmener Lucy à Sheerness Docks avant une heure, ou quelque chose de terrible arrivera.

— Quelque chose de terrible arrivera à ton amie, clarifia-t-il.

Mon ventre se tordit. J'étais à court de temps, mais si j'insistais trop avec Roan, ça se retournerait contre moi.

— Voilà.

— Celle qui a essayé de me tuer.

Je me raclai la gorge.

— Pour sa défense, elle ne t'a *pas tué*. Et le ravisseur menace de la brûler vive. Et au fait, comment tu savais qu'on allait s'en prendre à moi ?

Il se leva du lit.

— Je t'ai dit de rentrer chez toi et de rester en sécurité, non ? Je connais des gens, j'entends des choses. Ton nom a été évoqué plus d'une fois au cours des derniers jours. Je ne sais pas pourquoi on s'en prend à toi comme ça. La Callach a dit que tu étais importante pour que Trinovantum retrouve sa gloire d'antan. Peut-être que quelqu'un d'autre est au courant de ça et souhaite garder les choses telles qu'elles sont.

Ses yeux d'émeraude brûlèrent en moi.

— Ce n'est qu'une question de temps. Tu aurais dû prêter attention à mon avertissement.

Je frissonnai.

— En quoi suis-je importante ? De quoi serais-je la clé ? Qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

Il haussa les épaules de façon presque imperceptible.

— Je n'ai pas l'impression que tu aies le temps pour un cours sur

des siècles d'histoire politique des fae.

— Mettons.

Je serrai les poings.

— Et Lucy Locket, alors ?

— Ce que tu demandes est plus difficile que tu ne l'imagines et exigerait que je prenne de grands risques personnels. Pourquoi est-ce que je me mettrais en danger pour aider une inconnue qui veut me tuer ?

Présentée ainsi, l'affaire paraissait perdue d'avance, mais il fallait bien que je trouve quelque chose. Je pris appui sur une seule jambe.

— Si tu te souviens bien, je t'ai aidé à sauver Elrine. Je me suis introduite dans la prison et j'ai pu la libérer. Je crois que tu m'es redevable.

— Je ne te suis redevable de rien du tout.

Ses paroles étaient pleines d'assurance, mais il y avait comme un doute dans ses yeux. Cette idée l'ennuyait.

J'étais désespérée et à court d'arguments.

— Scarlett est ma meilleure amie.

Même à mes propres oreilles, c'était absurde d'essayer de le convaincre ainsi, et des larmes me brûlèrent les yeux.

— Très bien. Je me débrouillerai toute seule. Je n'ai plus beaucoup de temps.

Je pivotai pour trouver un miroir, mais la voix de Roan m'arrêta.

— Attends.

Je me tournai vers lui en essayant de ne pas avoir d'espoir dans le regard.

— Tu ne réussiras jamais toute seule. C'est absurde. Dis-moi, une fois qu'on aura emmené Lucy à Sheerness Docks, tu viendras avec moi ? Il faut que je te mette en sécurité jusqu'au rassemblement du Conseil.

— Quel conseil ?

— Je t'expliquerai plus tard. Tu me le *promets* ?

— Non.

Je secouai la tête. Ça ne suffisait pas.

— Je viendrai avec toi, mais seulement une fois que Scarlett sera complètement libre. Il faut que je sois sûre qu'elle est en sécurité, et je ne sais toujours pas ce qui se passera après que j'aurai amené cette Lucy dans le Kent.

Mon cœur se mit à tambouriner contre mes côtes. Il me restait de moins en moins de temps.

— Je n'irai nulle part tant que Scarlett ne sera pas en sécurité, de retour chez elle. Pense à Elrine. C'est la même chose.

Roan me regarda fixement. Son corps musclé émettait une pâle lueur dorée.

— Très bien.

Je pris une grande inspiration.

— D'accord.

Je sortis le papier de mon soutien-gorge.

— La personne qui a enlevé Scarlett m'a envoyé ça à travers le miroir. Ça a quelque chose à voir avec Lucy. Est-ce que tu peux me le traduire ?

Il me prit le papier des mains et le parcourut rapidement.

— C'est un ticket.

— Un quoi ?

— C'est bien ce que je pensais. Lucy Locket est à l'*Antre de Grendel*. C'est un genre de club fae. Il est connecté aux ruines du palais de Winchester, et c'est avec ce ticket que tu y accèdes.

— Connecté aux ruines ? demandai-je. Par magie ?

— Bien sûr. Mais tu ne peux pas y aller avec… la tenue que tu

portes en ce moment.

— Pourquoi ? Le videur magique ne me laissera pas rentrer ?

— Exactement.

— Alors, qu'est-ce que je dois mettre ? Est-ce que c'est dans le style fae prude, comme au bal, ou dans le style fae foufou, comme à la petite sauterie après le bal ?

— Ces fae sont en exil de Trinovantum. Ce sont des hédonistes qui refusaient de suivre les interdictions du roi.

— Donc, ce que tu es en train de dire, c'est qu'il me faut un décolleté.

— Je n'y connais rien en matière de mode humaine. Mais il faut que tu mettes un truc mieux que ça.

Il fit courir le dos de ses doigts sur mon ventre, à travers mon tee-shirt. Malgré le tissu, de l'électricité parcourut mon corps à son contact.

Mon pouls s'accéléra.

— Comment je suis censée savoir quoi mettre au juste ?

— Écoute, c'est facile. Vous, les humains, vous avez une cérémonie idiote. Je crois que vous appelez ça les fêtes d'Oscar.

— On n'a rien de tel.

— Je l'ai vu à la télévision. Ils vénèrent un dieu d'or.

Je clignai des yeux en essayant de démêler tout ça.

— Tu veux dire les Oscars ?

— Je crois. Le genre de robes que les femmes mettent pour cette fête conviendrait.

— Entendu.

Je jetai un coup d'œil à l'heure qu'il était. Dix heures et demie. Il nous restait une heure.

— Retrouve-moi devant le palais de Winchester dans vingt minutes.

J’aurai quelque chose de mieux qu’un tee-shirt.

Chapitre 11

Je n'avais pas le temps d'aller dans un magasin de haute couture pour m'acheter une robe de soirée. Je ne savais même pas où trouver ce genre de magasins. À la place, je rentrai dans la première boutique que je vis dans la rue – qui s'appelait *Oasis* – et je regardai rapidement les mannequins. La plupart portaient des robes d'été sans prétention, des robes de cocktail, des jeans et des tee-shirts. Enfin, vers le fond, je repérai ce qui se rapprochait le plus du glamour des Oscars : une robe longue, crème, de style grec avec une taille Empire, un décolleté qui plongeait jusqu'à la taille et un dos nu. Quand je pris le cintre, je vis qu'elle était aussi fendue jusqu'en haut de la cuisse. J'avais le sentiment que ça allait plaire à Roan, mais il allait me falloir quelques accessoires pour la rendre plus élégante.

Je sélectionnai ma taille et partis vers les cabines d'essayage en saisissant un collier plaqué or au passage et des créoles assorties.

Je me hâtai d'entrer dans une des cabines, et mon esprit se lia vaguement au reflet à côté de moi. Le plus vite possible, je me débarrassai de mon jean et de mon tee-shirt, arrachai mon soutien-gorge et mis le tout au fond de mon sac. J'essayai de ne pas penser au temps qui passait, mais mon cœur s'affolait néanmoins. Je ne pouvais qu'espérer que Roan ne se fiche pas de moi et que tout ça soit vraiment nécessaire pour rentrer dans l'*Antre de Grendel*.

Je passai ma tête dans l'ouverture de la robe et le tissu doux glissa sur mes cuisses nues. Je nouai le col dans mon dos.

Combien de temps me restait-il pour trouver Lucy ? Les mains tremblantes, je me saisis du collier en toc et l'accrochai à mon cou avant de passer les boucles à mes oreilles.

Je fouillai un instant dans mon sac. Le plus vite possible, j'étalai un peu de rouge à lèvres sur mes joues trop pâles pour leur donner un éclat rose, puis j'en passai sur mes lèvres. Je fouillai encore dans mon sac et en sortis un stylo. J'enroulai mes mèches autour et je le piquai dans mes cheveux pour former un chignon approximatif. Je vérifiai mon apparence dans le miroir.

Bon, je n'étais pas tout à fait digne des Oscars, mais ça allait devoir

suffire.

Je ramassai mon sac et fixai la glace. C'était bien pratique, les cabines d'essayage. Si je restais une fugitive jusqu'à la fin de ma vie, je pouvais éviter d'utiliser des cartes de crédit en allant m'approvisionner en vêtements par les reflets.

Je forçai mon esprit à former un lien avec le miroir, et quand le reflet vacilla, je me laissai aller vers sa force d'attraction. Je cherchai Gabriel jusqu'à ce que je l'aperçoive qui traversait devant une voiture garée sur Clink Street. Dès que je l'eus trouvé, je plongeai dans le miroir, et sa magie froide baigna aussitôt ma peau.

Je me laissai glisser de la voiture et émergeai sur Clink Street, tirant un cri paniqué à un homme d'âge moyen, qui passait par là.

Sur le côté de la rue étroite, Gabriel se tenait devant les ruines d'un vieux palais aux murs couverts de lierre. Il se tourna tandis que je m'approchais, les yeux écarquillés.

— D'où est-ce que tu viens ?

Son regard tomba sur ma robe.

— Où tu as trouvé cette tenue ?

— Je suis là. Je…

Je fus prise d'un étourdissement soudain, et Gabriel me rattrapa par le coude alors que je commençais à perdre l'équilibre. Je m'appuyai contre lui et inspirai son odeur de propre et de savon. L'espace d'une seconde, je fermai les yeux pour mieux lutter contre la nausée qui montait en moi.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il doucement.

— Oui. Donne-moi juste une seconde. Je crois que voyager par les miroirs, c'est un peu perturbant.

— J'imagine.

Il passa un bras autour de mon dos.

Je pris une grande inspiration et j'essayai de rassembler mes forces, mais je me sentais épuisée. Peut-être que je tirais trop sur la corde. Une fois que j'aurais libéré Scarlett, je dormirais une semaine d'affilée.

— Tu es sûre que ça va ? demanda Gabriel.

— Oui.

Je rouvris les yeux et me décollai de lui. Il fronça les sourcils, et j'eus la nette impression qu'il faisait d'énormes efforts pour maintenir ses yeux sur mon visage plutôt que dans mon décolleté plongeant.

— Ta tenue me laisse un peu perplexe.

— J'ai trouvé où il faut qu'on aille. C'est un club fae qui s'appelle l'*Antre de Grendel*, et apparemment, il faut s'habiller classe pour y entrer.

Gabriel haussa un sourcil.

— Lucy Locket a perdu sa socquette, le vieux Grendel a trouvé la coquette. Et tu sais où c'est ?

— Je ne sais pas trop. C'est connecté au palais de Winchester, mais…

Je désignai les ruines recouvertes de végétation. Il restait des fenêtres cintrées dans deux murs, et c'était à peu près tout. Un jardin d'herbes aromatiques subsistait au centre avec des jacinthes et des primevères, qui poussaient au milieu des digitales.

— C'est ça, le palais de Winchester ?

— Oui. Ce n'est connecté à rien du tout.

— Je crois qu'on va avoir de l'aide. Il faut juste qu'on attende un peu.

Je sortis mon téléphone de mon sac pour regarder l'heure.

— Roan devrait arriver d'ici cinq minutes.

Gabriel croisa les bras, et je le vis se tendre nettement.

— Roan. Tu te fiches de moi ?

— On a besoin de lui, Gabriel. Aucun de nous ne sait comment entrer dans l'*Antre de Grendel* ni qui est Lucy. On ne peut pas réussir sans un fae. Un vrai fae, pas comme moi.

— Si Roan est si plein de bonne volonté, il ne pouvait pas

simplement nous dire comment y entrer ? Pourquoi est-ce qu'il a besoin de t'accompagner ? Laisse-moi deviner. Il veut quelque chose en échange.

Mes doigts se resserrèrent sur la bandoulière de mon sac. Il nous restait moins de trente minutes pour trouver Lucy et la faire monter dans la voiture de Gabriel, et je n'avais ni le temps ni l'énergie pour me lancer dans une dispute.

— Tu veux bien qu'on discute de stratégie un peu plus tard ? Pour l'instant, il y a une chose et une seule qui m'importe. Et c'est récupérer Scarlett. De toute façon, si je m'approche d'un club fae toute seule, ça sera le chaos. Ils sentiront mon aura de pixie et ils me sauteront tous dessus. Roan peut la dissimuler. Que ça te plaise ou non, on a besoin de quelqu'un qui connaisse le monde des fae.

Gabriel me jeta un regard noir.

— Je n'ai pas confiance en lui.

— Moi non plus. Mais il t'a sauvé la vie, et à moi aussi. Et il connaît bien mieux la culture des fae que nous deux réunis.

— Je croyais qu'on devait travailler avec la CIA ? Comment Roan s'est-il retrouvé impliqué là-dedans ?

— Pour la CIA, c'est un peu compliqué.

J'interrompis ma phrase en sentant le malaise des gens alentour. En regardant plus loin sur la route pavée, je vis ce qui avait perturbé les humains qui m'entouraient. Roan avançait vers nous, il était plus grand que la plupart des gens qui se trouvaient là. Le seul qui faisait à peu près sa taille, c'était Gabriel, mais ce n'était pas l'unique aspect par lequel Roan se distinguait. Il n'avait pas l'air tout à fait humain et malgré ses vêtements ordinaires – un simple tee-shirt noir, qui dévoilait ses bras puissants –, il ne se fondait pas du tout dans la masse. Peut-être que c'était dû aux volutes hypnotiques des tatouages qui couvraient ses bras. Ou peut-être était-ce la façon dont ses cheveux semblaient briller sous le soleil ou bien était-ce la ligne sévère de ses sourcils. Son regard vert profond m'accrocha – ce n'était pas un vert qu'on trouvait dans les yeux des humains. Il avait l'air d'un ancien dieu capable de stupéfiantes démonstrations de colère divine. Et malgré l'effet qu'il avait sur tous les gens autour, il avançait d'une démarche tranquille, les mains dans les poches, comme s'il n'avait pas conscience des cœurs qui se mettaient à battre plus vite sur son passage. Même *moi*, je sentais l'excitation et la nervosité qui

balayaient les femmes devant lesquelles il passait. Et il le ressentait avec bien plus de force que moi. Il était accordé sur le désir : il lui fournissait de l'énergie et le rendait plus fort.

Alors qu'il approchait, le regard qu'il me lança – un regard lent, qui prit bien son temps pour balayer mon corps de haut en bas – semblait destiné à me rappeler qu'il m'avait déjà vue nue et qu'il m'avait surprise en plein rêve érotique le concernant dans sa cabane au fond des bois.

Indifférent à l'excitation des gens alentour, je vis Gabriel se tendre, comme s'il se préparait à se battre. Il *détestait* Roan, et j'avais le sentiment que c'était sur le point de partir en couille. Je devais faire en sorte qu'ils restent concentrés et qu'on ne perde pas davantage de temps pour sauver Scarlett.

Roan ignora complètement Gabriel alors qu'il nous rejoignait. Au lieu de ça, il me déshabilla du regard.

— Elle est pas mal, cette robe.

— Ravie que ça te plaise, dis-je. On y va ?

Sans même regarder Gabriel, il dit :

— Ton humain devrait rester dehors.

Gabriel croisa les bras et bomba le torse.

— Je ne suis pas *son humain* et je viens avec elle. À l'évidence, elle est plus en sécurité avec moi qu'avec toi.

— Ne sois pas idiot !

Son regard se porta enfin sur Gabriel.

— Cassandra a besoin de moi pour cacher son aura et trouver le club. Tu ne feras que nous encombrer.

Les lèvres de Gabriel se retroussèrent.

— Je ne laisse pas Cassandra seule avec toi, démon.

Je soupirai. Gabriel appelait toujours les fae des « démons », et je n'avais pas été capable de lui faire perdre cette habitude.

— Gabriel, il faut que j'y aille.

Roan se rapprocha de lui, et ses yeux émirent une pâle lueur dorée.

— Je ne vais pas jouer les chiens de berger pour toi, humain. Tu restes dehors.

Le corps de Gabriel se tendit, sa mâchoire se crispa, et il pointa Roan du doigt.

— Écoute-moi bien, espèce de sale…

— Fermez-la, tous les deux !

J'étais sur le pont de craquer.

— *Cassandra* est assez grande pour prendre ses décisions toute seule. Roan, Gabriel vient avec nous. C'est comme ça, c'est tout. Gabriel, tu arrêtes de le chercher jusqu'à ce qu'on ait récupéré Lucy. Ce petit concours de testostérone est une perte de temps. Nous avons…

Je regardai ma montre.

— … un peu moins de vingt minutes pour trouver Lucy et la convaincre de venir avec nous. Vous pourrez comparer la taille de vos bites plus tard.

Roan me regarda de haut. Enfin, il dit :

— Très bien, mais ton ami ne pourra pas rentrer dans la cour intérieure de l'*Antre de Grendel*.

— Et il faut qu'on aille dans la cour intérieure, je suppose ? C'est qui, cette Lucy ? Tu le sais ?

— Je ne l'ai jamais rencontrée et je ne sais pas à quoi elle ressemble, mais je suppose qu'il s'agit de l'une des concubines de Grendel. Ce parchemin te permettra de rentrer, mais pas lui.

Je sortis le papier avec les runes de mon sac.

— Toi, tu as un ticket ?

Roan se tenait toujours avec les mains dans les poches, l'image même de l'insouciance.

— Je n'en ai pas besoin.

L'arrogance dans sa voix était immanquable.

— Très bien, je n'irai pas dans la cour intérieure.

Gabriel parvint à imprégner les deux derniers mots d'un air de dégoût.

— Autre chose.

Roan désigna mon sac à main.

— Tu ne peux pas entrer avec ça.

Je secouai la tête.

— J'en ai besoin. Je sais qu'il ne va pas avec la robe, mais…

— Il ne va pas avec la robe, mais ce n'est pas la question. Les fae qui gardent l'*Antre de Grendel* n'autorisent pas les sacs. Tu vas devoir le laisser à l'entrée.

Dans le sac, il y avait mon couteau, mon portefeuille, mon nouveau téléphone, ce qu'il me restait d'argent liquide et – le plus important – mes miroirs.

— Je ne peux pas le laisser dehors.

Gabriel fit un signe de tête vers sa berline noire.

— Tu peux le laisser dans ma voiture.

Je baissai les yeux sur les étroites bandes de tissu qui se faisaient passer pour une robe.

— Je ne peux rien mettre dans cette robe. Je serai sans défense.

— Tu ne seras pas sans défense, déclara Roan. Je serai avec toi.

Les yeux noisette de Gabriel croisèrent les miens.

— Ça te convient, Cassandra ?

— Je n'ai pas l'impression d'avoir vraiment le choix, dis-je. Il a raison. Il peut masquer mon aura, et je ne crois pas qu'on ait des masses de chances de trouver Lucy par nous-mêmes.

— Très bien.

Il tendit la main.

— Passe-moi ton sac.

Je sortis le parchemin de mon sac avant de le lui donner. Il partit vers sa voiture. Pendant une seconde, il me sembla voir les cornes dorées briller sur la tête de Roan.

— Il va falloir que tu restes près de moi, murmura-t-il, si tu veux que je dissimule ton aura.

— Il y a autre chose que je devrais savoir ?

— Ne commence pas à te battre sinon les gardes te tomberont dessus.

— Oui, ce n'est pas moi qui arrache le cœur des gens comme ça, donc je pense que je devrais m'en sortir. Comment on rentre ?

Il désigna une arche dans les ruines, qui semblait être un cul-de-sac. Un autre bâtiment se trouvait juste derrière.

— Par là.

— Il n'y a rien par là.

Mais alors même que je prononçais ces mots, le glamour vacilla un instant et me révéla un long couloir éclairé de lumières scintillantes et le battement sourd d'une musique rythmée.

***

Roan nous conduisit à travers le jardin sauvage. Je jetai un regard en arrière vers la rue. À l'évidence, nous nous trouvions à un endroit où nous n'aurions pas dû, mais personne ne semblait le remarquer. Le glamour nous couvrait-il déjà ? Ou bien était-ce la fameuse politesse anglaise ?

Il nous conduisit jusqu'à la porte de pierre, et ce qui avait semblé être un bâtiment en briques de l'autre côté céda la place à une haute galerie avec des arches faites de tiges de ciguës entrelacées d'or, où de petites lumières délicates brillaient parmi les feuilles.

Au bout du couloir, devant une porte en bois gravée de motifs se tenaient deux gardes dont les cheveux roux tombaient sur un uniforme

en velours vert. Si les soldats de Trinovantum avaient pour emblème une tête de mort submergée, ces deux hommes portaient un cerf comme insigne – comme la broche que j'avais vu Roan porter. Dès qu'ils virent mon guide, ils lui adressèrent un signe de tête et s'écartèrent de son chemin. Avant que la porte s'ouvre, j'aperçus les gravures sur le bois. On aurait dit trois vieilles femmes, grandes et minces, et un homme avec une tête de cerf.

La porte s'ouvrit sur une immense salle peuplée d'une foule aux parures colorées qui se caressaient, se tenaient et s'embrassaient. Sous les murs de pierre où étaient sculptées des gargouilles, les fae se déhanchaient les uns contre les autres, vêtus des tissus les plus incroyables que j'aie jamais vus : du jaune tournesol, du vert sauge et le bleu de la chicorée. Une musique profonde et mélodique battait dans mes veines. C'était un rythme étrange et hypnotique dont les notes obsédantes se mêlaient pour former des combinaisons mystiques.

La salle était presque aussi incroyable que les danseurs. Des plantes grimpantes d'un blanc scintillant montaient vers le haut plafond – un ciel étoilé qui semblait miroiter entre les branches éthérées loin au-dessus de nous, comme si nous nous trouvions à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Des fleurs sauvages poussaient au milieu des lianes, et leurs couleurs ensorcelaient mon regard. Leurs senteurs délicates se mêlaient à celles des plantes médicinales.

Ici, les fae avaient abandonné leur glamour, et un homme avec des jambes de satyre passa devant moi. Il avait une vague odeur de chèvre. Je jetai un regard à Gabriel, qui fixait une petite brune vêtue d'un minuscule corset bleu, d'une culotte rouge et de bas blancs. Elle dansait toute seule et faisait courir ses doigts le long d'un collier de perles. Des écailles iridescentes couvraient ses bras.

Je serrai l'épaule de Gabriel.

— Reste concentré.

Il croisa mon regard.

— Comment cet endroit peut-il se trouver à Londres ?

— C'est magique, murmurai-je.

L'atmosphère était humide, et sa peau cuivrée était luisante. Je me retrouvais à me demander quel effet cela ferait de l'embrasser dans le cou. Qu'est-ce qui clochait chez moi ? Les vagues de désir qui

roulaient autour de moi m'affectaient. Et cela signifiait qu'il y avait aussi des humains parmi les fae.

Roan se tourna vers moi, et ses yeux d'un vert profond me toisèrent. Ici, mes sens semblaient aiguisés, et je voyais les paillettes d'or dans son regard. Il me fit signe de me rapprocher.

— Reste près de moi, Cassandra.

Je hochai la tête et me tins à une vingtaine de centimètres de lui. Alors que nous progressions parmi la foule, nous passâmes devant une estrade à ma gauche. Sur les pierres couvertes de mousse, un groupe de musiciens jouaient avec des instruments à cordes et un genre de tambourin tout en chantant en harmonie. Dans des alcôves voûtées le long de la pièce, des fae ondulaient, certains avec des humains.

Roan se tourna vers moi et saisit ma main. Ses yeux étaient complètement dorés désormais. Il ne s'était pas dévoilé ni débarrassé de son glamour, mais vu la tension qui émanait de lui, j'avais le sentiment qu'il se restreignait.

— Je vais t'emmener dans la cour intérieure.

Il désigna une autre porte en bois sculpté à l'autre bout de la salle. Elle était immense, et la gravure représentait une femme nue, couverte par ses longs cheveux et du lierre.

— Allons-y.

Je me tournai vers Gabriel, qui dévisageait une des chanteuses – une sirène, supposai-je –, superbe avec sa peau noire, ses cheveux d'argent, sa couronne d'épines noires et ses yeux pâles comme la lueur des étoiles. Des ailes d'oiseau en platine sortaient de derrière son dos.

— Ça ira ici, tout seul ?

Il me regarda, et une lueur d'épouvante passa dans ses yeux.

— Ça ira. Mais si on est séparés…, fais en sorte que je ne me retrouve pas coincé ici.

Je tendis la main et touchai sa joue.

— Je ne t'abandonnerai pas.

Roan resserra sa prise sur mon autre main et commença à me tirer à sa suite. Je m'accrochai à lui tandis que nous nous enfoncions

davantage au milieu de la foule. Des corps se pressaient contre moi, certains d'eux étaient presque nus. Ma nouvelle robe glissait sur ma peau et sans soutien-gorge, je me sentais presque nue moi aussi.

Alors que nous passions devant une autre alcôve, j'observai la scène qui s'offrait à moi. À cinq mètres de là, un homme, torse nu, était assis dans un grand fauteuil. À califourchon sur lui, une superbe femme fae, aux longs cheveux noir corbeau, entourait ses épaules de ses bras. Elle se tourna, et ses yeux se plantèrent dans les miens. Avelina. La dernière fois que je l'avais vue, je l'avais laissée nue et inconsciente dans un couloir du château après lui avoir volé sa robe. Ce n'était probablement pas la meilleure méthode pour faire bonne impression.

J'étais certaine qu'elle allait se précipiter pour déverser son courroux sur moi, mais au lieu de ça, elle se retourna simplement vers son compagnon. Je baissai les yeux et fis de mon mieux pour être le plus invisible possible.

J'attirai Roan contre moi et je murmurai à son oreille :

— Je viens de voir Avelina.

Il se tourna vers moi, les yeux profonds comme de l'ambre. Son regard parcourut mon corps, et mon pouls s'accéléra. L'espace d'une seconde, il tendit la main vers moi avant de serrer le poing. Je ne savais pas vraiment ce que signifiait ce changement de couleur dans ses yeux, mais il me semblait que j'avais une idée.

— Tout va bien ? demandai-je. On va trouver Lucy ?

— Cet endroit m'affole, grinça-t-il.

Je hochai la tête ; je savais ce que ça faisait d'être submergé par des émotions humaines. Roan était un fae sensible à l'excitation sexuelle, et cet endroit était une tornade de désir.

Je serrai sa main, consciente que l'heure tournait.

— Allons-y.

Il acquiesça.

— D'accord.

Il avança, mais, derrière nous, une voix profonde nous interrompit :

— Roan Taranis.

La voix était pleine de dédain et de moquerie, et je vis Roan se tendre en l'entendant. Nous nous retournâmes pour faire face à la personne qui l'avait interpellé. Un grand fae aux épaules larges nous regardait de haut, au sens propre du terme. Ses yeux étaient comme des billes noires, et ses cheveux, blancs comme neige. Il prit une gorgée d'un verre de vin.

— Te voir ici, après toutes ces années. J'ai entendu dire que tu étais sorti de prison, mais je n'arrivais pas à y croire.

— Kellen, cracha Roan. Je suis surpris que tu arrives encore à utiliser ta langue après tout le temps qu'elle a passé fourrée dans le cul du roi.

— Des paroles de trahison, dit Kellen en pinçant les lèvres.

Il fit un pas de plus vers nous.

— Parler de notre roi en ces termes. Et qu'est-ce que tu fais dans cet… antre de la débauche ? Le roi risque de ne pas apprécier d'apprendre que tu étais ici. Ça ne ferait que confirmer ce que tout le monde sait de ta famille.

— Je pourrais te poser la même question.

— Ma position me donne une certaine marge de manœuvre, Taranis, alors que tu te tiens toujours au bord du précipice.

Il se tourna vers moi, le regard moqueur.

— Et qui est ton amie ? Si ce n'est pas mignon, ça…, et tes yeux sont si…

Il tendit la main vers mon visage.

— Ne la touche pas, gronda Roan en repoussant sa main.

— Je prends ce que je veux, Taranis, grogna Kellen en avançant vers moi.

Oh, que non ! Je regrettai vraiment de ne pas avoir mes armes en ce moment. Mon cœur tambourinait contre mes côtes. C'était mal parti.

Roan gronda, et je touchai son bras dans l'espoir de le calmer. S'il attaquait Kellen, nous ne trouverions jamais Lucy.

— Roan. Allons-y, soufflai-je. Je peux me défendre toute seule.

— Bien sûr, dit Kellen en attrapant mon visage.

Il pinça mes joues comme s'il examinait une vache à une foire agricole. Je repoussai vivement sa main, il sourit et me saisit à nouveau.

— Taranis, souffla-t-il avec émerveillement. Ces yeux d'un bleu profond, avec ces éclats de vert… Je les reconnaîtrais n'importe où.

— Tu es mort, Kellen, gronda Roan en se rapprochant.

Je vis ses oreilles s'allonger en pointe. Des cornes de cerf brillèrent sur sa tête, et ses tatouages commencèrent à scintiller : ils n'étaient plus noirs mais cuivrés. Ses cheveux pâlirent, passant d'un doré profond à une couleur proche du blanc. Ses yeux brûlaient, deux billes d'ambre enflammées. Des griffes blanches poussèrent au bout de ses doigts, et il gronda : un son profond et animal qui fit rouler des vagues de peur dans mes entrailles. Je ne pouvais pas vraiment expliquer pourquoi – peut-être parce qu'il n'avait plus l'air vraiment humain –, mais le voir comme ça envoya un éclair de panique dans une partie primitive de mon cerveau, celle qui déclenchait mon réflexe de fuite quand j'étais sur le point de mourir. Je parvins à rester où j'étais, les jambes tremblantes, mais si je jetais un coup d'œil dans sa direction, j'étais sûre que je m'enfuirais du club en courant sans me retourner.

Le regard qu'il lançait à Kellen envoyait un message qui semblait signifier : *je vais t'arracher le cœur*. Et s'il le faisait, je ne trouverais jamais Lucy. J'avais aussi la désagréable sensation que s'il se laissait submerger par sa violence, il ne serait pas capable de s'arrêter.

Je le pris par le bras.

— Roan, non !

Kellen sourit, et ses dents acérées brillèrent dans le noir.

— Ça fait longtemps que j'ai envie de te massacrer.

— Ne bouge pas, démon.

Gabriel se tenait derrière lui, le pistolet que je lui avais donné ce matin à la main, pointé dans le dos de Kellen.

— Tu sais ce qu'est un *flingue*, démon ? Celui-ci contient des balles

en fer.

Le cœur battant, je regardai autour de nous. Pour le moment, les gens étaient trop occupés à se frotter lascivement les uns contre les autres pour nous prêter attention. J'espérais que ça allait continuer comme ça.

Kellen se tourna vers Gabriel.

— Je sais ce qu'est un flingue. Leurs balles sont faites de plomb ridicule.

Il avança vers Gabriel et tendit la main vers le pistolet. Gabriel fit un pas en arrière et fit coulisser rapidement le magasin, laissant une balle tomber par terre.

— Tu peux vérifier, dit-il en souriant calmement. Mais pas de mouvements brusques. Si tu cries ou que tu bouges trop vite, tu te prendras une balle dans la tête.

Du pied, il poussa la balle vers Kellen. Le fae le regarda fixement, et je vis ses mains trembler légèrement. Lentement, il se pencha et toucha la balle avant de siffler, horrifié. Il se releva trop vite, et Gabriel braqua le pistolet un peu plus haut, un sourcil haussé dans un avertissement silencieux.

— Tu oses apporter une arme en fer ici ? gronda Kellen.

— La ferme !

Le regard de Gabriel était féroce.

— Toi et moi, on va aller faire une petite promenade. Au moindre sursaut, je tire. Je viderai sans remords tout le magasin dans tes côtes. Il y a douze balles, et elles sont toutes en fer. Crois-moi, ça fait des années que ça me démange de buter du démon. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu penses que tu peux y survivre ?

Mon ventre se serra, et je regrettai soudain d'avoir attiré Gabriel là-dedans. Si quelque chose lui arrivait, je ne pourrais jamais me le pardonner.

— Alors, c'est à ça que tu en es réduit, Taranis ? gronda Kellen. Tu t'acoquines avec des humains qui utilisent du fer ?

— Bouge, aboya Gabriel en se rapprochant d'un pas. Maintenant.

Kellen plissa les yeux, mais ils se mirent tous deux à avancer lentement au milieu de la foule. Le pistolet de Gabriel était désormais dissimulé par le pan de sa veste. Je les regardai partir, le cœur au bord des lèvres. À la première occasion, Kellen lui arracherait la tête. Je ne pouvais plus qu'espérer que Gabriel ne lui en donnerait pas l'occasion.

— Viens, dit Roan en me touchant le bras. Ton ami a bien agi. Mais cette rencontre n'est pas arrivée au bon moment. Trouvons Lucy et sortons d'ici. Et vite.

Ses traits étaient revenus à la normale, ses tatouages étaient de nouveau noirs et ses cheveux d'une couleur de miel sombre.

Je me penchai rapidement pour ramasser la balle en fer abandonnée avant qu'un danseur fae marche dessus par inadvertance. Nous nous rapprochâmes de la porte ornée de la fille à poil, qui brillait d'une lueur dorée. Deux gardes se tenaient devant et, en voyant Roan, ils se déplacèrent légèrement.

L'un d'eux, un fae aux cheveux sombres, me contempla.

— Monsieur, vous êtes toujours le bienvenu, mais la fille ne peut pas entrer.

Je plongeai la main dans ma robe, j'en sortis le parchemin et le lui tendis. Il y jeta un regard rapide avant de s'écarter de la porte. Elle s'ouvrit, révélant un escalier en colimaçon couvert de lierre. Roan attrapa ma main et me fit descendre.

***

Nous arrivâmes dans une salle au plafond en forme de dôme dont les murs étaient à moitié couverts de plantes. Entre les lianes et les fleurs, des pierres précieuses étincelaient dans les murs, et on apercevait des bas-reliefs dorés qui dépeignaient des chasses au cerf au milieu d'arbres anciens. C'était un incroyable étalage de richesses, et je comprenais maintenant pourquoi on n'avait pas le droit de venir avec un sac.

Le parfum sucré des fleurs sauvages couvrait une odeur plus sombre, une odeur de pourriture qui flottait dans l'air. La musique du club semblait loin désormais, elle était assourdie par l'épaisseur des murs.

Nous passâmes sous une grande arche qui menait dans une autre pièce, octogonale, avec un plafond en forme de dôme également, fait de tiges de ciguës, qui scintillaient de lumières. Des fae étaient assis à des tables en bois dans des alcôves dissimulées par des feuilles le long des murs. La lumière des chandeliers dansait sur le sol et les ombres semblaient se mouvoir autour de nous. Un miroir doré était suspendu à un des murs. C'était toujours bon de savoir où trouver un reflet dans n'importe quelle situation.

Au bout de la pièce, devant une alcôve sombre, se tenait quatre des plus grands fae que j'eusse jamais vus : ils faisaient presque deux mètres cinquante et tenaient des épées aux lames courbes et menaçantes. Leurs yeux gris surveillaient le périmètre d'une façon que je reconnus aisément. C'étaient des gardes du corps, et leur seule fonction était de protéger une personne.

Je changeai de position et j'aperçus la personne qu'ils surveillaient. La créature assise derrière eux semblait si autre, si terriblement inhumaine, que j'eus à peine le courage de la regarder. Au premier coup d'œil, on aurait dit un très vieil homme vêtu de loques. Mais alors que mes yeux s'habituaient à l'obscurité, je m'aperçus qu'il était torse nu et que ce que j'avais pris pour des lambeaux de tissu était en réalité des bandes d'algues d'un vert maladif et des plaques de bouillasse brune. Un sourire horrible s'étira sur sa bouche. Sa peau était d'une blancheur d'ivoire et ses yeux gris clair étaient de la même couleur que ses dents trop longues. Au milieu de la boue et des algues, quelque chose de blanc brillait sur sa peau, rendue orange par la lumière des bougies.

Deux humaines nues étaient assises de part et d'autre de lui. Il avait les bras passés autour d'elles et tripotait leurs seins de ses mains vertes et palmées.

Roan marqua une pause et s'appuya contre moi.

— C'est Grendel, murmura-t-il. Mais je ne sais pas laquelle des deux femmes est Lucy.

Je regardai les filles. Elles avaient toutes deux un sourire figé qui n'atteignait pas leurs yeux. Je me demandais si c'étaient des prisonnières ou des *escorts* qu'on rémunérait pour leurs services. Quoi qu'il en soit, je n'avais guère envie de laisser une des deux ici avec cet homme.

— On emmène les deux, dis-je. On verra plus tard laquelle est Lucy.

— Et comment tu comptes faire ça ?

Je n'en savais rien.

— Je suppose que le buter est hors de question.

Roan inclina la tête.

— Généralement, c'est ma méthode préférée. Je peux m'occuper des gardes du corps. Mais je peux t'assurer qu'il y en a douze de plus qui attendent par là, dit-il en désignant un couloir en face de l'endroit où nous nous trouvions.

— Tu penses que tu peux maîtriser ces quatre gardes ? m'enquis-je en haussant un sourcil.

Ma question eut presque l'air de le blesser.

— Bien sûr.

Mince ! Il fallait qu'on embarque les filles immédiatement si on voulait avoir une chance d'arriver à Sheerness Docks à temps, et même si tout se passait bien, ça serait juste.

— On va lui parler, décidai-je. Peut-être qu'on peut faire un marché. Il doit bien y avoir quelque chose qu'il veut.

— On ne dirait pas qu'il manque de quoi que ce soit.

On avança jusqu'à lui, et alors que nous approchions, l'odeur de pourriture se fit plus forte. Les gardes s'écartèrent, et les yeux chassieux de Grendel se posèrent sur nous.

— Eh bien, grinça-t-il. Roan Taranis. Et un charmant jouet. Tu as toujours su bien les choisir, Taranis.

— Grendel, répondit Roan d'une voix glaciale.

— Comment tu t'appelles, mignonne ? demanda Grendel en me regardant.

Il ouvrit la bouche, et une longue langue violette en sortit pour venir lécher ses lèvres fines. La bile remonta dans ma gorge, et je fixai ce qui était suspendu à son cou. C'était un os. Un pelvis humain. Eh bien, c'était… inattendu.

Grendel caressa l'os.

— Tu admires Lucy, je vois ?

Il me fit un grand sourire, et ses dents pointues brillèrent dans la lumière.

— Elle était spéciale, celle-là. La plus belle femme que j'aie jamais possédée. Mais, bien sûr, humaine, et comme toutes celles de ta race, elle a vieilli trop vite. Mais j'ai quand même gardé la meilleure partie d'elle.

Il caressa tendrement l'os avec une de ses pattes palmées.

— Ça me rappelle le bon vieux temps.

— Nous voulions juste vous présenter nos respects, déclara Roan. Merci de votre hospitalité.

Grendel sourit à nouveau en me regardant. Roan me prit par le bras et me tira en arrière.

— Lucy, c'est l'os, putain ! m'exclamai-je dès que nous fûmes suffisamment loin.

— J'ai bien compris. Mais il ne nous le donnera pas, rétorqua Roan. Pas de sa propre volonté.

— Peut-être qu'il voudrait bien échanger…

— Si c'était le cas, le prix serait trop haut.

Je pensais à Scarlett.

— Il n'existe pas de prix qui soit trop haut.

Une lueur féroce étincela dans son regard.

— Oh, que si, crois-moi !

— On perd du temps.

Merde, merde, merde !

Un courant d'air saumâtre caressa ma peau, et je me tournai pour apercevoir une petite porte en bois dans le mur ombreux où se trouvait le miroir doré. Elle n'était qu'à deux ou trois mètres. Cette porte, dans la cour intérieure, devait donner sur un endroit important. Les quartiers privés de Grendel, peut-être ?

J'attirai Roan près de moi et chuchotai à son oreille. J'étais si proche que la chaleur qui émanait de son corps me réchauffa.

— J'ai un plan, murmurai-je. Il faut que tu sortes de là, que tu trouves Gabriel et que tu m'attendes.

— Non, dit-il sur un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Mais j'étais déjà en train de m'éloigner de lui. Il tendit la main pour me rattraper, mais je lui échappai.

À la seconde où je me décollai de lui, tous les yeux dans la pièce se tournèrent pour me regarder : les fae avaient immédiatement perçu mes émotions de pixie. Ils écarquillèrent les yeux, et je vis leur regard hypnotisé. Les émotions pixies étaient comme une drogue pour les fae : un mélange de magie et de sentiments humains. Et si les émotions étaient puissantes, cela fonctionnait encore mieux. Et vu ma peur et mon dégoût à l'heure actuelle, elles étaient très intenses.

— Une lilive, dit Grendel en se léchant les lèvres tandis que je m'approchais. Imaginez un peu.

Je lui souris.

— Effectivement, minaudai-je en battant des cils. J'ai entendu dire que vous étiez le fae le plus riche de Londres. Est-ce que c'est vrai ?

— Oui.

Il pencha la tête, comme en transe.

— Je pensais… que nous pourrions passer un peu de temps ensemble. En privé.

Je fis courir mes doigts sur ma poitrine, entre mes seins.

— Et peut-être que vous pourriez… me récompenser pour mes faveurs, après ?

— C'est une proposition intéressante.

Il serra plus fort les seins des filles.

— À quoi est-ce que tu penses ?

— Oh…

Je regardai autour de moi les rubis et les diamants étincelants.

— Je suis sûre que nous pourrons trouver quelque chose.

Il se leva lentement. Il était complètement nu, et je fis bien attention à ne pas baisser les yeux vers son entrejambe. Je n'avais pas besoin d'un nouveau motif de cauchemars. Roan gronda derrière moi.

— Cassandra, qu'est-ce que tu fais ?

Ce que je fais ? Je sauve mon amie, et je suis prête à tout pour ça.

Je me tournai vers lui. Les cornes de cerf avaient refait leur apparition, et ses yeux dorés plongèrent dans les miens alors que ses tatouages cuivrés brillaient sur sa peau.

— Cassandra ! tonna-t-il, les poings serrés.

J'avais le sentiment qu'il était sur le point de réduire les lieux en poussière, mais j'avais besoin qu'il se maîtrise encore quelques minutes.

J'écarquillai les yeux en espérant lui faire passer le message : *fais-moi confiance*.

— Tout ira *bien*.

— Je ferai attention avec elle, grinça Grendel. Peut-être.

Il fit un signe de tête vers la porte à côté du miroir. Je collai un sourire sur mon visage et le suivis vers la porte. Il attrapa mon bras. Ses mains palmées avaient une force surprenante. Il me tira vers la porte, et ses gardes du corps nous suivirent. J'espérais simplement qu'ils seraient moins rapides que moi au moment d'agir.

— Oh, on y va tous ? demandai-je en leur souriant. Tant mieux ! J'ai assez d'émotions pour vous tous.

Grendel cligna des yeux et prit conscience de la présence de ses gardes pour la première fois depuis que je m'étais avancée.

— Attendez ici ! gronda-t-il. Je la veux seule.

J'essayai de masquer ma satisfaction quand ils s'arrêtèrent net, et j'espérais que Grendel ne percevait pas le sentiment de réussite qui émanait de moi. Je jetai un regard furtif à la chaîne qui retenait l'os autour de son cou. Elle était fine. Je pourrais facilement la rompre. Il

fallait juste que je choisisse bien le moment…

Alors que nous approchions de la porte, je sentis le miroir à côté se fondre en moi, se lier à mon esprit. Aussi vite que possible, je cherchai un second reflet par lequel je pourrais fuir. Le cœur battant à toute allure, je saisis l'os et tirai fort.

Mais la chaîne ne se rompit pas, et mon cœur se serra. Grendel poussa un rire rauque et me projeta contre le mur. Ma tête cogna contre la pierre, et la douleur se répercuta dans mon crâne. Je poussai un cri. Je perdis mon lien avec le reflet, et ma vision s'obscurcit.

— Lucy t'intéresse, petite fortelle ? souffla Grendel en me couvrant de ses mains palmées. Eh bien, tu vas pouvoir faire amplement connaissance avec elle ! On va bien s'amuser, tous les trois. Et je ne vais pas t'épargner.

Par-dessus son épaule, j'aperçus vaguement Roan en train de foncer sur les gardes en rugissant de colère.

Derrière moi, la porte s'ouvrit tout d'un coup, et Grendel me poussa à l'intérieur. Le battant se referma derrière lui.

Chapitre 12

Il me traîna en bas d'une volée de marches très raides. Il était bien plus robuste que je ne l'aurais imaginé, et sa main visqueuse serrait fort mon poignet. L'adrénaline faisait crépiter mes nerfs. Si je ne me sortais pas très vite de cette situation, un psychopathe allait brûler vive Scarlett. La rage submergea mes sens. Quelqu'un jouait les marionnettistes et s'amusait à me faire tourner en bourrique. Quelqu'un était convaincu que je ferais n'importe quoi pour Scarlett et il avait envie de me voir courir partout avec désespoir. Mon bourreau savait-il que je détestais les souterrains, que je haïssais les endroits froids et humides ?

Les événements avaient pris un tournant terrible, et mon cœur se serra. Comment Roan s'en sortait-il avec les gardes du corps ? Il n'avait aucune arme.

La douleur martelait mon crâne, et je luttai pour me concentrer. Un courant d'air froid et saumâtre me fit frissonner. Grendel continuait à me faire descendre par l'escalier humide, et je parvenais à peine à voir autour de moi. L'odeur de moisi se fit plus forte.

Enfin, nous atteignîmes le bas de l'escalier, et il me tira dans une pièce sombre. Mes pieds se retrouvèrent soudain dans l'eau, et j'en ressentis un choc. Un bruit d'eau courante résonnait contre le plafond bas, mais je n'y voyais goutte. De l'eau glaciale courait jusqu'à mes genoux. J'étais gelée. Où est-ce qu'on était, bon sang ? De grosses gouttes d'eau tombaient du plafond et venaient tremper ma robe. Je ne pouvais qu'imaginer qu'il m'avait entraînée dans une sorte de rivière souterraine.

J'essayais désespérément de trouver un reflet dans l'eau, mais il faisait noir et je n'avais rien.

— Bon…

Grendel me poussa contre un mur humide, et ma tête heurta les briques.

— On va s'amuser un peu, petite fortelle.

Le coup m'étourdit, et je grimaçai de dégoût alors que Grendel pressait son corps visqueux contre le mien en maintenant mes poignets contre le mur. Je sentis sa langue gluante toucher ma joue et je l'entendis gémir de plaisir, ravi par mon horreur. Il laissa un petit gargouillis lui échapper, puis il me souffla son haleine pourrie dessus.

Quand j'avais tué le Rix, j'avais utilisé le reflet dans ses yeux comme arme, mais dans le noir, je ne pouvais rien faire.

— Tes émotions sont exquises, lilive, gémit-il. Maintenant, laisse-moi toucher ton corps de pixie.

Il tenait toujours mes poignets contre le mur, qui semblait s'incurver derrière moi. Un de ses genoux se fraya un chemin entre mes jambes.

Ça avait assez duré. J'avais une amie à sauver, et ce sale violeur se mettait sur mon chemin. Une colère brûlante m'envahit. Je serrai fort la balle en fer que j'avais ramassée avant et lui donnai un grand coup de tête qui lui fit relâcher sa prise. J'enfonçai mon genou dans son entrejambe, et un hurlement douloureux emplit l'espace. J'étendis mon bras vers son visage, je sentis sa bouche ouverte et fis tomber la balle en fer le plus loin possible dans sa gorge.

Il me mordit, et la douleur explosa dans mes doigts. Je lui donnai un coup dans le ventre, et il vacilla en arrière. Je ne le voyais pas, mais je l'entendis tousser et se débattre, puis il y eut un bruit d'éclaboussures. Je progressai difficilement dans l'eau et m'y retrouvai jusqu'à la taille. Mon pied toucha quelque chose de gluant. Il semblait que la balle en fer dans sa gorge avait fonctionné.

Je bloquai ma respiration et plongeai dans l'eau glaciale. Je palpai la carcasse fétide à la recherche du collier. Enfin, mes doigts rencontrèrent l'os lisse, et je l'arrachai de son cou. Il resta accroché à sa tête, et je dus lutter pour le faire passer, les poumons en feu. Enfin, je parvins à le décrocher et remontai à la surface, hors d'haleine. Je frissonnai dans l'eau glaciale et revins vers le bord du tunnel, là où l'eau était moins profonde. Alors que la rage et la panique abandonnaient peu à peu mon esprit, j'entendis des cris résonner dans l'escalier. Je me tendis à nouveau, prête à frapper le prochain assaillant.

— Cassandra ?

C'était la voix de Roan. Je relâchai ma respiration.

— Je suis là.

Je repris mon souffle.

— J'ai l'os.

— Est-ce que ça va ?

— Oui. Je suis juste trempée.

Je ne comptais pas lui dire que les tunnels me terrifiaient. Je n'avais pas envie d'avoir l'air d'une pauvre petite chose.

— Et Grendel ?

— Il est dans la rivière avec une balle en fer au fond de la gorge.

— Bravo.

C'était très sympa de se sentir admirée, mais il fallait qu'on sorte d'ici. J'avançai en direction de sa voix.

— J'ai Lucy. Allons-y.

Pitié, sortons de ce tunnel avant que je suffoque !

— On ne peut pas repartir par là.

Il toucha mon épaule pour m'arrêter.

— J'ai tué quatre des gardes, mais il y en a d'autres qui arrivent.

Ma mâchoire se crispa.

— Il faut continuer dans le tunnel alors.

Je commençai déjà à avancer dans l'eau, Roan à mes côtés. L'obscurité était tellement complète que j'étais désorientée, et j'essayai de repérer les contours des lieux.

— Tu y vois quelque chose ? demandai-je en tremblant.

— À peine. Il n'y a pas grand-chose à voir. Un tunnel voûté, des pierres sombres. De la mousse sur les murs. C'est tout. Je te vois, un peu. Tu as l'air gelée. Et ta robe est transparente.

Évidemment, c'était le genre de détails qui lui paraissaient importants, mais bizarrement, je me sentais mieux avec Roan à mes

côtés.

— J'ai froid, oui.

Je serrai mes propres bras autour de moi.

— Préviens-moi si tu vois une échelle ou je ne sais quoi de ce genre. Peut-être qu'on peut s'extraire de là par une bouche d'égout.

— Tu vas continuer à laisser cette personne te contrôler ainsi ?

— Le ravisseur ? Je n'ai pas vraiment le choix, si ?

— En te laissant t'attacher aux gens, tu deviens vulnérable. Les autres peuvent facilement prendre le pouvoir sur toi, comme tu le démontres en ce moment.

L'eau glaciale m'éclaboussait tandis que je marchais.

— C'est ta théorie, ça ? Et Elrine ? Il est clair que tu es attaché à elle.

— C'est la seule.

Je ressentis un élan de jalousie inexplicable.

— Comment tu peux être aussi vieux et avoir si peu de liens émotionnels ? Qu'est-ce que tu fais de ton temps ? Tu vis dans la forêt en restant complètement isolé ?

— Je passe du temps à la cour aussi. Et ce que je fais de ma vie ne te regarde pas.

— À qui est-ce que tu voulais que je parle ?

— Il faut que je t'emmène devant le Conseil. Je ne sais pas ce qui s'y passera, mais la Callach a dit que ça participerait à restaurer la gloire d'antan de Trinovantum.

Cette satanée Callach à nouveau.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il prit une grande inspiration.

— Tu as vu les symboles héraldiques dans le bar de Leroy ?

Je hochai la tête. Des phénix, des corbeaux, des digitales…

— Oui ? Qu'est-ce que c'est ?

— Les six anciennes maisons de Trinovantum. Autrefois, elles se partageaient le pouvoir : six rois qui prenaient les décisions ensemble. Six royaumes, chacun avec ses propres coutumes et ses dieux. Désormais, il n'y en a plus qu'un. La Maison de Weala Broc, dirigée par le Haut Roi.

— La tête de mort sous l'eau, et le roi qui interdit la danse.

Je trébuchai dans l'obscurité, j'essayais d'aller vite. Combien de temps nous restait-il ?

— Mais je n'ai vu que cinq emblèmes. Le sixième était là, mais il était effacé.

— C'est exact.

Il ne semblait pas vouloir développer.

— Quoi qu'il en soit, une fois que tu auras vu le Conseil, ton rôle sera probablement terminé, et tu ferais mieux de quitter Londres. Retourne à ta vie d'avant, de l'autre côté de l'océan et reprends… ce que tu faisais.

Donc, apparemment, j'étais la clé qui permettrait de restaurer ces six royaumes, et personne n'avait la moindre idée du pourquoi ni du comment. Si je devais émettre une opinion, la Callach racontait n'importe quoi. C'était une vieille femme bizarre qui balançait des phrases sibyllines entre deux brindilles mâchouillées, et tout le monde traitait ses délires comme paroles d'évangile.

Nous avançâmes encore quelques minutes en silence jusqu'à ce que des bruits d'éclaboussure et des cris nous parviennent. Nous nous mîmes à courir dans l'eau. Je savais que Roan se forçait à ralentir pour moi, mais je n'arrivais pas à avancer plus vite dans l'eau. Devant nous, j'entendais un bruit de chute d'eau.

— C'est une impasse, annonça Roan.

Merde !

— Tu es sûr ? murmurai-je.

— C'est un mur d'eau. C'est Grendel qui fait ça. Il a bloqué la

sortie. Il peut commander aux rivières. Il nous aurait déjà noyés en temps normal, mais il ne veut probablement pas perdre Lucy.

— Alors, je ne l'ai pas tué ?

— Il n'est pas si facile à tuer. Il est aussi ancien que les rivières elles-mêmes. Mais tu as sans aucun doute réussi à l'énerver.

Les cris des gardes se rapprochaient. Mon cœur tambourinait.

— Et maintenant ?

— Maintenant, on se cache.

Roan m'attrapa par le bras et me tira dans une petite alcôve sur le côté du mur. Je sentis la brique dans mon dos, et Roan se faufila à côté de moi.

Quelle heure était-il ? Je n'avais plus mon téléphone pour vérifier, mais j'étais certaine que ça faisait vingt minutes au moins que nous étions dans ce tunnel. Je n'arriverais jamais sur les docks à temps. Les larmes me montèrent aux yeux.

Je me mis à claquer des dents, et Roan murmura un « chut » avant de m'enlacer de ses bras puissants. Il me réchauffa de son corps, et j'inspirai son odeur – une odeur de mousse, de sauge, avec une pointe de musc. J'enroulai mes bras autour de son cou et laissai mon corps se coller au sien. Il fit courir une main dans mon dos. Ses doigts étaient chauds contre ma peau, et son contact m'électrisait. J'appuyai mon visage contre son torse et je me laissai apaiser par le son des battements de son cœur.

Un des gardes fonça vers l'alcôve, et je retins mon souffle, persuadée qu'il avait entendu mon cœur qui tambourinait contre ma cage thoracique. Mais il passa devant nous en courant, suivi d'un autre garde quelques instants plus tard.

J'entendis l'un d'eux crier :

— Je crois qu'ils ont réussi à se barrer !

— Je te dis qu'ils sont partis dans l'autre tunnel, répliqua son collègue.

— Je n'ai rien vu par là.

— Il n'y a rien ici non plus !

— La grenouille aura nos têtes si on ne les rattrape pas.

— Ne l'appelle pas comme ça, pesta l'autre, horrifié. Il me tuera juste pour t'avoir *entendu* l'appeler comme ça.

— Très bien. Allons voir l'autre tunnel dégueulasse.

J'entendis un bruit d'éclaboussures alors qu'ils repassaient devant nous. J'attendis en respirant doucement. Le souffle de Roan réchauffait le côté de mon visage, et il me caressait du bout des doigts, juste au-dessus de ma hanche.

Je me décollai de lui, même si je regrettai aussitôt de ne plus sentir sa chaleur. Je n'entendais plus les gardes, et le bruit de l'eau qui bouillonnait semblait se calmer.

— Sa magie est faible, murmura Roan. La balle en fer dans son corps est toxique.

— Tant mieux.

Nous attendîmes encore une minute jusqu'à ce que Roan estime que le mur d'eau était suffisamment bas pour que nous puissions le franchir sans nous noyer. De l'autre côté, un minuscule rayon de soleil parvenait jusqu'à la rivière souterraine par une bouche d'égout. Je voyais l'échelle rouillée qui menait à l'ouverture. Je grimpai la première en agrippant l'os pelvien.

En haut, je poussai la plaque d'égout de côté et j'émergeai dans une allée étroite. Ma robe dégoulinait, et Roan avait raison : elle était complètement transparente.

— Tu as une idée de l'heure qu'il est ? demandai-je.

Il regarda le soleil.

— Midi quarante.

Mon cœur s'arrêta. Il nous fallait une heure et demie pour arriver à Sheerness en voiture. C'était impossible.

Si tu ne la ramènes pas,

Brûlée vive, Scarlett trouvera son trépas.

Chapitre 13

L'espace d'un instant, je me contentai de fixer Roan, me sentant vide et impuissante. Si la CIA m'avait apporté son soutien et affrété un hélico, j'aurais *peut-être* pu arriver à temps. Mais au sol ? À présent, j'avais un trajet d'une heure et demie devant moi – sans tenir compte de la circulation. Arriver là-bas en vingt minutes était impossible.

Paniquée, je regardai autour de moi les bâtiments victoriens en briques, à la recherche d'une idée géniale. Derrière nous, il y avait un marchand de journaux, et l'homme de l'autre côté de la vitre nous fixait. Ce devait être plutôt rare pour lui de voir des femmes en robe transparente émerger des égouts.

C'est là qu'une idée folle se fit jour dans mon esprit.

Je me précipitai dans la boutique, et la clochette sonna alors que je poussais violemment la porte. C'était une toute petite pièce, encombrée de journaux et de paquets de chips. Le vieil homme derrière le comptoir me fusilla du regard.

— Vous avez une carte de Londres et des environs ? demandai-je, hors d'haleine.

J'entendis Roan me rejoindre.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Les gens utilisent plutôt leurs téléphones de nos jours, dit le vendeur.

Il se mit à fouiller derrière le comptoir avant de me tendre une carte.

— Ça fait une livre, dit-il.

Je l'ignorai et dépliai la carte. Il n'y avait que Londres dessus. Ça ne suffisait pas.

— Il me faut une carte des environs de Londres. La banlieue.

Il baissa les yeux sur ma poitrine. Le tissu était transparent, et

j'étais visiblement gelée.

— La banlieue ?

— Le Kent.

Je commençai à perdre patience.

Il soupira et fouilla à nouveau derrière le comptoir en marmonnant dans sa barbe. Je tapai du pied jusqu'à ce qu'il me tende une autre carte que je dépliai aussi. C'était mieux. Il y avait une large zone autour de Londres, et on voyait l'île de Sheppey.

— Ça fait une livre en plus, déclara-t-il en tendant la main.

— Est-ce que tu comptes m'expliquer ? demanda Roan.

— S'il te plaît, retrouve Gabriel. Dis-lui de venir me chercher à Sheerness Docks.

— J'ai besoin de davantage d'explications.

— Et moi, j'ai besoin que tu me fasses confiance.

Il me fixa de son regard vert pénétrant.

— Il faut que tu saches que la façon dont tu… voyages peut être dangereuse.

Je déglutis.

— Je n'ai pas vraiment le choix.

Roan se détourna et sortit de la boutique sans un mot de plus. Je ne savais pas du tout s'il comptait faire ce que je lui avais demandé, mais peut-être qu'il fallait, moi aussi, que je lui fasse confiance.

Le vieil homme tendit sa main ouverte vers moi.

— Deux livres, mademoiselle.

— Est-ce que vous avez un miroir ? demandai-je.

Il marmonna et fouilla dans un carton rempli de camelote jusqu'à ce qu'il en ressorte un miroir de poche en plastique. Je jetai un œil à la pendule sur le mur. J'avais environ dix-huit minutes pour arriver là-bas.

— Quatre livres cinquante, reprit-il.

Je coinçai Lucy et la carte sous un bras et je me regardai dans le miroir. Je laissai mon esprit se lier au reflet. Quand ce fut fait, je cherchai vers l'est, aussi loin que possible. Je trouvai un autre reflet, un miroir dans une maison. Je sentis son attraction magnétique et le laissai me tirer vers sa surface, m'avaler comme un trou noir. La magie du reflet enveloppa mon corps et vint lécher ma peau.

Je tombai d'un mur liquide dans une chambre vide où la lumière du jour filtrait à travers une vitre poussiéreuse. Je me précipitai vers la fenêtre, l'ouvris et regardai au-dehors. Je voyais la Tamise couler paresseusement à quelques rues de là. *Parfait*. Est-ce que j'étais sur la rive sud ou nord ? Je cherchai le soleil. Rive sud. L'est se trouvait à ma droite. Je retournai en hâte vers le miroir, sentis le lien se faire, et en cherchai un autre. Encore plus à l'est.

Je sautai.

Je sortis de la vitrine d'un magasin qui reflétait une rue de Londres. Les passants se mirent à hurler en me voyant apparaître de nulle part. Je cherchai le nom de la rue et me repérai sur la carte. Je me déplaçais dans la bonne direction : plein est.

Je sautai.

Une autre chambre. Une femme blonde hurla dans son lit.

— On est à quelle adresse ? tonné-je.

Elle balbutia de façon incohérente en agrippant sa couverture rose.

— L'adresse ! Allez !

— C'est le 13, Tarling Road ! Je vous en prie, ne me tuez pas !

Je cherchai Tarling Road sur la carte en passant outre ses cris. Je jetai un coup d'œil à son réveil. Seize minutes.

— C'est par où la Tamise ? demandai-je en espérant qu'elle serait capable de m'indiquer la bonne direction.

— Prenez l'ascenseur pour…

— Montrez-moi juste la direction du doigt !

Elle obéit. Je serrai les dents, me tournai vers le miroir, j'établis le

lien et cherchai.

Je sautai.

Une rue à nouveau, une autre fenêtre, la Tamise en vue. Cette fois, je fis plus attention à mon saut et visai un reflet à l'est.

Je sautai.

Sur la promenade, le long de la Tamise, des gens hurlèrent alors que j'émergeai d'une fenêtre sombre. Je scrutai le soleil à nouveau, à peu près sûre de pouvoir trouver l'est en regardant sa position. J'espérais ne pas me tromper.

Je sautai.

Une autre rue – des HLM en briques, aucun passant, mais un vent frais sur ma peau.

Je sautai.

Une autre vitrine, et un homme au tee-shirt crasseux me contempla en clignant des yeux.

— C'est par où Rochester ? demandai-je.

Rochester se trouvait entre l'île de Sheppey et moi.

— Je…, madame…, balbutia-t-il. Vous pouvez prendre le bus à…

— Montrez-moi juste la direction !

— Je crois, peut-être…

Il fit un geste mou vers la droite.

Je grinçai des dents, regardai le ciel en essayant d'avoir une idée approximative de l'est et je repassai dans le miroir.

Je sautai.

L'homme suivant fut incapable de former le moindre mot quand je sortis de son rétroviseur alors qu'il montait dans sa voiture, mais il pointa, malgré son hébétement, la bonne direction d'un doigt tremblant.

Je sautai.

Plus je sautai, plus les reflets devenaient étranges : collants, comme si je me déplaçais dans de la gélatine. À chaque saut, je me sentais un peu plus nauséeuse, et ma tête s'embrumait. Je serrai mon ventre en me laissant basculer dans un autre reflet.

J'allais de reflets en reflets encore et encore.

La nausée monta en moi alors que je déboulais de la vitre de l'abribus. J'avais perdu la carte pendant un de mes sauts, mais je tenais toujours le pelvis. Le serrant contre mon ventre, je tombai à genoux sur le trottoir, courbée en deux. Je vomis quelques gorgées de liquide brun. Le thé de tout à l'heure. Je m'essuyai la bouche d'un revers de main tremblant.

Il devait être presque une heure. Je n'avais pas le temps de rester là à vomir.

— Est-ce que ça va ?

Une vieille dame avec des boucles grises se pencha vers moi et me toucha doucement l'épaule. Je regardai vers elle en plissant les yeux à cause du soleil.

— Vous savez par où est Rochester ?

— Vous êtes à Rochester.

Elle fronça les sourcils derrière ses lunettes en cul-de-bouteille.

— Vous voulez que j'appelle une ambulance ?

L'île de Sheppey était au nord-est de Rochester.

— Est-ce que vous pouvez me montrer du doigt dans quelle direction est l'île de Sheppey ?

Elle se redressa avec un air perplexe.

— C'est par là, mais…

Je me relevai sur mes jambes tremblantes et repartis dans le reflet.

Je sautai.

Un klaxon me déchira les tympans. Des pneus crissèrent. J'avais atterri au milieu de l'autoroute en passant par un rétroviseur extérieur, et une voiture venait de me frôler. Une autre voiture

m'évita, et son conducteur faillit perdre le contrôle du véhicule. Il s'arrêta sur le côté de la route et ouvrit sa vitre, le visage rouge de rage, pour hurler contre moi. En évitant les voitures, je courus jusqu'à lui, l'os à la main. Il me regarda avec frayeur et remonta sa vitre. Il redémarra juste au moment où j'arrivais à la voiture. Je saisis la poignée, regardai le rétroviseur et j'établis le lien avec le reflet.

Je sautai.

C'était comme sauter dans de la mélasse, je devais me frayer un chemin à travers le reflet à la force de mes bras, je n'y étais plus la bienvenue.

Une petite rue résidentielle, des champs avec des buissons bas. Un adolescent me fixait, les yeux rouges, les paupières lourdes, il était visiblement défoncé.

— C'est par où l'île de Sheppey ? aboyai-je, les nerfs en feu.

— Ma vieille…, t'as l'air dingue. Est-ce que tu viens de sortir de ce miroir ou bien…

— C'est par où ? hurlai-je, confirmant sa théorie.

— Juste au bout de la rue, là.

Je me tournai vers le rétroviseur, j'établis le lien et cherchai un autre reflet.

Je sautai.

Le reflet me repoussa, épais comme de la mélasse. Je faillis ne pas passer. J'avais maintenant un aperçu du monde entre les reflets, le monde du *rien* qui venait grignoter l'intérieur de mon crâne. J'aurais pu en rester prisonnière, mais il fallait que je continue. C'était comme nager dans du ciment en train de sécher. Enfin, je parvins à me dégager, et pris une grande inspiration.

Je m'écroulai sur mes genoux et vomis davantage de thé. Je me relevai en tremblant et me retournai pour avoir une idée des lieux. J'avais sauté à travers une clôture en métal brillant et je me tenais désormais sur le bord d'une grande route – des champs d'un côté et des espèces d'entrepôts de l'autre. Il fallait que je trouve où j'étais tombée précisément.

Une voiture arrivait dans ma direction, et je me portai au-devant

d’elle. La conductrice pila et les freins crissèrent.

— À quelle distance sont les docks ? hurlai-je.

Une femme aux cheveux châtains bouclés passa la tête par la fenêtre.

— Dégage de la route, espèce de conne !

La panique parcourut mon corps, et j’agitai Lucy en l’air en avançant d’un pas décidé vers la voiture.

— Je tiens un pelvis humain et je suis capable de te tuer ! Où sont les docks, putain ?

— Juste à dix minutes de marche, par là.

Elle pointa la direction, la lèvre inférieure tremblante. Je me tins devant sa fenêtre et la fusillai du regard.

— Quelle heure est-il ?

— Douze heures cinquante-sept.

Je n’avais pas le temps d’y arriver en marchant.

Je me liai à son rétroviseur intérieur.

Puis je sautai.

Chapitre 14

Les reflets s'accrochaient à moi et essayaient de me retenir. Le monde pivota sur son axe. Je savais que rester dans ce monde entre les reflets signifiait la mort. Ma mort et celle de Scarlett. Je ne pouvais pas accepter cela. Je ne laisserais pas Scarlett brûler vive.

Avec le peu de volonté qu'il me restait, je fonçai, le sang battant à mes oreilles, la respiration bloquée dans ma gorge, la tête douloureuse…

J'atterris sur mes pieds, et l'eau scintilla devant moi. Étourdie, j'essayai de me repérer. Un bâtiment en briques abandonné, des fenêtres cassées…, des bouts de bois brisés dans le sable.

Est-ce que j'étais au bon endroit ? J'essayai de tourner la tête pour évaluer ce qui m'entourait, mais un vertige me saisit. Je tombai et j'essayai de vomir, mais il ne restait plus rien dans mon estomac.

Je portai le bras à mes yeux, la vision floue. Il devait être presque une heure. Est-ce que j'avais réussi ? Le monde devint flou et sombre, mais soudain, quelqu'un se dressa devant moi. J'essayai de demander où se trouvait Sheerness Docks, mais je n'arrivais pas à parler.

La silhouette s'agenouilla et me prit quelque chose des mains. L'os. Lucy.

L'esprit en vrac, je luttai pour me relever. Il me fallait cet os. Je ne savais pas comment, mais il pouvait sauver Scarlett.

La voix semblait lointaine.

— Eh bien, tu as réussi ! Tu vas avoir droit à un sursis.

Alors que le monde s'obscurcissait, j'entendis des bruits de pas s'éloigner.

— Arrêtez, marmonnai-je.

Ensuite, tout devint noir.

***

— Horace, non !

Un sifflement, un gargouillis, les poumons de ma mère qui s'emplissaient de sang. Je fermai les yeux. Je suffoquai dans l'espace minuscule. J'étais trop grande pour me cacher sous un petit lit.

— Vous n'auriez pas pu la sauver ?

C'était la voix de mon chef, pleine de déception. J'ouvris les yeux et je le regardai. Il secouait tristement la tête.

— Vous êtes un agent du FBI, Liddell. Qu'est-ce que vous faites sous le lit ?

Il avait raison. J'aurais dû sauver ma mère, mais au lieu de ça, je m'étais cachée sous le lit comme une lâche. Je laissai un sanglot m'échapper alors que je m'extirpai de là en rampant.

— Arrêtez ça ! Je veux que vous soyez devant moi demain, c'est entendu ? Montez dans le premier avion et faites-moi votre rapport sur ce que vous avez fait.

Ma mère était étendue par terre – dans ma chambre, pour je ne savais quelle raison. Un filet de sang coulait le long de son menton. Elle ouvrit la bouche pour crier contre moi, mais tout ce qu'elle parvint à émettre fut un sifflement et un gargouillis.

— Je suis désolée ! m'écriai-je.

Gabriel me regarda, du regret dans les yeux.

— Je n'aurais pas dû t'aider, Cassandra.

Mon sang bouillonna, et la culpabilité pesa sur ma poitrine comme un millier de rochers.

— Mais…

— Cassandra !

La voix profonde de Gabriel perça le cauchemar, et mes yeux s'ouvrirent. Le soleil de l'après-midi m'éblouit. Je battis des paupières, et une silhouette s'accroupit au-dessus de moi, voilant la lumière trop violente. Il me fallut un moment pour parvenir à faire le point sur ses yeux noisette. *Gabriel*.

Des visions du passé m'assaillirent. Je fis de mon mieux pour les refouler, les enfouir sous la surface. Je ne pouvais pas fonctionner avec ce bruit de gargouillis, qui résonnait dans ma tête. Enfin, je parvins à faire abstraction de ces souvenirs sombres et les enfermai à clé, loin dans mon cerveau.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je faiblement.

— Tu m'as foutu une trouille pas possible, voilà ce qui s'est passé, déclara Gabriel en écartant les cheveux mouillés de mon visage. Quand je suis arrivé ici, tu respirais à peine, tu étais toute pâle. J'ai cru que tu étais en train de mourir !

— Est-ce qu'on est à Sheerness Docks ? demandai-je.

— Oui. Roan m'a dit de te retrouver ici, alors je suis venu.

— Bien.

Je grognai en me redressant jusqu'à ce que je parvienne à m'asseoir. De la terre collait à ma robe trempée.

— Je crois que je suis arrivée à temps.

Je me rappelais vaguement la silhouette et sa voix tandis que le monde s'obscurcissait autour de moi. C'était une femme, d'après ce que j'avais entendu, et sa voix était mauvaise. Et elle me semblait familière. Je l'avais déjà rencontrée.

— Tu lui as remis l'os ?

— Je… crois. Roan t'a dit pour le pelvis ?

— Oui.

— Il est là ?

— Non. Il a dit qu'il devait aller ailleurs. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Est-ce qu'on t'a agressée ?

— Non.

Je repensai à Grendel.

— Enfin… si, dans le club, mais ce n'est pas pour ça que je suis dans cet état. J'ai utilisé trop de magie, et ça a fini par me jouer des tours.

Gabriel me prit par le coude et m'aida à me relever. Je tremblais, toute faible. Je m'appuyai contre lui, si reconnaissante qu'il soit venu me chercher.

— J'espérais retrouver Scarlett.

— Viens. Je vais te ramener à la voiture.

— Merci d'être venu. Je t'ai déjà dit que tu étais génial ?

Je m'appuyai contre lui alors que nous marchions vers la route. Il m'ouvrit la portière, côté passager, et m'aida à m'asseoir. Je fermai les yeux tandis qu'il passait de l'autre côté et mettait le contact.

Le moteur gronda, et nous quittâmes le bord de la route.

— Tu as une idée de ce que va faire le ravisseur ensuite ?

— Je ne sais pas, dis-je d'une voix vide.

— Tu l'as vu ?

— C'était une femme.

J'avais la bouche sèche et je déglutis avec difficulté.

— Elle a dit qu'elle était surprise que j'aie réussi.

— C'est tout ?

— Oui, je crois. J'étais un peu occupée à m'évanouir.

— Bon. Alors, qu'est-ce qu'on…

— Gabriel, je n'arrive pas à réfléchir pour l'instant, je suis trop…

Je cherchai le mot. Quand on n'a pas mangé depuis longtemps, on a faim. Quand on est déshydraté, on a soif. Je n'avais plus de magie. Mon corps réclamait la sensation vivifiante de la magie. Je ne m'étais jamais rendu compte que c'était quelque chose que je possédais jusqu'à ce que ça disparaisse.

— Je suis trop faible, dis-je simplement.

— Bien sûr. Désolé. Ferme les yeux.

Avant de me laisser sombrer, je jetai un regard dans le rétroviseur.

J'avais une mine atroce. Mes cheveux pendaient autour de mon visage, j'avais de grands cernes sous les yeux et ma peau était blême. De la terre était collée sur ma peau mouillée, et ma robe avait laissé des traces boueuses. Je voulus sentir le reflet, essayant avec désespoir de former un lien avec lui.

Je sentais quelque chose, mais je ne pouvais pas créer le lien. Je passai plusieurs minutes à essayer en me mordant la lèvre de frustration. Rien. Est-ce que j'avais détruit ma magie ? Cette idée me remplit d'une étrange crainte.

Alors que nous roulions, un sentiment de vide étreignit ma poitrine, terrible, insupportable. Je gigotai avec malaise, souhaitant désespérément… quelque chose. Je ne savais pas quoi. Jusqu'à ce que, soudain, je le sente. À notre droite se trouvait quelque chose dont j'avais besoin, dont j'étais affamée. Je le sentais rouler sur ma peau en vagues presque imperceptibles.

— Prends cette sortie, lançai-je d'une voix rauque.

— Quoi ?

— Prends-la. Maintenant !

J'étais sur le point de saisir le volant pour le tourner moi-même, désespérée. Mais ce ne fut pas la peine. Gabriel me jeta un regard inquiet et prit la sortie que je lui avais désignée.

— Tu comptes m'expliquer ?

— Il y a…

Je désignai une autre route à travers le pare-brise.

— À droite ! Emmène-nous là-bas !

— Qu'est-ce qu'il y a là ?

— Je ne sais pas ! Je t'en prie ! Je suis si…, j'en ai *besoin*.

Il tourna à nouveau à droite, et je le guidai. J'avais l'impression qu'on me tirait au moyen d'une corde invisible. J'arrivais à peine à voir là où nous roulions jusqu'à ce que Gabriel s'arrête.

— Bon, dit-il. Pourquoi est-ce qu'on est à l'hôpital ? Tu as besoin de voir un médecin ?

Les yeux écarquillés, je fixai l'écriteau bleu accroché au bâtiment carré, tout en briques. *Sheppey Community Hospital*. Il y avait là quelque chose dont j'avais besoin.

— Je reviens.

J'ouvris la porte et je me faufilai à l'extérieur, suivant ce truc qui m'attirait. Je passai les portes de l'hôpital sans prêter attention à quoi que ce soit sauf à cette attraction magnétique. *J'étais si proche…* Je traversai en courant le couloir aux murs bleus jusqu'à ce que j'arrive dans une grande pièce pleine de chaises. Des gens s'affairaient là, avec des visages sérieux, inquiets. Certains avaient les joues baignées de larmes.

Un bambin criait en se tenant les oreilles. Une jeune femme serrait sa main en sang et ses vêtements étaient tachés de rouge.

La salle d'attente des urgences.

La pièce était pleine d'énergie et mon corps en vibrait. Je pris de grandes inspirations, soulagée, et restai là à savourer cet élan. Un banquet de peur.

Tout autour de moi, les gens s'inquiétaient pour leurs proches, ils étaient terrifiés d'apprendre de mauvaises nouvelles, attendaient avec anxiété qu'un médecin vienne leur dire ce qu'il en était. Un petit garçon avec une otite ne comprenait pas ce qui lui arrivait. La seule à passer du bon temps, c'était moi – une vraie suce-terreur. Ma magie se reformait en moi.

J'aurais voulu arrêter, partir, mais je restai là pour faire le plein d'énergie vitale.

Enfin, mon corps fut satisfait, ivre de peur. Je savais que ma magie était loin de ce qu'elle avait été avant, à peine l'ombre d'elle-même. Recharger complètement mes accus allait prendre du temps. Mais elle était là, et désormais, je sentais les reflets autour de moi et pouvais laisser mon esprit s'y lier.

Je sortis, mon corps à nouveau lui-même, mais l'âme un peu brisée. Sur le parking, j'ouvris la portière et ignorai le regard inquiet de Gabriel.

Je savais qui j'étais désormais, et je ne serais plus jamais la même.

Chapitre 15

Dans la salle de bains, les exigences de la ravisseuse s'étalaient toujours sur le miroir en lettres de sang. L'inscription avait séché et avait viré au brun foncé. J'avais une terrible envie de la laver, mais peut-être que je pouvais la faire tester pour trouver de l'ADN ou des empreintes digitales.

Je tournai le dos au reflet alors que je retirais la robe boueuse et la balançais à la poubelle. Quand je l'avais volée, j'avais vaguement eu en tête de la ramener, peut-être. Mais j'avais crapahuté dans une rivière dégueulasse avec et j'avais probablement vomi du thé dessus avant de rester allongée plusieurs heures dans la boue. Cette robe était foutue.

J'ouvris l'eau chaude – à une température suffisante pour que ma peau soit toute rouge – et me glissai sous le jet. Des volutes de vapeur m'entourèrent, et je laissai l'eau chaude courir sur mon corps. Où était Scarlett désormais ? Et pourquoi la voix de cette femme m'avait-elle paru aussi familière ?

Je n'arrivais pas à la replacer dans son contexte. Elle avait un accent britannique, mais sans aucun signe distinctif. Un accent générique, aucune marque régionale. Je me frictionnai en faisant mousser le savon parfumé au lilas, avant de me rincer.

Au bout de quelques minutes, je coupai l'eau et sortis dans la salle de bains embuée. Je me séchai, enfilai mes sous-vêtements, un jean et un tee-shirt en coton.

Je restai devant le miroir et sentis le reflet, testant ma magie comme quelqu'un qui essaie de s'appuyer de nouveau sur une cheville foulée. Je tentai doucement, le corps tendu, comme si je m'attendais à ce que ça fasse mal et que ça ne fonctionne pas. Mais au bout de quelques instants, je sentis le reflet cliqueter dans mon esprit, établir son lien avec moi. D'ici, je pouvais même faire le lien avec un autre reflet et regarder à travers la surface du grille-pain dans la cuisine de Gabriel pour voir la bouilloire en train de fumer.

Je n'osai pas essayer de sauter dans le reflet. Pas encore. Quand je pensais à ce que j'avais ressenti quand je m'étais retrouvée coincée

entre deux reflets, un frisson courut le long de ma colonne vertébrale. Je laissai disparaître le lien avec le reflet dans la cuisine.

À travers les marques bordeaux, je contemplai mon visage et j'eus l'impression de regarder une inconnue. Cette femme avec ses cheveux roses et emmêlés n'était pas l'agent spécial Cassandra Liddell. Cette femme était une lilive, une fortelle. Une suce-terreur. Quelqu'un qui se repaissait de la souffrance humaine et dont les propres émotions étaient une drogue pour les fae. Une femme recherchée par la CIA.

J'avais mille idées de ce qui aurait pu être fait. Je pouvais essayer de trouver Roan pour discuter de la prochaine étape avec lui. Je pouvais essayer de contacter le FBI qui, avec un peu de chance, m'aiderait à établir le contact avec la CIA. Je pouvais peut-être faire venir une équipe de la police scientifique ici, pour analyser le message.

Je me fixai du regard dans le miroir en me demandant si la ravisseuse essaierait de me contacter à nouveau. J'avais le sentiment que oui. Il y avait quelque chose de… personnel dans la façon dont elle m'avait approchée la dernière fois, dont elle m'avait observée à travers le miroir de la salle de bains avec sa magie si semblable à la mienne. Je devais la connaître, non ? Sa voix me disait quelque chose.

J'établis à nouveau le lien avec le reflet et y cherchai Scarlett. Rien. Même chose pour Roan.

Je fronçai les sourcils et reculai pour voir tout le message d'un seul coup d'œil. Il était rédigé sous forme de comptine, exactement comme celui du Rix. Gabriel m'avait demandé si je pensais que ça pouvait être une coïncidence.

Cette similarité était-elle significative, ou n'était-ce que la façon particulière que les fae avaient de communiquer avec les humains ? Bien sûr, il était entièrement possible que tout ceci soit orchestré par un fidèle du Rix, fou de rage que j'aie tué ce misérable roi.

Mais alors, pourquoi perdre du temps avec toutes ces charades, pourquoi me faire courir dans Londres avec un morceau de pelvis ? Pourquoi ne pas simplement m'assassiner ?

Il fallait que je fasse des recherches. Je passai dans la chambre pour prendre mon ordinateur avant de me rappeler que je l'avais laissé dans la cuisine. Mes cheveux trempaient mon tee-shirt, mais être propre était une sensation divine.

Quand j'entrai dans la cuisine, je souris en voyant Gabriel faire frire des œufs, pieds nus. Il portait un jean et un haut gris.

De la musique flottait dans l'air, un air de jazz – une variation, me semblait-il, d'une chanson qui s'appelait Naima.

Je m'assis à table et j'ouvris mon ordinateur.

— Salut, beau gosse.

Il sourit, et des fossettes se formèrent sur ses joues. Il déposa des œufs brouillés sur un toast.

— Comment tu te sens ?

J'hésitai.

— Ça va.

— Tu as faim ? Je t'ai préparé un truc à manger.

— Non. Mais est-ce que je t'ai dit merci d'être venu me chercher dans le Kent ?

— Oui, et mange quand même.

Il fit glisser une assiette devant moi et colla une fourchette dans une montagne d'œufs brouillés. Obéissante, je pris une bouchée et l'avalai.

J'ouvris le navigateur Internet de mon ordinateur et je commençai à chercher des articles sur les comptines pour enfants, les fae et les psychopathes. Pour le moment, mon expérience personnelle suggérait que les deux derniers groupes se recoupaient nettement.

— C'est quoi la musique ? demandai-je. C'est sympa.

— Le quintet Lauren Gardner.

— Connais pas.

— Oui. On n'a jamais été très célèbres.

Je levai les yeux de l'écran et souris à Gabriel.

— J'en déduis que tu fais partie du quintet en question ?

Il poussa une tasse de thé vers moi.

— *Faisais*. C'était il y a des années.

— Laisse-moi deviner…, piano ?

Il s'assit en face de moi devant une autre assiette d'œufs.

— Non, c'était Lauren, ça. J'étais à la batterie.

Je jetai un coup d'œil à ses bras athlétiques et compris que c'était peut-être pour ça que ses épaules et ses avant-bras semblaient si puissants.

— Ah, la batterie ! Mais tu joues toujours, tout seul.

Il fronça les sourcils.

— Comment tu sais ça ?

— C'est juste…

Je déglutis.

— Tes bras. C'est ça ou tu passes beaucoup de temps à la salle de sport.

Les fossettes réapparurent sur ses joues.

— Enfin, la musique est très chouette, dis-je. J'aimerais en écouter davantage. Quand…

— Quand ton amie sera en sécurité.

Je hochai la tête et pris une autre bouchée d'œufs. Je regardai à nouveau l'écran et soupirai en faisant défiler une série d'articles inutiles sur les origines sombres des comptines. Je secouai la tête.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'essaie de comprendre le message dans la salle de bains. Tu as dit que Lucy Locket était un personnage d'une vieille comptine. Et celui du Rix parlait de la reine de cœur.

— Tu essaies de profiler le ravisseur ?

— C'est mon métier. Ce qui me rappelle…

Je me frottai le front.

— Je ne vais pas pouvoir rester ici longtemps. La CIA sait que je suis en partie fae, et ils pensent que je suis mêlée à la disparition de Scarlett. Je suis la dernière personne avec qui elle a été vue.

— Je crois que la suite ne va pas me plaire.

— Quand je suis allée au Q.G. de la CIA à Londres, il y a eu un petit micmac, et ils ont essayé de me tirer dessus.

— Merveilleux.

— Alors, ils risquent d'additionner deux et deux assez rapidement et de venir fouiner ici.

Gabriel se renfonça dans sa chaise et se passa une main sur la bouche.

— Mmh-mmh.

— Je devrais probablement me trouver un autre endroit où dormir.

Il fronça les sourcils.

— Je vais te prendre une chambre d'hôtel.

Des larmes me montèrent aux yeux. Gabriel était incroyablement généreux.

— Pourquoi est-ce que tu m'aides comme ça ?

— Parce que je ne suis pas un connard et que je ne veux pas que ton amie meure.

Je reposai ma fourchette, incapable d'en avaler davantage.

— Merci. Tu es vraiment un type bien. J'ai pensé à autre chose. Tu devrais faire venir quelqu'un de la police scientifique ici pour examiner le miroir…

— J'ai déjà appelé Gracie ce matin. Elle a pris ce qu'il lui fallait. Elle n'a pas pu en dégager une empreinte, malheureusement.

Un élan de panique s'empara de moi.

— Si la CIA l'interroge sur ce qu'elle a vu…

— Elle ne dira rien, Cassandra. Je lui fais confiance. Et elle n'a aucune obligation de transmettre des informations à une agence de renseignements étrangère.

Je laissai une longue expiration mesurée m'échapper. Il désigna l'ordinateur de la tête.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— Non. J'ai besoin d'en savoir davantage. La ravisseuse. Cette femme. Pourquoi s'en est-elle prise à Scarlett ? Est-ce que c'est Scarlett qui est visée ou est-ce que c'est moi ?

— Peut-être les deux.

— Mettons. Et qu'est-ce qu'elle veut ? Sa première demande semblait si arbitraire. Pourquoi voudrait-elle un vieil os ? Ça ne rime à rien.

— *Première* demande ? Alors, tu penses qu'il y en aura une autre ?

Je pris une gorgée de thé.

— Oui, je pense. Très bientôt.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ce qui plaît à cette femme, c'est l'excitation de la course. Elle aime quand les choses vont vite, sont imprévisibles et intenses. On va recevoir un autre message très vite. Et avant que ça arrive, il faut que j'en sache davantage sur elle. Il faut que je trouve un moyen de lui parler, de négocier avec elle.

Je me tournai à nouveau vers mon ordinateur et cliquai sur un autre lien. Jusque-là, je n'avais trouvé aucun article scientifique sur la psychopathie et les comptines ni même les poèmes. Rien qu'une flopée de blogs à la con. Je les parcourus malgré tout en sentant mes paupières s'alourdir alors que je luttais pour organiser ces informations. Mes pensées s'égaraient, et si je fermais juste les yeux quelques instants…

— Cassandra.

Gabriel me saisit par l'épaule.

Je sursautai et relevai la tête. Je m'étais endormie sur la table.

— Quoi ? demandai-je en clignant des yeux.

— Regarde.

Sur la fenêtre de la cuisine, qui donnait sur la rue, des mots avaient commencé à se matérialiser.

Chapitre 16

Je me figeai tandis que les mots apparaissaient sur la vitre. Les phrases se déroulèrent et le sang coula sur la surface de verre.

Trois souris aveuglées,

Regarde-les s'agiter.

Un taureau dans le soleil.

Mon cœur se mit à tambouriner, et j'essayai de ne pas réfléchir à la provenance de ce sang. Je doutai terriblement qu'il s'agisse de celui de la ravisseuse.

— Un taureau dans le soleil, lut Gabriel.

Sa voix perça le brouillard qui embrumait mon esprit.

Une autre ligne de marques rouges commença à apparaître sur la vitre, et je bondis de la chaise en la renversant. Je me précipitai vers la chambre d'amis et fouillai à travers les vêtements répandus par terre et sur le lit jusqu'à ce que je trouve le scanner magique en forme de baguette.

— Cassandra ! m'appela Gabriel. Qu'est-ce que tu fais ? Il y a d'autres mots qui apparaissent.

Le cœur battant, je revins en courant dans la cuisine et j'essayai de ne pas me laisser distraire par les taches rouges qui s'élargissaient. En toute hâte, j'agitai le scanner devant la fenêtre en priant pour que je m'y sois prise à temps et qu'il puisse capter une empreinte magique.

— C'est quoi, ce truc ? demanda Gabriel.

Le scanner émit un bip aigu et une petite lumière verte clignota. Je poussai un soupir de soulagement.

— J'ai saisi une empreinte magique. Si je trouve un moyen de faire coopérer la CIA, peut-être qu'ils pourront identifier la source de la magie.

Et peut-être même trouver Scarlett.

Je reculai et fixai le message sanglant inscrit sur la vitre alors que les dernières lignes du poème se matérialisaient. Je reculai pour le lire en entier à voix haute.

Trois souris aveuglées,

Regarde-les s'agiter.

Un taureau dans le soleil,

Attention à mes conseils !

Tu penses pouvoir te battre ?

Six heures quarante-quatre,

Saigne le sanglier,

Ou Scarlett est sacrifiée.

La panique planta ses griffes acérées dans ma poitrine. C'étaient là nos instructions, le moyen de sauver Scarlett, et ça ne voulait rien dire du tout. La seule phrase claire là-dedans concernait le sacrifice de Scarlett.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le sang des lettres coulait le long de la vitre pour former une petite mare sur le rebord de la fenêtre.

— Attends.

Gabriel recopia rapidement les mots sur un carnet, ce qui était une bonne idée, car le message commençait à devenir illisible.

— Le taureau dans le soleil, murmura-t-il.

Je serrai les poings.

— Ça veut dire quelque chose pour toi ?

— Pas vraiment.

Je fermai les yeux et me repassai les mots dans la tête.

— Les trois souris aveuglées qui s'agitent. Toi, Roan et moi, peut-être ? On a travaillé ensemble tous les trois. Peut-être que la ravisseuse nous fait savoir qu'elle nous observe. Elle est au courant pour toi et Roan.

— Et elle s'amuse à nous voir courir à l'aveuglette.

— Exactement.

— C'est quoi ce sanglier que nous sommes censés saigner ? Et où ? La dernière fois, elle nous a donné un lieu très spécifique.

Gabriel se passa une main sur la bouche.

— Laisse-moi réfléchir. La dernière fois, elle nous a donné un indice sur l'endroit où on devait aller. Les oies de Winchester. Ça nous a menés directement au palais. Mais là, il n'y a rien d'aussi direct.

Je lui pris le carnet des mains et fixai le message.

— Pourquoi six heures quarante-quatre ? C'est drôlement précis. Quelqu'un de normal aurait dit six heures quarante-cinq.

— Il est assez évident qu'elle n'est pas normale.

— Mais il y a une logique dans sa folie. « Les oies de Winchester », c'était clair pour toi, mais parce que tu connaissais l'histoire. Pour n'importe qui d'autre, ça aurait été hermétique. Elle veut qu'on perce son code, qu'on prenne le temps de réfléchir à ses mots.

Je commençais à former une image mentale d'elle.

— C'est quelqu'un qui a probablement désespérément besoin d'attention, et là, elle veut que nous lui en donnions le plus possible. Elle compte sur ses facultés intellectuelles pour ce faire, et ça flatte son égo de savoir que d'autres personnes apprécieront son intelligence. Elle a un besoin pathologique de s'affirmer, d'obtenir

l'approbation de son entourage.

Gabriel s'appuya au plan de travail et croisa les bras.

— Tout ça, c'est bien beau, mais je ne vois toujours pas où ça nous mène.

Je commençai à faire les cent pas dans la petite cuisine, le cerveau en ébullition.

— Les oies de Winchester vivaient il y a… quoi, cinq cents ans ?

Gabriel avait fermé les yeux.

— Quelque chose comme ça.

— Alors peut-être que c'est une fana d'histoire. Est-ce qu'il y a quelque chose dans l'histoire de Londres en lien avec les taureaux ?

Il rouvrit les yeux tout d'un coup.

— Un taureau dans le soleil…, oui.

Il me regarda.

— Au musée de Londres. Il y a des reliques du temple de Mithra. Ce sont des ruines de l'époque romaine au centre de la ville, laissées par les adeptes d'un culte mystérieux. Il était associé à Sol, le dieu solaire.

— Et le taureau ?

— Il y avait des images partout dans le temple d'origine : Mithra qui tuait des taureaux et puis partageait un festin avec le dieu solaire. Certains pensent que de vrais taureaux étaient sacrifiés dans ce temple. Apparemment, le taureau était égorgé au-dessus et son sang coulait sur les fidèles en dessous. Un truc en lien avec l'astrologie.

Il sortit son téléphone et parcourut rapidement un texte des yeux. Il fronça les sourcils au fil de sa lecture.

— Peut-être que le nombre quatre a une signification. Il y a douze âges astrologiques. Taurus, le signe du taureau, se trouve être le quatrième. La mise à mort du taureau pourrait avoir représenté la fin de l'âge taurin.

Il croisa à nouveau mon regard.

— Je dirais que le temple de Mithra est clairement l'endroit qu'on cherche.

J'aurais pu le serrer dans mes bras.

— Super ! Je savais que tu trouverais quelque chose. Et où est-ce qu'on trouve le sanglier ?

— Aucune idée. Mais peut-être qu'on devrait commencer par le temple.

Je regardai l'heure. Quatre heures et demie.

— On a tout juste deux heures.

Je me mordis la lèvre.

— Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que ça ne va pas être un simple et banal petit sacrifice de sanglier à Londres ?

— Peut-être qu'on ne devrait pas essayer de jouer son jeu, murmura Gabriel. Nous la laissons nous contrôler. Peut-être qu'on devrait tenter de riposter au lieu de la laisser jouer les marionnettistes.

Il avait raison, et je le savais.

Je ne m'étais occupée que d'une seule affaire d'enlèvement en tant qu'agent du FBI, et nous avions ramené l'enfant à ses parents en quatorze heures. Et pendant tout ce temps, nous avions dû constamment surveiller les parents. Ils voulaient faire *tout* ce qui était possible pour satisfaire les ravisseurs et s'assurer qu'ils ne touchent pas un cheveu de leur fille. À l'époque, j'avais ressenti un mélange d'empathie et de frustration devant ce comportement. Nous étions des professionnels. Ne comprenaient-ils pas que nous laisser diriger les opérations était la meilleure façon de récupérer leur fille ?

Désormais, c'était moi qui avais peur pour une de mes proches. Et au lieu de me comporter comme une pro et de suivre des méthodes éprouvées par l'usage dans ce genre de cas, j'agissais à l'instinct et je faisais tout mon possible pour faire plaisir à la ravisseuse.

J'essayai de rationaliser mon comportement. Je n'avais toujours pas de ligne directe de communication. La ravisseuse était une fae, ce qui voulait dire que je ne pouvais pas m'appuyer sur mes expériences précédentes en matière de profilage. J'étais en territoire inconnu – en territoire magique. Qui sait ce qui arriverait si je n'exauçais pas les

demandes d'une fae ? Ils ne pensaient pas comme les humains, et je n'avais pas d'études ou de références sur lesquelles me fonder.

D'un autre côté, je pouvais interpréter logiquement tout ce que mon instinct voulait que je fasse. Mon instinct me disait d'obéir aux demandes de la ravisseuse, et je faisais tout ce que je pouvais pour me convaincre que c'était une bonne idée.

Je serrai les poings alors que j'essayais de reprendre le dessus. Il *fallait* que je parle à la ravisseuse.

Je me penchai et plongeai le regard dans le grille-pain chromé de Gabriel. Je contemplai sa surface et cherchai Scarlett, en pensant à ses cheveux vifs, ses yeux verts étincelants. La façon dont elle faisait bouger ses sourcils de haut en bas après une blague douteuse.

Rien.

Puis j'essayai de trouver la femme que j'avais aperçue sur les quais, je pensais à sa voix moqueuse, aux contours flous de sa silhouette.

Une fois encore, rien.

Elle n'avait pas répondu précédemment quand je lui avais montré la note et elle ne répondait pas cette fois non plus. Peut-être qu'elle ne détenait même pas Scarlett ?

Je réfléchis à mes options. La meilleure façon de reprendre le contrôle de la situation serait d'ignorer les instructions de la ravisseuse et d'attendre qu'elle nous contacte à nouveau. Si je n'avais pas été personnellement impliquée, ça aurait été mon choix. Mais je ne pouvais tout simplement pas prendre le risque de sacrifier Scarlett juste pour obtenir un certain degré de contrôle.

La seconde option était de suivre à la lettre les demandes de la ravisseuse, ce qui nous vaudrait une autre demande. C'était également hors de question.

Il fallait que je trouve une troisième option. Une négociation sans communication. Trouver un moyen de me ranger à ses demandes tout en lui faisant comprendre que ce n'était pas elle qui commandait tout.

— Tu as raison. Si les circonstances étaient normales, c'est vrai, dis-je. Mais je ne peux pas la contacter. Si nous attendons que ce soit elle qui le fasse, ce sera peut-être après qu'elle aura tranché la gorge de Scarlett. Il faut qu'on suive ses instructions, qu'on gagne du temps, et

qu'on trouve un moyen de déjouer ses plans.

Gabriel fronça les sourcils en réfléchissant à ce que je venais de dire.

— Bien. Allons au temple, alors !

***

Pendant que Gabriel conduisait le long de Threadneedle Street, j'utilisai son téléphone pour regarder des photos des environs du temple. Ça semblait être le centre d'une des zones les plus actives de la ville – du côté de Walbrook et de toutes les banques. Je n'avais vraiment pas la moindre idée d'où le sanglier pourrait venir.

— Peut-être que ce n'est pas littéralement un sanglier, suggéra Gabriel.

Ma bouche était sèche. Nous étions perdus.

— Tu sais comment on sacrifie un sanglier métaphorique ? Je suppose que ça ne se trouve pas dans les animaleries, les sangliers, hein ?

— Tu blagues ?

Mon cœur tambourina contre mes côtes.

— Non. Je suis tout bonnement désespérée.

Je sortis mon téléphone et regardai l'heure. Cinq heures sept. On n'avançait même pas, coincés dans les embouteillages londoniens. J'envisageai d'abandonner la voiture et de me rendre là-bas à travers les reflets, mais la simple idée de reprendre ce mode de locomotion me tordit l'estomac.

— Qu'est-ce qui se passe ? marmonna Gabriel en klaxonnant.

— C'est l'heure de sortie des bureaux.

— Oui, mais on est quasiment à l'arrêt.

Il prit son téléphone et le porta à son oreille.

— Allô, agent de police Taylor ? Threadneedle Street est

complètement bloquée. C'est comme ça depuis Bishopsgate. Est-ce qu'il y a eu un accident ou…

Gabriel s'interrompit, les yeux écarquillés.

— D'accord… Qui s'en occupe ? Wright ? Oui, merci.

Il raccrocha et se tourna vers moi.

— Un sanglier sauvage a été lâché à la station de métro Moorgate. Il y a deux blessés. Ils ont établi un barrage et vont amener un spécialiste pour l'abattre.

Je m'accrochai à son bras.

— Il faut qu'on arrive là-bas avant lui. On a *besoin* de ce sanglier, Gabriel.

— Oui.

Il hocha la tête. Il braqua le volant et klaxonna en faisant lentement monter son véhicule sur le trottoir. Il ignora les regards choqués des piétons. Nous sautâmes tous deux de voiture, et Gabriel tira son badge de sa poche et le montra alentour.

— Police ! hurla-t-il.

Alors que nous traversions le carrefour en courant, je lui demandai :

— Est-ce qu'on est encore loin ?

Il se déplaçait vite en contournant les voitures.

— Environ quinze minutes. Ou moins, si on est rapides.

Il colla le téléphone à son oreille à nouveau.

— Wright ? C'est l'inspecteur Stewart. Je remplace temporairement l'inspecteur en chef Wood… C'est ça. Oui, on m'a dit que vous vous occupiez de cette histoire d'animal sauvage…

Nous fonçâmes dans une allée étroite appelée Old Jewry et dévalâmes le trottoir exigu.

— Bougez de là ! hurlai-je à un groupe de piétons qui nous bloquaient le chemin.

Ils s'écartèrent, paniqués, et je fonçai en bousculant l'un d'eux, Gabriel sur mes traces. Un chapelet de récriminations et de soupirs nous suivit.

— Ne le laissez pas approcher de l'animal ! cria Gabriel. Non, c'est… Wright, écoutez-moi, ce n'est pas un sanglier ordinaire… Putain !

Il remit le téléphone dans sa poche.

— Le spécialiste est là, grinça-t-il. L'agent de police a dit qu'il avait déjà passé le barrage et que la situation était presque réglée.

— Est-ce qu'il va le tuer ? demandai-je, le souffle court.

— Je ne sais pas. Peut-être qu'ils veulent juste l'endormir. Ils pensent qu'il s'est échappé d'un zoo.

Je serrai les dents en espérant que le mépris des Anglais pour les flingues et la violence serait le plus fort. J'avais besoin que cet animal reste en vie.

Chapitre 17

Devant la station Moorgate, quatre voitures de police formaient un barrage avec au moins une douzaine de policiers. Ça semblait être une démonstration de force excessive pour un seul sanglier. Cela dit, traquer des cochons sauvages ne faisait probablement pas partie de la formation de base de la police de Londres. Je pouvais imaginer qu'un roi français du quinzième siècle savait s'y prendre pour ce genre de choses, mais ça ne faisait pas partie du manuel d'apprentissage du flic londonien classique.

Gabriel parvint néanmoins à avancer avec confiance en montrant son badge comme s'il savait parfaitement gérer les sangliers.

— Inspecteur Stewart, dit-il avec autorité. Où est le sergent Wright ?

— Juste là.

Un homme trapu au visage carré s'avança vers nous, la mine grave.

— Quelle est la situation, sergent ? demanda Gabriel.

Wright se gratta le menton.

— On a évacué la station, fermé le métro et envoyé le spécialiste il y a quinze minutes. Ça fait sept minutes qu'on n'a plus de nouvelles, mais les fléchettes qu'il a apportées ne fonctionnaient pas correctement. Il a dit qu'il remontait, alors je ne sais pas ce qu'il s'est passé.

Gabriel fronça les sourcils.

— Ne fonctionnaient pas correctement ? Il a dit pourquoi ?

— Non. Il devrait déjà être de retour, donc on doit envisager la possibilité qu'il ait été blessé par l'animal. Nous avons une équipe des AFO qui arrive. Ils abattront l'animal et sortiront le spécialiste.

L'AFO était un peu l'équivalent du SWAT4 aux États-Unis, et ils étaient les seuls policiers du Royaume-Uni à posséder des armes à feu.

— Cet animal doit rester vivant, sergent, insista Gabriel. Il est crucial que…

— Avec tout le respect que je vous dois, inspecteur Stewart, ce n'est pas votre unité et vous ne commandez pas cette patrouille. J'ai peut-être un blessé sous ma responsabilité et je dois le sortir de là. Ce sale cochon géant est incontrôlable, et je me fiche que ce soit un animal précieux pour le zoo, ou qu'il soit sur la liste des espèces en voie de disparition, ou même que ce soit l'animal de compagnie du Premier ministre. Cette chose a des défenses de la taille de votre bras. Il va…

— Sergent.

Je m'avançai en espérant que personne ne me reconnaîtrait. Je n'avais pas passé beaucoup de temps au sein de la police de Londres et de toute façon, j'étais très différente avec les cheveux roses.

— Je suis Fiona Tursten, la vétérinaire du zoo, me présentai-je en prenant mon meilleur accent britannique. Donnez-moi dix minutes. Je vais régler votre problème.

Il secoua la tête.

— Miss Tursten, je ne peux pas prendre le risque de…

— L'AFO n'arrivera peut-être pas à temps pour sauver votre spécialiste, continuai-je. Et sans armes, vous ne pouvez pas prendre le risque d'envoyer d'autres hommes. Je suis déjà là, moi.

Il fusilla Gabriel du regard.

— Inspecteur Stewart, j'espère qu'elle sait ce qu'elle fait.

Gabriel cligna des yeux.

— Miss Tursten est la meilleure dans son domaine. C'est pour ça que je l'ai appelée. Elle sait…

Il se racla la gorge.

— Elle sait calmer un sanglier.

Wright se tourna vers un de ses officiers, un grand type avec une moustache.

— Radio ! appela-t-il. C'est pour notre véto.

L'officier nous rejoignit et me passa la radio. Wright haussa un sourcil et me prévint :

— Dès que l'AFO arrive, je les envoie, et vous sortez, Tursten. Ne me le faites pas regretter.

— Bien sûr.

Wright se tourna et cria aux autres officiers :

— La véto descend !

Avec les yeux d'une douzaine d'officiers braqués sur moi, je traversai le barrage, Gabriel sur mes talons.

Le silence nous accueillit alors que nous descendions sous la lumière intermittente des néons. Une drôle d'énergie vibrait dans la station, et mes cheveux se dressèrent sur ma nuque. Je pouvais toujours entendre le crépitement de la radio et quelques cris lancés par les policiers à l'extérieur, mais à l'intérieur, il n'y avait rien que mes propres pas et le son indistinct de gouttes.

— Poursuivre un sanglier dans une station de métro, marmonna Gabriel. J'ai l'impression que ma vie est partie de travers à un moment donné.

— On est deux.

Je balayai des yeux les lieux désertés : les portiques, la cabine de vente de tickets.

Gabriel se tourna vers moi et sortit son portefeuille de sa poche.

— Colle-toi à moi pour franchir le portique.

Il posa son portefeuille sur le scanner. Le portique bipa et s'ouvrit, brisant le silence. Je me plaçai juste derrière Gabriel pour passer, plaquée contre son corps.

Nous montâmes dans l'obscurité le large escalier, et j'entendis un faible bruissement. Quelqu'un avait coupé l'électricité sur les quais.

— J'ai entendu quelque chose par là, dis-je en pointant la direction du doigt.

Alors que nous nous hâtions dans les escaliers, de faibles lueurs jaunes scintillèrent brièvement et, l'espace d'un instant, j'aperçus une

forme sombre étendue au bout du quai.

Gabriel sortit son téléphone pour l'utiliser comme une lampe de poche.

— Regarde, dit-il doucement.

Le faisceau de lumière blanche éclaira une silhouette immobile. Nous nous rapprochâmes, et je vis qu'il s'agissait d'un homme chauve, vêtu d'un pantalon noir et d'une veste en velours côtelé. À moins d'un mètre de lui se trouvait un long étui noir, probablement son pistolet à fléchettes. Une flaque de sang s'étalait tout autour de lui. Était-il mort ?

Gabriel s'agenouilla et posa deux doigts contre sa gorge.

— Il est vivant. Mais il faut agir vite.

La lumière se porta sur sa jambe, et j'aperçus le sang qui s'écoulait de sa blessure. Il me sembla voir un peu d'os. À voir son visage livide et sa jambe en charpie, je n'étais pas sûre qu'il survive. S'il ne recevait pas immédiatement de l'aide, il mourrait probablement d'une hémorragie en quelques minutes.

Mes doigts se crispèrent.

— Il faut qu'on fasse un garrot autour de sa jambe.

— Oui.

Gabriel se redressa.

— Trouve-moi du tissu et, de mon côté, je vais chercher quelque chose pour faire pression sur la blessure. Tu as de quoi t'éclairer ?

— Oui.

Gabriel partit, ses pas résonnant dans les galeries vides, et je sortis de mon sac une minuscule lampe de poche accrochée à mon porte-clés. Je posai le tout au sol pour éclairer l'homme, puis je m'agenouillai à côté de lui et pris le couteau maudit dans mon sac. Aussitôt, la lame se mit à chuchoter dans les profondeurs de mon esprit : *baigne-moi de sang*. J'ignorai sa jubilation macabre et attrapai la veste de l'homme. M'aidant du couteau, je tranchai une large bande de tissu.

Ce n'était pas évident parce que la lame était torse et qu'elle

coupait le velours de travers, faisant des fils tirés partout. Mais ça suffirait pour ce que j'avais besoin de faire. Je le tordis plusieurs fois pour former une corde artisanale. Tout en opérant, je tendais l'oreille, à l'affût des grognements d'un animal ou de bruits de pas. Si je ne faisais pas attention, à tout moment le sanglier pouvait sortir de l'ombre et charger pour m'éventrer.

Je me tournai vers la jambe de l'homme et plaçai le garrot juste sous son genou. Mes doigts furent aussitôt trempés de sang.

Je serrai fort la corde autour de la jambe, et ma peau se couvrit de chair de poule. Je venais d'entendre un reniflement quelque part dans la station, et un bruit de carrelage que des sabots piétinaient. Je déglutis, gagnant de l'énergie en consumant ma propre peur. Pour autant que je puisse en juger, le sanglier se tenait à l'angle d'une de ces galeries. J'essayai de garder un œil dans cette direction tout en m'activant.

Je serrai la corde aussi fort que possible. L'homme gémit, toujours inconscient. Des bruits de pas résonnèrent dans la station, et j'aperçus Gabriel qui revenait vers moi, tenant quelque chose à la main.

Je tendis le bras vers lui, et il me donna un morceau de bois qui ressemblait à un manche de balai cassé.

Je fis glisser le bâton entre la corde et la cuisse de l'homme et je repris mon couteau par terre.

— J'ai entendu le sanglier. Juste à l'angle, je crois.

Je levai les yeux vers Gabriel.

— Tu peux le faire tourner ? Je vais couper plus de tissu.

Pendant que Gabriel, agenouillé, faisait tourner le bâton, je me démenai avec le couteau pour arracher une autre bande de velours côtelé.

Gabriel augmenta la pression, et l'homme geignit. Puis mon compagnon tint fermement le bâton, et j'utilisai mon deuxième lambeau de tissu pour le bloquer dans cette position. Je remis le couteau dans mon sac.

Derrière l'angle, les grognements et les bruits de sabots du sanglier se faisaient plus marqués. Cette saleté était probablement en train de paniquer, coincée dans le noir, dans une station de métro. Comment

est-ce qu'il avait réussi à passer les portiques ?

Je me redressai et j'essuyai mes mains pleines de sang sur mon jean.

— Sors cet homme d'ici. Je m'occupe du sanglier.

Gabriel secoua la tête.

— Je ne peux pas te laisser…

— Il va mourir si on ne le soigne pas, Gabriel. Et j'ai besoin que tu ramènes ta voiture ici. Elle nous sera utile pour transporter le sanglier. Je peux me débrouiller toute seule avec un cochon.

En tout cas, je *pensais* en être capable. En cet instant, j'étais sous l'influence de ma propre peur et je ne savais pas jusqu'à quel point ma perception des choses était juste.

— Une fois que j'aurais attrapé le sanglier, il faut qu'on l'emmène au temple de Mithra le plus vite possible. Et je ne crois pas qu'on puisse le faire monter dans une voiture de police.

Dans la pénombre, je vis le dilemme qui se jouait sur le visage de Gabriel. Ce n'était pas dans sa nature de laisser un partenaire en danger, mais il savait que j'avais raison. S'il ne fournissait pas immédiatement une aide médicale à la victime, cet homme mourrait.

Enfin, Gabriel hocha la tête. Il prit l'homme par un bras et le souleva sur son épaule avec un grognement d'effort. Il fit un pas et faillit glisser dans la flaque de sang. Il reprit son équilibre et s'éloigna en laissant derrière lui un sillon d'empreintes sanglantes.

J'avançai jusqu'à l'étui noir et je l'ouvris en utilisant ma lampe de poche pour en éclairer le contenu. À l'intérieur, je trouvai un fusil, trois fléchettes, un flacon en plastique avec du liquide et une seringue. Le flacon contenait probablement du tranquillisant, et la seringue devait être utilisée pour remplir les fléchettes. En les portant à la lumière, je vis que le spécialiste les avait déjà préparées : elles étaient toutes remplies à moitié d'un liquide clair.

Dans la lumière basse, il me fallut une minute pour comprendre comment placer les fléchettes dans le fusil – une seule à la fois. Avec précaution, j'en glissai une à l'intérieur, puis je mis l'étui en bandoulière sur mon dos.

J'éteignis la lampe et la glissai dans mon sac. À moitié accroupie, je me déplaçai furtivement dans l'ombre vers l'endroit où je l'avais entendu grogner. J'abandonnai la lumière derrière moi. Lentement, avec la peur qui faisait crépiter mes terminaisons nerveuses, mes yeux commencèrent à s'habituer à l'obscurité. Si j'utilisais la lampe de poche, le sanglier risquait de me charger.

Je tournai à l'angle. Je sentais tout mon corps saturé d'adrénaline. Là, contre le mur en carrelage, je repérai une forme gigantesque qui émit un grondement sourd.

Quand les lumières se rallumèrent, le sang pulsa à mes oreilles. Un immense sanglier se tenait à cinq ou six mètres de moi, sa peau et sa fourrure étaient éburnées. Il était presque aussi grand que moi, avec des défenses, qui faisaient la taille de mes bras, mouchetées de sang. Ses yeux avaient le diamètre de balles de tennis, noirs comme l'ouverture d'une caverne.

Les lumières s'éteignirent à nouveau, et mon cœur tambourina contre mes côtes. J'essayai de distinguer à nouveau sa silhouette dans l'obscurité, mais mes yeux avaient du mal à s'adapter. Une voix cria dans la partie la plus primitive de mon cerveau : *fuis*. J'essayai de mobiliser tout mon calme en utilisant la formation que m'avait donnée le FBI. Avec la peur qui courait sur ma peau, je levai le fusil en un mouvement fluide et tirai.

J'avais visé parfaitement, et la fléchette toucha le sanglier à l'épaule – mais elle rebondit, comme si j'avais tiré sur un rocher. *Merde !* Comment se pouvait-il que la fléchette ait rebondi ? Peut-être que j'avais touché l'os.

Avec un grognement enragé, qui résonna dans tout mon corps, le sanglier chargea. Je me déportai en roulant au sol. J'étais déjà en train d'insérer la seconde fléchette dans le fusil, le cœur battant. Alors que je bataillais avec le fusil, j'entendis le sanglier faire demi-tour en grognant. Je plissai les yeux pour le voir dans le noir. Pour l'atteindre, il fallait que je tire dans une partie molle, comme son ventre.

Le sanglier grogna férocement, un son qui me retourna l'estomac. Je me tendis, prête à faire un roulé-boulé quand il chargerait. Mais au lieu de me foncer dessus, j'entendis ses pattes claquer contre la pierre, et un grondement sourd pendant qu'il passait devant moi en courant. L'espace d'une seconde, les lumières se rallumèrent, et j'en profitai pour tirer en visant son arrière-train, juste au moment où la lumière s'éteignit à nouveau. J'entendis la fléchette tomber au sol comme la

première fois. *Hein ?*

Je plissai les yeux pour y voir dans le noir, et ma peur à l'état pur m'aida à percer l'ombre. Dans l'obscurité presque complète, je vis le sanglier se retourner, ses yeux sombres brillants de rage. Ma bouche s'assécha, et je chargeai le fusil de la troisième et dernière fléchette. Il fallait que j'attende pour être sûre de ne pas manquer ma cible cette fois.

Je m'accroupis et fixai la silhouette sombre de la créature, mais je me sentais bizarre, et mes doigts étaient engourdis. J'avais l'étrange sensation qu'une chape de plomb pesait sur mon corps, mes mouvements étaient lents et laborieux. Je luttai pour garder les yeux sur le sanglier. Prise de panique, j'essayai de viser à nouveau, mais je me rendis compte que j'étais incapable de bouger les bras. C'était comme si une couche épaisse de métal les bloquait là où ils étaient.

— Ça va, Cassandra ? s'enquit une voix sur ma gauche.

Je ne pouvais pas tourner la tête, mais je connaissais cette voix.

— Alvin ? parvins-je à dire avec difficulté.

— Eh oui !

Il y avait une note de tristesse dans sa voix.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu n'as pas tenu ta promesse, dit-il. Je dois dire que ça me contrarie un peu.

Le sang cogna à mes oreilles. À travers les ténèbres, j'apercevais la lueur des yeux terrifiants du sanglier, prêt à m'éventrer.

— Est-ce qu'on peut en reparler plus tard ? demandai-je d'une voix pâteuse. J'ai besoin que tu m'aides…, il y a quelque chose qui ne va pas. J'ai l'impression d'être couverte de métal.

— Oui. Tu ne peux pas bouger. Je sais.

Je finis par comprendre.

— Tu étais censée demander à ton amie d'effacer mon nom de la base de données. Tu en as eu l'occasion et tu ne l'as pas fait. Mon nom est toujours dessus, non ?

Une goutte de sueur dégoulina sur mon front alors que je luttais pour bouger. Alvin avait complètement figé mon corps à l'exception de mes lèvres. Je n'avais pas tenu ma promesse et ça lui donnait un pouvoir sur moi. Le pouvoir de faire *ça*.

— Alvin, ce sanglier va me tuer si tu ne me libères pas !

— Le roi me tuera, moi, quand il apprendra ce que j'ai fait ! répliqua-t-il vivement.

Sous la chape de plomb qui pesait sur moi, la terreur plantait ses griffes dans ma colonne vertébrale.

— On peut trouver une solution ensemble. Ça ne t'avancera à rien si je meurs maintenant.

— Ah, désolé, mais si ! Grendel offre un sacré prix pour ta tête. Avec cet argent, je pourrai peut-être acheter le silence des technomanciens.

— Alvin !

Les sabots du sanglier claquèrent sur le sol, et l'écho de ses grognements furieux retentit alors qu'il chargeait.

Alvin renifla.

— Au revoir, Cassandra. Je t'aimais bien, tu sais.

— Alvin ! Donne-moi plus de temps ! J'enlèverai ton nom de cette liste ! Il me faut juste un peu plus de temps !

J'entendais le sanglier se rapprocher, il chargeait droit sur moi, et ses défenses étaient sur le point de m'empaler.

— Je t'en prie ! hurlai-je, désespérée.

De toutes mes forces, j'essayai de me soustraire au sort qui me bloquait. Soudain, un courant chaud inonda mon corps et fit fondre le métal qui m'enserrait. J'étais libre. Juste avant que le sanglier ne me percute, je roulai sur le côté, levai le fusil et tirai. Une fois de plus, j'entendis la fléchette rebondir sur son cuir et s'écraser au sol.

— Putain !

— Du fer ! cria Alvin. Il faut que tu utilises du fer !

Je balançai le fusil par terre et cherchai désespérément l'étui passé sur mon dos. Je l'effleurai des doigts et l'ouvris à la recherche d'autres fléchettes. Je ne voulais toujours pas attirer l'attention du sanglier en allumant ma lampe de poche.

Je n'y trouvai rien. Plus de fléchettes et pas de fer. Je cherchai la seringue à tâtons et la trempai dans le flacon de tranquillisant pour la remplir. Le souffle court, je plongeai la main dans mon sac à la recherche du couteau de fer tordu. Je le sortis et versai le liquide sur la lame. Les cris enragés du sanglier résonnaient dans le métro. L'espace d'une seconde, les lumières se rallumèrent, et je le vis charger.

La seringue dans la main gauche, le couteau dans la droite, j'essayai de prédire la trajectoire de la bête alors que les lumières s'éteignaient à nouveau.

Quand j'estimai que le sanglier se trouvait juste à côté de moi, je bondis sur le côté, à la manière d'un torero, et me tournai pour abattre mes deux mains en même temps. J'enfonçai le couteau dans son flanc et la seringue une fraction de seconde plus tard.

Le sanglier poussa un cri et rua avec fureur. Une douleur déchirante traversa ma jambe. Je ne la laissai pas m'atteindre et appuyai sur le piston de la seringue. Je transfusai une partie du produit dans le sang de la créature avant que ses mouvements furieux ne délogent à la fois la seringue et le couteau de mes mains tandis qu'il s'enfuyait sur le quai.

Je tombai en arrière en gémissant de douleur et j'agrippai ma cheville. Je sentais que ce n'était pas trop profond – pas jusqu'à l'os comme pour l'autre homme –, mais ça faisait un mal de chien.

— Putain !

Je serrai les dents en essayant de faire passer la douleur.

— C'est n'importe quoi.

Alvin s'accroupit à côté de moi, et ses doigts suivirent le contour de la blessure à ma cheville. Les lumières revinrent, et je le vis sortir une petite bouteille du revers de sa veste miteuse. Ses cheveux blonds tombaient devant ses yeux. La lumière fut coupée à nouveau, mais je le sentis verser un liquide froid sur la blessure. Toute la zone devint aussitôt insensible.

— Un analgésique, expliqua-t-il. C'est tout ce que je peux faire.

— Ce sanglier…

Je déglutis avec difficulté.

— Il est… magique ?

Au lieu de répondre, il poussa un lourd soupir.

— Bon sang, Cassandra, j'aurais dû me tenir loin de toi ! Je suis complètement fichu maintenant !

— Pourquoi ? demandai-je. Qu'est-ce…

— Deux jours ! dit-il.

Sa voix était déjà en train de s'éloigner.

— Tu as deux jours pour tenir ta promesse, ou c'est moi qui apporterai ta tête à Grendel.

J'entendis l'écho de ses pas. J'examinai ma jambe et je vis que je perdais toujours du sang, mais avec l'analgésique qu'Alvin m'avait administré, c'était gérable. Je sortis la lampe de poche de mon sac. Le sanglier étant blessé, j'avais moins peur qu'il charge.

Je dirigeai la lumière autour de moi à la recherche du couteau. Je le trouvai à un ou deux mètres, couvert du sang de l'animal, et je poussai un soupir de soulagement. Je l'empoignai en continuant à projeter le faisceau de lumière autour de moi dans la station de métro, le ventre serré.

Il ne me fallut que quelques secondes pour trouver l'animal. Il chargea à nouveau, mais cette fois ses mouvements étaient erratiques, et il trébuchait. À environ cinq mètres de moi, il tomba dans un dernier grognement, et ses yeux se fermèrent lentement. Dans mon sac, la radio était en train de hurler, et je me rendis soudain compte que ça faisait un moment que quelqu'un criait dedans. Je la sortis d'une main tremblante.

— C'est Cassan… euh… Tursten.

— Tursten ! beugla Wright. Pourquoi vous n'avez pas répondu tout à l'heure ? Sortez de là immédiatement. On envoie l'AFO.

— Pas la peine.

Flageolant sur mes jambes, je boitillai jusqu'au sanglier.

— Il est endormi. Envoyez-moi plutôt l'inspecteur Stewart et des gens pour le transporter.

4 L'AFO (Authorized Firearms Officers) et le SWAT (Special Weapon And Tactics) sont des forces spéciales équivalentes au Raid ou au GIGN en France.

Chapitre 18

Il fallut quatre personnes pour tirer le sanglier jusqu'à un ascenseur. Nous utilisâmes une civière qui grinçait sous son poids, et nous chargeâmes la créature à l'arrière de la voiture de Gabriel. Celui-ci leur avait expliqué qu'il fallait que je le ramène au zoo, et tant que nous débarrassions Wright de la bête, il semblait se ficher de ce que nous en faisions.

Pendant que Gabriel s'éloignait pour parler avec un secouriste, je m'effondrai sur le siège passager, la vitre baissée. Seule avec le sanglier endormi, je pressai ma cheville. Mon sang dégoulinait sur le tapis de la voiture. Tout autour, des lumières bleues et rouges se reflétaient sur les murs de pierre. J'essayai de m'imaginer à quoi pouvait ressembler un sacrifice de sanglier dans le centre de la City, avec des banquiers partout et à l'heure de pointe.

Gabriel revint en hâte vers moi et me mit un rouleau de gaze entre les mains.

— Allons-y.

Alors qu'il se glissait sur le siège conducteur, je bandai tant bien que mal ma cheville pour arrêter l'écoulement du sang. Lentement, Gabriel s'inséra dans le trafic et reprit la direction du temple de Mithra.

Quand nous arrivâmes dans Gresham Street, près de Guildhall et du bar fae, l'embouteillage avait commencé à se résorber. L'odeur du sang était lourde dans la voiture, à la fois à cause de ma cheville blessée et des coupures du sanglier dont la peau ivoire était tachée de marron. S'ajoutait à cela son odeur de bête sauvage si bien que j'en avais des nausées. Je surmontai mon dégoût. L'idée d'ajouter des vomissures à cette puanteur atroce m'horrifiait.

Gabriel se tourna vers moi.

— Comment ça va ?

— Ça va.

Je sortis une seringue et défis ma ceinture pour me tourner vers le

sanglier.

— Je vais m'assurer que ce truc ne se réveille pas.

Je tins la seringue au-dessus de son corps endormi. S'il remuait, il faudrait que je plante la seringue dans son dos et que je lui administre davantage de sédatifs en espérant qu'il ne me lacérerait pas entre-temps. Je ne voulais même pas réfléchir à ce qui arriverait s'il faisait une overdose. L'idée de faire du bouche-à-bouche à un sanglier me donnait envie de hurler à la mort.

Au bout de quelques instants à observer la bête, je remarquai une chaîne en métal autour de son cou.

— Il y a quelque chose sur ce sanglier, dis-je. Un collier.

— Tu peux regarder de plus près ?

J'essayai de le défaire, mais mes doigts couverts de sang étaient glissants.

— Non. J'essaierai de nouveau quand je me serai essuyé les mains. Je suppose que c'est notre coupable qui a mis ça là.

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre et reconnus le carrefour à côté de la station Bank. D'une façon ou d'une autre, on en revenait toujours à ce quartier. Gabriel tourna dans une rue large et se gara sur la piste cyclable. À notre droite se dressait une estrade de pierres. Dessus, une rambarde entourait un rectangle de cailloux qui faisait environ trente centimètres de hauteur. Des bâtiments modernes se dressaient derrière les ruines, et leurs façades de verre brillaient sous les lumières de la ville.

Je fronçai les sourcils devant les pierres irrégulières.

— C'est ça ?

Il défit sa ceinture et mit ses feux de détresse.

— Oui.

Je regardai l'heure. Six heures vingt-cinq. Nous avions vingt minutes devant nous. Amplement le temps de tuer un sanglier inanimé. Je mis la seringue dans mon sac et sortis de la voiture.

— Il n'y a pas d'autel ici. Juste un plateau avec des cailloux.

— Il y *avait* un autel.

Il désigna les pierres qui formaient une courbe près de nous.

— Il faut qu'on traîne cette bestiole là où il se trouvait à l'époque.

Un frisson d'angoisse parcourut ma colonne vertébrale.

— Et si on s'était trompés ?

Gabriel se pinça l'arête du nez.

— Je ne sais pas, Cassandra. Mais c'est la seule solution qu'on a, et l'heure tourne.

J'acquiesçai, le cœur serré. En toute hâte, j'ouvris la portière arrière, là où était étendu le sanglier.

Gabriel le saisit par les pattes arrière tandis que je poussai sa tête. Lentement, nous fîmes glisser l'énorme créature. Il laissa derrière lui des taches de sang visqueuses sur le siège de la voiture.

— Ne laisse pas sa tête heurter le sol ! grogna Gabriel.

— Combien de lois… on est en train de violer, là ? demandai-je en passant mes mains sous l'énorme tête de l'animal.

— Stationnement interdit, gronda-t-il. Cruauté envers les animaux.

Je tins fermement la tête au moment où le reste du corps basculait hors de la voiture et je faillis me faire une hernie. Avec difficulté, nous fîmes passer le sanglier sur le trottoir. Je tremblais sous le coup de l'effort. Une femme qui passait par là nous jeta un regard et continua à marcher avec à peine un haussement d'épaules. J'aimais les grandes villes.

— Un, deux…, trois ! compta Gabriel.

Nous soulevâmes le monstrueux sanglier et avançâmes tant bien que mal vers le plateau de pierres. Je n'avais jamais porté quelque chose d'aussi lourd de ma vie. Le sang se remit à colorer mon bandage, et la blessure me picota. J'espérais que l'analgésique d'Alvin n'était pas en train de se dissiper. Je pris de grandes inspirations, emplissant mon nez de l'odeur sauvage du sanglier tandis que nous hissions la créature en haut de la volée de marches.

Des passants en costume-cravate marchaient, au téléphone, avec à

peine un regard pour les deux personnes qui hissaient un sanglier endormi en haut des ruines d'un ancien temple romain. *Londres !*

Je grinçai des dents alors que nous arrivions devant la rambarde basse, qui nous séparait des fondations du temple. Nous aurions aisément pu l'enjamber, si nous n'avions pas eu à porter un sanglier.

— Prêt ? m'enquis-je, les dents serrées. Je vais passer par-dessus la barrière pendant qu'on le soulève.

C'était plus facile à dire qu'à faire.

Gabriel hocha la tête alors que nous soulevions le sanglier plus haut. Tandis que nous le maintenions à cette hauteur, j'enjambai la clôture en gémissant sous l'effort.

Je luttai et m'arc-boutai pour continuer à soulever l'animal tandis que Gabriel me rejoignait de l'autre côté de la barrière. Une fois cet obstacle franchi, nous n'avions plus qu'à le déposer sur les fondations du temple : juste à trente centimètres du sol. En grognant, Gabriel monta sur le temple, et je le suivis. Lentement, nous déposâmes le sanglier sur la surface de pierre lisse du temple, dans la douce incurvation qui marquait l'emplacement de l'autel.

Dès que l'énorme bête couleur d'ivoire toucha la surface du temple, le monde autour de nous vacilla.

Nous n'étions plus surplombés par des bâtiments de verre modernes, je ne voyais plus l'avenue. Au lieu de ça, nous nous tenions dans une salle en pierre, aux murs blancs et incurvés. Des mosaïques s'étendaient au sol et formaient des signes astrologiques. La lumière de la lune filtrait à travers un oculus situé au-dessus de nous et tombait sur l'autel dont la surface gravée était peinte de couleurs vives. Il y était représenté une scène de sacrifice : un homme au bonnet phrygien tranchait la gorge d'un taureau. Des calices d'argent étaient disposés à côté de bancs bas tout autour de nous.

— Putain de bordel ! marmonna Gabriel, bouche bée. Qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ?

— Je ne sais pas, dis-je.

Je n'avais toujours pas repris mon souffle.

— C'est de la magie. Je suppose que nous sommes au bon endroit.

Je pointai l'autel. Il était étroit et faisait environ un mètre vingt de hauteur. Ce n'était pas le genre de construction sur laquelle on pouvait mettre un sanglier.

— On n'a qu'à faire le sacrifice à côté de l'autel, je suppose.

— Il est quelle heure ? demanda Gabriel.

Je regardai, le cœur battant.

— Six heures quarante.

Merde, merde, merde !

— Quatre minutes.

Il s'essuya les mains sur son pantalon.

— Finissons-en.

Je plongeai la main dans mon sac et j'en sortis le couteau. Ses murmures pleins de jubilation résonnèrent dans ma tête. *Baigne-moi dans le sang des fae*.

Je crispai la mâchoire, résolue, et serrai le couteau plus fort. Je m'agenouillai dans l'espace étroit entre les bancs, là où le sanglier était blotti, et je posai la main sur sa tête en regardant sa poitrine se soulever et s'abaisser lentement.

— Je suis désolée, murmurai-je au sanglier alors que je rapprochai la lame de lui.

— Arrête !

Une voix profonde résonna dans le temple, et ma main se figea. Je pivotai sur mes talons, toujours accroupie.

— Roan, dis-je avec incrédulité.

Je tenais toujours le couteau contre le cou du sanglier.

Entièrement vêtu de noir, Roan se tenait à l'autre bout du temple devant une rangée de portes en chêne. Son épée était accrochée dans son dos. À ses côtés se dressait une très belle femme dont les cheveux roux tombaient en cascade sur une robe dorée. Il me fallut un moment pour la reconnaître : Elrine, l'amie de Roan.

— Comment vous êtes arrivés là ?

J'étais perdue.

— On a entendu parler d'un sanglier sauvage qui se baladait librement dans Londres.

Ses yeux verts me paralysèrent sur place.

— Quand on est arrivés là-bas, vous aviez déjà disparu. Mais il y avait suffisamment de sang pour qu'Elrine puisse vous pister.

C'était vrai, Elrine avait le pouvoir de suivre la trace de n'importe qui. Elle avait aidé Roan à retrouver le Rix en utilisant les organes de ses victimes.

— Éloigne ce couteau du Roi Ébor.

Je jetai un coup d'œil au sanglier.

— De quoi tu parles ? Le sanglier ?

— Ce n'est pas juste un sanglier, déclara Elrine d'une voix dégoûtée. C'est un fae. Le roi des anciens fae de la forêt de Hawkwood, pour tout dire. Malheureusement, tu n'as pas la moindre idée de ce que tu es en train de faire.

Le sanglier gronda, et ses pattes commencèrent à s'agiter. J'appuyai davantage le couteau contre son pelage.

— Je suis obligée. Le message de la ravisseuse…

— Cassandra.

La voix de Roan était d'une dureté nouvelle, et il tira son épée.

— Tu es un pion dans une guerre que tu ne comprends pas. Si tu le tues, tu briseras la paix fragile de Trinovantum.

Il n'allait quand même pas m'attaquer, si ? Peu importe, il fallait que je prenne le risque.

— Écoute, j'ai un plan…

Le sanglier grogna et remua de nouveau. Il fallait que je le fasse maintenant, ou bien je n'aurais plus ni le temps ni l'occasion de le faire. Mon cœur tambourinait contre mes côtes.

— Éloigne ce satané couteau de lui !

Roan serra son épée et la pointa vers moi.

— Écoute-moi. Ce n'est pas un sanglier. C'est un fae. Comme nous. En plus de tuer un roi, c'est un fae innocent que tu t'apprêtes à égorger.

— Baisse ta putain d'épée, s'exclama Gabriel. Il est six heures quarante-trois. On a une minute avant que Scarlett ne meure.

Roan l'ignora, refusant d'abaisser son épée. Ses yeux foraient des trous dans ma chair. Je me mordis la lèvre. Le sanglier émit un grognement paniqué et ses pattes tressautèrent.

— Six heures quarante-quatre, annonça Gabriel.

D'un coup rapide, je plongeai le couteau dans la patte arrière du sanglier. Il glapit et sursauta violemment. Le sang s'écoula de sa blessure et tomba sur le sol de pierre. Roan se précipita sur moi, mais j'avais déjà lâché le couteau.

— Voilà, dis-je en me redressant. Six heures quarante-quatre. J'ai tiré le sang du sanglier. C'était tout ce que la ravisseuse demandait. C'était tout ce que je comptais faire.

Roan me fixa, le regard empli d'une rage glaciale.

— Tu viens de frapper le roi des anciens fae avec un couteau.

Son regard balaya le corps du sanglier.

— Plus d'une fois.

— Est-ce que tu aurais agi différemment ? murmurai-je. S'il s'était agi d'Elrine ?

Au lieu de répondre, il passa devant moi et s'agenouilla aux côtés du sanglier. Il caressa sa fourrure et murmura dans la langue étrangement cadencée des fae.

Puis il remarqua la chaîne en métal autour de son cou. Il la toucha et siffla en retirant vivement ses doigts.

— Du fer. C'est pour ça qu'il ne s'est pas transformé.

— Je vais l'enlever, me hâtai-je de dire.

— C'est bien gentil, déclara Elrine d'une voix tranchante. Maintenant, tu l'aides après l'avoir poignardé avec du fer.

Je me débattis avec le fermoir jusqu'à ce que je parvienne à l'ouvrir. La chaîne en fer glissa au sol, et la magie jaillit de son corps.

Je reculai, bouche bée, tandis que le sanglier commençait à se transformer sous mes yeux, avec des sons qui évoquaient l'étirement de tendons et le claquement d'os. Le corps du sanglier s'allongea, sa fourrure d'ivoire rentra dans sa peau, ses défenses raccourcirent. Ses pattes arrière s'étendirent et son corps commença à se redresser. Des claquements résonnèrent dans la salle en pierre. Ils semblaient venir de son corps où les os se tordaient et changeaient de forme pour correspondre à son nouveau corps. Ça avait l'air… *douloureux*.

Enfin, un homme se tint devant nous et me contempla de haut. Deux défenses émergeaient de sa bouche, les seuls vestiges de son autre forme. Ses cheveux blonds et lisses lui arrivaient au menton et, si on faisait exception des défenses, son visage était presque beau. Une couronne de rameaux d'ifs était posée sur sa tête. Son dos était légèrement voûté sous son pourpoint noir et or. À son col était accrochée une broche en or représentant trois soleils. Un assortiment d'anneaux brillait à ses doigts. Il fit tourner la bague qui était à son auriculaire en me fixant d'un regard sombre, puissant et pénétrant. Des volutes de peur s'enroulèrent autour de mes intestins, et je jetai un regard nerveux à Gabriel, qui était en train de se décrocher la mâchoire.

Roan fit une révérence.

— Roi Ébor.

Mon regard tomba sur la jambe du roi, tachée de vermeil.

Le roi inclina la tête.

— Taranis. Connais-tu cette fortelle qui vient de me frapper avec du fer ?

— Oui. Mais il est plus important que nous sachions qui vous a passé cette chaîne. Avez-vous vu de qui il s'agissait ?

Il secoua la tête.

— Quelqu'un m'a surpris pendant mon sommeil dans la forêt de Hawkwood.

Il me fusilla à nouveau des yeux, et des ombres se formèrent dans son regard tandis qu'il me pointait du doigt.

— Qui est-*elle* ?

Devant la colère dans sa voix, mon cœur se serra d'angoisse.

— Je suis désolée de vous avoir blessé, dis-je en essayant de parler d'une voix claire.

J'avais failli trancher la gorge de cet homme.

— La personne qui vous a enlevé menace de tuer mon amie si je ne fais pas ce qu'elle veut.

— Roi Ébor, commença Roan en faisant une révérence. Elle n'est qu'un pion, une idiote. Elle n'est pas votre véritable ennemie.

Peut-être qu'il essayait de m'aider, mais ses paroles me firent mal. Il remit son épée dans son fourreau.

— Vous êtes blessé, Votre Grâce. Je vais vous aider à retourner à la forêt de Hawkwood.

Le roi retroussa les lèvres de dégoût et s'éloigna de moi. Les trois fae partirent vers les portes en chêne à l'autre bout du temple.

Avant de passer la porte, Roan me jeta un dernier regard, glacial. Entouré par Elrine et le roi, il sortit. Elrine ne m'accorda même pas un coup d'œil. Je n'étais qu'un pion et une idiote.

— C'est une tête de nœud, marmonna Gabriel avant de se tourner vers moi. Est-ce que ça va ?

Je souris faiblement.

— Non.

— Tu as pris un risque en ne tuant pas ce sanglier.

Je secouai la tête.

— Il faut qu'on montre à la ravisseuse qu'elle doit nous parler. Maintenant, elle sait que tant qu'elle ne nous parle pas face à face, elle ne contrôle pas tout. Et c'est ça qu'elle veut. Un contrôle total.

Il se passa la main dans les cheveux.

— Allez, viens, sortons de là.

Je poussai un soupir et me tournai pour rejoindre la porte, mais quelque chose attira mon regard dans l'angle de mon champ de vision. Je m'approchai et vis l'une des coupes en argent scintiller d'une image mouvante. Tétanisée, je la fixai, le cœur battant à toute allure. Comme la fois précédente, je ne sentais pas le reflet, je ne pouvais pas former de lien avec. Il appartenait à quelqu'un d'autre.

— Gabriel, soufflai-je en ramassant le calice.

Sur sa surface apparut une image de Scarlett, assise dans la même pièce que la dernière fois, juste sous le miroir, les mains liées et un bâillon dans la bouche. Mais cette fois, son pied gauche était nu. Quelque chose brillait dessous. Il me fallut un moment pour comprendre ce que c'était : un miroir rond.

J'essayai de noter le plus de détails possible, mais cette fois encore, la ravisseuse avait placé le miroir par lequel je regardais trop proche pour que je puisse voir grand-chose. Juste un sol de pierre et une pièce mal éclairée.

Soudain, une silhouette entra dans le reflet, à côté de Scarlett. Je ne pouvais voir son visage : un brouillard sombre flottait autour d'elle et obscurcissait ses traits, laissant à peine entrevoir son aspect. Au milieu de la brume, une de ses mains se matérialisa. Elle tenait un sécateur.

La femme se détourna de moi, et je vis Scarlett terrorisée à la vue de l'objet. Je n'avais jamais vu Scarlett avoir peur – et là, elle avait l'air *terrifiée* par cette femme.

— Gabriel, soufflai-je à nouveau.

Mon cœur s'était arrêté.

— Quelque chose de terrible va arriver.

Gabriel se pencha par-dessus mon épaule et regarda les images sur la surface argentée. Il me toucha le dos, comme pour essayer de m'apaiser.

Je serrai le calice de toutes mes forces, les paumes moites. J'essayai avec frénésie de créer un lien avec le reflet, de sauter dedans pour aider mon amie. Mais autant essayer de passer à travers un mur !

Je regardai la femme s'agenouiller à côté de Scarlett et attraper son

pied d'une main.

— Non, hurlai-je en m'étranglant.

— Ça va aller, Cassandra, me réconforta Gabriel.

Pourtant, au ton de sa voix, je savais qu'il mentait.

La femme ouvrit les lames courbes du sécateur autour d'un orteil de Scarlett. Une goutte de sang tomba sur le miroir sous son pied.

— Non ! criai-je au reflet.

La femme referma les cisailles d'un coup sec, et l'orteil de Scarlett tomba sur la surface du miroir dans un flot de sang. Scarlett renversa la tête en arrière et hurla silencieusement, les yeux écarquillés de douleur.

Le monde vacilla, et je trébuchai. Gabriel passa un bras autour de ma taille pour me stabiliser. Je tremblai, atterrée, et je sentis Gabriel essayer de me prendre le calice des mains. Je le repoussai rudement.

Une fureur chauffée à blanc courait dans mes veines.

— Je te trouverai, et je t'anéantirai. Je t'*anéantirai !*

Le visage enveloppé d'une brume sombre, la silhouette se tourna pour me regarder, même si le son ne passait pas à travers les miroirs. Puis elle tourna le regard vers le pied de Scarlett, qui saignait toujours abondamment sur le miroir. La silhouette toucha le miroir ensanglanté et trempa son doigt dans le liquide rouge.

Et il disparut. Le miroir était propre, sa surface étincelante. Une autre goutte tomba du moignon qui avait été l'orteil de Scarlett et éclaboussa la surface du miroir, avant de disparaître. Que s'était-il passé ?

Enfin, je compris ce qu'elle avait fait. La magie lui permettait de relier deux reflets et de faire passer des objets de l'un à l'autre.

Quelque part dans Londres, du sang coulait à travers une surface réfléchissante. Une flaque, une fenêtre, un rétroviseur, trempé du sang de Scarlett. Et la ravisseuse n'avait pas une seule goutte à nettoyer. Un travail propre et bien fait.

Gabriel me rattrapa quand mes genoux cédèrent sous moi. La surface du calice devint sombre et ne refléta plus que mon propre

visage horrifié. Paniquée, je cherchai Scarlett, la ravisseuse, cette pièce mal éclairée…, mais je ne vis plus rien.

— Je crois que la ravisseuse vient de nous faire comprendre ce qui arrive si on lui résiste.

Des larmes coulèrent sur mes joues.

— J'ai essayé, Gabriel. J'ai essayé de faire ce qu'il fallait. Et regarde ce qui vient de se passer.

— Viens.

Toujours en supportant mon poids, il fit un signe vers la porte.

— Il faut qu'on sorte de là.

Je fis quelques pas avant de sentir un liquide couler sur ma jambe. Je baissai les yeux et regardai sans comprendre la tache rouge qui souillait mon pantalon et le faisait coller à ma jambe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Gabriel.

Je touchai mon pantalon, puis contemplai mes doigts, en fronçant les sourcils devant le sang qui les maculait.

— Tu es blessée ? s'écria Gabriel.

— À la cheville, c'est tout, répondis-je sans comprendre.

Je remontai la trace de sang avec mes doigts jusqu'à ce que je touche le bas de mon sac.

Il était trempé.

Les mains tremblantes, je l'ouvris et regardai à l'intérieur.

Il était plein de sang, un de mes miroirs de poche gouttait, et tout à l'intérieur avait complètement rougi. Entre un paquet de chewing-gum détrempé de sang et mes clés, j'aperçus un petit orteil pâle.

Chapitre 19

Certaines images ne peuvent être oubliées, peu importe le temps qui passe ou vos efforts. Le souvenir de mon sac et du petit orteil de Scarlett à l'intérieur resterait gravé dans ma mémoire jusqu'au jour de ma mort. Il viendrait me hanter dans les moments de calme et dans mes cauchemars.

Je ne me rappelais pas comment nous étions revenus à la voiture, je ne me souvenais pas d'avoir vu les murs du temple disparaître autour de nous. J'étais vaguement consciente que Gabriel m'avait pris le sac des mains et l'avait mis dans le coffre de la voiture. De toute façon, je voulais éloigner cet accessoire devenu funeste le plus possible de moi.

Alors que nous revenions vers l'appartement de Gabriel, la seule image qui perçait le brouillard de l'horreur qui s'était emparée de moi était la vision discordante de gens en train de danser dans les rues. Alors que l'angoisse creusait un trou dans ma poitrine, toutes les deux ou trois rues, il y avait quelqu'un qui dansait avec un air d'extase. Probablement un flashmob idiot. La jubilation de ces gens était incongrue, car je l'associais au cri qui n'en finissait pas dans ma tête. Si l'orteil de Scarlett dans mon sac à main avait cet effet sur moi, quelle devait être sa terreur à elle en ce moment ? Je ne voulais même pas imaginer sa souffrance aux mains de cette démente.

Quand nous arrivâmes chez Gabriel, je fonçai dans la chambre d'amis et retirai mes vêtements en sang et les mis à la poubelle. J'essayai de me vider l'esprit tandis que j'allais dans la salle de bains et que j'ouvrais l'eau. La salle de bains se remplit de buée. Les traces de sang du premier message de la ravisseuse tachaient toujours le miroir, et j'essayai de ne pas regarder dans cette direction. Si je voulais récupérer Scarlett, il fallait que je garde le contrôle de mes émotions.

Je me glissai sous la douche brûlante et laissai l'eau envelopper ma peau. Le sang et l'eau se mêlèrent sur la faïence, et je me frictionnai avec ardeur. J'en ressortis au bout de quelques minutes et je me séchai en tenant mon regard loin du miroir sanglant.

Au moins, j'avais la preuve que Scarlett était vivante. Et qu'elle était aux mains de cette femme.

Nue, je repassai dans la chambre d'amis et j'enfilai des sous-vêtements propres, que je trouvai dans la pile de vêtements sur mon lit, et une robe d'été noire. Les mains tremblantes, je hissai la valise sur le lit, l'ouvris, et y entassai en hâte tout ce que je possédais. Des larmes brûlantes coulèrent sur mes joues, et je serrai les dents en essayant de garder les idées claires.

Ma meilleure amie avait été mutilée à cause de moi. Je refusais que Gabriel devienne, lui aussi, la cible de la CIA ou des fae par ma faute. Il en avait déjà assez fait, et il était temps que je m'en aille. J'étais un agent du FBI et je pouvais trouver une solution pour libérer Scarlett toute seule.

Il me fallut un temps ridiculement court pour empaqueter mes possessions. Une fois que j'eus tout casé dans ma petite valise, je la soulevai du lit et passai dans le salon.

Gabriel était assis sur le canapé, penché au-dessus de sa table basse. Pendant que j'étais sous la douche, il avait nettoyé le contenu de mon sac et avait tout mis à sécher sur une serviette.

— J'ai nettoyé ce que j'ai pu, dit-il avec un air d'excuse. Et, euh…, j'ai mis son…

Il se racla la gorge.

— Dans de la glace.

Je hochai la tête, hébétée. Je me demandais si nous la récupérerions à temps pour que ça serve à quelque chose.

— Je m'en vais, murmurai-je. Je ne peux pas rester ici. La CIA me cherche, et ils vont trouver qu'il y a un lien entre nous.

— Et si la ravisseuse te contacte ici ?

Je secouai la tête.

— Elle sait comment me trouver. Il y a des miroirs partout. Merci pour tout ce que tu as fait.

Je marchai jusqu'à la table et y ramassai mon porte-monnaie et mes clés que j'introduisis dans la poche de ma valise.

J'hésitai en regardant le couteau.

— Tu l'as touché ? demandai-je.

Gabriel secoua la tête.

— J'ai mis des gants. Et même avec ça, j'ai senti sa… voix. Pourquoi tu le gardes ?

— Je ne sais pas.

Je ramassai le couteau. Aussitôt, il commença à murmurer à l'intérieur de mon crâne. *Putain ! Sale putain de pixie !*

J'ignorai sa voix et le glissai aussi dans la poche de la valise. Puis je pris le reste de mes possessions en laissant le téléphone et les miroirs sur la serviette.

— Tu peux jeter tout le reste. On ferait sans doute mieux de se débarrasser du téléphone. Je n'ai pas besoin que la CIA me retrouve.

— C'est quoi ton plan ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas de plan.

— Cassandra…

— Merci pour ton aide, Gabriel.

Il se leva, les yeux brillants de tristesse.

— Je vais te conduire à un hôtel.

Je secouai la tête.

— Il ne vaut mieux pas.

— Tu n'es pas en état d'être toute seule maintenant. Je t'emmène.

Je le regardai avec fatigue. Il se trompait. Il pensait que j'étais en train de m'effondrer. Peut-être que c'était vrai, un peu. J'avais entendu dire que le corps humain était composé à quatre-vingt-dix pour cent d'eau, ce qui me paraissait impossible. Mais en cet instant, j'étais composée à quatre-vingt-dix pour cent de chagrin.

Sous tout ça, quelque chose d'autre commençait à bouillonner.

Une rage incandescente.

Je la sentais monter, consciente qu'il faudrait quelques heures pour qu'elle devienne un véritable volcan de fureur. J'attendrais. J'avais

besoin de cette rage.

— Très bien. Conduis-moi à un hôtel. Au moins à quelques kilomètres d'ici.

Il hocha la tête et me prit la valise des mains. Un parfait gentleman. Je le suivis dans les escaliers, infiniment reconnaissante de sa présence dans ma vie. En bas, il ouvrit la portière arrière de sa voiture et déposa mon sac sur la banquette. Je me laissai tomber sur le siège passager, rompue de fatigue.

Alors que mes pensées s'égaraient, frémissantes de colère, Gabriel démarra et s'engagea dans les rues sombres de l'est de Londres. Je regardai par la fenêtre en sentant la colère se mettre à bouillir lentement dans mes veines. Je la sentais déjà dans ma mâchoire crispée et contre mes dents qui grinçaient. Mon dentiste disait que je finirais par réduire mes dents en poussière. En cet instant, ça semblait possible.

Alors que nous prenions Bethnal Green Road, je regardai par la fenêtre et j'avisai une foule en train de danser. Cette fois, je les observai de plus près, et mon pouls s'accéléra. Ce que j'avais pris tout à l'heure pour une mine extatique n'était pas cela du tout. Leurs bouches étaient grandes ouvertes. Mais ils ne souriaient pas, ils grimaçaient. Leurs mouvements étaient étrangement saccadés et leurs visages luisaient d'une pellicule de sueur.

Leurs têtes pendaient mollement, et ils avaient un regard hanté. Une des danseuses était une vieille dame. Elle s'agitait et se tortillait sur place, le visage douloureux. Des larmes coulaient sur ses joues.

— C'est quoi ce délire ? s'enquit Gabriel.

— Tu vois ce que je vois ? demandai-je.

— Oui.

Il ralentit, et nous passâmes au pas le long du trottoir.

— Je croyais qu'ils dansaient. Mais on dirait… un maléfice ou quelque chose comme ça, non ?

— Oui.

Je pris une inspiration tremblante.

— Et ça affecte probablement les humains, alors je ne ralentirais pas trop à ta place.

Nous continuâmes à rouler en silence. En dépit de mon avertissement, Gabriel s'arrêta deux fois pour demander à des danseurs s'ils avaient besoin d'aide. Il n'eut pas de réponse. Quand il s'approchait des danseurs, je sentais la peur panique qui émanait d'eux et qui embrasait mon corps de pouvoir. Je m'en abreuvai sans hésiter. Je me sentais vaguement coupable de me nourrir de leur terreur, mais j'aurais besoin de toute la puissance que je pouvais obtenir pour sauver ma meilleure amie.

***

La jolie réceptionniste brune du *Hilton* de Tower Bridge me trouva une chambre pour une personne. À ce stade, je n'avais pas la moindre idée de la somme que je devais à Gabriel, mais dès que j'aurais à nouveau accès à mon compte en banque, je le rembourserais, avec les intérêts. Pendant que je m'enregistrais, son téléphone sonna, et il sortit pour prendre l'appel. Quelqu'un devait l'avoir contacté pour le mettre au courant de ce qui se passait dans la rue.

La réceptionniste me tendit une carte magnétique, et je fis rouler ma valise vers l'ascenseur. Alors qu'il m'emmenait vers le troisième étage, je fermai les yeux, le corps vibrant de toute cette énergie que j'avais absorbée. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, et je passai devant quelques portes dans le couloir aux murs blancs. Arrivée à la chambre 303, j'insérai ma clé magnétique et fus récompensée par un bip aigu.

À peine avais-je ouvert la porte et allumé que je vis le message de la ravisseuse, qui m'attendait déjà sur la psyché de la chambre.

Je le fixai avec horreur, le cœur battant à toute allure, et je refermai aussitôt la porte derrière moi. Je lus le texte et j'en compris le sens basique presque aussitôt. Je n'avais toujours pas de téléphone, alors, à la place, je pris un stylo et du papier sur la table de nuit et le recopiai à la hâte. Le plus vite possible, je me précipitai dans la salle de bains et j'y pris une petite serviette. Je la passai sous l'eau et retournai rapidement dans la chambre pour nettoyer le message sur le miroir avant que Gabriel n'arrive.

J'en avais effacé la moitié quand un coup frappé à la porte m'interrompit.

— Cassandra ?

C'était la voix de Gabriel.

— Une seconde ! criai-je, paniquée. Je suis dans la salle de bains !

À toute allure, je finis d'essuyer le miroir et cachai la serviette tachée de sang dans le placard sous le lavabo. Je courus à la porte et l'ouvris en barrant l'entrée de mon corps.

Gabriel se tenait sur le seuil, l'inquiétude gravée sur ses traits.

— Tout va bien ? Tu as toujours l'air secouée.

— Ça va aller, dis-je.

— Bon. J'ai reçu un appel du commissariat. Il y a une réunion à propos des derniers événements. Les danseurs. Je crois que c'est peut-être un nouvel attentat. Les équipes de la police scientifique sont en train de débattre pour savoir si c'est une toxine dérivée d'une arme chimique, ou bien un phénomène d'hystérie collective.

— Et tu penses que c'est un autre attentat des fae, comme les explosions ?

— Ça ne serait pas la première fois. À Strasbourg, au seizième siècle, l'épidémie dansante a tué des centaines de personnes. À l'époque, ils ont accusé les *fées*.

Je hochai la tête, ça me disait quelque chose. Nous en avions parlé dans un de mes cours de psychiatrie.

— La science moderne attribue ça à une hystérie collective ou à des champignons hallucinogènes. La même théorie à la con à propos de l'ergot de seigle qui est aussi censée expliquer les procès de Salem.

— Et le débat fait toujours rage, mais toi et moi, on sait ce qu'il en est. Je suppose que tu ne vois pas quel est le but de tout ça.

Je secouai la tête.

— Instiller la terreur. Quelqu'un doit s'en nourrir, je suppose.

Enfin, quelqu'un d'autre que moi.

Il hocha lentement la tête en y réfléchissant.

— D'accord. Il faut que j'y aille. Tu me tiendras au courant quand la ravisseuse reprendra contact, hein ?

— Bien sûr, dis-je en mentant effrontément. Si tu as besoin de moi, appelle la réception et demande ma chambre. Je vais reprendre un téléphone portable le plus vite possible.

Il hocha la tête et m'observa de ses yeux noisette. Puis, à ma grande surprise, il me serra dans ses bras. Je me laissai aller contre lui, j'inspirai son odeur de propre et écoutai le rythme de son cœur.

— Ce n'était pas ta faute, murmura-t-il.

— Je sais, admis-je.

Sur un dernier regard, il se détourna et partit. Je le regardai marcher jusqu'à l'ascenseur. Une larme coula sur ma joue, et je l'essuyai en retournant dans la chambre.

Je regardai autour de moi : les murs blancs et propres, l'énorme couette blanche. Mon regard tomba sur le papier où j'avais écrit le message. Cette rage à l'état pur brûlait en moi, faisait tourner mes méninges à toute allure et m'emplissait d'un désir de vengeance.

Et avec cette rage bouillonnante en moi, un plan commença à se former dans mon esprit.

Mais quand bien même je parviendrais à le mener à bien, j'avais besoin de plus de temps, ce qui voulait dire qu'il fallait que j'effectue la prochaine tâche.

Et il n'y avait pas moyen que Gabriel se trouve mêlé à cette nouvelle mission.

Chapitre 20

L'obscurité m'entourait alors que je levais les yeux sur la tour de Londres, ces murs de pierre brute qui se dressaient là depuis presque mille ans. Une forteresse avec quatre tours se tenait au centre : la Tour blanche, la partie la plus ancienne. Ceignant la Tour blanche s'élevaient deux murailles concentriques. Il était trois heures du matin, et il n'y avait presque personne dans le coin à une heure pareille.

Les murs de la Tour se dressaient de toute leur hauteur au-dessus de la Tamise, éclairés de lumière blanche. Je marchai sur la promenade le long de la rivière pour choisir mon point d'entrée avec soin. J'étais tout de noir vêtue, avec un grand sac à dos presque vide. Je me tenais juste devant la porte des Traîtres : le tunnel qui menait à la rivière en passant sous les murs de la Tour et par lequel des reines terrifiées avaient jadis été conduites à des bateaux qui les emmenaient vers le lieu de leur exécution.

Mon corps pulsait d'énergie tandis que j'avisais les murs de pierre. Des vagues de peur flottaient dans l'air : l'épidémie dansante terrifiait Londres. Sur le trajet, je m'étais attardée dans l'ombre à côté de certains des danseurs, me nourrissant de leur terreur. Je n'en étais pas fière, mais j'étais pleine d'énergie désormais.

Le message avait été plus clair que les précédents, ou peut-être que je commençais à m'habituer au style de la ravisseuse. Cette fois, je n'avais pas eu besoin de Gabriel pour m'aider à le déchiffrer.

Six oiseaux pour une chanson,

Des corbeaux dans une tour,

La liberté, ses beaux atours,

Scarlett est la rançon.

Par la porte de pierre, dérobe

Les oiseaux pour leur revanche,

Prisonniers de la Colline blanche.

Tu auras jusqu'à l'aube.

Après avoir passé des heures innombrables à écouter Scarlett me narrer l'histoire de Londres, je savais tout sur les corbeaux. Ils étaient censés garder la ville et si jamais ils s'échappaient de la Tour, des événements terribles arriveraient. Cependant, considérant qu'à l'heure actuelle, la ville était dévastée par les fae, je n'avais guère foi dans leur capacité à prévenir les désastres.

Toutefois, avant de quitter l'hôtel, je m'étais connectée sur un des ordinateurs du hall et j'avais fait une recherche Google sur les corbeaux de la Tour. D'après la légende, un roi britannique nommé Bendigeidfran avait ordonné à ses hommes de le décapiter. Ensuite, ils l'avaient enterré sous White Hill, la Colline blanche, là où la Tour se dressait désormais, comme un monument chargé de sortilèges propres à faire fuir les ennemis. On connaissait ce souverain aussi sous le nom de Bran, qui signifiait « corbeau ». D'autres légendes décrivaient les corbeaux qui volaient vers la Tour après les exécutions, attirés par l'odeur de pourriture des corps des ennemis de la Couronne. Malheureusement, rien de tout cela n'allait m'aider à trouver un moyen de m'introduire dans la Tour et de faire s'échapper un certain nombre de corbeaux sans que les gardiens s'en aperçoivent.

J'avais jusqu'à l'aube pour les faire sortir et cette fois, je travaillerais seule.

Gabriel s'était déjà rendu coupable de complicité quand je m'étais fait passer pour une gardienne de zoo auprès de la police de Londres, mais lui demander de détourner le regard pendant que je m'introduisais dans la tour de Londres pour y dérober quelque chose, c'était une autre affaire. Pour tout dire, c'était probablement un acte de trahison, et il ne m'aurait jamais laissée faire s'il avait été au courant.

La sécurité de la tour de Londres n'était pas une mince affaire, car c'était là que se trouvaient les joyaux de la Couronne. Heureusement pour moi, cela voulait dire que les corbeaux ne bénéficiaient pas d'une attention extrême de la part des gardes. Quelle sorte de désaxé aurait voulu voler quelques corbeaux ?

Pour autant que je puisse en juger, il n'y avait pas de système d'alarme perfectionné pour protéger la pelouse autour de la Tour, là où se trouvait la colonie d'oiseaux. Il fallait juste que j'évite la cinquantaine de gardes qui patrouillaient sur les lieux avec des armes automatiques. Oh ! Et il fallait que j'escalade les murs de la Tour, qui avaient été construits pour repousser des armées entières au Moyen Âge.

Mon premier problème se présentait sous la forme d'une lumière blanche et vive qui illuminait tout le mur extérieur. Dans mon sac, j'avais une corde et un grappin que j'étais allée chercher dans un magasin de sport d'extérieur. Mais il me faudrait quelques minutes pour escalader le mur et, pendant ce temps, je serais très, très visible pour quiconque passerait par là, ainsi que pour les bateaux sur la Tamise. Bien sûr, il n'y avait pas grand-monde à cette heure-ci, mais je ne pouvais pas prendre le risque.

Personne ne me verrait en bas des douves, en revanche. Dans l'ombre, je me glissai le long du flanc sud où je trouvai une douve peu profonde et sèche. Je regardai furtivement autour de moi pour m'assurer que personne ne me voyait. Je n'aperçus que des ombres. Avec précaution, j'escaladai les grilles en fer, qui se dressaient le long des douves pour éviter que les visiteurs ne tombent dedans, et je sautai d'environ trois mètres pour atterrir dans l'herbe moelleuse.

De là, je marchai jusqu'au mur afin de trouver ce que je cherchais. Le coin sud-est de la Tour était plongé dans l'ombre : un bon endroit pour commencer à escalader sans être vue.

Le cœur battant, je sortis le grappin et la corde de mon sac à dos. Je m'assurai que la corde n'était pas bloquée et je fixai mon regard sur un point en haut du mur. Je lançai le grappin, tous les sens à l'affût.

Il frappa le mur dans un bruit métallique douloureusement audible. J'attendis quelques secondes, le cœur au bord des lèvres, pour voir si quiconque venait vérifier ce qui se passait. En prenant une grande inspiration, je saisis la corde à nouveau, et commençai à monter en rappel.

Sur le mur, je me sentis complètement vulnérable. En dépit de l'ombre et de mes vêtements sombres, j'étais sûre que j'allais me faire repérer. Tandis que je me hissais à la force des bras, j'attendais le cri inévitable « Au voleur ! » ou « Arrêtez-vous ! », mais rien ne vint. Enfin, j'atteignis le haut du mur et me hissai par-dessus le rebord pour me tenir sur le chemin de ronde, un large passage de pierre avec un

mur de chaque côté. Je m'accroupis pour progresser en jetant des coups d'œil par-dessus le bord de temps en temps jusqu'à ce que je trouve un endroit du mur où je puisse plus facilement descendre sans corde. Je me hissai par-dessus en utilisant les interstices dans les pierres, les doigts blanchis par l'effort. Sans l'énergie qui pulsait dans mes os, je doutais que j'eusse pu réussir une chose pareille. Mais j'étais galvanisée par la terreur de la ville, et il me semblait que j'aurais pu faire n'importe quoi. En bas du mur, je m'accroupis dans une zone baignée d'ombres et j'aperçus mon premier garde en train de patrouiller. Il était grand, musclé, et il se déplaçait de façon alerte. Je retins mon souffle alors qu'il passait devant moi, ses pas lents et mesurés claquant sur le sol de pierre. Une fois qu'il eut tourné à l'angle, je quittai ma cachette et me faufilai à travers les ombres.

La colonie d'oiseaux se trouvait dans la cour intérieure, et il fallait que je passe le deuxième mur pour y parvenir. Il me fallut un moment pour trouver le bon endroit, et je dus à nouveau me blottir dans la pénombre tandis qu'un garde patrouillait à côté de moi. Quand je commençai à escalader le deuxième mur, j'étais si chargée d'adrénaline que je craignais de faire une crise cardiaque.

Je montai sur le deuxième mur sans corde, j'avais trop peur du bruit retentissant que ferait le grappin. Je parvins à trouver un tuyau, qui me fournit un support pour un moment, et ensuite, je n'eus plus que les prises peu profondes entre les pierres pour me hisser en haut du mur raide.

Depuis le second chemin de ronde, il ne me fallut que quelques minutes pour arriver dans la cour intérieure. Je repérai enfin la volière : des cages en métal noir appuyées contre un mur de pierres avec de larges alcôves pour les corbeaux.

Je traversai la pelouse, submergée par une incrédulité émerveillée. J'avais réussi à m'introduire illégalement dans la cour intérieure de la tour de Londres.

— Stop !

Une voix bourrue perça le silence, et j'entendis le déclic de la sécurité d'un pistolet qu'on levait.

Chapitre 21

Je me figeai, au désespoir. La volière n'était qu'à quelques mètres de là, mais elle aurait aussi bien pu être à des kilomètres que ça n'eût pas été pire.

— Tournez-vous. Lentement.

Je lui obéis en essayant de garder mon visage aussi neutre que possible alors que je faisais face au hallebardier à la barbe grise. Mes yeux se portèrent sur son pistolet : un SA80. S'il appuyait sur la gâchette, il n'y aurait plus de Cassandra pour sauver Scarlett. L'homme qui tenait le pistolet portait l'uniforme bleu sombre brodé de rouge des hallebardiers de la Garde royale : un *Beefeater*, mais sans le chapeau. Peut-être qu'il ne le portait pas la nuit. Ou peut-être qu'il ne voulait pas le tacher de sang en me tirant dessus. Ses yeux sombres et attentifs brillaient dans l'obscurité et me transperçaient.

Je levai les mains et pris un accent britannique.

— Ne tirez pas. Je suis du MI6. Je vais sortir mes papiers en faisant très attention.

Il leva son pistolet juste un peu, assez pour me faire comprendre qu'il ne plaisantait pas. À la vitesse d'un escargot, je portai la main à mon col et très, très doucement, je la plongeai dans mon décolleté.

Le garde écarquilla les yeux quand il vit le cristal d'Alvin suspendu autour de mon cou. Alvin avait dit que le pendentif forcerait un humain à suivre mes ordres – le bijou devait avoir des pouvoirs hypnotiques. Est-ce que ça suffirait pour que cet homme abaisse son arme ?

— D'accord, repris-je. Maintenant, si je vous dis…

— Oh, bonté divine ! hoqueta-t-il, les yeux écarquillés.

Ça semblait fonctionner, alors je maintins le pendentif en l'air.

— Très bien. Ce que je veux que vous fassiez…

— Je ne suis pas digne.

— Je… Quoi ?

Il baissa les yeux.

— Je vous en prie, ne me foudroyez pas.

— Eh bien, c'est vous qui tenez le pistolet.

— Excusez-moi, Déesse.

Il abaissa aussitôt son arme.

— Je ne voulais pas vous manquer de respect.

Je le fixai, à court de mots.

— Je suis un misérable.

Il fixa le sol.

— Je n'ai jamais vraiment cru dans le pouvoir des dieux. J'étais un idiot !

Je déglutis. Je ne m'étais pas vraiment attendue à ce que le pendentif fonctionne ainsi.

— Vous pensez que je suis un dieu ?

— Penser ? Non, Déesse.

Il serra sa main contre son cœur.

— Je *crois !* Je le sais au plus profond de moi. Souhaitez-vous que j'appelle les autres hommes de la Tour pour qu'ils soient touchés par votre grâce ?

Je levai la main.

— Non ! Ça va comme ça. Vous suffisez amplement. Et maintenant, j'ai des trucs de dieux à faire, là, dans la volière.

— Bien sûr.

Il fit une profonde révérence.

Je traversai la pelouse, mes méninges tournant à toute allure. Je n'arrivais pas à croire qu'Alvin avait voulu me faire utiliser ça sur Scarlett. Alors que je me rapprochais des cages, j'entendis des bruits

de pas derrière moi et je me tournai. Le hallebardier me suivait. Je fronçai les sourcils.

— Vous perturbez mon travail divin.

— Pardon !

Il baissa la tête.

— Puis-je vous être utile ?

— Vous avez les clés des volières ?

— Bien sûr.

— Et de la porte ?

— Oui, ma Dame de la Divine Terreur.

Je plissai le nez à ce surnom.

— Attendez là, d'accord ?

— Bien sûr, Ô Grande courroucée.

— Ne faites pas de bruit, *merci*. Est-ce qu'il y a d'autres gardes qui risquent de venir ici ?

— Je suis le seul en poste ici jusqu'à six heures, Maîtresse de l'Effroi, Mère de la Mort.

À l'évidence, il racontait n'importe quoi, et pourtant ses mots firent courir une décharge de peur le long de ma colonne vertébrale. Des souvenirs enfouis, loin sous la surface de mon esprit, commencèrent à s'agiter, le martèlement enfiévré de vilenies sombres et souterraines. Je les enfermai à double tour, les refoulant loin en moi.

— Si tu n'arrêtes pas avec les surnoms, je te foudroie, c'est sûr. Tais-toi un peu. J'ai besoin de faire un truc.

Si Scarlett avait été là, elle aurait été morte de rire. Elle aurait probablement demandé au hallebardier d'inventer un hymne en mon honneur. Dès que je la retrouverais, je lui raconterais tout.

Je fouillai dans mon sac et y trouvai les raisins secs que j'avais préparés tout à l'heure. Je les jetai à travers les barreaux de la volière en passant d'une cage à l'autre. Je tapai sur les barreaux en métal

pour réveiller les corbeaux, et ils se mirent à croasser et à venir picorer les raisins.

— Louée soit la Déesse qui nourrit les oiseaux affamés, murmura l'homme pour lui-même en se balançant.

— Ils ne sont pas affamés, marmonnai-je.

— Alors pourquoi…, pardonnez-moi, je ne voulais pas remettre en question votre volonté divine.

— Ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas.

Je pouvais être une déesse bienveillante, qui partageait sa sagesse avec ses fidèles…, son fidèle.

— Tu as déjà lu *Danny, champion du monde* ?

— Non, Déesse.

— C'est un super bouquin. De Roald Dahl.

Il hocha la tête avec enthousiasme.

— Ce sera désormais un texte sacré.

J'y réfléchis. On pouvait faire pire en matière de textes sacrés.

— Si tu veux. Eh bien, dans ce livre, le héros met des somnifères dans les raisins secs pour endormir tous les faisans de la forêt.

— Pourquoi ? Si j'ose vous poser la question, Ô Glorieuse…

— Parce que…, en fait, je ne me rappelle plus. Mais c'est un bon livre. Et je suis bien contente de l'avoir lu.

Un des corbeaux refusait de partager. Je le regardai, agacée, et donnai un coup dans les barreaux près de sa tête. Il me regarda.

— Croâ ! Jamais plus !

Je reculai vivement.

— Il parle !

— Oui, Déesse. Avec de la patience, les corbeaux peuvent apprendre à très bien parler. C'est moi qui leur apprends.

Il siffla et me fixa.

— Déesse ! Croâ ! Jamais plus, Déesse !

— Bonjour, dis-je. Mange tes raisins.

— Croâ ! Les ténèbres et rien de plus5. Croâ !

— Alors, vous lui avez appris du Poe.

— Poe, et d'autres…

Il n'acheva pas sa phrase.

— Croâ ! Il releva le bord de ma robe !

Je pris une grande inspiration.

— De la romance ?

Le hallebardier hocha la tête.

— Merveilleux, dis-je. Comment il s'appelle ?

— Odin.

— Bien sûr. Odin, mange tes raisins.

— Croâ ! Ses lèvres enfiévrées s'emparèrent des miennes. Jamais plus !

— *Emportée par le capitaine*, expliqua l'homme. Un très mauvais livre.

— Chut…, regarde.

Je désignai un des corbeaux qui vacillait sur son perchoir. Soudain, il tomba évanoui. Je poussai un long soupir. J'espérais qu'il s'était endormi et qu'il n'était pas mort d'une overdose. J'avais mis une goutte de tranquillisant dans chaque raisin, mais je ne savais pas combien il en fallait pour agir sur un corbeau.

— Croâ ! Jamais plus, Déesse !

Cela semblait de mauvais augure, mais je fis taire mes appréhensions. Lentement, les corbeaux tombèrent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'Odin à encore tenir debout.

— Très bien, hallebardier, ouvrez les portes de la volière et passez-moi les corbeaux endormis.

— Bien sûr, Mère de la Terreur. Je suis ravi de vous servir.

Il déverrouilla la porte des cages en marmonnant dans sa barbe. Je fis glisser mon sac à dos et j'en ouvris la fermeture éclair. Délicatement, le hallebardier commença à me passer les corbeaux, un par un. Enfin, il me tendit Odin.

— J'ai besoin de toi aussi, dis-je.

— Croâ ! Enlève ta robe !

— Pas maintenant, Odin. Viens.

Je voulus le saisir, mais il sauta en croassant avec colère.

— Permettez-moi, Ô Votre Gloire.

L'homme attrapa Odin et le tint sous son bras.

— D'accord.

Mon ventre se serra.

— Écoute. Je t'ordonne de ne parler à personne de cette nuit et de continuer ta vie comme si rien ne s'était passé.

— Je veux vous adorer. Je peux prier matin et soir.

— Ce n'est pas la peine, vraiment.

J'avais l'impression qu'il fallait que je lui laisse quelques paroles de sagesse.

— Contente-toi d'être correct avec les gens, et essaie de ne pas être un connard.

— Voulez-vous que je fasse un mois de jeûne tous les ans ?

— Non, c'est une très mauvaise idée. Sois juste gentil avec les gens, d'accord ?

— Est-ce que je peux au moins consacrer une journée par an à honorer votre glorieuse présence.

Je capitulai :

— Bien sûr. Et en ce jour, mange, bois et amuse-toi.

— Merci, Déesse de l'Horreur.

— S'il te plaît, accompagne-moi jusqu'à la porte. Et rappelle-toi…, pas un mot à quiconque, d'accord ?

5 Edgar Allan Poe, *Le Corbeau*, traduit par Charles Baudelaire.

Chapitre 22

— Jamais plus, Déesse. Croâ !

J'ouvris les yeux et je clignai des paupières en essayant de comprendre où j'étais, qui j'étais et qui était en train de me parler. Alors que je me frottais les yeux, les événements de la nuit précédente me revinrent tout à coup. Je regardai l'heure : onze heures du matin. Je ne dormais jamais si tard. Affolée, je me levai du lit et j'allai voir les corbeaux. À l'exception d'Odin, ils étaient tous en train de dormir dans un coin de la pièce.

Ils avaient l'air d'aller bien. Ils respiraient, et je pouvais voir leur pouls battre à leur cou.

Je soupirai, soulagée. Une fois que Scarlett serait en sécurité, je ramènerais les corbeaux à la Tour. Je me demandais si le hallebardier me révérerait toujours ou si c'était une vénération temporaire.

Odin me jeta un coup d'œil depuis son perchoir sur le rebord de la fenêtre. J'avais l'impression que son regard était accusateur.

— Bonjour, Odin, dis-je d'une voix vaseuse.

Il sauta d'une patte sur l'autre.

— Croâ ! Je crois que c'était son œil ! Oui, c'était cela !6 Croâ !

— Du calme, Poe, marmonnai-je.

J'enfilai un tee-shirt noir et une jupe en coton légère. Je trouvai la télécommande, allumai la télévision et zappai jusqu'à ce que je trouve les informations. Une journaliste blonde se tenait devant la gare de Liverpool Street.

— On a recensé quatre-vingt-sept cas de Londoniens affectés par ce… problème musculaire. Cette manie. Nous ne savons pas vraiment quel nom lui donner. La cause n'est pas encore connue. Comme je le disais tout à l'heure, nous ne savons pas s'il s'agit d'une attaque à l'arme chimique, mais la police soupçonne un attentat, et on demande aux gens de rester chez eux au maximum. Treize personnes sont dans un état critique.

De nombreuses inondations sur les berges de la Tamise ont également été constatées. Trois personnes sont mortes noyées et sept autres ont disparu. Mais comme je le disais, les autorités…

J'éteignis la télé, un poids sur la poitrine. Nous étions impuissants contre les fae et nous ne savions même pas qui nous attaquait ni pourquoi. Je me faisais mener par le bout du nez par un marionnettiste fou et pendant ce temps, les fae torturaient les humains dans cette ville avec une épidémie de danse. Il fallait que je parle à Roan – s'il voulait bien m'adresser la parole depuis que j'avais donné un coup de couteau au roi de la forêt. Peut-être qu'il aurait une idée de qui attaquait la ville ainsi.

— Dit le corbeau, une humidité significative. Croâ !

Je soupirai, mais je trouvai les bavardages du corbeau étrangement apaisants. Tant que l'oiseau racontait n'importe quoi, je n'étais pas obligée de penser à l'hystérie collective qui s'emparait de la ville. Ni aux miroirs qui absorbaient le sang ni à ce bruit de sifflement et de gargouillis…

Odin battit des ailes, et j'aperçus un éclair de couleur autour de sa patte – un petit anneau vert. Chacun des corbeaux avait un anneau de couleur différente pour pouvoir les identifier.

— Je vais te dire, marmonnai-je en fouillant dans ma valise à la recherche de ma trousse de toilette. Je trouve ton comportement inapproprié.

— Croâ ! Il s'enfonça en moi !

— Exactement. C'est de ça que je parle.

Je trouvai une paire de petits ciseaux.

— Je ne suis pas sûre que tu aies ta place à la Tour. Tu n'es pas coincé comme les autres corbeaux. Je suis en train de penser à faire de toi mon complice.

Il s'éloigna de moi en sautillant alors que je marchai vers lui.

— J'ai rêvé d'une joie disparue.7

— Tout pareil, mon vieux.

Je le saisis et coupai avec précaution l'anneau à sa patte.

— Félicitations. Tu es libre.

— Croâ ! Bonjour, Déesse !

Je me brossai rapidement les dents en jetant des coups d'œil anxieux au miroir, mais aucune lettre de sang n'apparut sur la vitre. Je me peignai, je mis mes chaussures et déposai avec précaution les corbeaux endormis dans le sac à dos. Je laissai quelques raisins sur le rebord de la fenêtre pour Odin. Il me jeta un regard soupçonneux.

— Il n'y a rien dedans, dis-je. Tu peux me faire confiance. On est amis, non ?

— Jamais plus !

Je refermai la porte derrière moi. J'avais des choses urgentes à faire avant de recevoir un autre message.

***

Mon nouveau téléphone à la main, j'observai les alentours du commissariat. Le soleil de cette fin d'après-midi tombait en oblique sur les rues et se reflétait sur les immeubles en verre.

Les avertissements concernant des armes chimiques émis par le gouvernement avaient presque vidé le centre-ville, ce qui voulait dire qu'il serait plus difficile de passer inaperçue. Si la CIA avait posé des questions sur moi à la police, il valait mieux qu'ils ne me repèrent pas. Mais à l'heure qu'il était, j'étais sûre que la CIA avait décidé que Gabriel était une personne à surveiller et j'étais prête à parier que son téléphone était sur écoute. Je le découvrirais bien assez tôt si c'était le cas.

Je composai son numéro, et il décrocha au bout de deux sonneries.

— Inspecteur Stewart.

— Salut, c'est moi. Il faut qu'on parle, c'est urgent.

— Je ne peux pas.

Sa voix était troublée.

— C'est la folie ici. Deux personnes sont mortes d'épuisement à la suite d'un arrêt cardiaque, et les hôpitaux sont surchargés. Ajoute à ça

que l'EDL remue la boue en accusant les immigrants d'avoir fait entrer des armes chimiques dans le pays.

— L'EDL ?

— L'*English Defense League*.[8] C'est une organisation d'extrême droite. De Whitechapel à Luton, on peut toujours compter sur eux pour jouer les parfaits salauds. Et apparemment, quelqu'un a volé les corbeaux de la Tour, ça les a mis sens dessus dessous. Je ne sais pas pourquoi ils se soucient d'oiseaux alors qu'il y a des gens qui meurent, mais ils en font un symbole. Une attaque contre notre nation ou une connerie du genre. Ils sont en train de dire que les réfugiés sont en train de bouffer les corbeaux de la reine tout en empoisonnant la ville avec des armes irakiennes.

Ma gorge se serra. La ravisseuse me forçait à ajouter au chaos ambiant.

— Je suis près du commissariat. Retrouve-moi à l'extérieur. Ça ne prendra pas longtemps.

Je raccrochai.

Combien de temps avant que la CIA se pointe ? Dix minutes ? Quinze ? Ils n'avaient pas d'autorité ici, et je doutais qu'ils s'en remettent à la police locale. J'étais toujours un agent du FBI. Ils préféreraient que je ne sois pas arrêtée par les autorités britanniques – en tout cas, je l'espérais. Je traversai la rue et gardai la tête baissée en restant à distance respectable du policier à l'entrée. Je fouillai dans mon sac et pris en main le petit miroir que j'avais acheté sur le trajet – ma porte de sortie si la CIA se pointait. Depuis le jour où j'avais épuisé mon stock de magie, je n'avais pas essayé de sauter à travers un reflet, et l'idée de le faire me donnait des sueurs froides. Cette sensation de néant entre les reflets continuait à me miner. Mais j'aurais peut-être besoin de disparaître aussi vite que possible.

Deux minutes plus tard, Gabriel passa la porte et me fit la moue.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta-t-il à voix basse. Il faut que j'y retourne. La maire et le chef de la police sont là. Ils exigent des réponses que je n'ai pas et…

Je me penchai vers lui et murmurai :

— C'est moi qui ai pris les corbeaux.

Il me fixa du regard et serra les poings. Non loin de là, un klaxon déchira l'air. Je touchai le bras de Gabriel.

— J'y ai été obligée.

— Tu t'es introduite illégalement dans la tour de Londres ?

— La ravisseuse m'a contactée. C'était la tâche suivante. Si je ne l'avais pas fait, Scarlett aurait été blessée à nouveau, ou tuée. Je ne pouvais pas te le dire parce que je savais que tu essaierais de m'en empêcher et je ne voulais pas que tu deviennes mon complice, pas cette fois.

— Eh bien, je le suis maintenant, Cassandra, vu ce que tu viens d'avouer ! pesta-t-il. Tu es un danger, là. Tu es sous le contrôle d'une folle furieuse, et je ne sais pas ce qu'elle va te demander ensuite. Et si elle t'ordonne de tuer quelqu'un, Cassandra ? Sans mentionner que des innocents sont déjà accusés de ce que tu as fait.

La culpabilité monta en moi.

— Je les ramènerai, me hâtai-je de dire. Dès que Scarlett sera en sécurité.

Il m'attrapa par le bras.

— Je t'arrête.

Je me défis de sa prise.

— Gabriel, si tu m'arrêtes, la ravisseuse…

— La ravisseuse te forcera à faire encore pire. Je ne peux plus avoir confiance en ton jugement, Cassandra. Tu es prête à faire n'importe quoi et tu me feras tomber avec toi.

— J'apprécie ton aide et je chéris ton amitié. Ton soutien signifie beaucoup pour moi…

— Tu as dissimulé le message, hein ? Quand je t'ai rejointe dans ta chambre, hier. Tu m'as menti.

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas te faire confiance, Cassandra. Je suis désolé, mais je ne suis plus de ton côté.

Je ravalai mes larmes.

— J'ai fait ce que je devais faire. Et j'ai un plan. Pour trouver Scarlett, et la ramener, je te jure, mais…

Quelqu'un avait attiré mon attention. Une femme d'affaires, qui marchait d'un pas rapide dans la rue, et qui nous avait regardés plus longtemps que nécessaire. Travail d'amateur !

— Écoute, repris-je en baissant la voix. La CIA t'a mis sur écoute.

— Comment tu le sais ?

— Parce qu'ils viennent de se pointer, comme je m'y attendais. Je voulais simplement te mettre au courant. Pour les corbeaux, ils sont en sécurité.

— Je me moque de ces fichus oiseaux. Ce qui m'importe, c'est que tu t'es introduite dans la Tour, que tu m'as menti, et que tant que cette femme te contrôle, tu es un danger pour cette ville.

Je regardai par-dessus son épaule et j'aperçus un homme qui marchait vers nous à une dizaine de mètres de là. Il parlait au téléphone en regardant de côté. Ses mouvements étaient trop précis pour être accidentels. Ces agents étaient sur le point de m'arrêter en pleine rue. Ces enfoirés avaient des nerfs d'acier.

Juste au moment où je m'apprêtais à faire ma sortie, la maire de Londres passa les portes du commissariat. La brise venait jouer dans ses cheveux gris bien nets. L'agent de la CIA se figea et se mit à parler avec animation au téléphone. Il ne voulait pas agir devant la maire. Tant mieux !

Elle marcha jusqu'à Gabriel.

— Inspecteur Stewart, je m'en vais, mais comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je veux des résultats dans les vingt-quatre heures.

Il se tourna pour la regarder.

— Bien sûr, madame la maire.

Elle le fusilla de ses yeux gris perçants.

— Que ce soient la danse, les inondations, les corbeaux ou bien encore les explosions, tout cela est lié, j'en ai la certitude. Je ne vous vois faire aucun progrès, inspecteur, et attendre en vain n'est pas dans

mes habitudes.

Elle avait une drôle de façon de parler – probablement due à des années d'apprentissage pour vendre au mieux ses idées aux électeurs.

Gabriel leva la main.

— Je vous assure…

— Ça suffit. Je vais rejoindre mon chauffeur.

Elle se tourna, et ses talons claquèrent sur le trottoir. Gabriel me regarda tandis que l'agent de la CIA se rapprochait plus vite. Il n'était plus qu'à quelques mètres de là.

Je touchai le bras de Gabriel.

— Je te donnerai des nouvelles.

6 Edgar Allan Poe, *Le Cœur révélateur*, traduit par Baudelaire.

7 Edgar Allan Poe, *Un rêve*.

8 La Ligue de défense anglaise.

Chapitre 23

Les agents de la CIA étaient en train de gagner du terrain quand j'atteignis le pub *Chez Popaul*, qui aurait bien besoin d'un nouveau nom. J'ouvris la porte et me précipitai vers les toilettes. Le pub était ancien et couvert de lambris. Je trouvai mon chemin sans encombre et j'ouvris en grand la porte des toilettes des femmes et la laissai se balancer. Mais je n'y entrai pas. À la place, je me glissai sans faire de bruit dans celles des hommes.

Un type en surpoids faisait face à l'urinoir, l'air concentré. Quand il m'aperçut, il écarquilla les yeux et se tourna de côté pour préserver sa pudeur. Je l'ignorai et me glissai dans la dernière cabine. Je fermai la porte à clé et retirai le couvercle du réservoir de la chasse d'eau.

Parfait ! Le sac étanche que j'y avais laissé une demi-heure plus tôt flottait toujours dans le réservoir et je l'en extirpai pour le poser sur le couvercle des toilettes. J'ouvris le sac et en sortis un débardeur rouge et une perruque noire. J'ôtai mon tee-shirt et me changeai. Puis, avec l'élastique à mon poignet, je formai un chignon rapide et plaçai la perruque. Enfin, je posai des lunettes noires sur mon nez. Cassandra Liddell, experte en déguisements. Je gardai ma jupe, mais elle n'était pas particulièrement marquante : une simple jupe courte noire. Je glissai mon tee-shirt dans le sac et le remis dans le réservoir dont je refermai le couvercle. J'émergeai des toilettes et me faufilai dans le bar. Un des agents de la CIA était en pleine conversation avec le barman, mais je ne voyais pas les deux autres. Si j'avais bien fait les choses, l'un d'eux était en train de me chercher dans les toilettes pendant que l'autre était dans les cuisines. Je ressortis par la porte d'entrée et poussai un soupir de soulagement.

À trente mètres de là, je me débarrassai de mon téléphone dans un stand de journaux gratuits. Malheureusement, il n'y avait plus de poubelles dans cette partie de la ville – un souvenir des attentats commis par l'IRA9 il y avait des années de cela.

Je passai rapidement devant une femme en tailleur dont le corps commençait tout juste à s'agiter, en proie aux premiers signes de la manie dansante. Ma gorge se serra. Ce n'était que le début, et il y aurait plus de victimes, plus de terreur.

Une pensée vint me chatouiller, et je ralentis pour mieux y réfléchir. Quelque chose que la maire avait dit avait retenu mon attention.

La danse, les inondations, les corbeaux ou bien encore les explosions.

Les inondations ?

Le journaliste à la télé avait aussi parlé d'inondations de la Tamise. Je revins au stand et pris une copie du journal gratuit sous mon téléphone. Je parcourus les articles : celui qui faisait la une décrivait l'épidémie dansante. Mais un autre article évoquait un possible attentat contre les canalisations de la Tamise, qui aurait causé des inondations.

Je parcourus rapidement l'article, et l'angoisse me tordit le ventre. L'article décrivait des tours d'eau, des vagues inexplicables et d'étranges flux.

Grendel.

Je ne pouvais pas en être certaine, mais mon instinct me disait que c'était lui. Après tout, je venais de lui voler Lucy, et aujourd'hui, il y avait des inondations tout le long de la Tamise. Il punissait les citoyens de Londres, il laissait sa colère s'exprimer. Et tout ça, c'était ma faute.

Je froissai le journal en boule et me hâtai de m'éloigner, le cœur serré. Non, ça ne rimait à rien. Grendel savait que j'étais une pixie, et que j'avais été aidée par un fae : Roan. Nous n'étions pas humains. Alors pourquoi attaquerait-il les humains pour se venger ?

Les explosions, les inondations, les corbeaux, la danse.

Je mis le journal en boule dans mon sac. Tandis que je m'enfonçais dans la plus vieille partie de la ville, je sentis la peur, qui formait des vagues autour de moi. Elle résonnait en moi et m'emplissait de pouvoir. Quelqu'un était derrière tout ça : c'était un plan concerté pour créer la panique. Comme le Rix l'avait fait, mais à plus grande échelle.

Et cette personne m'utilisait.

Ce n'était pas de rage que Grendel inondait Londres. Il le faisait parce que quelqu'un lui en avait donné l'ordre – quelqu'un qui détenait quelque chose de très précieux pour lui. L'os.

Qui que soit la ravisseuse, elle suivait un plan. Les inondations de Grendel créaient de la panique, tout comme la manie dansante. La disparition des corbeaux ravivait la discorde dans la ville : un ancien symbole avait été attaqué, et l'EDL pouvait en rendre les migrants responsables. Plus de chaos, plus de terreur… et plus de pouvoir pour les suce-terreur telles que moi.

Et le sanglier la veille : le roi Ébor. Roan avait dit qu'il était la clé pour conserver la paix avec les anciens fae. Mais la ravisseuse ne voulait pas la paix.

Les tâches qu'elle m'avait confiées étaient personnelles, agressives, haineuses. Mais elles avaient aussi un but.

La personne qui avait enlevé Scarlett était également responsable des explosions et de la folie dansante.

J'étais tellement absorbée par mes pensées que je faillis ne pas remarquer le quatrième message quand il apparut. Le brouhaha des gens choqués et leurs cris finirent par pénétrer ma conscience, et je clignai des yeux en regardant autour de moi. Une jeune femme était en train de montrer du doigt une vitrine, juste à ma gauche. Des mots apparaissaient dessus, l'un après l'autre, dans la même écriture erratique que les fois précédentes.

C'était le moment que j'attendais, mais quand il arriva enfin, il me prit par surprise. J'avais failli le manquer.

Je fouillai dans mon sac et courus jusqu'à la vitre. Je sortis le scanner au moment où le dernier mot se dessinait sur la vitre et j'agitai le petit objet avec frénésie.

Il émit un petit bip, et je pris une grande inspiration.

Je t'ai eue, pétasse.

J'avais désormais deux échantillons scannés. Si j'avais raison, cela suffirait à trouver l'emplacement de Scarlett. Ce n'est qu'alors que je me concentrai sur le message.

À Guildhall, tue ce que tu trouveras.

Trois heures quinze, Scarlett est à moi.

Je regardai l'heure. J'avais vingt minutes.

Je me mis à courir.

***

Si je ne m'étais pas nourrie constamment de la peur qui emplissait les rues, je ne serais jamais arrivée à Guildhall à temps. Mais la peur brute des Londoniens courait dans mes veines, et je passai à toute allure devant une douzaine de personnes aux prises avec la manie dansante. Leurs corps s'agitaient malgré eux au rythme de leurs contractions musculaires.

Leur peur était palpable. Et pour une suce-terreur comme moi, c'était un vrai festin.

Je courus le plus vite possible, presque sans ressentir la douleur dans mes poumons, le battement rapide de mon cœur, consciente que je n'avais plus qu'à remplir cette dernière tâche.

Une fois que j'aurais fait ça, je pourrais utiliser le scanner pour retrouver Scarlett. Et je mettrais fin à toute cette histoire.

Les bras remontés le long du corps, la respiration hachée, j'essayai d'imaginer quel genre de créature elle me ferait affronter. Un monstre de la forêt de Hawkwood ? Un dragon, peut-être ? Le couteau de fer sifflait d'impatience, ramené à la vie par ma rage de bataille grandissante. Quel que soit ce qui m'attendait, il fallait que je réussisse. J'avais un pistolet chargé de balles de fer, et je n'avais pas peur de m'en servir.

Je jetai un coup d'œil par une fenêtre dans l'entrée de Guildhall, à la recherche d'un garde. Juste à ma gauche, il y avait un scanner pour les sacs – comme ceux des aéroports –, mais personne n'était là pour contrôler l'accès aujourd'hui. Il semblait que la ravisseuse s'était occupée de tout.

J'ouvris la porte et je me glissai dans le hall vide. Le cœur battant, je courus sur les dalles et poussai les grandes portes en bois qui donnaient sur la salle médiévale. Un frisson me parcourut devant l'estrade en pierre où les rois et les reines avaient autrefois rendu leur jugement en contemplant les corps brisés des hérétiques et des

traîtres. Les arches de pierre du plafond voûté ressemblaient à des côtes. La halle était vide. Pas de monstre rugissant ni d'ancien fae. Juste ma propre peur qui formait des volutes dans la pièce comme une présence fantomatique, et mon cœur qui tapait comme un tambour de guerre.

Alors que je décrivais un cercle à la recherche de mon adversaire, le monde vacilla.

Les hauts murs d'ivoire et les vitraux disparurent et laissèrent place à des chênes et à de l'herbe haute qui vint me chatouiller les chevilles sous la brise. La lumière du soleil filtrait à travers les branches des arbres et semait sur le sol des paillettes ambrées, qui dansaient sur l'herbe. Un choucas cria et des alouettes pépièrent.

Dans la clairière, à ma droite, un lac paisible reflétait le ciel bleu sombre. Sa surface plane et miroitante n'était troublée que par les nénuphars écarlates qui en parsemaient la surface comme des gouttes de sang.

Je tournai sur moi-même. Alors que j'observais ce qui m'entourait, une voix au fond de mon esprit murmura : *Trinovantum.*

J'inspirai l'air humide, lourd des senteurs de mousse et de chêne… Pas bien différent de l'odeur de Roan. Je pouvais presque voir sa peau dorée, son corps musclé, ses lèvres parfaites. Ses yeux verts perçants, comme des éclats d'émeraude. Il était trop beau pour vivre, et j'avais envie de le détruire, de déchirer sa chair. La nature tuait la beauté, et je ferais de même.

Je clignai des yeux et j'essayai d'éclaircir mes pensées. Qu'est-ce que je racontais ? Mes pensées qui, une minute auparavant, étaient encore vives et logiques semblaient soudain confuses et embrouillées. J'avais trop chaud. Je retirai ma perruque, la jetai, et j'enlevai l'élastique de mes cheveux pour les laisser respirer. Ils tombèrent sur mes épaules.

Une sensation nouvelle montait du creux de mon ventre et faisait trembler mes membres : la fureur de la bataille. Je voulais sentir le sang brûlant dégouliner sur mes bras. Je voulais le lécher sur mes doigts.

Je sortis mon couteau, et sa colère s'imprégna en moi, empoisonnée, contagieuse. J'avais besoin de plonger cette lame tordue dans le cœur de mes ennemis.

Les arbres frémirent près d'un bosquet de ciguës, à ma gauche, et je m'accroupis en tenant le couteau devant moi, prête à tuer.

Mon cœur tressauta alors qu'une grande silhouette dorée en émergea : Roan. Il avança vers moi, son épée à la main.

Lentement, je me redressai. Je serrai plus fort encore la garde du poignard, les mains tremblantes.

— Roan, parvins-je à articuler.

J'étais prise d'une étrange pulsion de marquer son visage parfait de mon couteau, même si je ne savais pas pourquoi.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demandai-je en grinçant des dents, essayant de rassembler le plus de contrôle possible.

Des ombres passèrent dans son regard, mais il y avait là autre chose aussi. De l'inquiétude.

— Elrine a disparu.

— Elle est en prison ? Est-ce que le Haut Roi l'a capturée à nouveau.

Nous l'avions secourue une fois. Je n'étais pas sûre que nous y parviendrions à nouveau.

— Non.

Tout son corps était tendu, ses muscles puissants bandés à leur maximum, comme un fauve prêt à bondir sur sa proie.

— Je crois que c'est la fae qui a enlevé ton amie. Elle a Elrine aussi. Elle m'a laissé un message, sur un miroir. Un message écrit avec du sang.

Les doigts crochus de l'angoisse resserrèrent leur étreinte sur mon cœur.

— Que disait le message ?

— Que je devais venir ici et tuer la personne que j'y trouverais si je voulais qu'Elrine reste en vie.

Non. Je déglutis avec difficulté en comprenant la situation. Je pointai mon couteau vers lui.

— C'est ce que mon message disait aussi.

Il écarquilla les yeux, et je vis qu'il comprenait. La ravisseuse voulait que nous fassions un choix.

Sa mâchoire se contracta.

— Je t'ai dit que tu étais dépassée. Tu aurais dû suivre mes recommandations. Te présenter devant le Conseil et puis quitter Londres pour de bon. Tu ne peux pas survivre parmi les fae. Ce n'est pas ta place, et tu es vulnérable ici.

— Vraiment ? Parce que là, j'ai l'impression que je pourrais abattre une armée entière à moi toute seule.

La soif de sang faisait toujours rage dans mon corps, et je devais lutter pour ne pas enfoncer mon couteau dans la poitrine de Roan. Mes paumes étaient moites.

— Je n'arrive pas à réfléchir normalement. Il y a quelque chose qui cloche chez moi.

Un muscle frémit sur sa joue. Sans me quitter des yeux, il désigna le lac où flottaient les nénuphars rouges.

— Tu vois ces fleurs ? Nous sommes devant le lac de Sang.

Mon cœur battait la chamade contre ma cage thoracique.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ? On ne dirait pas du sang.

Ses doigts se crispèrent sur son épée.

— Ce n'est pas le lac lui-même. Ce sont les nénuphars. Ils conduisent les fae à se laisser dépasser par leurs bas instincts.

Mes jambes tremblaient, mon corps voulait attaquer. Mais il n'y avait aucune chance que je gagne un combat contre Roan. Je l'avais vu se battre. Mon pistolet n'y changerait rien non plus, Roan serait capable de me désarmer en une fraction de seconde. Et, de toute façon, même si j'avais pu tuer Roan, je ne le *voulais* pas.

La ravisseuse m'avait surveillée et elle savait que Roan m'avait aidée à obtenir cet os chez Grendel. Et elle nous avait placés devant un dilemme : nous entretuer ou préserver la vie de nos amis les plus proches. Je grondai. Je n'allais pas la laisser me contrôler comme ça. Il fallait qu'on trouve une solution qui n'impliquait pas de se sauter à

la gorge l'un l'autre – en supposant que le lac de Sang ne soit pas plus fort que nous. Mais Roan sentait délicieusement bon, et j'avais envie de le dévorer.

Non. J'essayai d'écarter le brouillard mauvais qui enveloppait mes pensées à la recherche d'une idée claire et logique. Je savais quelque chose à propos de la ravisseuse. Quelque chose de crucial…

Je pris une grande inspiration.

— Elle utilise la magie de reflet. Pour nous surveiller.

Je ne voyais pas de miroirs autour de nous, mais le lac était complètement immobile sous les nénuphars. Il devait lui offrir un reflet parfait. La fureur de la bataille courait le long de mes terminaisons nerveuses, et je me mis à claquer des dents.

— On peut faire semblant de se battre.

— Et faire semblant de mourir ? demanda Roan.

— Eh bien, peut-être qu'on peut s'éloigner en combattant vers les bois et…

Une vision de carnage s'imposa à mon esprit : mon couteau de fer, plongé dans la poitrine de Roan, ma main autour de sa gorge, ses yeux verts plongés dans les miens alors qu'il rendait son dernier souffle. Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées. De quoi est-ce que j'étais en train de parler ?

— On pourrait faire semblant…

— Je ne peux pas faire semblant de me battre, déclara Roan. La personne qui a Elrine saurait aussitôt que ce n'est pas réel.

— Comment ça ?

— Quand je me bats, je change. Comme je te l'ai dit, tu n'as aucune idée de qui nous sommes vraiment.

Je frissonnai. *Le dévoilement*. J'avais eu un aperçu de sa véritable forme dans le club de Grendel – et c'était terrifiant.

— Tu ne peux pas juste… te transformer ?

— Je ne peux pas le contrôler. Et si je me dévoilais complètement, je te tuerais probablement.

Ses muscles étaient tendus, les jointures de ses doigts sur la garde de l'épée étaient blanches, comme s'il se raccrochait tant bien que mal à sa santé mentale. Avec un effort visiblement intense, il remit son épée au fourreau.

Une rage brûlante courait dans mes veines. La ravisseuse avait su que nous ordonner de nous battre ne suffirait pas. Elle avait voulu faire pencher la balance, nous pousser au bord du précipice pour obtenir la boucherie qu'elle désirait.

— Je… Je crois que je sais comment faire pour trouver Elrine et Scarlett, dis-je lentement. Enfin…, je le savais. J'avais un plan.

— Tant mieux, dit Roan. Mais il n'y a qu'une seule façon de se sortir de là.

À l'inverse de moi, sa voix était vive et colérique. Sous son attitude contrôlée, il était un véritable volcan de rage, qui menaçait d'entrer en éruption d'un moment à l'autre.

— Et laquelle ?

Qu'est-ce que voulait la ravisseuse ? Se débarrasser de moi ? Ou de Roan ? Je sentais ma rage aussi, elle bouillonnait en moi. Cette salope…, j'avais envie de lui arracher le cœur et de me baigner dans son sang. J'avais envie de lui défoncer le crâne avec ses propres os en guise de massue.

Roan gronda, et ses yeux virèrent à l'ambre. Il sentait ma rage. Et ici, au bord du lac de Sang, elle nourrissait sa propre rage, et il n'y avait rien pour l'arrêter.

— Il faut qu'on trouve cette femme et qu'on l'étripe.

Sa voix était en acier trempé.

— D'accord.

La fureur de la bataille embrasait mon corps, et mes dents claquaient.

— Mais je ne sais pas où elle est.

Je serrai les dents pour les empêcher de continuer à claquer ainsi.

— On ne peut pas la laisser gagner. Elrine a besoin de toi, Roan, il faut qu'on se concentre.

Un courant d'air glacé ondoya autour de nous, et les yeux de Roan s'illuminèrent d'or. Ma main libre se glissa dans mon sac et mes doigts effleurèrent le pistolet. J'ignorais comment je le savais, mais j'étais sûre que si je lui tournais le dos, il se dévoilerait immédiatement.

— Il faut qu'on sorte d'ici.

Je reculai d'un pas.

Des bois d'ivoire apparurent sur sa tête, et mon estomac se noua quand je vis sa démarche devenir animale. Ses bras aux muscles épais se tendirent.

— Tu ne peux pas échapper à un chasseur, Cassandra. Ne me tourne pas le dos. Si tu te mets à courir, tu deviens une proie. Et ne me menace pas avec une arme en fer, parce que tu mourras. Je suis la Mort et je te détruirai.

— Roan ! hurlai-je. Arrête ça !

Il ferma les yeux et prit une grande inspiration. Au bout d'un moment, il rouvrit les yeux. Ils étaient redevenus verts.

Je poussai un soupir de soulagement et j'essayai de réfléchir malgré les vagues obsessionnelles de pensées exterminatrices qui déferlaient dans mon propre esprit.

— Nous ne voulons pas que nos amis meurent.

La colère flamba à nouveau dans mon corps.

— Il faut qu'on trouve le monstre qui fait ça, et qu'on arrache ses vertèbres une à une…

Je m'arrêtai au milieu de ma phrase et fixai le lac. Il vacilla sous le ciel clair et bleu, et une image commença à se former à sa surface. La ravisseuse nous montrait quelque chose, et l'immensité de sa toile me coupa le souffle. Je n'aurais jamais pu manipuler un reflet aussi gigantesque, et son pouvoir me fit frissonner de peur.

— Roan. Il faut qu'on y aille. Je ne veux pas…, Roan ?

Il fixait le lac, les yeux écarquillés. L'air s'était raréfié. Je suivis son regard et contemplai l'image sur le lac. C'était une paire d'ailes de papillon cuivrées, coupées à la base. Elles étaient pleines de sang et reposaient par terre. Des morceaux d'os éclatés et sanglants en

dépassaient, comme des phalanges coupées en deux. Non…, ce n'étaient pas des ailes de papillon. C'étaient les ailes d'une fae qui avaient été arrachées à son dos. Pourquoi est-ce qu'elle nous montrait ça ? L'image vacilla à nouveau et afficha un couteau, trempé de sang. Il était sombre, vaguement rouillé. Il semblait être en fer.

— Roan, le suppliai-je d'une voix tremblante.

Il se tourna pour me regarder, et la peur déchira mes entrailles. Il me fusilla du regard, de ses yeux couleur de lave, et ses tatouages sauvages brillèrent d'une lueur cuivrée. Ses cheveux d'or blanc tombaient sur ses épaules et ses cornes étaient illuminées de soleil. Le bout de ses doigts se terminait par des griffes blanches et ses oreilles s'étiraient en pointes. Il gronda et ses canines s'allongèrent. Les ombres semblèrent s'épaissir autour de lui et mon ventre se serra. Il s'était complètement dévoilé, il était devenu un pur prédateur, et j'étais sa cible. À la vue de sa fureur animale, la terreur s'empara de moi, si puissante que j'en oubliais jusqu'à mon nom.

9 *Irish Republican Army* (Armée républicaine irlandaise), organisation paramilitaire luttant contre la présence britannique en Irlande du Nord.

Chapitre 24

Cours, hurla une voix dans ma tête. Je me rappelais vaguement qu'il m'avait dit de ne pas lui tourner le dos, que cela déclencherait ses instincts de chasseur. Mais j'avais perdu le contrôle. Une zone primaire de mon cerveau avait pris la main et me forçait à m'élancer à travers la forêt, le plus loin possible de lui. Le sang rugissait à mes oreilles, et le monde semblait s'incliner à mesure que je m'éloignais en piétinant les buissons. Je courais à toute allure et mon corps tremblait d'un mélange de fureur et de terreur. Ma propre panique augmentait ma vitesse, et le vent frappait ma peau et faisait voler mes cheveux. Je courais à la vitesse d'un ouragan. Mais Roan était rapide aussi, et j'entendais ses pas derrière moi, les brindilles qui craquaient à chaque fois que ses pieds heurtaient le sol.

Il fallait que je m'éloigne du lac de Sang, mais je n'avais pas la moindre idée de la direction que je prenais. J'étais devenue une proie. Effrayée, je fonçai à l'aveuglette à travers les chênes, cherchant désespérément à sauver ma vie.

Une voix dans les profondeurs de mon esprit murmurait : *il est temps de te battre. De tuer*. Je plongeai la main dans mon sac, j'en sortis le pistolet et je fis volte-face pour affronter mon poursuivant. Dans un éclair de blanc et de cuivre, il bondit sur moi. Avant que je puisse poser le doigt sur la gâchette, il me l'arracha des mains et le lança loin de moi, au plus profond des bois.

L'arme décrivit un arc, bien trop loin pour que je puisse la récupérer. Je regardai autour de moi avec panique et compris où nous étions pour la première fois. Le lac. D'une façon ou d'une autre, il m'avait ramené sur ses berges, les nénuphars sanglants m'attiraient comme le chant d'une sirène.

L'épée de Roan était toujours dans son fourreau, mais cela ne me réconforta vraiment pas. Il était parfaitement capable de me tuer à mains nues.

La lumière de l'après-midi se reflétait sur ses cornes pâles et ses griffes mortelles. Son regard intense brûlait en moi, ancien et démoniaque, exigeant ma soumission. Je luttai pour le soutenir, poussée par une force instinctive à baisser les yeux. Mais je sentais

que si je le faisais, il me tuerait.

Une brise fraîche courut sur le lac de Sang, et les mèches platine autour de son visage frémirent comme une fumée fantomatique. Il fit un pas de plus en grondant, ses yeux fixés sur moi. Mon cœur se serra, et je reculai d'un pas, j'étais trop vulnérable sans le pistolet.

— Du fer, gronda-t-il. Tu as apporté du fer.

L'air sembla se raréfier. Il *détestait* le fer. Il était enragé, et la vision de ces images – le couteau de fer couvert de sang, les ailes arrachées – l'avait fait craquer. Quelque chose en lui s'était rompu.

Je reculai maladroitement pour m'éloigner de lui, et mon dos percuta un arbre. Désormais, la terreur pure avait entièrement consumé ma rage de bataille, et je ne voulais plus que survivre.

Roan bondit sur moi et la seconde d'après, sa main était autour de ma gorge. Il ne serrait pas – pas encore –, mais son énorme main faisait le tour de mon cou et me clouait sur place, me contrôlant complètement. Son autre main se posa sur ma hanche, et ses griffes faillirent me faire saigner à travers ma jupe.

L'espace d'un instant, j'essayai de lui échapper, mais ses doigts se resserrèrent sur ma hanche et ses griffes, cette fois, percèrent ma peau. Son grondement bas résonna dans mon corps : un reproche. C'était lui qui commandait. Derrière son regard de feu, je ne voyais rien d'humain, rien de doux.

Il colla son corps plus près du mien, sa grande main toujours autour de ma gorge, et mon sang bouillonna.

J'avais toujours le couteau dans mon sac. Lentement, ma main se porta vers la lame et j'entendis la jubilation de l'acier tordu. Si je pouvais le sortir sans qu'il s'en rende compte, je serais peut-être capable de me défaire de lui. Je glissai la main dans mon sac et sentis le manche froid sous mes doigts. Il m'appelait. *Tue*, murmura-t-il à travers le brouillard qui régnait dans mon esprit. *Tue ce monstre !*

Oui, répondirent mes propres pensées. *Il est temps qu'il meure*.

Je serrai la garde du poignard, mais à ce moment-là, la main de Roan se décolla de mon cou pour venir enserrer mon poignet. La seconde d'après, je sentis ses canines prêtes à s'enfoncer dans ma peau : une menace. Puis une brève douleur aiguë transperça mon cou. En même temps, il projeta violemment mon poignet contre le tronc et

un second éclair de douleur remonta le long de mon bras.

Il retira sa bouche de ma gorge.

— Encore du fer, gronda-t-il en me plaquant contre le tronc. Je t'avais dit que quelqu'un allait finir par se faire tuer.

Sa voix était chargée de venin et d'autre chose encore : un sentiment profond de trahison.

— Tu n'aurais jamais dû venir ici.

Peut-être que Roan avait raison. J'étais dépassée et je ne comprenais pas du tout les fae.

Dévoilé, il était terrifiant. Et pourtant, quelque chose dans son expression était en train de changer. Ses yeux projetaient toujours des flammes, mais ses lèvres s'écartèrent légèrement, sensuelles. Son étrange beauté m'hypnotisait : ses tatouages de cuivre étincelants, qui serpentaient sur sa peau, et ses mèches pâles et brillantes, qui semblaient être celles d'un dieu ancien, m'ensorcelaient. Son regard brûlant parcourut mon corps de haut en bas, comme s'il en mémorisait la moindre courbe.

La chaleur de son corps me réchauffa, et soudain je ne savais plus ce que nous faisions dans cette forêt. J'inspirai à fond pour me gorger de sa délicieuse odeur musquée. J'étais soudain prise d'une envie intense d'embrasser sa peau, d'en goûter le sel de ma langue. Désormais, un autre désir primaire embrasait ma cage thoracique, et je ne me souvenais de rien en dehors de l'appel charnel de l'homme qui me regardait. Pourquoi étions-nous là ? Le corps de Roan m'appelait en un chant primitif que je ne pouvais ignorer.

— Roan, murmurai-je.

Sa prise s'adoucit, juste un peu. Il se rapprocha et au contact de son corps contre le mien, une chaleur liquide se répandit en moi. Il inspira, et un autre grognement bas émergea de sa gorge, plus bas cette fois, presque inaudible. Autour de nous, l'air semblait s'être épaissi, être devenu plus lourd, et le corps puissant de Roan brillait d'une lumière ambrée, belle à couper le souffle et étrangement érotique. Mes vêtements me parurent soudain trop serrés, mes seins étaient comprimés par le tissu. Une vague de désir me balaya. J'avais tellement chaud, je brûlais.

J'avais un immense désir de voir ce que Roan ferait si je me

déshabillais, j'avais envie d'arracher mes vêtements et de me tenir nue devant lui. Mais une de mes mains était toujours bloquée.

Alors, à la place, je renversai la nuque en arrière pour le regarder et me léchai les lèvres dans une invitation silencieuse. J'avais envie de sentir ses mains puissantes partout sur mon corps, j'avais besoin de le sentir me posséder. Il me fixait de ses yeux d'un or profond avec des paillettes rouille.

De ma main libre, j'effleurai sa taille. Je le sentis tout de suite réagir. Toujours possessif, il déplaça sa main brûlante de ma taille vers ma cuisse. Il me dévisagea de son regard de braise. Lentement, ses doigts remontèrent sous ma jupe, glissant sur ma peau nue. Plus haut, plus haut… Puis, d'un mouvement brusque, il déchira ma culotte de ses griffes comme s'il avait su lire en moi ce désir désespéré de me débarrasser de mes vêtements. Alors que l'air de la forêt caressait ma peau, je me sentis complètement nue devant lui et un frisson d'excitation jubilatoire me secoua. Son regard me brûlait.

J'avais le souffle court, et il déplaça sa main vers le haut de mon débardeur. *Oui, Roan.* Je l'implorai du regard de me mettre complètement à nu. Je sentis à peine sa griffe descendre le long de mon corps dans un mouvement précis et contrôlé. Il lacéra le tissu de mon débardeur et mon soutien-gorge. Lentement, son regard prit possession de mes seins qui pointaient, comme s'il examinait ce qu'il avait gagné.

Sa main se porta vers ma cuisse, et il rentra les griffes. Ma peau fut parcourue d'électricité là où le bout de ses doigts touchait l'intérieur de ma cuisse, et je gémis. Je voulais qu'il me touche *plus haut*.

Il se pencha et m'embrassa dans le cou ; il explorait, goûtait et caressait la zone où il avait planté ses dents. Mon souffle resta suspendu dans ma gorge. Alors qu'il m'embrassait ainsi, il fit glisser un de ses genoux entre les miens, me forçant à écarter les jambes, et mon pouls s'accéléra. Je glissai ma main libre sous sa chemise et je sentis les muscles puissants de son dos se contracter sous mes doigts. J'ondulai contre lui, et il fit frotter ses dents contre mon cou, m'avertissant de ne pas bouger, que c'était lui qui contrôlait la situation.

Lentement, il desserra sa prise sur mon poignet et sa main caressa mon bras. Sa langue vint toucher mon cou. Je me cambrai, et mes tétons effleurèrent son torse. Un gémissement bas m'échappa. Ce son le fit gronder de plus belle, et il remonta sa main plus haut pour venir

saisir mes fesses nues. Ma respiration s'accéléra et le centre de mon corps s'embrasa.

J'enfouis mes doigts dans ses cheveux pâles et attirai sa bouche contre la mienne. Il m'embrassa sauvagement. Ses lèvres étaient virulentes et ses mains sur moi, possessives. J'entrouvris les lèvres et je laissai ma langue effleurer la sienne. En gémissant, je me collai davantage à lui, et sa main remonta encore plus haut. Je le sentis entre mes cuisses et je perdis toute notion de self-control. Je m'agitai contre lui, rejetai la tête en arrière avec un hoquet…

Et c'est à ce moment-là que j'aperçus quelque chose à la périphérie de mon champ de vision : une lumière blanche qui dansait sur le lac de Sang.

La réalité me percuta violemment, et je me figeai.

— Roan, soufflai-je en essayant de reprendre mes esprits malgré la brume de désir qui m'enveloppait.

Son corps se tendit et il s'immobilisa, comme s'il sortait d'un rêve.

— Roan, dis-je. Le lac. Il brille.

Il semblait toujours perdu, son regard s'attardait sur ma peau nue alors même que ses cornes étaient en train de disparaître et que ses yeux reprenaient leur couleur émeraude. Il appuya son front contre le mien. Il fit courir ses doigts avec délicatesse le long du tissu déchiré de mon débardeur et il fronça les sourcils.

— Cassandra.

Il y avait une question silencieuse dans sa voix, et une trace de désespoir.

Il semblait revenir à lui.

— Tu es avec moi, Roan ?

— J'aurais pu te tuer.

Il fixa mon cou, là où il m'avait mordu, et son front se plissa.

— Ce sont les nénuphars et cette vision dans le lac…

— Je vais bien.

Je jetai un regard à ma culotte en soie, en lambeaux, par terre.

— Même si je ne peux pas en dire autant de mes vêtements.

Après un dernier regard sur mon corps, il se détacha de moi. Il se défit de son épée et de son fourreau et fit passer son tee-shirt noir par-dessus sa tête, exposant les tatouages à l'allure sauvage qui serpentaient sur ses muscles. Alors que je me débarrassais des vestiges de mon débardeur et de mon soutien-gorge, il me passa son tee-shirt.

— Je suis désolé.

J'enfilai le vêtement et inspirai sa délicieuse odeur de chêne.

— Ça va, répétai-je, même si une profonde fatigue s'était soudain emparée de mon corps et faisait trembler mes jambes.

Je me rapprochai du lac. Lentement, les nénuphars refermaient leurs pétales, mais sous eux, une image se cristallisait sur la surface sereine du lac. Quand je vis la vision qui s'étirait sur l'eau, mes genoux cédèrent sous moi. Roan passa un bras autour de ma taille pour m'aider à me stabiliser.

Chapitre 25

Dans une pièce sombre, Scarlett et Elrine étaient étendues sur des tables en bois, attachées par des sangles épaisses, leurs vêtements déchirés dans le dos. Elles avaient presque l'air de sœurs, toutes les deux rousses. Seule différence : Elrine était plus grande que Scarlett et ses cheveux étaient d'une nuance de rouge plus profond, presque de la couleur des cerises.

La ravisseuse s'avança derrière elles, entourée d'un brouillard sombre qui collait à son corps. Seules ses mains étaient visibles. Elle tenait une longue barre de fer qui se terminait par une surface plane et orange. Mon cœur s'arrêta.

Non. Le bout du fer était chauffé à blanc : un fer à marquer qui représentait un crâne sous l'eau.

— Non ! hurla Roan en tendant la main vers l'eau.

Il se tourna vers moi.

— Il faut que tu sautes dans le reflet et que tu arrêtes ça !

La panique me cisaillait.

— Je ne peux pas…

Son regard me brûla.

— Il faut que tu arrêtes ça !

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas former de lien avec le reflet. Elle me bloque !

Il serra les poings, son visage était déformé par la rage et la peur. Cette femme allait marquer Scarlett au fer ; elle torturait mon amie et me forçait à regarder. Elle me faisait savoir que ce qui arrivait était ma faute. J'entendis des sanglots déchirés, et il me fallut un moment pour comprendre que c'étaient les miens.

Le fer à marquer descendit et se posa sur le dos nu d'Elrine. Elle se débattit, tirant sur les sangles pour essayer de s'échapper, mais elle ne

pouvait pas bouger d'un centimètre. Le fer resta contre sa peau pendant ce qui me parut une éternité, et un nuage de fumée noire monta de son dos. Je tremblai, l'esprit engourdi. Je ne respirais plus.

Enfin, la tête d'Elrine tomba sur le côté, elle avait perdu connaissance. La ravisseuse releva enfin le fer de son dos.

Je regardai Scarlett dont le visage était tourné vers Elrine. Elle avait tout vu, et je percevais la terreur dans ses yeux verts. Mais il y avait une certaine férocité. Je serrai les poings et j'essayai de me ressaisir. Je devais me rappeler qu'elle avait été formée à résister à la torture, qu'elle voyait ça comme faisant partie de son métier.

Leur bourreau recula dans l'obscurité, et il me sembla voir le chatoiement d'une flamme avant qu'elle revienne, le fer chauffé à blanc à nouveau. Elle l'apposa sur le dos de Scarlett. Une volute de fumée noire s'éleva.

Instantanément, Scarlett s'était tendue, les yeux écarquillés. Je la vis lutter et j'observai sur son visage son envie désespérée de résister. Pendant deux secondes, elle parvint à conserver cette pose rigide, mais elle craqua soudain et s'arc-bouta, son corps cédant au réflexe causé par la souffrance. Je gémis de douleur pendant que ce monstre carbonisait la peau de mon amie – c'était ma punition pour avoir échoué à tuer Roan. J'étais purement horrifiée par ce que je voyais.

Puis l'image disparut.

Le chagrin me dévorait. La ravisseuse ne connaissait pas Scarlett. Elle ne savait pas que Scarlett buvait presque deux litres d'eau par jour ni qu'elle avait besoin d'un café noir chaque matin pour se réveiller. Elle ne savait pas qu'une fois, Scarlett avait mis un coup de poing à un type qui m'avait peloté les fesses à Brooklyn ni qu'elle faisait rire les bambins en feignant de penser qu'ils étaient des animaux en peluche. Elle ne savait pas que Scarlett lisait des poèmes chaque soir pour s'endormir, ou que, lorsque j'avais le moral à zéro, elle me distrayait en imitant un robot au langage grossier.

La ravisseuse ne la connaissait pas et elle s'en fichait : elle ne faisait que l'utiliser, comme un objet. J'avais affaire à une pure psychopathe. Ou peut-être simplement que c'était ainsi que les fae fonctionnaient. Ils se servaient des humains. Ils s'en nourrissaient. Des suce-terreur. Peut-être que Scarlett avait raison à propos de nous.

D'une façon ou d'une autre, je m'étais retrouvée par terre, assise dans la boue. Je pleurais dans mes mains, le corps fourbu de fatigue.

J'étais responsable. Pour je ne savais quelle raison, la ravisseuse me haïssait. J'étais la cible et cela voulait dire que c'était ma faute si Scarlett avait été enlevée et si j'avais échoué à la sauver. Alors que j'étais assise là en tremblant, tout ce que j'avais refoulé au fond de mon esprit revint à la surface, lacérant ma conscience : la chambre éclaboussée de sang de mes parents, ma mère à moitié morte par terre, en train de s'étouffer dans son sang. *Maîtresse de l'Effroi.* Pourquoi est-ce que je ne parvenais à *aider* personne ?

J'enfouis mon visage entre mes genoux et je pleurai à chaudes larmes. *Mère de la Mort*. Je n'avais pas pleuré comme ça depuis des années, depuis que ma mère était morte.

— Cassandra, déclara Roan d'une voix dure.

Je l'ignorai. J'étais incapable de relever la tête. La douleur et la colère avaient soudain fait se mélanger un fatras d'images.

— Cassandra !

Je sentais la chaleur qui émanait du corps de Roan et sa main ferme dans mon dos.

Je ne pouvais pas effacer cette image de mon esprit : la volute de fumée qui montait de la peau de Scarlett, son corps tendu à se rompre alors qu'elle essayait de se contrôler.

Des bras puissants m'entourèrent, et l'odeur de Roan m'enveloppa alors qu'il me serrait contre lui.

— Concentre-toi, Cass. Tu m'as dit que tu avais un plan. J'ai besoin de savoir ce que c'est.

Les larmes rendaient ma vision floue et tous ces souvenirs s'étaient échappés de leur caveau puant : le corps de ma mère par terre, la volute de fumée qui montait du fer brûlant, la marque elle-même, une tête de mort sous l'eau. Des pensées enfouies faisaient soudain rage en moi. Ce symbole m'appartenait, je le sentais. J'avais entendu les cris de terreur quand j'avais marché au-dessus du Walbrook souterrain, ils m'accueillaient comme une amante perdue depuis longtemps. Pourquoi le hallebardier m'avait-il appelée « Maîtresse de l'Effroi » ? Qu'avait-il *compris ?* Savait-il que je m'étais cachée sous le lit pour me nourrir de la terreur de ma mère pendant que mon père la poignardait ?

— Cassandra.

Une main puissante se posa dans mon dos.

— Le plan.

— Je n'arrive pas à réfléchir normalement, Roan. Je n'arrive pas à réfléchir.

— Il faut que tu te concentres, Cassandra. Il faut qu'on aille les sauver.

J'entendais toujours le dernier souffle rauque de ma mère, il résonnait dans ma tête comme une accusation.

— J'ai laissé ma mère mourir. Je me suis nourrie de sa peur. Je l'ai laissé mourir et je me suis cachée sous le lit.

— De quoi est-ce que tu parles ?

Je n'arrivais pas à m'arrêter de trembler.

— J'aurais pu la sauver ! Et je ne l'ai pas fait. Je me suis juste cachée sous le lit. Je sentais sa peur qui contaminait toute la maison. Je ne savais pas ce qui se passait, mais je…, j'avais peur et je me suis cachée sous le lit comme une lâche, et j'ai senti sa peur. Comme une suce-terreur. Je ne peux sauver personne, Roan.

L'air se raréfia, et je sentis ses doigts se tendre contre ma peau.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est n'importe quoi. Tu me fais perdre mon temps.

La désolation m'emplit. Je le fixai du regard en serrant mes genoux.

— Autrefois, je croyais que le mal était quelque chose qui s'immisçait en nous sournoisement, pas quelque chose d'inné.

J'avais besoin de le croire. Sinon, qu'est-ce que ça disait de moi, vu qui était mon père ? Mais je ne pouvais pas adhérer à cette fiction plus longtemps.

— Je pensais qu'on créait les monstres, qu'ils ne naissaient pas comme ça.

Mes doigts se crispèrent sur mes genoux, et mes ongles déchirèrent ma peau.

— C'était avant que j'apprenne que les fae existaient, ainsi que des

créatures qui se nourrissent de la terreur. C'était avant d'apprendre ce que je suis – une Maîtresse de l'Effroi. Une suce-terreur, mauvaise et lâche. Je prospère quand les autres souffrent. Je n'aide personne…

— Ça suffit !

Sa voix était basse et contrôlée, mais il y avait le soupçon d'une menace sous la surface. Il perdait patience.

— Tu n'es pas mauvaise. Tu es épuisée et en train de t'apitoyer sur toi-même. Tu te complais dans ton propre désespoir.

Il fit un signe de tête vers les nénuphars qui se refermaient à mesure que le ciel s'assombrissait.

— Nous sommes près du lac de Sang, là où les fae perdent l'esprit. Tu viens de voir quelque chose qui était destiné à te briser, et ça marche. En plus de ça, la fureur de la bataille est en train de décroître.

— Pourquoi est-ce qu'elle décroît ?

— Les nénuphars se referment, et leur sortilège n'agit plus. L'épuisement est un effet secondaire. Et bien sûr, on dirait que tu n'as pas eu assez de sommeil pour affronter ça. Tu es toujours fatiguée, ou affamée, ou gelée. Je ne sais pas comment tu as fait pour rester en vie aussi longtemps.

Je le fixai d'un air morose. La température venait de chuter de dix degrés, et je me mis à frissonner et claquer des dents. Le soleil était déjà en train de basculer derrière la ligne des arbres. Il jetait de longues ombres sur la forêt, et l'air se refroidissait autour de nous. À Trinovantum, la lumière du jour et la température ne semblaient pas suivre les règles habituelles de la physique.

En tous les cas, j'étais épuisée.

— Je suis à moitié humaine, à moitié suce-terreur. Et c'est gentil de ta part de dire que je ne suis pas mauvaise, mais c'est *toi* qui me l'as dit le premier. Tu te souviens ?

Une expression féroce passa dans son regard.

— Tu n'es pas mauvaise. Tu es revenue me chercher dans les tréfonds de la prison de Trinovantum. Et tu es courageuse. Je t'ai vue trancher la gorge du Rix. Je t'ai traitée de suce-terreur avant de te connaître. C'est différent maintenant. Reprends-toi.

Je m'essuyai les joues du revers de la main.

— D'accord.

— D'accord ?

— Oui.

L'épuisement me submergea. Je ne savais plus trop à propos de quoi nous nous disputions, ou ce à quoi je venais d'acquiescer, mais j'étais trop fatiguée pour m'en soucier. Je sentais déjà mes yeux se fermer. L'air se refroidissait et une brise fraîche agita le lac, remonta sous ma jupe et fit naître la chair de poule sur ma peau. Je me rendis soudain compte que je n'avais pas de sous-vêtements et je serrai davantage les jambes. En tremblant, je posai la tête sur mes genoux, et les larmes continuèrent à dévaler sur mes joues.

Alors que les pleurs coulaient le long de mes jambes, je sentis les bras puissants de Roan m'envelopper pour m'installer sur ses genoux afin de m'étreindre. Son corps irradiait de chaleur et il me réchauffait. Je rouvris les yeux pour le regarder.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Dors. Quand je te réveillerai, tu me raconteras ton plan. Tu ne m'es d'aucune utilité pour le moment, alors, dors.

Je ravalai mes larmes et fixai les tatouages menaçants qui couvraient les aplats dorés de son torse : les traits d'oghams perçants, les tourbillons qui se terminaient en pointes aiguës. Un des dessins près de son cœur retint mon attention, et j'en suivis délicatement le contour du bout des doigts. On aurait presque dit trois feuilles aux bords piquants.

— C'est quoi ? demandai-je en luttant pour garder les yeux ouverts.

— Des feuilles de fraisier sauvage.

Je vis quelque chose passer sur son visage, un éclair de douleur, presque imperceptible.

J'avais envie de lui poser des questions sur la vision dans le lac, mais ça semblait trop risqué. Il y avait trop de douleur à vif, à peine enfouie sous sa carapace.

Délicatement, il fit courir ses doigts sur ma gorge et murmura

quelque chose dans le langage des fae. Lentement, je sentis le picotement aigu de la morsure à mon cou se résorber.

— Ici, dans les bois, tu dois passer beaucoup de temps dans le silence, dis-je. Tu ne te sens pas seul ?

— Mmh. Pourquoi ai-je l'impression que tu détestes le silence ?

Il n'avait pas tort. Mes paupières se firent lourdes, et je m'appuyai contre son torse. Son cœur battait contre mon oreille en un rythme régulier. Sa main remonta le long de mon dos et vint se poser derrière ma tête.

Je ne lui faisais pas encore confiance. Il m'avait presque tuée, il n'y avait pas si longtemps que ça, et il gardait encore de nombreux secrets. Et pourtant, sa peau était délicieuse contre la mienne, son odeur enivrante. Je me détendis dans ses bras.

— Tu as dit que tu tenais seulement à Elrine. Qu'est-ce qui est arrivé au reste de ta famille ?

Il resserra son étreinte autour de moi, et son souffle vint réchauffer le lobe de mon oreille.

— Dors, Cassandra. Tu es en sécurité.

Lentement, mes yeux se fermèrent, et je tombai profondément endormie contre le torse nu et tatoué de Roan Taranis. Je rêvai de fraisiers sauvages le long d'un sentier forestier.

Chapitre 26

J'avais dormi plusieurs heures dans les bras de Roan et je lui avais probablement bavé dessus. Il ne s'en était pas plaint. Quand je m'étais réveillée, revigorée, six heures s'étaient écoulées. Nous avions marché une demi-heure dans les bois pour arriver au portail du chêne. Après un rapide passage à l'hôtel pour récupérer des sous-vêtements, un tee-shirt et mon sac à dos, je pris la direction de l'ouest de Londres. Je m'arrêtai dans plusieurs boutiques sur le chemin pour acheter de quoi préparer la nuit tendue qui se profilait.

Quand j'atteignis l'ambassade, il était presque minuit. J'espérais que le Q.G. de la CIA à Londres serait presque vide à cette heure-ci. J'imaginais qu'il y avait quelques agents qui travaillaient tard le soir, mais c'était un risque qu'il me fallait prendre. J'avais déjà dormi bien plus longtemps que j'en avais eu l'intention. Désormais, chaque minute qui passait était une minute où la ravisseuse risquait d'exiger que je remplisse une nouvelle mission. Et j'avais une tâche à accomplir.

Dissimulée par les ombres, sur le trottoir en face de l'ambassade, je sortis un petit miroir de poche de mon sac à dos. Je plongeai le regard dedans en priant pour que la ravisseuse ne me contacte pas en cet instant. Une fois que j'eus établi le lien avec le reflet, qu'il eut fait « clic » dans mon esprit, je me tendis à la recherche d'autres reflets dans les bureaux de la section fae de la CIA.

Rien. Je sentais plusieurs reflets dans le bâtiment, mais quand je me représentais le bureau où Scarlett m'avait emmenée, je ne distinguais aucune surface réfléchissante.

La CIA avait vu ce que je pouvais faire, et ils avaient pris leurs précautions et recouvert les miroirs. Peu importait ! Je pouvais me débrouiller autrement. Assez bizarrement, je trouvais ça rassurant de constater qu'au moins une partie du gouvernement américain était capable de se protéger contre quelqu'un comme moi.

Néanmoins, il y avait un grand miroir dans l'ascenseur qui descendait aux bureaux de la CIA.

Je fixai le miroir de poche et cherchai l'ascenseur. Il apparut dans

ma petite glace, et je formai immédiatement un lien avec son reflet. L'espace d'un instant, j'hésitai. Et si je me retrouvais coincée entre les reflets, dans ce vide douloureux et dévorant ? Et si ma magie n'était pas assez puissante pour me permettre de passer ?

Mais Scarlett était en danger, et je n'avais pas le temps de paniquer. Je plongeai le doigt dans le reflet et j'en sentis la surface froide et liquide. Je laissai le reflet m'attirer, comme un trou noir, et sa surface engloba ma peau.

Le cœur battant, je déboulai dans l'ascenseur. Avec frénésie, je fis le tour de l'espace exigu des yeux. Est-ce qu'il y avait un écran de sécurité quelque part sur lequel je venais d'apparaître ? Probablement. Combien de temps avais-je avant que la sécurité de l'ambassade me repère, appelle des renforts et envoie des gardes à mes trousses ?

Très peu.

Je serrai les dents et me tournai vers le boîtier numérique. Je me concentrai sur le moment où, deux jours auparavant, Scarlett et moi nous étions trouvées ensemble dans cet ascenseur. Elle avait tapé le code, et j'avais regardé, bien sûr – c'était un réflexe pour lequel j'avais été formée. Je rentrai le même code. Lentement, l'ascenseur descendit, et je me plaquai dans un coin, le cœur battant.

Si je me plantais, Scarlett et Elrine mourraient.

La porte s'ouvrit sur une aile des bureaux de la CIA, et je me hâtai à l'intérieur.

Ce n'était pas complètement vide. J'entendais le cliquetis d'un clavier venir d'une porte ouverte, et dans une autre pièce, quelqu'un se racla la gorge. Mais il n'y avait personne dans l'entrée. Je me dépêchai de parcourir le couloir qui menait aux bureaux de la section fae, en faisant le moins de bruit possible.

J'arrivai devant une large porte en acier qui, malheureusement, était équipée d'un lecteur d'empreintes digitales. Mes pouces ne fonctionneraient pas, et je n'allais pas demander ceux de quelqu'un d'autre. Je m'accroupis, et, comme je l'avais espéré, il y avait une minuscule fente entre le bas de la porte et le sol. Je sortis une feuille d'aluminium de mon sac et la glissai sous la porte, une moitié de mon côté, l'autre dans la pièce que je convoitais.

Je pris une grande inspiration et me concentrai sur mon reflet flou sur l'aluminium. Dès que je sentis le clic mental se faire, le lien avec le

reflet, je cherchai l'autre moitié de la feuille de papier d'argent, juste derrière la porte. Je laissai le reflet m'attirer jusqu'à ce que je tombe dedans. Le métal froid avala ma peau, glissant sur moi comme une eau glaciale.

Quand j'émergeai de l'aluminium de l'autre côté de la porte, je poussai un long soupir de soulagement. Je tirai rapidement la feuille sous la porte pour ne laisser aucune trace de mon passage.

Alors que j'avançais dans le couloir, j'approchai d'une porte ouverte et j'entendis quelqu'un taper sur un clavier, juste de l'autre côté de l'entrée. Il y avait fort à parier que la personne faisait face au couloir.

J'avançai d'un pas furtif avec l'intention de jeter un coup d'œil à l'intérieur. S'il le fallait, je sortirais mon pistolet et ligoterais la personne qui se trouvait dans le bureau. Mais c'était un gros risque que je n'étais pas encore prête à prendre. Je n'étais plus qu'à deux pas de la porte quand j'entendis le bruit reconnaissable d'une chaise qui glissait sur le sol. La personne qui se trouvait derrière la porte était en train de se lever et s'apprêtait à quitter la pièce.

Je regardai désespérément autour de moi et repérai une autre porte avec l'étiquette *Chef d'unité*. Je m'y précipitai, l'ouvris et me glissai à l'intérieur. Je refermai derrière moi, en silence. Dans le noir, je distinguai les formes de meubles de bureau. Une table, un meuble à tiroirs, une grosse plante en pot. J'appuyai mon oreille contre la porte pour entendre les bruits de pas dans le couloir. Ils se rapprochaient. La personne était sûrement en train de se diriger vers l'ascenseur, mais je ne pouvais pas prendre le risque de parier là-dessus. Je marchai jusqu'au bureau et me cachai derrière, accroupie.

Bien sûr, avec ma chance, il fallait que la personne vînt tout droit ici. La porte s'ouvrit et la lumière jaillit. Je me tendis, terrifiée, une main dans mon sac à dos, serrée sur mon pistolet.

Les chaussures de l'homme claquèrent lentement sur le sol. Il fredonnait en se déplaçant dans la pièce. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Est-ce qu'il était venu chercher quelque chose dans les dossiers de son supérieur ? Peut-être prendre quelque chose dans son bureau ?

J'entendis un drôle de son, et il me fallut un moment pour comprendre ce que c'était : une fermeture éclair qu'on ouvrait.

Puis un bruit de liquide qui atterrissait sur quelque chose de mou. Incapable de m'en empêcher, je relevai un peu la tête pour jeter un coup d'œil.

C'était mon ami Fulton, qui se tenait dos à moi.

Il était en train de pisser dans la plante verte de son chef.

Je me renfonçai dans mon coin alors qu'un gloussement dément menaçait de m'échapper. Je me forçai à penser à ce qui arriverait s'ils m'attrapaient. Je serais accusée de trahison, ou peut-être qu'ils m'abattraient à vue. Scarlett mourrait, et…, et…

L'urine coulait en jets courts et joyeux, et je dus me mordre la lèvre pour m'empêcher de rire.

Enfin, Fulton en eut terminé avec son acte de rébellion. Il referma sa braguette et quitta le bureau en éteignant la lumière derrière lui. Je me demandai s'il faisait ça souvent.

Une fois qu'il fut parti, je me redressai et marchai lentement jusqu'à la porte. Je l'ouvris avec prudence et jetai un coup d'œil à l'extérieur. Fulton retournait dans son bureau. Dès qu'il fut dans l'entrée, je me hâtai de dépasser la porte, le cœur battant, persuadée qu'il remarquerait l'ombre projetée sur le sol de son bureau.

Ce ne fut pas le cas. Ses pensées étaient probablement toujours absorbées par la plante verte de son chef.

Il ne me fallut que quelques secondes de plus pour atteindre la porte de l'armurerie. Ici, c'était un scanner oculaire qui me bloquait l'entrée. Je sortis la feuille d'aluminium, prête à la glisser sous la porte…

Il n'y avait pas de fente.

Désespérée, je cherchai un endroit où j'aurais pu glisser le morceau d'aluminium. Rien. Cette satanée porte était complètement étanche.

Il me fallait un œil. L'œil de Fulton.

Je déglutis avec difficulté. Je n'avais pas d'autre choix. Je le forcerais à ouvrir la porte, je collerais son visage au lecteur et…

Puis j'eus une autre idée.

Je revins en arrière et sortis un des miroirs de mon sac. Je le jetai à l'autre bout du couloir et il atterrit sur le sol juste devant la porte de Fulton dans un choc sonore.

J'entendis sa chaise grincer quand il se leva, et je reculai jusqu'à la

porte de l'armurerie. Je sortis un autre miroir et le fixai jusqu'à ce que je sente le lien se faire. Je cherchai à toute vitesse l'autre miroir, celui que je venais de lancer. L'espace d'un instant, je ne vis que le plafond du couloir et le miroir qui me faisait face. Enfin, le miroir bougea et un des yeux bruns de Fulton apparut dans le cadre alors qu'il essayait de déterminer d'où venait cet objet.

Aussitôt, je brandis le miroir devant le scanner, et la porte s'ouvrit.

Mon soulagement fut de courte durée. Je n'avais presque plus de temps devant moi. Fulton allait passer des appels, peut-être qu'il allait fouiller toutes les pièces du couloir et vérifier les caméras de sécurité, à la recherche de la personne qui avait fait apparaître cet objet.

Je me précipitai vers la console en sortant le scanner de magie de mon sac à dos. Un câble USB pendait de l'ordinateur, et je le connectai au scanner avant de regarder le moniteur.

Un dossier avec deux fichiers apparut à l'écran. Je double-cliquai sur le premier. Il lui fallut un moment pour charger, et les informations du scan apparurent dans une fenêtre texte, noir sur blanc. Sans lire l'analyse, je remontai en haut du fichier et cliquai sur *Imprimer*.

J'ouvris le second fichier et je fis de même. Heureusement pour moi, l'imprimante était presque silencieuse.

Une voix étouffée dans le couloir fit accélérer mon pouls. De là où j'étais, il semblait que Fulton était au téléphone. Il parlait très vite. Puis j'entendis le bruit d'une porte qui claquait.

Je pris une grande inspiration et parcourus les menus du programme jusqu'à ce que je trouve l'option *Recouper la base de données*.

Bingo ! Une barre de chargement apparut à l'écran, progressant lentement, et je dus me retenir pour ne pas taper sur l'ordinateur. Pendant que j'attendais, je me précipitai vers le présentoir des armes. Je pris deux Uzis et les mis dans mon sac à dos. À ce moment, l'ordinateur émit un bip et une boîte de dialogue s'ouvrit. *Correspondance trouvée*.

Je cliquai sur *O.K.*, et un rapport apparut à l'écran. Je cliquai à nouveau sur *Imprimer*.

Alors que je récupérais les feuilles imprimées, je me rendis compte

qu'il me restait une dernière chose à faire ici.

Je revins à la base de données et cliquai sur la barre de recherche en haut du programme. En fronçant les sourcils, je tapai *Alvin*.

Une boîte de dialogue apparut immédiatement : *Sept correspondances trouvées*.

La liste des sept occurrences apparut à l'écran. Dehors, la voix de Fulton se rapprochait de la porte. Je sélectionnai les sept entrées et cliquai sur *Effacer les dossiers*.

Êtes-vous sûr(e) de vouloir effacer ces dossiers ?

Je cliquai sur *Oui*.

La barre de progression se remit à charger, mais j'étais déjà en train de sortir mon miroir du sac à dos et de former un lien mental avec. Quand la porte s'ouvrit, je me sentis basculer dans l'étreinte froide et accueillante du reflet.

Chapitre 27

Devant l'ambassade, je me déplaçai en suivant les ombres et passai près d'une femme qui fixait la lune, le corps agité de soubresauts, la mâchoire pendante. Je frissonnai en la voyant et me débarrassai des miroirs qui me restaient sur le trottoir. Il fallait que je coupe le réseau. La ravisseuse pouvait m'observer et m'atteindre à n'importe quel moment à travers les reflets, et je refusais de lui en laisser l'occasion. Pas maintenant.

Hyde Park n'était qu'à une minute à pied, et je franchis rapidement la distance en me faufilant dans les zones d'ombre. J'avais l'impression que la moindre fenêtre, la moindre flaque d'eau était une paire d'yeux en train de m'observer. Quand j'arrivai à la lisière du parc, je me glissai dans sa pénombre rassurante. Je me tins à l'écart des sentiers battus et traversai les pelouses à la place. Une fois que je me fus suffisamment éloignée de la rue, je cherchai autour de moi s'il n'y avait pas de reflets. Je n'en trouvai aucun. J'étais cachée, au moins temporairement.

Je sortis les papiers que j'avais imprimés et mon porte-clés lampe de poche de mon sac. Je l'allumai pour éclairer les comptes-rendus.

Les deux premiers détaillaient le résultat des empreintes magiques que j'avais scannées sur les messages sanglants chez Gabriel. Rapidement, j'examinai la longue liste de chiffres et de pourcentages dont la plupart ne voulaient rien dire pour moi.

C'est sur la troisième page que je trouvai ce que je cherchais, et mon pouls s'accéléra.

Nom : Siofra (Affiliation familiale : inconnue)

J'avais déjà vu ce nom.

J'avais toujours cru que mon père avait assassiné ma mère avant de se suicider, mais Roan soutenait que quelqu'un, nommé Siofra, était responsable de leurs morts. Comprendre qu'elle existait vraiment me

coupa le souffle. Sur le coup, Roan semblait ne rien savoir d'elle, alors je n'y avais pas accordé de crédit. Après tout, la police pensait que c'était mon père. Mes mains se mirent à trembler alors que je tenais le papier. Est-ce que c'était vrai ? Est-ce qu'elle avait assassiné mes parents ?

Était-ce une longue vendetta contre ma famille ? Un de mes parents était fae. Peut-être que Siofra s'était attaquée à eux pour se venger de je ne savais quoi et qu'elle me suivait depuis lors, avec dans l'idée de me tuer aussi.

Nom : Siofra (Affiliation familiale : inconnue)

Empreinte éthérée : Classification A, ID : 254093987

Liens connus : Aucun

Pouvoirs connus : Manipulation des reflets à un niveau avancé. Le sujet peut se déplacer à travers les reflets et les changer à volonté.

Elle pouvait faire bien plus que ça. Les informations de la CIA n'étaient pas complètes.

Activités :

Soupçonnée d'être impliquée dans l'assassinat de l'agent Nelson

Soupçonnée d'être impliquée dans l'assassinat de l'informateur fae Vern

Soupçonnée d'être impliquée dans le massacre d'Édimbourg

Soupçonnée d'être impliquée dans le meurtre de M. et Mme Marron à Canterbury

Soupçonnée d'être impliquée dans le meurtre de M. et Mme Liddell à Arlington, Massachusetts

Je fixai la dernière ligne. La CIA savait que c'était Siofra qui avait tué mes parents. Et pourtant, personne ne m'avait rien dit, on m'avait

laissé croire que mon père avait tué ma mère. Ils auraient pu m'informer à plusieurs reprises que c'était faux.

Le chagrin me submergea, et je dus fermer les yeux un instant pour retrouver le contrôle de mes émotions bouillonnantes. Siofra avait tué mes parents – mes deux parents. Ce n'était pas la faute de mon père.

Pour la première fois depuis des années, je pouvais penser à lui sans haine. Tous ces souvenirs que j'avais refoulés franchirent d'un coup le barrage que je leur avais créé. Je pouvais le revoir en train de tondre la pelouse au soleil, s'arrêter pour prendre une bouteille de Coca zéro, le col de son tee-shirt trempé de sueur. Bidouiller sa voiture dans le garage, les bras couverts d'huile de moteur et ses outils rangés dans la poche arrière de son jean. Préparer le dîner et être si distrait par les informations à la radio que le poisson brûlait.

— Oh, mince !

Sa voix douce résonna à l'arrière de ma tête.

— Princesse, tu peux éteindre le riz ?

J'avais cru qu'il était un meurtrier. Toutes ces années, j'avais pensé qu'il avait tué ma mère. Une vague de culpabilité me submergea, menaçant de me noyer, et je luttai pour ne pas perdre pied. Je ne pouvais pas m'effondrer maintenant. Il fallait toujours que je sauve Scarlett. Pourtant, pendant tout ce temps…, comment avais-je pu ne pas *savoir* ? Il avait l'air si complètement humain.

Et peut-être qu'il l'était. Peut-être que c'était ma mère, la fae, même si elle n'avait pas semblé moins humaine que lui.

Une image me vint à l'esprit, celle de mon père assis au bord de mon lit après m'avoir lu une histoire avec des sorcières. *Princesse, les monstres n'existent pas.*

La culpabilité faillit me renverser. J'avais détesté mon père toutes ces années… Des larmes brûlantes dégoulinèrent sur mes joues, et mes ongles s'enfoncèrent dans mes paumes. Je ne pouvais pas me laisser submerger par la culpabilité, pas maintenant. Qu'est-ce que ça changeait que je l'aie tenu responsable pendant toutes ces années ? Il était *mort*. Il n'avait aucune idée de ce que je pensais. Et la personne qui l'avait tué était toujours là, et elle torturait ma meilleure amie.

J'essuyai une larme du revers de la main et essayai de refouler à nouveau mes émotions alors que mon chagrin intense se muait

lentement en rage. La fureur qui courait dans mes veines eut au moins le mérite de m'éclaircir les idées. Il fallait que je me reprenne, même si tout mon univers était en train de craquer aux entournures.

Le cœur battant, je lus le reste du compte-rendu.

Il listait simplement les dates et les lieux où des agents avaient scanné des empreintes magiques correspondant à Siofra. Les deux dernières étaient celles que j'avais scannées. Le programme les avait automatiquement ajoutées à la base de données.

Je pris une inspiration tremblante et remis le dossier dans mon sac. Je m'en occuperais plus tard. Pour l'instant, il fallait que je trouve l'endroit exact où cette salope se cachait – la femme qui avait assassiné mes parents et m'avait fait croire que mon père était un assassin.

Je sortis une carte de Londres de mon sac. L'échelle était de 1/10 000, ce qui en faisait une carte plutôt détaillée. Je l'étalai avec précaution sur l'herbe. Je pris un stylo dans mon sac et cherchai avec minutie les emplacements exacts des deux scans : un près du commissariat de la police de Londres, l'autre chez Gabriel. Je fis de mon mieux pour que ce soit le plus précis possible. La moindre erreur pouvait conduire à la mort de Scarlett.

Je parcourus les informations métriques du scan jusqu'à ce que je trouve ce que je cherchais. *Angle de la trace éthérée.* Q avait dit qu'il pouvait voir la direction d'où provenait l'éther. La seule chose qui pouvait décrire une direction dans ce rapport était l'angle. J'allais me mouiller un peu et supposer que l'angle était un vecteur qui pointait vers le nord. Je sortis le goniomètre et la règle que j'avais achetés plus tôt dans la soirée. Avec le goniomètre, je déterminai la direction précise du vecteur qui émergeait du scan dans la maison de Gabriel. J'utilisai la règle pour tracer une droite et je fis de même avec le second scan. Alors que je m'activais, des larmes roulèrent le long de mes joues et tombèrent sur la carte. Je partais du principe qu'à chaque fois, la ravisseuse s'était tenue près de Scarlett quand elle avait utilisé sa magie. Elle avait écrit ses messages avec du sang, probablement celui de Scarlett. Pour utiliser le terme technique, c'était une grosse sadique, une tarée. Cela voulait dire que les vecteurs se croisaient à l'endroit où Scarlett et Elrine étaient détenues.

J'étais en train de sauver Scarlett avec des maths.

Je fixai la carte en espérant de tout mon cœur ne pas me tromper.

Les droites se croisaient sur Mile End Road.

***

Debout dans l'obscurité de Hyde Park, je séchai mes larmes du revers de la main. Quatre silhouettes avançaient vers moi sur le chemin, et la haute stature de Roan était impossible à manquer. Dissimulée dans les ombres de la pelouse, je sifflai, et l'un d'eux laissa échapper un grondement sauvage.

Il était difficile de les discerner dans l'obscurité, mais une chose était certaine. C'était sans doute les quatre personnes les plus intimidantes que j'aie jamais rencontrées : deux autres hommes et une femme très flippante. Leurs silhouettes gigantesques étaient auréolées par le faible éclairage du parc.

— Cassandra.

Même dans le noir, je vis ses yeux verts se porter à mon cou, à la recherche de la petite marque que sa morsure m'avait laissée.

— Tu as trouvé l'emplacement ?

— Oui. Qu'est-ce qui t'a pris tout ce temps ?

— Réveiller Odette s'est révélé être… une tâche complexe.

— Je dors profondément, murmura la femme.

Elle portait une cape verte avec une tourterelle triste en guise de fibule, et sous sa capuche, j'apercevais sa peau d'une blancheur de nacre et les arabesques sombres des tatouages qui couvraient ses joues. Ses yeux étaient de grands lacs noirs. Des mèches s'échappaient de sa capuche, jaune et orange comme un feu follet dans l'obscurité. Je frissonnai.

Roan me présenta les deux autres. Morcant avait la peau sombre et des cheveux presque rasés. Il portait un jean et un pull vert. Mis à part sa taille et ses lunettes de soleil en pleine nuit, il avait l'air normal. Drustan était… eh bien, je n'en avais aucune idée. Pour je ne savais quelle raison, je n'arrivais pas vraiment à me concentrer sur lui. J'entendais le bruit discret d'ailes lourdes qui battaient dans l'air. Un vague sentiment de menace émanait de sa direction, mais quelque chose m'empêchait de percevoir un vrai détail, comme un blocage

mental dans mon cerveau.

— Bon, annonçai-je. J'ai un nom. La fae qui a enlevé Elrine et Scarlett s'appelle Siofra.

Roan émit un grondement bas en entendant ce nom, mais cela ne sembla rien évoquer chez les autres.

— Qu'est-ce que tu sais d'elle ? insistai-je.

— Juste son nom, répondit Roan. Et qu'elle a tué tes parents. Je ne sais rien d'autre sur elle.

— D'accord, repris-je lentement. J'ai aussi une adresse, mais je ne sais pas quelle est la meilleure méthode pour nous rendre là-bas.

— J'ai une voiture.

La voix de Morcant était douce et apaisante.

— Oui, super ! Mais Siofra possède de la magie de reflet. Elle peut nous voir dans les miroirs. Elle tuera ses prisonnières avant qu'on arrive…

Elle ne nous verra pas, dit Drustan.

Sa voix était soudain apparue dans ma tête, comme une pensée.

Je m'en occupe.

Je déglutis en frissonnant.

— Parfait. Euh… Il y aura forcément des gardes. Je ne sais pas du tout à quoi m'attendre, mais je sais qu'elle a plusieurs fae puissants de son côté.

Ils me fixèrent tous tandis que leur pouvoir irradiait de leurs corps, et j'eus soudain l'impression de dire à un escadron à bord d'un tank de faire gaffe au type qui tenait le lance-pierres.

Morcant inclina la tête.

— Ils ont fait du mal à Elrine. Ils l'ont marquée comme du bétail ou une esclave. Ils feraient mieux de s'enfuir vite et loin s'ils tiennent à leurs vies, grogna-t-il d'une voix pleine de rage froide.

Je pris une grande inspiration.

— Où est la voiture ?

Attends, reprit Drustan. *Juste un instant.*

J'attendis, et la magie sembla parcourir ma peau en une vague de picotements.

Puis, petit à petit, l'éclairage de Hyde Parc parut devenir moins fort, et la lumière de la lune s'assombrit. Dans le ciel nocturne, un nuage d'ombres dissimula les étoiles. L'obscurité nous engloutit, et mon cœur se mit à tambouriner dans ma poitrine. La magie de Drustan nous emmenait dans un néant infini de solitude, où personne ne nous entendrait crier… L'effroi grandit dans mon cœur.

Roan me toucha le bras, et ses doigts chauds sur ma peau étaient rassurants.

— Ne regarde pas directement les ombres si tu veux conserver ta santé mentale.

De la chaleur irradiait de son corps, et je me rapprochais de lui pour sentir le frôlement réconfortant de son bras contre le mien. Au moins, j'apercevais toujours les autres fae même si nous nous déplacions dans une bulle d'ombres, et que le reste du monde semblait avoir disparu dans des abysses obscurs. Je me concentrai sur les autres.

C'est fait, dit la voix de Drustan dans mon esprit.

Même Roan et Morcant semblaient un peu perturbés. Il n'y avait qu'Odette qui avait l'air à l'aise, comme si ces ombres fantomatiques étaient son environnement naturel. Morcant retira ses lunettes de soleil, révélant des yeux jaunes et félins, comme ceux d'un tigre.

— Ma voiture était par là, dit-il en désignant la rue, qui était devenue un néant noir. Avant que tes sales ombres avalent tout.

La voiture est toujours là, reprit Drustan.

Les ombres bougèrent avec nous quand nous commençâmes à avancer. C'était comme si l'obscurité était en mouvement, elle tourbillonnait en volutes autour de nous. Ça me perturbait et je restai près du corps tiède de Roan.

Alors que nous approchions, une Porsche argentée apparut sur le bord de la route. J'avais passé quelque temps à baver devant des

voitures de luxe sur Internet et je savais que c'était une 911 Carrera 4S, qu'elle pouvait aller à plus de trois cents kilomètres-heure et qu'elle coûtait plus de cent mille dollars. Mais le plus important en cet instant, c'est que je savais aussi qu'elle n'avait que quatre places assises.

— La voilà, déclara Morcant avec un certain soulagement dans la voix. Mon bébé.

Odette ouvrit la portière, côté passager, et se glissa à l'intérieur.

Le regard de Roan se posa sur moi alors qu'il ouvrait la porte arrière.

— Tu vas devoir te mettre sur mes genoux.

Il s'installa dans la voiture, et Drustan se mit de l'autre côté.

— Je vois.

Sur l'étroite banquette, il y avait peu de place pour que je m'installe sur ses genoux, mais j'y parvins tant bien que mal et je me blottis contre lui. Son corps était puissant et chaud sous le mien, et comme par réflexe, ses bras puissants m'entourèrent.

Coincée à l'arrière d'une voiture de sport sur les genoux d'un prédateur, je me retrouvai à questionner les choix de vie qui m'avaient conduite ici.

Mordant se retourna et posa ses yeux jaunes et brillants sur moi.

— Où est-ce qu'on va ?

Je me mordis les lèvres.

— Excuse-moi de poser la question, mais comment comptes-tu conduire dans ces ombres ? On ne voit pas où on va. Et je n'ai pas de ceinture.

Roan resserra ses bras autour de moi.

— Tu n'as pas besoin de ceinture.

— Et j'ai un GPS, ajouta Morcant.

Je pris une brève inspiration.

— D’accord. On va au coin de Mile End Road et Cephas Avenue.

Il démarra et s’élança. Les ombres inondaient les rues au fur et à mesure que nous avancions. Une image de mon père jaillit des profondeurs de mon esprit, courbé au-dessus de son journal sur la table de la cuisine, le soleil se reflétant sur ses lunettes de lecture. Je sentis mes yeux s’embuer de larmes, mais je fis taire ma culpabilité en pensant à Scarlett. La personne qui avait tué mon père était toujours là, et elle torturait mon amie. La bile me monta à la gorge.

— Je sens ta panique, dit Roan en m’observant de près. Et autre chose. Qu’est-ce qui se passe ?

Il semblait toujours agacé par mes faiblesses humaines et ordinaires.

— Siofra a tué mes parents, murmurai-je. Tu avais raison.

Presque imperceptiblement, ses bras se resserrèrent autour de moi, et il croisa mon regard de ses yeux émeraude.

— Nous allons la massacrer, Cassandra.

— D’accord.

La peur caressa ma peau, et je ne dus pas parvenir à avoir l’air très assurée.

— Cassandra, ronronna Odette, d’une voix à peine audible par-dessus le grondement du moteur. Ce n’est pas la peine d’avoir peur comme ça. Si tu dois mourir, je serai sûrement capable de te prévenir quelques minutes à l’avance.

Je déglutis avec difficulté.

— C’est très rassurant.

Chapitre 28

Je fus saisie d'une fatigue violente et pendant quelques minutes, je somnolai dans la voiture. Roan me réveilla d'une main douce sur mon bras.

— Cassandra. On est arrivés.

Je regardai par la fenêtre, mais bien sûr, je ne pus rien voir : rien qu'un néant ombreux.

— On va avoir besoin de voir ce qu'on fait maintenant, déclarai-je. Au lieu de tout assombrir, tu ne pourrais pas seulement voiler les surfaces réfléchissantes ?

Un bruit d'ailes me parvint de la direction où se cachait Durstan. Puis il répondit :

Je ne sais pas où elles sont.

Je pris une grande inspiration.

— Dans toutes les surfaces réfléchissantes. Toutes les fenêtres, les flaques d'eau, les miroirs…

Je ne sais pas ce que ça veut dire, « réfléchissant ». Je ne connais que les ombres.

— D'accord, dis-je en grinçant des dents. On va devoir la laisser nous voir, et il va falloir agir vite.

Un battement d'ailes, la sensation de plumes contre ma joue.

Très bien. Je vais lever l'obscurité.

Lentement, les couleurs revinrent, et des maisons apparurent autour de moi. Je faillis pleurer de soulagement quand je vis les lampadaires projeter leur lumière jaune sur le pavé. Le monde existait toujours à l'extérieur de la Porsche.

Des immeubles s'alignaient de chaque côté de la route, certains étaient bas et en briques, d'autres faisaient quatre étages, et des

boutiques colorées se trouvaient au rez-de-chaussée. Sur notre droite s'élevait une grande maison à deux étages, entourée d'une clôture en fer forgé et couverte de vigne grimpante.

Elle accrochait le regard, mais je n'avais aucun moyen d'être sûre que c'était bien là.

— Bon, commença Morcant. Quel bâtiment ?

Je déglutis avec difficulté et j'essayai de réfléchir. Ça aurait pu être n'importe lequel. Comment décider ?

Puis une idée se fit jour en moi. Je jetai un coup d'œil au rétroviseur et laissai mon esprit se connecter avec sa surface pour chercher d'autres reflets aux alentours. Tous les bâtiments avaient des douzaines de reflets : des miroirs, des vitres, de l'argenterie…, il y en avait partout.

Partout, sauf dans un bâtiment, qui était complètement invisible à mon pouvoir. Siofra contrôlait tous ses reflets. C'était la maison.

— Là, annonçai-je en pointant l'hôtel particulier de l'autre côté de la clôture couverte de lierre.

La demeure avait une vingtaine de grandes fenêtres. Je n'en avais senti aucune en cherchant les reflets.

— C'est la maison Malplaquet, murmura Morcant. J'en ai entendu parler.

— C'est là qu'ils sont, insistai-je. Peut-être qu'on devrait entrer en s'entourant d'obscurité. Récupérer Elrine et Scarlett et…

— Non, dit Roan. Plus de secrets.

— Mais…

Roan ouvrit la portière de la voiture.

— Odette. Tu veux bien leur faire savoir qu'on est là ?

Odette hocha la tête, et sa bouche s'étira en un sourire énigmatique. Elle sortit de voiture, et mon ventre se serra.

— Quelqu'un veut bien m'expliquer ? demandai-je.

Personne ne répondit alors qu'elle s'avançait sur le trottoir. Je me

hâtai derrière Drustan. Odette franchit le portail, qui grinça sur ses gonds. Qu'est-ce qui se passait ?

En silence, Odette avança dans la cour et étendit les bras. Je la suivis parmi les pierres couvertes de mousse. Des plantes s'insinuaient le long de la clôture et des murs de briques autour de nous dans un froissement menaçant comme si la nature essayait de reprendre son territoire.

Alors qu'Odette ouvrait les bras, le vent commença à se lever et à souffler dans la vigne et les branches d'arbres. Doucement d'abord, puis il se mit à siffler et mugir autour de nous, et sa force faillit me renverser. La cape verte d'Odette battait dans la bourrasque, et ses cheveux s'élevaient comme des flammes qui léchaient l'air autour de son visage.

Puis elle cria.

Le cri d'Odette se répercuta dans mes côtes, ma colonne vertébrale, mes dents et tous mes membres. Je me couvris les oreilles, horrifiée, mais ça ne servait à rien : mes doigts n'étaient d'aucune protection contre ce son. Autour de nous, les vitres explosèrent en éclats à mesure que ses ondes sonores venaient frapper le verre. Le cri se poursuivit pendant ce qui me parut être une éternité avant de s'éteindre enfin. Je poussai un soupir de soulagement tandis que le vent mourait.

De l'autre côté de la clôture, la porte de l'hôtel particulier s'ouvrit et quatre grands types en émergèrent, des pistolets à la main, avec un air un peu absent, perplexe. L'un d'eux nous remarqua et leva son arme.

Avant qu'il puisse appuyer sur la gâchette, Morcant leva la main, et un éclair orange vif jaillit de sa paume et frappa la poitrine du garde. Des flammes s'y engouffrèrent aussitôt. Déjà, Morcant jetait ses éclairs orange vers les autres gardes.

L'un d'eux essaya de se mettre à couvert. Alors, Roan apparut à ses côtés, l'épée à la main, ses bois brillants dans le clair de lune. Il abattit l'épée et la tête du garde tomba au sol dans une cascade de sang.

Les quatre gardes étaient morts en quelques secondes. Apparemment, Roan et ses amis n'avaient pas besoin de mes avertissements.

Odette se tourna vers moi, et sa cape battit dans le vent.

— Nous sommes là, ronronna-t-elle.

Elle tendit la main, et je me retrouvai à fixer une faux blanche et brillante qui y était apparue.

L'épée à la main, Roan monta les marches. Il se tourna vers moi et me fixa de ses yeux d'un doré étincelant.

— Reste là. Tu es dépassée.

Il pouvait toujours rêver.

Roan était prêt à enfoncer la porte, et je me précipitai instinctivement vers l'escalier quand j'entendis des explosions.

— Des flingues ! Des balles en fer ! criai-je alors que la panique me serrait le cœur.

Je ne pouvais pas en être sûre, mais Siofra devait avoir donné à ses gardes des armes qui pouvaient blesser les fae. Tapie dans un coin, je levai les yeux et j'aperçus des étincelles jaillir des fenêtres de la maison alors que quelqu'un tirait. Je comptai au moins trois tireurs. Quand je regardai autour de moi, je vis que Roan et Morcant s'étaient mis à couvert. Odette ne s'était pas donné cette peine, et alors que les balles pleuvaient sur elle, elle restait mystérieusement indemne.

Puis les ombres se mirent à ramper autour de nous, des volutes sombres émanaient de Drustan et touchaient la maison de leurs doigts éthérés. Des cris d'horreur hantèrent les murs de briques et à travers les vitres, je vis les ombres de Drustan se répandre dans les pièces. Elles aveuglèrent les gardes et firent chavirer leur santé mentale. Odette poussa un autre de ses cris abominables, et je frissonnai. La combinaison des ombres et des cris d'Odette aurait rendu n'importe qui fou.

Roan se releva et ouvrit la porte d'un coup de pied avant de plonger dans les ombres. Une fois de plus, il se tourna vers moi et me crucifia de son regard.

— Reste dans la voiture.

Il se glissa dans la maison et Morcant le suivit.

Je ne pouvais pas laisser Scarlett toute seule là-dedans. Avec un juron, je les suivis en haut des marches, sortis les Uzis de mon sac et passai leurs bandoulières autour de mes épaules. Le cœur battant, je

me glissai dans l'obscurité.

Drustan sembla retirer ses ombres de la maison au moment où j'entrai. Quelque part, plus loin à l'intérieur, j'entendis le rugissement de Roan, suivi du cri d'un homme. Les éclairs de lumière orange de Morcant brillaient dans le noir. Alors qu'ils éclairaient un hall d'entrée décrépi aux murs couverts de tableaux, j'aperçus une silhouette qui me chargeait : il s'agissait d'un homme avec de grandes ailes de chauve-souris, qui tenait une épée immense. Une lumière blanche jaillissait de ses yeux.

Je levai mon Uzi. Je sentis le recul quand j'appuyai sur la gâchette et que je vidai la moitié des balles de fer dans le torse de la créature. Il hurla et tomba en arrière contre un mur, le corps immobile, les yeux écarquillés. Les murs étaient chargés de têtes d'animaux empaillés et d'étranges peintures de scènes sylvestres.

J'avançai dans la salle à manger. Les murs verts ainsi que le tapis élimé étaient trempés de sang, et une demi-douzaine de corps jonchaient le sol. Une tête était posée dans la cheminée en pierre et tachait l'âtre de sang. Roan décrivit une courbe avec son épée en direction d'un fae à la barbe noire, qui para l'attaque avec une massue. Un frisson d'effroi glacé remonta ma colonne vertébrale tandis que je considérais le carnage autour de moi : un corps décapité affaissé contre la base d'une statue de marbre, un autre à l'autre bout de la pièce dont le sang giclait sur une haute fenêtre. Roan avait tué tous ces fae en probablement moins de temps qu'il ne fallait pour le dire.

Morcant n'était nulle part en vue, mais sa lumière orange illuminait toujours le seuil, et une odeur de chair carbonisée montait dans l'air. Cela faisait moins d'une minute que nous étions entrés, et c'était un véritable bain de sang. Mais où était Siofra ? Et surtout, où était ma meilleure amie ?

Odette glissa devant moi comme si elle flottait dans l'air sans le moindre vent. Ses cheveux de feu s'agitaient sur son crâne comme un nid de serpents. Alors que je serrai mon pistolet, un géant de deux mètres cinquante se précipita dans la pièce en rugissant. Odette éleva sa faux et elle laissa derrière elle une trace de lumière argentée alors qu'elle coupait le malabar en deux, comme une lame brûlante tranchant un morceau de beurre.

Il n'y avait pas de temps à perdre. D'une seconde à l'autre, un de ces gardes pouvait se rendre compte qu'ils avaient une monnaie

d'échange : les prisonnières pouvaient aisément être utilisées comme otages. Je me glissai par l'une des portes ouvertes, bien décidée à trouver Scarlett.

J'avais atteint une volée d'escaliers quand une femme aux yeux rouges apparut dans un coin et faillit me décapiter avec un cimeterre. Je me baissai juste à temps, et la lame siffla au-dessus de ma tête. Aussitôt, je la visai de mon Uzi et j'appuyai sur la détente. Les coups de feu partirent de travers, le recul avait fait dévier mon bras. La femme plongea sur le côté, et les balles déchiquetèrent les tableaux sur le mur, ainsi que le plâtre derrière. Le *ratata-tata* de la mitraille s'arrêta brusquement quand mon magasin fut vide.

La fae tonna et agrippa son épée. Je laissai tomber l'Uzi déchargé pour attraper le second. Je le levai et tirai trois fois. Cette fois, les trois balles trouvèrent leur cible. La fae recula, ses yeux rouges écarquillés, et le sabre tomba de ses mains.

Puis Roan fut à mes côtés.

— Tu aurais dû attendre dehors, gronda-t-il.

Je n'avais pas le temps de discuter.

— Tant pis.

Je l'ignorai et montai quatre à quatre les marches en bois qui grinçaient.

Deux gardes apparurent en haut et levèrent leurs pistolets. Je les aspergeai d'une pluie de balles avec mon Uzi. Ils plongèrent, et Roan me dépassa dans l'escalier, l'épée levée. Je relâchai la gâchette pour ne pas le toucher par accident. Quand il arriva en haut, son épée décrivit un grand arc, et un spray de gouttelettes rouges se répandit autour de lui. Il se tourna pour me regarder, le visage éclaboussé de sang, les yeux dorés, ses cornes apparentes. Il ne s'était pas dévoilé complètement et pourtant, rien que de le voir ainsi me serra le ventre. La tête d'un des deux gardes dégringola les escaliers en laissant une traînée sanglante derrière elle.

Dans le couloir aux murs sombres, Roan et moi restâmes l'un près de l'autre. Il ouvrit chaque porte d'un coup de pied. D'en bas, des cris de terreur nous parvenaient, tandis que Morcant, Odette et Drustan répandaient la dévastation autour d'eux. Je frissonnai en apercevant une vitrine, dans le couloir, qui exhibait une collection de crânes humains.

Roan ouvrit une quatrième porte qui révéla une pièce sombre et familière : l'endroit où j'avais vu Scarlett dans un des reflets.

Alors que mes yeux s'habituaient à l'obscurité, je vis mon amie et Elrine allongées par terre, les mains liées derrière la tête, et les vêtements en lambeaux.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Scarlett !

Je me précipitai à ses côtés et tirai sur la corde avec frustration. Je grimaçai en apercevant la brûlure sur son dos, l'image d'une tête de mort sous l'eau.

Elrine avait les yeux fermés, mais Scarlett redressa la tête pour croiser mon regard. La peur parcourut ses traits, vite remplacée par du soulagement.

— Cass, grinça-t-elle. C'est sympa de passer me voir. On était en pleine soirée pyjama, mais Elrine n'est plus très marrante.

Ce petit trait d'esprit fut tout ce qu'elle parvint à dire avant d'éclater en larmes. Je tirai sur la corde avec frénésie. Je n'avais rien de coupant sur moi à part le couteau du Rix et je n'avais pas envie de toucher la peau de Scarlett avec cette lame toxique.

Roan souleva Elrine d'un seul bras.

— Roan ! lui criai-je. Ton épée !

Il me la jeta et elle tomba par terre à côté de moi dans un bruit métallique. Elle était si lourde que je parvins à peine à la soulever. Elle devait faire dans les trente kilos, mais malgré son poids, je parvins à trancher les liens. Scarlett se redressa et se frictionna les poignets. Je ne l'avais jamais vue si pâle. Sa peau laiteuse offrait un contraste saisissant avec les bleus qui maculaient son visage.

— Tu peux marcher ? demandai-je.

— Je crois.

Je l'aidai à se lever et la laissai s'appuyer contre moi. Elle était brûlante et sa peau était moite de sueur. Je l'entendis chercher sa respiration. Ça me brisait le cœur de voir son visage tuméfié, sa jambe ensanglantée, et le moignon inégal, là où son orteil avait été coupé.

Mais ce qui me tordit vraiment les entrailles, ce fut de voir les lignes rouge vif qui partaient de son pied nu. La blessure s'était infectée.

— Il faut qu'on t'emmène à l'hôpital, lançai-je.

— Sans blague, marmonna-t-elle en s'appuyant contre moi. Je crois que je fais une infection généralisée. Une septicémie. Et j'ai des côtes brisées.

La colère brûla dans mes veines. Avec une septicémie, Scarlett risquait de mourir d'une crise cardiaque.

— Bon, dis-je en luttant pour porter l'épée de Roan d'une main tout en soutenant Scarlett de l'autre. Allons-y.

Lentement, nous sortîmes de la pièce. Le silence régnait désormais dans la maison, mais quand nous atteignîmes l'escalier, un cri de douleur déchira l'air. Scarlett se tendit à côté de moi.

— Quelqu'un est blessé.

— Ce n'est pas un des nôtres, dis-je d'une voix sinistre.

Nous descendîmes les marches avec Scarlett, qui grimaçait de douleur à chaque pas. Quand nous arrivâmes en bas, elle écarquilla les yeux devant le carnage dans la salle à manger et le sang partout sur les murs.

— Seigneur ! souffla-t-elle. Qu'est-ce qui s'est passé, putain ?

— L'opération de sauvetage a été un peu mouvementée, marmonnai-je.

Nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée. Le sol était couvert de sang et glissant. Une fois que tout ça serait terminé, je balancerais probablement mes chaussures à la poubelle. C'était fou ce que toutes ces aventures sanglantes m'avaient coûté comme fringues !

Dehors, je trouvai Roan, Drustan et Odette qui se tenaient dans le jardin à l'abandon. Roan portait Elrine dans ses bras, avec précaution. Un éclair de jalousie me traversa, mais je l'enfouis soigneusement. Elle était réveillée et tremblait en fixant le vide.

— Qui sont tes amis, Cassandra ? demanda Scarlett d'une voix tranchante.

— Des amis qui viennent de te sortir de là. Et Morcant ? demandai-

je à Roan. Est-ce qu'il…

— Morcant s'occupe d'un dernier détail, répondit Roan.

— Détail ? m'enquis-je.

Odette tira sa capuche sur sa crinière de feu.

— Les humains sont très doués pour nous ignorer, mais il y a environ deux douzaines de fae morts dans cette maison.

— Alors, qu'est-ce que…

Je fus coupée par le souffle d'une explosion, et des flammes orange et jaune léchèrent les fenêtres du bas. Je restai là, atterrée, à fixer le feu qui consumait la maison.

— Mais il pourrait y avoir des blessés là-dedans !

Plus maintenant, dit Drustan dans ma tête.

— Merde ! criai-je. Le feu risque de se répandre aux autres maisons ! Il y a des gens qui vivent là.

Au bout de quelques secondes, Morcant apparut sur le seuil, ses vêtements dévorés par les flammes. Tandis qu'il descendait les marches sans se presser, il passa ses mains sur son corps pour les éteindre, aussi nonchalamment que s'il était en train de s'épousseter.

Au loin, des sirènes se mirent à hurler.

— Les pompiers humains ne vont pas tarder, dit Roan, qui semblait être le seul à se soucier un tant soit peu que des gens vivent dans les environs.

Morcant fit un signe de tête vers sa voiture.

— Et il faut qu'on y aille.

***

Cette fois, Scarlett s'assit à l'avant avec Morcant tandis qu'Elrine se mettait sur les genoux de Roan à l'arrière. Odette et Drustan s'étaient évanouis dans l'obscurité – littéralement. Drustan avait appelé un nuage d'ombres et ils y étaient entrés, disparaissant à nos yeux.

Je jetai un coup d'œil à Elrine, blottie sur les genoux de Roan et dut faire taire ma jalousie. Qu'est-ce qui clochait chez moi ? Je n'étais pas la petite amie de Roan. Et de toute façon, j'avais toujours une fae psychopathe à tuer, et il fallait qu'on emmène Scarlett à l'hôpital.

Celle-ci se tourna pour me regarder, et je grimaçai en voyant son visage : son œil au beurre noir, sa lèvre enflée. Elle respirait par à-coups, et ses poumons sifflaient un peu quand elle inspirait. Elle s'humidifia les lèvres et déglutit en essayant de rassembler assez de forces pour parler.

— Qu'est-ce que j'ai manqué pendant que j'étais prisonnière ? Quelles sont les nouvelles ?

Je ne savais pas trop quoi lui dire alors qu'elle était au bord du trépas, mais si on l'emmenait à l'hôpital, elle allait forcément découvrir le chaos qui régnait à Londres.

— Il est possible que la femme qui t'a enlevée soit la terroriste qui a fait sauter ces bombes. Elle a aussi inondé la ville. Et est-ce que les événements survenus à Strasbourg en 1518, ça te dit quelque chose ?

Elle écarquilla les yeux et grimaça.

— Putain ! Une épidémie dansante, pesta-t-elle. Combien de victimes ?

Je secouai la tête.

— Je ne sais même plus. Les chiffres n'arrêtent pas de monter et je n'ai pas pu suivre les infos.

Morcant conduisait lentement, bien en dessous de la limite autorisée, et je dus me réfréner pour ne pas lui hurler d'accélérer. Comme nous n'étions plus baignés par les ombres, il ne voulait pas attirer l'attention de la police.

Pendant que nous longions Whitechapel Road, je regardai par la vitre, glacée par la vue de ces rues désertes. Il y a quelques semaines, cette rue aurait été peuplée de gens passant des bars aux restaurants.

Il ne nous fallut que quelques minutes de plus pour arriver au Royal London Hospital, un haut bâtiment en verre bleu au design moderne, qui surplombait les immeubles victoriens bas du reste du quartier. Morcant se gara devant l'entrée des urgences.

J'aidai Scarlett à descendre de voiture et, avec un dernier regard à Roan et Elrine, je refermai la porte. Je ne savais pas trop comment ils allaient soigner Elrine, mais Roan lui murmurerait probablement des mots dans le langage des fae en caressant sa peau. Je repoussai cette pensée et je passai un bras autour des épaules de Scarlett. Devant l'entrée des urgences, deux femmes d'âge moyen en blouse d'hôpital dansaient de manière léthargique, avec des secousses qui faisaient bouger la perfusion dans leurs bras. Je ne savais pas comment elles s'étaient retrouvées là, mais voir des patients dans la rue n'était pas bon signe.

— Alors, c'est à ça que ressemble l'épidémie dansante ? marmonna Scarlett.

— Je crois qu'on risque d'en voir beaucoup d'autres.

Le chaos nous accueillit dès que nous franchîmes la porte. Une foule de danseurs nous bloquaient le passage, certains déjà plus ou moins pris en charge, avec des intraveineuses pour les réhydrater. D'autres se contentaient de rester debout le long des murs blanc et violet de la salle d'attente. D'autres encore étaient affaissés sur des chaises et gémissaient alors qu'ils étaient pris de convulsion.

— Putain de merde !

Scarlett trébucha, et je la maintins avec plus de force. Elle ne parvenait plus à marcher seule, et je la portais presque.

— Je ne suis pas sûre d'arriver jusqu'à l'accueil.

Je désignai une banquette blanche juste derrière elle.

— Tu veux t'asseoir une minute ? Je vais y aller et t'enregistrer.

Elle se laissa tomber sur le banc en gémissant.

— Je vais m'asseoir une seconde. Je te rejoins. S'ils voient ma tête, peut-être qu'ils me trouveront un médecin plus vite.

Je jetai un regard alentour. La salle était bondée de gens qui tremblaient, pris de secousses incontrôlables. Leur peau était cireuse, leurs regards terrifiés, et leurs bouches ouvertes malgré eux. Un vieil homme se balançait en remuant les pieds. Il gémissait, les lèvres pâles. Il n'y avait qu'une seule personne dans toute la salle d'attente qui n'avait *pas* l'air d'être atteinte par l'épidémie dansante : une jeune femme qui tenait sa main contre sa poitrine et dont le tee-shirt était

trempé de sang.

Je ne savais pas trop ce que les infirmiers responsables du tri médical penseraient d'un orteil tranché et d'une brûlure dans le dos, mais nous étions parties pour rester là un moment.

Je déglutis avec difficulté.

— Scarlett… Je ne vais pas pouvoir rester avec toi. Pas avant que tu aies parlé à ton équipe à la CIA.

Elle fronça les sourcils.

— Comment ça ?

— Ils pensent que je suis mêlée à ton enlèvement.

Ses lèvres étaient pâles.

— Un agent du FBI ? Qui est l'idiot qui s'est mis en tête une idée pareille ?

— Fulton.

Elle humidifia ses lèvres, luttant pour garder les yeux ouverts.

— Quel abruti !

— Scarlett.

Je déglutis.

— Ils ont une bonne raison de me soupçonner.

Elle cligna des yeux. La fièvre rosissait ses joues.

— Quelle raison ? Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne comprends pas.

Elle commençait à avoir des difficultés à articuler.

Mon cœur tambourinait contre mes côtes. Je n'aurais pas dû être terrifiée comme ça à l'idée de dire la vérité à ma meilleure amie. J'avais besoin qu'elle me fasse confiance, mais il fallait que je lui accorde cette même confiance. Il fallait que j'aie foi en elle. Elle ne me ferait pas arrêter. En vérité, je ne pouvais pas imaginer une chose pareille arriver.

— Je suis fae.

Je la vis agripper le bord du banc, je vis les articulations de ses doigts blanchir. Je ne savais pas si c'était à cause de la septicémie ou parce que sa meilleure amie venait de lui avouer qu'elle était un monstre.

Je déglutis avec difficulté.

— Je n'étais pas au courant avant de venir à Londres. Je suis moitié fae, moitié humaine. Une pixie. Et je ne suis pas mauvaise. Je te jure, jamais je ne ferais de mal à quiconque…

Les mots m'échappaient alors que mon cerveau était complètement perdu. Je ne pouvais pas lui parler du côté *suce-terreur*. Il valait mieux que Scarlett ne soit pas près de mourir pour ça.

Pendant quelques secondes, elle se contenta de me fixer en clignant des yeux. Elle avait passé les derniers jours à être torturée par une fae. Il aurait été logique que sa haine pour mon espèce n'ait fait que s'intensifier.

— Espèce d'idiote !

Elle grimaça en se serrant la poitrine.

— Je sais que tu n'es pas mauvaise. Sauf quand tu n'as pas eu ton café. Là, tu peux être une vraie teigne.

Je laissai un rire entrecoupé de sanglots m'échapper et je m'accroupis pour la serrer dans mes bras. Elle gémit de douleur quand je touchai son dos, et je la lâchai aussitôt.

— Désolée, dis-je en essuyant une larme sur ma joue.

— C'est pas grave. Je m'en remettrai.

— Il faut qu'on te trouve un docteur. Maintenant.

Je me penchai et l'aidai à se lever. Elle s'accrocha à ma taille.

— Est-ce que je t'ai remerciée d'être venue me sauver ? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas la peine. Tu en aurais fait autant pour moi.

Elle se colla à moi. Elle était brûlante.

— Qui étaient les fae qui sont venus avec toi ? Il y avait le beau gosse du pub… Le beau gosse…, sa copine…

Elle avait du mal à terminer ses phrases.

Un élan de jalousie me prit, et je l'enfouis au tréfonds de mon âme.

— Je ne suis pas sûre qu'Elrine soit sa copine.

Je pris une grande inspiration. Je n'avais pas voulu trop secouer Scarlett en lui demandant des détails sur sa ravisseuse, mais j'avais besoin du maximum d'informations possible avant de partir d'ici.

— Scarlett, je sais que tu ne te sens pas bien, mais c'est important. Est-ce que tu peux me décrire la femme qui t'a enlevée ?

— Je l'ai vue un peu.

Près du bureau, mon amie se pencha tout contre moi en s'accrochant à mon col.

— À peu près notre âge. Brune, des cheveux brillants et lisses, le nez droit. Des sourcils épais. Un mètre soixante-dix environ. Elle me disait quelque chose. Je ne sais pas pourquoi, où j'aurais pu…

Elle ferma les yeux un instant et posa la tête sur mon épaule.

— Ça me reviendra.

— Merci. On verra ça plus tard.

— Oh !

Elle rouvrit les yeux.

— J'ai entendu un nom. Siofra. Et…

Elle hésita.

— Quoi ? insistai-je.

Scarlett cligna des yeux, et la sueur perla à son front.

— Elle a dit…

Elle ferma les yeux pour se concentrer.

— *Pas de glas pour moi, cher Père, chère Mère, ne gâchez pas vos*

soupirs.

Si je n'avais pas connu le penchant de Siofra pour la poésie, j'aurais cru que la fièvre faisait délirer Scarlett.

— Ça lui ressemble bien.

Une femme était assise derrière le bureau et fronçait les sourcils en nous regardant par-dessus ses lunettes.

— Vous pouvez me donner votre nom ?

En s'appuyant sur le bureau, Scarlett se tourna vers moi.

— Je m'en occupe. Tu trouveras quoi faire. Appelle-moi dans vingt-quatre heures. Ne laisse pas Fulton t'attraper d'ici là.

— Non.

Je sortis mon faux badge de la police et j'imitai l'accent britannique :

— Elle a besoin d'être soignée tout de suite. Elle a été torturée et a fait une septicémie. Elle risque de mourir sans soins immédiats.

La femme hocha la tête.

— Bien sûr.

Mais avant de partir, je marchai jusqu'à l'un des gardes, un type énorme qui rentrait à peine dans son uniforme. Je sortis mon badge à nouveau. C'était bien pratique.

— Police ! Je peux utiliser votre téléphone ? Juste un appel rapide, c'est urgent.

Il marmonna quelque chose dans sa barbe, mais sortit son téléphone de sa poche. Je le lui pris des mains et composai de mémoire le numéro de Gabriel.

— Allô ? répondit-il aussitôt.

Sa voix était rauque, comme si je venais de le réveiller.

— C'est moi.

— Quoi encore, Cassandra ? Je t'en prie, dis-moi que tu n'as pas

fait s'échapper tous les animaux du zoo de Londres ni que tu es sur le point de faire sauter Big Ben.

— Non, j'ai de bonnes nouvelles. Scarlett est sauvée. Elle est à l'hôpital, à Whitechapel. Et les corbeaux sont dans un garde-meubles qui s'appelle Big Yellow, à Kennington. Ils ont du pain et de l'eau. Le conteneur a été réservé au nom d'Edgar Allan Poe. Normalement, ils vont bien.

— Attends, je me fiche de ces foutus oiseaux. Tu as retrouvé Scarlett ?

— Oui.

— Comment ? Qui l'a enlevée ?

— La retrouver m'a demandé de faire des maths et…

Bon ! Je ne pouvais pas lui dire que je m'étais introduite dans les bureaux de la CIA par effraction.

— Surtout des maths.

— Des maths ? C'est n'importe quoi, Cassandra. Qui l'a enlevée ? Qu'est-ce que tu peux me dire ?

Je jetai un coup d'œil nerveux au garde.

— Écoute, je ne peux pas trop parler pour le moment. Je suis à l'hôpital. Je te dirai tout ce que je sais demain. Pour l'instant, je peux juste te dire que la ravisseuse s'appelle Siofra et qu'elle détenait Scarlett dans un hôtel particulier à Whitechapel. Il… Le bâtiment n'existe plus.

— Alors, les preuves ont été détruites. Merveilleux ! Tu sais vraiment t'y prendre avec une scène de crime.

— S'il te plaît, dis-moi que tu enverras quelqu'un récupérer les oiseaux ? Je ne sais pas combien de temps ils peuvent tenir là-dedans.

— Donne-moi des détails sur le bâtiment qui a disparu.

Le garde me regardait d'un air mauvais.

— Les pompiers sont déjà là-bas. Je crois que c'est sous contrôle.

— Bon sang ! Écoute, Cassandra. Tu as intérêt à trouver un moyen

de régler cette histoire avec la CIA. Ils ont envoyé quelqu'un poser des questions sur toi ici, et je n'ai pas du tout envie de leur mentir à nouveau. Je fais des cauchemars avec des combinaisons orange et de la torture par simulation de noyade. Et si tu t'amuses à faire sauter des maisons dans Whitechapel, j'en ai fini de mentir pour toi, d'autant plus que tu n'as même pas eu la politesse de me tenir informé de quoi que ce soit.

— Je suis désolée.

C'était vrai, je lui cachais des choses. Et pourtant, je ne comptais pas lui parler de ma petite visite dans les bureaux de la CIA.

— Mais plus je t'en dis, et plus tu devras mentir. C'est mieux si tu n'es pas au courant de certains détails. Pour ton propre bien.

Il poussa un long soupir.

— Je suis heureux que Scarlett soit en sécurité. Dis-moi que tu en as fini avec tout ça.

— Siofra est toujours en liberté, Gabriel.

— Bien sûr. Et tu es la seule à pouvoir l'arrêter, c'est ça ? Je veux que tu me donnes les détails demain. Tu devrais laisser la police s'occuper de ça.

— Il faut que j'y aille.

Je raccrochai et rendis son téléphone au garde.

Chapitre 29

La lumière laiteuse du matin transperçait les volets de ma chambre d'hôtel. Je jetai un coup d'œil au réveil à côté de mon lit – il était neuf heures tout juste passées.

Je me redressai et me tournai pour décrocher le téléphone de l'hôtel. Je composai le numéro de Gabriel, et il décrocha à la troisième sonnerie.

— Stewart.

— Vous avez retrouvé les corbeaux ?

— Oui, ils sont de retour à leur place.

— Super ! soupirai-je, soulagée.

— Et pourtant, la ville est toujours en proie au chaos. L'épidémie dansante fait encore plus de victimes. Il y a eu d'autres inondations. Treize morts la nuit dernière. Tu peux me dire quelque chose sur ces attentats ? Est-ce qu'ils ont un lien avec l'enlèvement de Scarlett ?

— Je pense. Je crois que Siofra est derrière tout ça.

— Et l'incendie, hier soir, à Whitechapel. C'était la maison de Siofra ?

— Oui, mais on ne l'y a pas trouvée.

— Il semble qu'il y avait au moins douze victimes à l'intérieur.

— C'étaient des fae. Est-ce que le feu s'est étendu aux autres maisons ?

— Oui, mais avec des dégâts minimes, à part pour la maison en question. Les pompiers sont parvenus à contenir l'incendie, dit-il. Comment ça a brûlé, exactement ?

— Ce n'était pas moi, Gabriel.

— Je n'ai pas dit que c'était toi, mais tu as un certain don pour

semer la destruction dans ton sillage. L'EDL est toujours en train de faire du boucan à propos des corbeaux, des migrants et des réfugiés, ou je ne sais pas qui ils prennent pour cible cette fois-ci.

Dans une bataille contre les fae, le chaos était plus ou moins une donnée inévitable.

— Je sais. Je suis désolée. Mais on ne va pas régler ça en faisant les choses à l'ancienne avec la police. C'est une guerre de fae.

— Et c'est comme ça que tu te vois, maintenant ?

— Oui, je suppose.

L'épuisement me scia la poitrine.

— Voilà ce que je peux te dire. Siofra fait environ un mètre soixante-dix, elle est brune et a une coupe au carré, un nez droit, elle a vingt-cinq, vingt-six ans. Elle utilise une magie de reflet terriblement puissante. Elle est sadique et elle aime avoir le contrôle. La peur la rend probablement plus puissante. Je pense que c'est une suce-terreur, qui a peut-être un lien avec le Rix. Peut-être pas. Elle est connue de la CIA. Elle m'a prise spécifiquement pour cible pour des raisons que je ne comprends pas. Elle aime les comptines et elle a un sens de l'humour douteux.

— Autre chose ?

— Oui. Elle a assassiné mes parents. Je te tiens au courant si j'apprends autre chose.

Je raccrochai avant qu'il ait le temps de réagir à cette dernière information. Je n'avais pas envie d'y penser pour le moment, je n'avais pas envie de me représenter mon père et ma mère assis dans notre vieux salon encombré, avec le bourdonnement apaisant de la télé en fond sonore…

Pour le moment, il fallait que je reste concentrée sur ce qui se passait à Londres, et sur les attentats que Siofra commanditait. Treize personnes de plus étaient mortes de l'épidémie dansante. Quel que soit son plan, elle ne semblait pas décidée à arrêter juste parce que j'avais libéré ses prisonniers.

Pourquoi faisait-elle ça ? Et pourquoi avait-elle tué mes parents ? Au départ, j'avais cru que la ravisseuse me détestait, car j'avais tué le Rix, mais Siofra avait assassiné mes parents bien avant.

Tout ça n'avait aucune logique.

Je sortis mon ordinateur de mon sac et l'ouvris. Dans la barre de recherche, je tapai le vers que Scarlett m'avait cité la veille : *Pas de glas pour moi, cher Père, chère Mère, ne gâchez pas vos soupirs.* Le premier résultat était un poème appelé *Le Changeling* et un frisson vint lécher ma colonne vertébrale. Je le lus deux fois. C'était un poème triste qui parlait de solitude, de ne pas être à sa place. Quand j'eus fini de le lire, je cherchai « changeling » et j'ouvris la page Wikipédia qui s'y rapportait.

D'après le folklore britannique, quand un enfant humain avait été volé et remplacé par un fae qui lui ressemblait, le bébé fae était appelé *changeling*. Les changelings étaient censés être des enfants difficiles et déplaisants. À l'époque victorienne, plusieurs enfants avaient été assassinés après avoir été accusés d'être des changelings.

Le mot irlandais Siobhra – et sa transcription anglaise, Siofra – voulait dire « enfant échangé ».

Mon cœur tressaillit. Siofra était un changeling : une fae qui avait été élevée comme une humaine.

Mais cette information ne répondait à *aucune* de mes questions, notamment, pourquoi s'en prenait-elle à moi ?

Je regardai à nouveau l'article Wikipédia. Quelque chose me titillait, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Je le parcourus rapidement à nouveau et m'arrêtai devant un paragraphe qui parlait de coquille d'œuf.

Apparemment, on pouvait forcer un changeling à se révéler en faisant chauffer du bouillon dans une coquille d'œuf. Si on se tenait à côté d'un changeling en agissant ainsi, il éclatait de rire. J'avais déjà entendu quelque chose comme ça. Alvin m'avait demandé une fois si j'avais déjà préparé un bouillon dans une coquille d'œuf. Sur le coup, j'avais trouvé ça bizarre. En réalité, il m'avait donné un indice sur Siofra.

J'ouvris ma boîte mail et y trouvai quatre-vingt-dix-neuf messages non lus, dont quatorze provenaient du chef de mon unité, la plupart avec un intitulé en majuscules pour m'enjoindre de le recontacter. Mais l'e-mail tout en haut provenait de Scarlett. Le cœur battant, j'en pris connaissance.

Cass,

Je t'ai mis en pièce jointe un croquis de l'autre tarée. Au fait, la bouffe ici me fait regretter la mort.

Scarlett.

Quand je cliquai sur le fichier et qu'il s'afficha à l'écran, ce fut comme si je m'étais pris un coup de poing dans l'estomac.

On aurait dit un dessin de ma mère.

Ce n'était pas exactement elle : les yeux étaient plus écartés, les lèvres un peu plus pleines. Mais à part ça, elle lui ressemblait terriblement : le même nez droit, les mêmes sourcils épais et arqués. Bon sang, elle lui ressemblait bien plus que moi ! C'était normal qu'elle ait rappelé quelque chose à Scarlett, je lui avais montré des photos de ma mère à plusieurs reprises.

Siofra était la fille de ma mère. Soit Siofra et moi étions sœurs, d'une manière ou d'une autre, soit…

Je déglutis alors qu'une pensée horrible se faisait jour en moi.

Quand Alvin m'avait parlé de faire bouillir une soupe dans des coquilles d'œufs, il avait dit que *je* devrais essayer. Il avait dit que je trouverais ça hilarant. Et pourquoi m'aurait-il dit ça, à moins que je sois, moi aussi, un changeling ?

Et si j'étais l'autre changeling, celui qui avait remplacé Siofra ? Peut-être qu'il était possible pour une fae d'être échangée contre une pixie. Je n'en savais rien.

Je sentis mon ventre se nouer. Peut-être que Siofra m'en voulait pour sa vie volée – et peut-être qu'elle et moi nous nous ressemblions davantage que je n'osais l'envisager. Deux changelings, deux suce-terreur que l'horreur nourrissait. Deux faces d'une même pièce.

Et si c'était vrai, alors qui, au juste, étaient mes parents biologiques ?

Chapitre 30

Bam. Quelque chose cognait contre les parois de mon esprit, les battements de mon propre cœur, peut-être. *Bam.* La chose que je ne voulais pas nommer, à laquelle je ne voulais pas faire face, les possibilités tourbillonnantes et sombres de ma propre identité.

Bam. La voix calme de mon père qui répétait dans ma tête : *Princesse, les monstres n'existent pas*.

Oh, les monstres existent, papa !

Mais je ne savais pas encore si j'en étais un. *Bam.* Il fallait que j'en apprenne davantage sur mon passé. Ma peau se couvrit de sueur froide, et je fermai les yeux de toutes mes forces. Quelle importance avait mon passé ? Quelle importance de savoir qui étaient vraiment mes parents ? Je pensais que c'était l'environnement qui forgeait la personnalité. Le mal n'était pas inné, n'est-ce pas ? J'avais toujours dit qu'il était acquis. *Bam. Bam.* Alors qu'est-ce que ça pouvait faire d'où je venais et qui étaient mes géniteurs…, à moins que je n'adhère plus à mes propres théories ? *Bam. Bam.*

Peut-être que je n'y croyais plus.

Quoi qu'il en soit, il fallait que je trouve Siofra. Il y avait chez moi quelque chose qui la rendait folle de rage, et elle en faisait payer le prix à d'innocents habitants de Londres. Ce n'était pas ma faute, pas vraiment. Mais je ne pouvais pas tout à fait échapper au sentiment dérangeant que c'était *à cause* de moi. D'une façon ou d'une autre, elle était en train de tuer des Londoniens pour m'atteindre. Elle voulait mon attention, elle voulait me tourmenter, elle voulait que j'aie l'impression d'avoir du sang sur les mains. *Bam. Bam.* Peut-être qu'elle détestait le fait que j'aie vécu parmi les humains et qu'elle voulait me torturer en massacrant les miens.

Les battements de mon cœur résonnaient dans ma tête. Il fallait que je sorte de là. J'avais besoin de bruit, d'être entourée par le chaos des rues de Londres. De façon absurde, j'aurais souhaité qu'Odin soit toujours là, avec moi, pour noyer mes pensées dans ses bavardages ineptes.

Pour m'aider à oublier le sang sur mes mains. *Maîtresse de la Terreur, Mère de la Mort.*

J'appuyai mes mains contre mes oreilles pour essayer de bloquer le son de mon propre cœur. *Bam. Bam. Bam.*

Non…, ce n'était pas mon cœur. C'était quelqu'un qui frappait à la porte.

Je pris une longue inspiration et me levai du lit pour aller jusqu'à la porte, le cerveau toujours en ébullition.

Je me mis sur la pointe des pieds, tremblante, pour regarder par l'œilleton et fus choquée de voir Roan me rendre mon regard. Comment avait-il su qu'il me trouverait ici ? J'ouvris la porte.

— Cassandra. J'ai failli enfoncer la porte. Je sentais tes émotions en jaillir.

Il me regarda avec attention, tendu.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien.

Je serrai les poings pour empêcher mes mains de trembler.

— Tu as l'air pâle.

— Ça va. J'essaie juste de mettre tout ça au clair.

— Il faut que je te parle.

J'ouvris davantage la porte, et il rentra dans la chambre en se baissant pour éviter de se cogner contre le chambranle.

Je désignai le lit défait d'une main.

— Assieds-toi. Tu as trouvé quelque chose sur Siofra ? Elle est toujours en train de tuer des gens.

Il s'assit au bord du lit, qui grinça sous son poids.

— Je sais seulement que c'est une jeune fae. Elle n'a même pas un siècle. Apparemment, elle a grandi au palais du Rix.

— Du Rix ?

Une volute d'effroi s'enroula autour de mon cœur. J'avais du mal à respirer.

Roan hocha la tête.

— Je pense que c'était sa servante, ou son esclave. On essaie d'en apprendre davantage.

— Est-ce que ça arrive qu'une pixie et une fae soient échangées, en tant que changelings ?

Il secoua la tête.

— Non. On n'échangerait pas une fae contre une autre fae. Pourquoi cette question ?

L'espace d'un instant, mon cœur ralentit, mais cette idée affreuse avait planté ses racines dans ma tête, et je n'arrivais pas à m'en défaire. Et si Siofra était humaine ? Aucun de mes parents ne semblait fae. Ils avaient l'air humains : ils étaient trop fragiles pour être des fae, trop nerveux, trop imparfaits. Des cheveux gris et des ridules autour de leurs yeux, mon père qui reniflait quand il riait.

Je fis les cent pas dans la petite pièce.

— Est-il possible pour un humain de faire de la magie comme un fae ?

— Qu'est-ce que ça a à voir avec tout ça ?

Il fronça les sourcils.

— Cassandra, qu'est-ce qui ne va pas ? Je sens tes émotions, elles sont hors de contrôle.

— Est-ce que c'est possible ? demandai-je presque en hurlant désormais.

— Oui. C'est seulement très compliqué.

Mon cœur remonta dans ma gorge. Si Siofra et moi avions été échangées à la naissance, elle était peut-être la fille des deux parents humains qui m'avaient élevée. Et ça voulait dire… que j'étais la fille de l'homme qui l'avait enlevée. Le Rix. Le monstre que j'avais tué, celui à l'âme empoisonnée.

Je me serrai le ventre en proie à une vague de nausée. J'essayai de

me convaincre que je me trompais peut-être. Je n'avais pas encore grand-chose sur quoi me baser : juste une mention de coquille d'œuf, et le fait que les parents qui m'avaient élevée avaient l'air humains. Ça pouvait facilement être faux. Mon cœur se mit à battre un peu plus lentement.

Roan m'adressa un regard perçant.

— Tu n'as vraiment pas l'air bien.

Je déglutis avec difficulté.

— J'essaie d'élucider un mystère. Siofra a dit quelque chose à Scarlett qui me fait penser que c'est peut-être un changeling. Et je crois que je lui suis sans doute liée d'une manière ou d'une autre. Mais je ne sais pas vraiment comment.

— Mais c'est une fae, élevée dans le royaume des fae.

— Oui.

Je poussai un soupir.

— Alors tu es certain que c'est une fae. Elle ne pourrait pas utiliser cette puissante magie si elle était humaine, n'est-ce pas ?

Il inclina la tête.

— Ça serait improbable, mais pas impossible. Un humain peut exploiter le pouvoir d'un certain arbre dans le royaume fae. Il doit canaliser le pouvoir de l'esprit qui vit dans cet arbre. Il faut des années de pratique pour que ça fonctionne. Si le lien avec l'arbre est rompu, le pouvoir disparaît. Alors l'humain doit recommencer, rebâtir cette relation. Le Rix savait comment faire cela. Si elle était humaine, cela expliquerait comment elle s'est retrouvée esclave à sa cour.

— Si nous avons été échangées à la naissance, le Rix était mon père.

Roan me fixa du regard, et les ombres autour de lui se firent plus épaisses.

— C'est possible.

La théorie était *possible*. J'avais l'impression de m'être pris un nouveau coup dans le ventre, mais j'essayai de me concentrer.

— Bon. Si elle dérive son pouvoir d'un arbre, comment on fait pour trouver cet arbre ?

— Tu ne peux pas. C'est impossible de savoir lequel elle utilise.

La déception m'envahit.

— Ça n'aide pas vraiment.

Je tentai de contrôler mes pensées qui partaient en tous sens.

— Qu'est-ce que tu fais là, en fait, et comment tu as su où me trouver ?

— Elrine m'a dit où tu étais, et je suis venu te chercher. Je t'expliquerai en chemin.

Elrine, bien sûr. Son pouvoir de traçage était assez dérangeant.

— Comment ça, tu es venu me chercher ? Pour aller où ?

— Aux falaises d'Albion. C'est un long voyage, et il faut que nous partions maintenant.

— Quoi ?

— Tu m'as promis que, quand Scarlett serait en sécurité, tu viendrais avec moi. Elle est en sécurité. Et le Conseil se réunit bientôt.

La tête me tournait. Je ne pouvais pas partir dans le royaume des fae alors que je n'avais pas encore capturé Siofra.

— On est obligés de faire ça maintenant ?

Je ne pouvais pas partir maintenant. Pas alors que Siofra était toujours en train de massacrer des gens dans cette ville pour attirer mon attention sur elle.

Il grinça des dents.

— Le Conseil ne se réunit que quelques fois par an. Ils se réunissent dans deux jours aux falaises d'Albion, à l'extérieur de Trinovantum.

Je clignai des yeux.

— Combien de temps ça prend pour aller là-bas ?

— Presque deux jours.

— Je n'ai pas le temps de faire un voyage de deux jours pour aller voir le Conseil. Tu ne m'as pas dit que c'était si loin.

Il haussa les épaules.

— Tu ne m'as pas posé la question. Le Conseil ne peut pas se réunir dans la ville. Il y a trop d'espions. Nous devons agir avant que le roi de Trinovantum essaie de s'immiscer davantage dans la forêt de Hawkwood. S'il le fait, beaucoup d'Anciens mourront, et il obtiendra encore plus de pouvoir. La Callach a dit que ta présence au Conseil était la clé pour l'arrêter.

Je serrai les poings.

— Je ne peux pas te donner quatre jours. Tu veux arrêter le roi. Et je veux arrêter Siofra. Elle a tué mes parents, Roan. Elle est lancée dans une vendetta incompréhensible contre moi, et elle est toujours là, en train de tuer des Londoniens. Elle le fait pour m'atteindre. À cause de moi, parce que je suis probablement son changeling et qu'elle veut mon attention. Désespérément. Il *faut* que je l'arrête avant qu'elle ne fasse du mal à d'autres personnes. Tu ne comprends pas ?

Roan plissa les yeux, et ses doigts se resserrèrent sur le bord du lit.

— Une excuse.

Ma mâchoire s'en décrocha. C'était un peu plus qu'une excuse. Il y avait des vies dans la balance.

— Écoute, Roan. Tout ton plan repose sur le fait qu'une vieille folle dans les bois t'a dit que j'étais la « clé », et personne ne sait ce que ça signifie. Si c'est vraiment une prophétesse géniale, elle aurait peut-être pu se montrer un peu plus précise ? La dame sans abri qui vit devant mon appartement m'a dit une fois que son Caddie plein de choux sauverait le monde. Ben, tu sais quoi ? Je ne l'ai pas crue.

Les yeux de Roan avaient pris une couleur d'or profond, et je voyais ses cornes en transparence sur sa tête.

— Je me rends bien compte que les dissensions politiques des Anciens et de Trinovantum ne t'importent guère. Mais c'est important pour moi et pour de nombreux autres fae. Des vies sont en jeu. Et tu es la clé pour les sauver.

— J'ai besoin d'un jour de plus.

— Nous n'avons pas un jour de plus.

Je croisai les bras.

— Je ne peux pas venir.

Il me regarda, la mâchoire crispée.

— Tu ne peux pas rompre ta promesse.

— Je ne la romps pas. J'ai dit que je viendrais une fois que Scarlett serait en sécurité. Et je le ferai. Nous n'avons pas défini de date précise. Je peux venir demain. Je voyagerai à travers les reflets s'il le faut.

Ce n'était pas vrai. Je n'en étais pas capable : je consommerais toute ma magie et me retrouverais piégée entre les dimensions.

Des ombres glissèrent de son regard, et la pièce se rafraîchit autour de moi.

— Il n'y a pas énormément de surfaces réfléchissantes dans la nature, et aucune dans le hall du Conseil, précisément pour que les gens comme toi ne puissent pas s'y infiltrer. Je ne m'attendais pas à ce que tu sois si peu digne de confiance, Cassandra.

— Des gens *meurent* à Londres. Si tu avais vu ce que j'ai vu dans les hôpitaux, tu comprendrais. De vieilles femmes, des enfants, qui meurent d'épuisement à cause de l'épidémie dansante.

— Des fae mourront si tu ne viens pas avec moi. Il en va de ma responsabilité de les protéger, de sauvegarder notre royaume des incursions du roi. Tu es fae aussi, Cassandra. Il s'agit de ton peuple. Et avant notre roi actuel, les pixies telles que toi vivaient en harmonie à Trinovantum. Nous pouvons retrouver notre gloire d'antan, mais nous avons besoin de ton aide.

C'était une situation impossible, mais il fallait que je prenne une décision et que je m'y tienne.

— Je suis désolée. Mais tu n'es pas certain que des fae vont mourir, alors que moi, je vois des gens mourir partout dans Londres. Ça arrive en ce moment même. On est en train d'opposer une certitude à une possibilité. Si je n'aide pas Londres tout de suite, la culpabilité me

hantera toute ma vie.

Roan se leva du lit et me surplomba de toute sa stature. Son pouvoir brut et primaire sembla emplir la pièce, courant sur moi par vagues, et mon cœur se serra. Je l'avais poussé trop loin.

— Crois-moi, ceci te hantera d'une façon ou d'une autre. Tu ne peux pas échapper à ton destin.

Ma gorge se noua. *Mère de la Mort.*

Roan s'en alla sur-le-champ et claqua la porte derrière lui. Le bruit du bois qui craquait résonna dans la pièce, et le plâtre au-dessus de la porte se fissura. Je me rassis sur le lit, le cœur battant.

***

Je demandai à la barista au café de me faire un double expresso. C'était une jeune fille avec un nombre impressionnant de piercings au visage. Elle me tendit une tasse noire comme de l'encre, amère au point d'être presque imbuvable, et à la texture épaisse. Exactement ce qu'il me fallait. Installée au comptoir chromé, je la bus à petites gorgées en essayant de trouver la motivation d'attaquer le scone devant moi.

Siofra avait été élevée chez le Rix. Et ça voulait dire que j'étais la fille de ce monstre.

J'avais tué mon père sans même m'en rendre compte, comme l'héroïne d'une tragédie grecque. Le monde sembla basculer sous mes pieds. Je pris une grande inspiration et me forçai à regarder autour de moi les clients du café, à faire taire le tumulte dans mon esprit avec des bruits insignifiants : l'homme qui soupirait et émettait des bruits désapprobateurs au téléphone, la femme qui mangeait un cheesecake en sanglotant silencieusement, l'homme aveugle qui souriait à la femme qui caressait tendrement son bras. Lentement, je retrouvai le contrôle de mes émotions.

Concentre-toi, Cassandra. Fais les choses dans l'ordre. D'abord, trouve Siofra. Ensuite, tu pourras t'effondrer.

Je pris une grande gorgée de café alors qu'une autre pensée commençait à émerger en moi. Si Siofra était humaine, je pouvais la profiler.

Que savais-je d'elle ? Elle avait été volée à ses parents biologiques, élevée par un homme à l'âme tordue, qui l'avait traitée comme une esclave. Maintenant, elle suivait ses pas, s'exprimait à travers les mêmes comptines que le Rix. Elle répandait le chaos et la peur, elle tuait au hasard. Le sadisme. Elle le voyait comme un modèle, elle voulait être digne de lui. Elle était devenue comme lui, elle n'était pas née mauvaise.

Maintenant, elle allait plus loin. Elle me prenait pour cible. Elle n'essayait pas simplement de me tuer. Elle essayait de me faire mal – à moi, la fille du Rix. Elle avait intelligemment réussi à m'isoler de tous ceux qui auraient pu m'aider. Elle avait enlevé ma meilleure amie et s'était arrangée pour que je sois la suspecte principale. La CIA s'était retournée contre moi. Elle m'avait donné pour mission de m'introduire dans la tour de Londres – et ça m'avait coûté le soutien de Gabriel. Elle m'avait opposée à Roan dans un combat à mort. Elle avait essayé de m'inonder de culpabilité au point de m'en faire perdre l'esprit.

Quoi d'autre ? Oh ! Elle avait assassiné mes parents.

Elle m'arrachait, petit à petit, la vie qu'elle pensait que je lui avais volée.

Je déglutis. Bon, maintenant, comment trouver cette garce ?

Je pouvais essayer de chercher du côté de l'hôtel particulier de Whitechapel où elle avait détenu Scarlett. Je pouvais savoir qui le louait, qui en était le propriétaire. Mais ça nécessiterait probablement la coopération de la police, et je ne pensais pas que Gabriel me donnerait cette information, à présent.

Peut-être qu'il y avait une méthode magique pour retrouver un changeling. Mais cela nécessitait l'aide de Roan, et il était parti, lui aussi.

Je ne pouvais plus compter que sur moi.

Je pouvais m'en sortir. Il fallait que je *réfléchisse.* Qu'est-ce qu'elle essayait de faire ? Suivre les traces du Rix. Causer le chaos, la mort…

Mais le Rix l'avait fait avec intelligence. Il s'était infiltré dans la société humaine et s'y était taillé une place importante : un officier de police hautement gradé. De cette position, il avait attisé les flammes, les avait fait grandir, avait étendu le feu.

Je bus une gorgée de mon café amer. Et si Siofra avait fait de même

?

Peut-être qu'elle était également entrée dans la police. Mais ça ne lui allait pas vraiment. La façon dont elle m'avait harcelée de messages, déterminée à rester dans mes pensées à tout moment…, elle voulait de l'attention. En tant qu'esclave dans la maisonnée du Rix, elle en avait probablement été terriblement privée. Elle avait sans doute la sensation qu'il fallait qu'elle fasse ses preuves, cherchant désespérément à être aimée, à sentir les yeux de tous sur elle.

Les médias ? C'était possible. C'était le genre de position qui lui permettrait d'attiser le feu des discordes et d'obtenir l'adoration des foules. Mais est-ce que le Rix aurait approuvé ? Ce qui intéressait le Rix, c'était le pouvoir.

Il était bien plus probable qu'elle ait cherché à se placer dans une position d'autorité, pour faire ses preuves aux yeux du Rix. Mais une position qui lui aurait donné en même temps l'attention des médias.

Je fermai les yeux et laissai le café rouler sur ma langue alors qu'un souvenir improbable venait de remonter au premier plan dans ma mémoire. Une drôle de phrase. Quelque chose que j'aurais dû remarquer avant, si je n'avais pas été si concentrée sur le fait d'échapper aux agents de la CIA.

La maire, qui disait à Gabriel qu'elle allait rejoindre son chauffeur. La maire qui, l'année précédente, avait fait campagne sur la congestion de Londres et s'était fait remarquer en se déplaçant dans toute la ville à vélo – tout en laissant subtilement entendre que c'était la faute des immigrants si la ville était trop peuplée.

Est-ce qu'elle avait changé d'avis ?

Je vais rejoindre mon chauffeur.

Ce n'était pas tout ce qu'elle avait dit, si ? Je me concentrai en essayant de me souvenir précisément de la façon dont elle l'avait formulé. On mémorisait le sens des mots, mais on oubliait souvent le choix précis de ceux-ci. C'était une des raisons qui rendaient les témoignages si peu fiables, quand les souvenirs étaient en cause. Et pourtant, il y avait quelque chose dans la façon dont elle s'était exprimée qui était… étrange. La formulation m'était restée. Pourquoi ? Je rejouai la conversation dans ma tête.

Que ce soient la danse, les inondations, les corbeaux ou bien encore les explosions, tout cela est lié, j'en ai la certitude. Je ne vous vois faire aucun

progrès, inspecteur, et attendre en vain n'est pas dans mes habitudes.

Ça suffit, je vais rejoindre mon chauffeur.

C'était versifié. Elle n'aurait pas pu dire « vélo » parce que ça ne rimait pas, et je me rappelais sa formulation particulière parce qu'on aurait presque dit une chanson. Des alexandrins : créés pour laisser une marque dans la mémoire.

Que ce soient la danse, les inondations,

Les corbeaux ou bien encore les explosions,

Tout cela est lié, j'en ai la certitude.

Je ne vous vois faire aucun progrès, inspecteur,

Et attendre en vain n'est pas dans mes habitudes.

Ça suffit, je vais rejoindre mon chauffeur.

Elle faisait des vers, pour le plaisir. Dans mon métier, on appelait ça : « allitération compulsive ». Normalement, c'était associé à une psychose, ce qui ne correspondait pas au profil de la maire. Même si elle était sadique, elle était saine d'esprit. Mais peut-être qu'elle avait adopté cette façon de parler parce que ça l'apaisait, ou bien c'était une attitude compulsive née de sa relation avec le Rix.

Qu'est-ce que la ravisseuse m'avait dit quand je lui avais remis le pelvis ? *Eh bien, tu as réussi. Tu vas avoir droit à un sursis.* Encore une rime.

Je sortis mon ordinateur, les méninges en ébullition. La maire n'avait rien fait pour arrêter l'hystérie collective qui se répandait. Pour tout dire, elle avait encouragé les gens à se faire justice eux-mêmes. Elle avait mis les inondations, les incendies, l'épidémie et les corbeaux dans le même sac, et elle avait laissé tout ça déborder. Elle avait encouragé l'idée que Londres était la cible d'attaques terroristes.

J'ouvris mon navigateur Internet et j'y cherchai la vidéo de sa réaction le jour du premier attentat. Je la trouvai rapidement et j'écoutai ses paroles avec incrédulité.

Ils attaquent nos foyers, répandent la peur.

Ils cherchent à ravager nos vies, nos existences,

Menacent nos familles et créent de la méfiance !

Nous ne laisserons pas passer un tel carnage.

Nous mettons tout en œuvre pour trouver les coupables

Et je peux vous assurer que les responsables

Éprouveront la mesure de notre rage.

J'encourage formellement les citoyens :

Si jamais vous avez par hasard des indices

Sur quelqu'un qui présenterait un quelconque lien

Avec les terroristes, contactez la police.

Bingo ! Je commençai à chercher des articles sur la maire. Elle avait l'air d'avoir la cinquantaine. Des cheveux gris, un regard perçant, une bouche ferme, mais ça ne voulait rien dire. Ça pouvait facilement être un glamour. J'essayai de me représenter la silhouette floue que j'avais vue dans le Kent. Est-ce que ça correspondait à cette femme ?

Je n'en étais pas sûre, mais la voix correspondait.

D'après Internet, elle avait été élue en mai 2016. Et avant ça, sa carrière politique avait été…

Inexistante.

On avait beaucoup parlé du fait qu'elle appartenait à une section secrète du MI6, ce que tant le MI6 que la maire avaient nié. Bien sûr, cela n'avait fait qu'ajouter du poids aux rumeurs. Elle les avait probablement lancées elle-même, pour se forger un passé qui lui conférait une aura d'autorité et suggérait un caractère impitoyable. Surtout en ces temps où les gens avaient peur et que la véracité des faits n'importait plus autant. Un de ses plus grands soutiens n'avait été nul autre que l'inspecteur en chef, Wood, autrement dit le Rix.

Une obsession pour les rimes. Un lien net avec le Rix. Quelqu'un dans une position d'autorité, et constamment sous le feu des projecteurs. Une personne qui avait utilisé les récents événements pour raviver la haine et la peur dans cette ville. Quelqu'un qui suivait de très près l'enquête.

Et c'est là que je trouvai un article qui me pétrifia.

La maire de Londres accueille une exposition de miroirs à la mairie.

L'article datait de six jours et contenait une photo de la maire debout au milieu d'une douzaine de miroirs aux cadres ornementaux. Son reflet se dédoublait dans les glaces, et son visage affichait un petit sourire satisfait.

Chapitre 31

La mairie de Londres s'élevait au-dessus de la Tamise comme un pouce de verre, et le soleil se reflétait sur ses innombrables vitres. Un bâtiment de miroirs, un endroit parfait pour la magie de reflet. Une brise soufflait de la rivière et caressait ma peau. Je passai devant un jeune couple en tenue de jogging, aux prises avec la peste dansante. Leurs regards étaient terrifiés, et ils étaient couverts d'une pellicule de sueur. La queue de cheval blonde de la jeune femme se mouvait en tous sens sous le vent, et sa bouche était tordue en une grimace horrifiée. Ma gorge se noua en les voyant.

Si je pouvais arrêter Siofra, peut-être que je pourrais les sauver.

Je marchai jusqu'aux portes, prête à montrer mon sac au vigile à l'entrée. J'en avais retiré mes armes tout à l'heure et j'avais accroché le poignard du Rix à ma cheville.

Mais quand j'arrivai, il n'y avait pas de garde. À vrai dire, tout le bâtiment semblait étrangement silencieux – personne à l'accueil, personne dans le hall d'entrée.

Je traversai la pièce circulaire, sans faire de bruit, en regardant autour de moi l'architecture moderne. Il y avait là un vortex de niveaux qui s'élevaient en spirale autour de moi, donnant l'illusion de se trouver à l'intérieur d'un coquillage.

Siofra savait que je venais, elle avait suivi mes mouvements à travers les reflets. Elle aurait pu m'arrêter n'importe quand.

Je me trouvais donc là où elle voulait que je sois.

Et l'endroit où elle m'attendrait était clair. Je suivis les panneaux qui menaient au hall d'exposition. Le bruit de mes pas résonnait alors que je descendais. J'apercevais déjà des morceaux de la salle aux miroirs à l'étage en dessous. L'anticipation était comme un courant électrique sur ma peau alors que j'arrivais en bas.

Des douzaines de miroirs étaient disposés dans la pièce circulaire. Certains étaient anciens et sertis d'un cadre doré, d'autres étaient plus modernes avec des lignes élégantes tandis que des vers étaient

poétiquement inscrits sur certains. Plusieurs étaient disposés selon un angle calculé de sorte que leurs reflets se croisent dans une infinité d'images répétées. Un autre était courbe, en forme de demi-coquillage. Et au centre de la pièce se trouvait une immense mosaïque en éclats de miroir qui pointait vers le vortex comme un pilier de lumière.

Siofra n'était pas là, ce qui ne me surprit pas. Elle m'observait à travers les reflets, j'étais comme une mouche, qui entrait volontairement dans son piège. Elle finirait bien par faire son entrée théâtrale.

Je levai les bras.

— Eh bien ? Je suis là !

J'attendis, le cœur battant, me sentant complètement exposée. Alors que j'essayais de former un lien avec l'un ou l'autre des reflets, je sentis qu'ils étaient bloqués, vides. Siofra les contrôlait tous.

La mosaïque se mit à briller et, lentement, une image apparut sur l'éclat au centre de la salle : un immense reflet de la maire telle que je l'avais vue dans les journaux. Une femme d'un certain âge, impressionnante. Et puis, un par un, tous les miroirs autour de moi s'emplirent du même reflet. Elle me sourit en clignant des yeux, avec quelque chose d'étrangement espiègle dans l'expression.

En la voyant, la rage se mit à bouillonner en moi. J'avais envie de lui arracher le cœur et de le lui faire bouffer. Elle avait assassiné mes parents. Elle avait torturé ma meilleure amie. Elle avait essayé de massacrer la moitié de Londres. Là, devant moi, en train de sourire et de battre des cils, se trouvait le visage du mal.

Elle ne pouvait pas entendre ma voix dans les reflets, mais certains sentiments n'avaient pas besoin de mots. Alors que la fureur m'emplissait, je montrai les dents en un rictus animal, suivant un instinct primaire.

Ces visages, reproduits en maintes copies autour de moi, écarquillèrent les yeux, et leurs bouches s'ouvrirent en une surprise feinte. Elle avait l'apparence d'une femme d'une cinquantaine d'années, mais elle se conduisait comme une enfant, et cette vision me perturbait. Et pourtant, il fallait que je la fasse se rapprocher bien davantage.

Puis, à mon plus grand effroi, huit des reflets sortirent des miroirs, et leurs corps identiques se matérialisèrent dans la pièce.

— Tu es venue jouer, fortelle ? demandèrent les huit femmes, leurs voix à l'unisson.

De façon synchronisée, les maires se mirent à tendre le bord de leurs vestes et à agiter leurs épaules d'avant en arrière.

— Tu veux jouer maintenant ? reprirent-elles d'une voix chantante.

Elle m'entourait, et je sentis le monde basculer sous mes pieds à cette vue. Paniquée, je regardai autour de moi en essayant de comprendre ce qui se passait. Cette femme était un million de fois plus puissante que moi. Huit maires, et elles semblaient toutes régresser en un comportement enfantin devant mes yeux.

Je n'avais qu'un seul atout, un pauvre plan complètement fou.

Je forçai mes traits à prendre une expression calme et j'essayai de masquer la peur qui embrasait mon corps.

— Tu n'oses pas me faire face seule ? demandai-je. Huit versions de toi contre une seule de moi ?

— Bien sûr, répondirent-elles à l'unisson avec un sourire timide. Qui ne serait pas impressionné par la terrible Cassandra Liddell ? Agent du FBI, fille bien-aimée. Admirée et aimée de tous.

Les maires se mordillèrent la lèvre inférieure avec un sourire faussement effarouché.

— Cassandra Liddell, la voleuse de vie, la meurtrière.

Les maires battirent des mains.

— Quel est ton plan, chère jumelle ? J'ai tellement hâte de voir ce que tu me réserves.

— Mon plan, c'est de t'arrêter.

Les maires haussèrent les sourcils en battant des cils.

— Mais tu as envie de sentir ma peur, non ? Un monstre comme toi s'en repaît. Tu dois t'en nourrir. T'en abreuver alors même que ton papa et ta maman sont en train de mourir, parce que c'est trop bon pour que tu t'interposes.

Une colère violente explosa dans ma tête, et je me jetai sur la plus proche des maires pour la frapper. Mon poing la traversa et le reflet

vacilla. Je faillis perdre l'équilibre. Aussitôt, je fis volte-face et frappai la seconde, mais encore une fois, je ne rencontrai que de l'air. Une pichenette à la troisième donna le même résultat. Alors que je passais à la quatrième, puis à la cinquième en ne frappant que du vide, elle se mit à rire.

— Ce ne sont que des reflets, constatai-je. Des illusions.

— Tu es bien placée pour le savoir, répondirent les huit maires en pouffant de rire. Des illusions, mais Siofra passe à l'action.

Le reflet le plus proche se tourna et me donna un coup de poing en plein visage. Je chancelai en arrière. Visiblement, parfois, les reflets étaient tangibles. Si je pouvais juste en attraper un au bon moment, refermer mes doigts sur son sale petit cou…

Je me tournai brusquement, mais un autre reflet bondit et me donna un coup de pied dans le ventre. L'air quitta mes poumons, mais je parvins à saisir son pied et à la faire tomber. Ma victoire fut pourtant de courte durée : la douleur explosa à l'arrière de ma tête, et je basculai vers l'avant. Les reflets étaient forts, et leurs corps étaient tantôt solides, tantôt pas. À chaque fois que j'essayais d'en frapper un, mon poing ne rencontrait que le vide. Siofra jouait au chat et à la souris. *Tu veux jouer avec moi ?*

Étourdie, je reculai en chancelant et pris un autre coup derrière la tête, qui me fit tomber.

— Le riche, le pauvre, le voleur, *le malandrin*, chantonnèrent-elles.

Un autre reflet me donna un coup de pied dans le ventre, et je me pliai en deux.

— Un meurtrier devrait mourir de chagrin, poursuivirent-elles.

La maire me frappa en plein visage, et une douleur violente me déchira la mâchoire.

— Monstre !

Sa voix était toujours aiguë et enfantine, mais elle avait pris un ton plus dur désormais.

Et alors que sa colère montait, les voix cessèrent d'être synchronisées, et les reflets se mirent à me battre avec une violence de plus en plus grande. Roulée en boule, je laissai les coups et la douleur

pleuvoir sur moi. La petite armée de clones se mit à crier des choses incompréhensibles en me frappant et me crachant dessus.

Au moment où je pensais ne plus pouvoir en supporter davantage, l'attaque s'arrêta, et les reflets se mirent à me contempler, dressés au-dessus de moi.

Je toussai et roulai sur le dos. Elle avait endommagé plusieurs de mes côtes et j'avais du sang dans la bouche.

— D'accord, soufflai-je en la regardant. Je comprends pourquoi tu me traites de voleuse. J'ai volé ta vie, n'est-ce pas ? Pas de papa ni de maman pour la pauvre Siofra. Mais je ne me rappelle pas avoir assassiné quiconque.

Autour de moi, les miroirs se mirent à vaciller et ils montrèrent tous le même endroit : les arches de pierre d'une église médiévale, et les ombres qui dansaient autour. Cassandra Liddell étendue au sol, le Rix au-dessus d'elle. Un couteau dans sa main. D'un coup violent et brutal, elle tranchait la gorge du Rix.

— Meurtrière ! dirent les maires.

— C'était un connard.

Je me forçai à m'asseoir. Lentement, en me tenant le ventre, je me relevai. Une douleur lancinante tenaillait ma jambe gauche. J'avais probablement une fracture de ce côté-là aussi.

— Je suis désolée, il te manque ton papa ?

— Et toi, le tien te manque ?

Elles se rapprochèrent en tendant la main vers moi, et leurs sourires enfantins moururent sur leurs lèvres.

— Allons le voir de nouveau !

Deux maires plongèrent vers moi, leurs doigts durs comme du roc. Elles me poussèrent et me calèrent devant le miroir incurvé. Puis elles m'entourèrent et me maintinrent en place en enfonçant leurs doigts dans ma chair. Partout autour de moi, je voyais les miroirs : le demi-dôme, la mosaïque, les miroirs dans leurs cadres dorés. Siofra avait quelque chose qu'elle voulait me montrer.

— Tu te souviens, Cassandra, murmura l'une d'elles à mon oreille.

Dans le hall, les miroirs s'animèrent, et les reflets me montrèrent une pièce aux murs bleus. Un éclair d'envie désespérée transperça ma moelle. Un salon. La table où je m'étais ouvert le menton quand j'avais quatre ans. Le canapé où je me blottissais avec un livre pour boire le chocolat chaud aux Chamallows que ma mère me préparait. Le tapis avec les motifs compliqués que j'aimais suivre des yeux pendant que mes parents regardaient les infos. Je me figeai en le contemplant, incapable de bouger, et l'air quitta mes poumons. Même si les maires ne m'avaient pas tenue, j'aurais été incapable de bouger.

Mon ancienne maison. Dans la chambre de mes parents, il y avait des portraits suspendus aux murs, et le peignoir rouge de ma mère était posé sur le lit. Mes parents se tenaient le dos au mur, la bouche ouverte, avec un air perdu. Une femme se tenait devant eux et brandissait un grand couteau. Non, pas une femme. Une gamine.

Je voyais clairement son visage, un visage comme celui de ma mère, mais plus jeune. Tellement plus jeune. Elle ne pouvait pas avoir plus de treize ans, ses hanches étaient à peine formées et son visage était rond. Son sourire vicieux et son regard mort étaient incongrus sur son visage aux traits enfantins.

Il fallait que j'arrête de regarder, il fallait que je détourne le regard, mais j'en étais incapable. Même si j'avais pu me défaire de la prise solide de la maire, je n'aurais pas pu m'arrêter de regarder. Il fallait que je voie ce qui s'était *vraiment* passé. Toutes ces années, j'avais été tellement certaine que mon père avait massacré ma mère sans remords, et maintenant, j'avais besoin de la vérité. J'avais besoin de savoir.

La fille – Siofra – était en train de parler en pointant le couteau vers eux. Mon père lui répondait. Il avait l'air d'avoir peur et d'être en colère. Puis il bondit vers le couteau.

Ma mère hurla. Je ne pouvais entendre sa voix, mais ses paroles s'étaient imprimées dans mon âme, et je voyais ses lèvres former les mots. *Horace, non !*

Mon cœur tapa si fort contre mes côtes que je fus certaine que Siofra l'entendait.

La main de la fille bougea vite, tellement vite. Elle attrapa la main de mon père et le fit se rapprocher d'elle. Leurs regards se croisèrent. L'espace d'un instant, on aurait pu croire qu'elle était sur le point de le serrer dans ses bras.

Les yeux écarquillés, je vis la petite Siofra s'élancer loin de lui et plonger le couteau dans la poitrine de ma mère. Un sanglot m'échappa alors que le visage muet de ma mère se tordait de douleur. Du sang jaillit de sa poitrine, éclaboussant la fillette. Les yeux exorbités de mon père suggéraient une crise cardiaque. Horrifié, il entoura ma mère de ses bras pour l'empêcher de tomber.

Tandis qu'il la tenait et l'accompagnait doucement au sol, Siofra leva à nouveau son couteau et le lui planta dans le cou. Il s'écroula, et le corps inerte de ma mère tomba en même temps que le sien. Le sang jaillissait de sa gorge à gros bouillons et éclaboussait le sol et le lit. Ses yeux grands ouverts étaient remplis d'effroi. Il était toujours vivant. Ma mère serrait sa poitrine en haletant. Siofra avait manqué son cœur, je le savais. À la place, elle avait perforé son poumon.

La gamine s'accroupit et attrapa la main de mon père. Elle fit passer le manche du couteau entre ses doigts. C'est alors que la vie quitta les yeux de mon père, et sa tête bascula sur le côté, le couteau entre ses doigts incapables de serrer.

Les monstres n'existent pas, princesse.

Si, papa, mais tu n'en as pas élevé un. Tu en as juste engendré un.

La douleur de cette perte me déchirait. Les larmes coulaient sur mes joues, et je tremblais. Toutes ces années…

Les enquêteurs auraient dû se rendre compte que ce n'était pas un suicide. L'autopsie de mon père aurait dû montrer les hématomes sur son poignet. Un bon analyste aurait vu les traces que Siofra avait laissées derrière elle sur la scène de crime. La pénétration de l'arme dans le corps ne correspondait pas avec l'angle d'attaque d'un homme adulte.

Mais personne n'avait eu envie de s'y intéresser. Mon père souffrait d'une maladie mentale. Une dépression peut-être. Il dormait mal et avait besoin de prendre des médicaments. Je me rappelais avoir entendu mes parents se disputer. Il avait failli perdre son travail après s'être mis à crier contre un collègue après des semaines d'insomnie.

Un homme instable, sous traitement. Des problèmes personnels. Le bouc émissaire classique. Un meurtre suivi d'un suicide, et une fille qui le détesterait pour des années. Une affaire classée.

Les doigts de la maire se resserrèrent sur mes épaules et me sortirent du cauchemar.

— Et où est la grande Cassandra Liddell ? ricana-t-elle de sa voix chantante, étrangement aiguë. Sur le point de faire irruption pour sauver ses parents ? Ou peut-être simplement d'appeler l'hôpital ? Ooooh !

Certaines des maires applaudirent.

— Ta mère a bougé. Elle est encore vivante ! Peut-être que si tu es assez rapide, tu peux la sauver ! Comment ça se termine, Cassandra ?

Ses yeux brillèrent d'excitation, puis elle fit la moue.

— Mais tu sais comment ça se termine, non ?

Le chagrin et la honte me dévorèrent, et le reflet changea pour me montrer la chambre d'une adolescente. En bazar, un sac à dos, qui traînait sur le tapis vert, et un projet artistique inachevé par terre. Et sous le lit, une fille blonde qui fermait les yeux, les mains sur ses oreilles, tremblante de peur.

Je n'avais pas essayé de sauver ma mère. Je n'avais pas appelé à l'aide. J'étais restée cachée là jusqu'à ce que quelqu'un arrive.

— Ohhh ! La petite Cassandra ne voulait pas aider, dirent les maires avec une petite moue. Peut-être que ça lui plaisait, la peur de ses parents. C'était trop bon pour interrompre ça, non ? C'est là que tu as découvert ton sale petit secret. Que la terreur te fait du bien, que tu préfères l'absorber plutôt que d'aider ceux que tu aimes. Parce que la vérité, Cassandra, c'est que les monstres ne peuvent pas vraiment aimer. Mais tu le sais, non ?

Les maires me lâchèrent, et je tombai à genoux. Les souvenirs de cette nuit tourbillonnaient dans ma tête, empoisonnant mon esprit comme une fumée âcre. J'essayai de bloquer le souvenir du son que ma mère avait fait quand le couteau avait perforé son poumon – un sifflement, un gargouillis –, mais il était imprimé dans ma tête. Un éclair de chagrin aigu me frappa, menaçant de me briser. *Les monstres ne peuvent pas vraiment aimer.*

Siofra caressa mes cheveux derrière moi.

— Mes parents auraient dû le savoir.

Elle parlait toujours de cette voix légère et mélodieuse. Mais cette fois, il n'y en avait qu'une, pas huit.

— Dès qu'ils ont posé les yeux sur toi, ils auraient dû savoir que quelqu'un avait pris leur bébé. Leur petite fille. Et laissé un monstre à la place. Une créature de cauchemars. Une suce-terreur.

La fureur qui brûlait en moi éteignit presque la douleur de mes os cassés. Lentement, je me tournai pour la regarder. Elle n'avait plus l'apparence de la maire, mais de quelqu'un de beaucoup plus jeune, qui ressemblait terriblement à ma mère. La femme qui m'avait raconté des histoires pour m'endormir et m'avait coiffée le matin, qui m'achetait du soda au gingembre quand j'étais malade et me bordait quand je m'endormais sur le canapé, et qui avait le plus beau des rires. Peut-être qu'elle avait les mêmes traits, mais l'expression n'appartenait qu'à Siofra : un sourire enfantin qui n'atteignait pas ses yeux.

Je regardai le miroir à nouveau. Siofra me montrait toujours la même image : la petite Cassandra, recroquevillée sous le lit.

— Quel effet ça fait ? demanda-t-elle en riant. De savoir que tu aurais pu les sauver, mais que tu ne l'as pas fait ? Que tu es restée cachée sous le lit comme une vraie lâche ?

— Je n'avais que treize ans, dis-je à travers mes dents serrées.

— Moi aussi, et regarde ce que j'ai réussi à accomplir. J'ai tout changé pour eux.

Je regardai la fille sous le lit, ses yeux écarquillés, son corps tremblant. Pour la première fois, je me rendis compte à quel point j'avais été *naïve*. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait dans la pièce d'à côté ni pourquoi je pouvais sentir leur peur courir dans mes veines. Je n'avais pas compris que quelqu'un était en train de mourir. Je savais juste que quelque chose de terrifiant était en train de se passer : une dispute violente entre adultes, des bruits que je ne pouvais pas expliquer et des émotions que je ne comprenais pas.

Siofra haussa les sourcils, la mine parfaitement innocente.

— Tu aurais pu les sauver.

— Tu aurais pu ne *pas* les tuer.

Et d'un mouvement brusque, j'ouvris mon col pour révéler le cristal qu'Alvin m'avait donné.

Chapitre 32

Elle écarquilla les yeux quand elle vit le cristal.

— Oh !

Je fis un pas vers elle. La rage incendiait mes veines, comme un volcan à l'intérieur de moi.

— Je vous en prie, Déesse, balbutia-t-elle en reculant. Pardonnez-moi. Je ferai tout ce que vous voudrez.

Je fis un autre pas, auréolée par ma rage.

— Tu as tué mes parents.

Elle détourna les yeux.

— Je ne savais pas qu'ils étaient les parents de la Déesse.

— Maintenant, tu le sais.

— Que voulez-vous que je fasse, Déesse ? Je peux me repentir de mes péchés. Je ferai tout ce que vous voudrez. Je me flagellerai.

Il y avait quelque chose dans sa voix qui me fit hésiter. Un certain ton…

Vive comme l'éclair, sa main jaillit vers moi et elle saisit le cristal, arrachant la chaîne à mon cou. Elle sourit et le porta à ses yeux. Un cri m'échappa. C'était mon plan. Mon seul plan.

— Peut-être que je devrais vous offrir un sacrifice, *Déesse* ?

Elle pivota en jetant le cristal à travers le reflet.

— Oups ! On dirait que j'ai perdu votre babiole.

Merde, merde, merde ! Mais ce n'était pas encore fini. Je me baissai et saisis le couteau dans ma botte, mais alors que mes doigts se resserraient autour de la garde, mon propre reflet sortit de sous le lit en rampant et passa à travers le miroir à la vitesse d'un ouragan. Mon cœur battit violemment tandis que je me redressais.

Mais le reflet – la petite Cassandra – attrapa ma main de ses doigts glacés. Elle me tordit le poignet jusqu'à ce que je hurle de douleur et lâche le couteau. Horrifiée, je me figeai en voyant une deuxième petite Cassandra émerger d'un reflet.

— C'était *ça* ton plan ? demanda Siofra de sa voix enfantine. Tu as cru que tu pouvais me contrôler avec une babiole ?

En se mordant la lèvre, la mine innocente, elle avança jusqu'à moi.

Son expression s'assombrit, et elle me gifla avec force.

— C'est ça que tu pensais ? Que tu pourrais me vaincre avec le joujou d'un fae des rues, pauvre conne ? Je vais te défoncer.

L'obscurité coulait de ses yeux.

La douleur submergeait mon corps à cause des coups qu'elle m'avait donnés, de mes côtes fêlées et de ma jambe cassée. Les petites Cassandra enfoncèrent leurs doigts glacés dans ma chair et vinrent appuyer sur mes côtes meurtries.

Siofra secoua la tête.

— Tellement décevant. Tu m'as volé ma vie. Et tu es pathétique.

Ses traits avaient changé, ils étaient désormais vicieux, animaux.

— Tu l'as *gâchée* !

Les reflets vacillèrent autour de nous : des instantanés de ma vie s'affichèrent sur les miroirs. Mon cœur se mit à battre plus fort en les voyant. Siofra était la protagoniste de tous ces reflets. Siofra, au zoo avec mes parents, en train de glapir d'excitation en voyant les girafes ; le sixième anniversaire de Siofra, quand elle applaudissait avec jubilation devant le vélo rouge dont elle rêvait ; Siofra, à sept ans, déguisée en vampire, pour aller réclamer des bonbons aux portes pour Halloween ; le premier baiser de Siofra avec Ryan Mahoney au fond d'une salle de cinéma, et puis le moment où elle s'essuyait la bouche du revers de la main ; Siofra et Scarlett, ivres au Dunkin' Donuts pour la Saint-Patrick avec des chapeaux verts idiots et de la confiture échappée des beignets sur leurs mentons, Scarlett qui menaçait de faire pipi par terre s'ils ne la laissaient pas utiliser les toilettes des employés. Des douzaines de souvenirs qui vacillaient sur les miroirs.

— Je veux retrouver ma vie, Cassandra ! C'est ma vie que tu as

volée !

Sa voix était aiguë, hystérique. Elle ne se contrôlait plus.

— J'aurais dû être Cassandra Liddell. *J'étais* Cassandra Liddell jusqu'à ce que tu voles ma vie et me noies dans le chagrin.

Ses joues étaient roses, et elle postillonnait en parlant.

— Le riche, le pauvre, le mendiant, le malandrin !

Elle était en train de péter les plombs et ne contrôlait plus les images, pourtant, elles s'affichaient toujours derrière elle, de leur propre chef. La rage la consumait, et son esprit s'échappait dans les miroirs. Son lien avec les reflets était si total qu'ils étaient devenus une part d'elle. Quand elle laissait libre cours à ses émotions, ses pensées commençaient à se répandre sur les miroirs.

Comment pouvais-je utiliser cela ?

Tout mon corps me faisait mal, anéanti, et je luttai contre les petites Cassandra en essayant désespérément d'imaginer une façon d'utiliser les reflets et les émotions de Siofra contre elle.

Réfléchis, Cassandra. Réfléchis, malgré la fureur. Qu'est-ce que je savais d'elle ? Elle se sentait abandonnée, privée de la vie qu'elle méritait. Forcée de grandir comme esclave dans la maison du Rix, et pourtant, elle lui était étrangement loyale. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Elle avait dû vouloir son attention, son amour. Affamée d'affection, elle luttait toujours pour obtenir la sienne même après sa mort. Elle essayait toujours de l'imiter, de l'impressionner. Je l'avais privée de la chance d'obtenir son approbation.

— Je ne t'ai pas volé ta famille, déclarai-je. Tu avais le Rix. Il t'a élevée. Il t'a tout appris.

Elle se mit à trembler.

— Et tu me l'as arraché aussi. Parce que, bien sûr, il fallait que Cassandra Liddell me prenne tout.

Les visions dans les miroirs disparurent alors qu'elle reprenait le contrôle de ses émotions.

Une des petites Cassandra saisit ma gorge. Elle serra, et l'air quitta mes poumons.

Je lui mis un coup de coude dans le ventre et la fis me lâcher.

— Tu peux le retrouver ! criai-je. Le Rix existe toujours !

Les Cassandra s'en prenaient à nouveau à ma gorge, elles serraient, et leurs doigts étaient comme des éclats de glace. La lèvre de Siofra se retroussa de dégoût.

— J'ai fini de jouer, Cassandra. C'est terminé.

Paniquée, je me débattis et me défis de l'étreinte glaciale des Cassandra.

— Regarde, hoquetai-je. Son âme… capturée dans le couteau.

Lentement, les petites Cassandra relâchèrent leur prise. Siofra fronça les sourcils en avisant le couteau par terre.

— Un dernier jeu ? s'enquit-elle de sa voix chantante. Tu sais, le fer ne me fera pas de mal. Contrairement à toi, je suis humaine.

— Ce n'est pas une ruse. Ni un jeu.

Je me frottai la gorge et déglutis avec difficulté.

— Prends le couteau. Tu verras.

Une des petites Cassandra envoya le couteau vers Siofra d'un coup de pied. Elle plissa les yeux en me regardant, s'accroupit et le ramassa.

L'effet fut immédiat. Ses traits s'adoucirent, et elle regarda la lame avec émerveillement. Un sourire enfantin éclaira son visage.

— C'est *lui*, murmura-t-elle. Il est vivant !

Autour de nous, les miroirs reprirent vie. Des souvenirs de Siofra et du Rix se matérialisèrent partout. Ils étaient tous les deux, en train de dîner à une table ronde sous un saule. Siofra marchait derrière lui dans une rue étincelante de Trinovantum tandis que les autres fae se recroquevillaient sur son passage et lui faisaient des courbettes. Le Rix, en contre-plongée, en train de regarder les étoiles.

Des larmes brillèrent dans ses yeux tandis qu'elle fixait le poignard.

— Mon Roi.

Je parcourus les visions à la recherche de quelque chose que je

pourrais utiliser.

Le Rix était assis sur une espèce de trône à côté d'un âtre et Siofra lui tendait une timbale. Le Rix fouettait une femme dans une cave et Siofra observait avec fascination. Le Rix marchait à pas rapides dans un couloir et Siofra se hâtait derrière lui.

C'étaient ses plus chers souvenirs de lui, et il ne lui accordait pas la plus petite étincelle d'intérêt.

Je la regardai et vis la révérence qu'elle éprouvait pour le couteau.

— Il ne tenait vraiment pas du tout à toi, hein ?

Son regard se reporta vers moi, la colère visible à travers ses larmes.

— *Si !*

— Vraiment ? Mes parents à moi, ils me faisaient un bisou avant que j'aille me coucher. Ils me faisaient un câlin le matin. Ils m'achetaient des cadeaux.

— Il m'a acheté…

Un sanglot lui échappa.

— Tu n'as pas le droit…, il m'a donné…

Elle arrivait à peine à parler, toute tendue, le visage défait. Les miroirs revinrent à la vie et me montrèrent son chagrin.

Dans les glaces se trouvait une image du Rix en train de lui tendre une poupée.

Elle pleurait. C'était une petite fille de trois ans aux cheveux en bataille, qui cherchait désespérément de l'attention. Sa poitrine était secouée de sanglots irréguliers, et il y avait de la nourriture ou de la saleté étalée autour de sa bouche. Elle était assise sur un sol de pierre. Il se tourna pour crier contre elle, et on n'entendit pas ce qu'il disait dans le reflet. Soudain, il attrapa un jouet en bois abandonné sur son bureau, une sorte de poupée sculptée avec des yeux vides, et il la lui jeta dessus.

Il la manqua, ou peut-être qu'il n'avait pas vraiment voulu la toucher, et la poupée atterrit à côté d'elle. La fillette essuya ses larmes du revers de sa main, les doigts pleins de morve, et elle ramassa le

jouet.

Tout autour de nous, les miroirs affichèrent différents souvenirs. Siofra qui dormait, recroquevillée, la poupée en bois serrée dans ses bras. Siofra, dans le jardin, en train de murmurer à l'oreille de la poupée. Siofra qui faisait semblant de nourrir sa poupée avec une cuillère. Siofra qui pleurait dans un coin de sa chambre et serrait la poupée de toutes ses forces.

Et dans un coin de la salle d'exposition, un miroir refléta un souvenir qui attira mon attention. Le Rix, qui la dominait de toute sa hauteur et criait. Ils étaient à côté d'une cheminée où des flammes dansaient. La petite Siofra, peut-être âgée de sept ans, serrait toujours la poupée en bois contre son cœur. Le Rix la lui arracha et la jeta dans l'âtre. Siofra courut vers la cheminée pour essayer de la récupérer dans les flammes, en hurlant alors qu'elle se brûlait les mains. Elle ne réussit pas à récupérer la poupée. C'était trop tard, et elle se laissa tomber sur le sol de pierre en sanglotant.

Mon cœur se serra pour cette petite fille. Je savais ce qu'elle deviendrait. Et c'en était la raison. Des larmes coulaient sur les joues de Siofra et sur les miennes aussi.

Mais si je voulais survivre à cela, il fallait que je me montre impitoyable. Il fallait que je sois un monstre, juste pour un instant.

Je sentis les reflets autour de moi, ils n'étaient plus bloqués. L'attention de Siofra était trop accaparée par le couteau, trop engloutie par ses propres souvenirs. Je fermai les yeux et forçai les miroirs à tous montrer le même souvenir.

Le Rix, en train de hurler, de saisir violemment la poupée et de la jeter dans le feu. Siofra, qui essayait de récupérer son jouet, la seule chose à laquelle elle tenait, et qui n'était pas capable de le sauver. Ses doigts brûlés. Siofra qui luttait entre l'amour et l'instinct de survie. Partout, dans la salle d'exposition, les miroirs rejouèrent le même souvenir. Son échec. Son tourment.

— Qu'est-ce qu'il t'a donné, Siofra ? demandai-je en essuyant une larme sur ma joue. Une poupée ? Tu veux dire, celle qu'il t'a lancée à la tête ? Celle qu'il a *brûlée* ? Est-ce qu'il avait seulement un peu d'affection pour toi ? Est-ce qu'il t'a jamais montré un seul geste de tendresse ?

— La ferme ! hurla-t-elle. Il… Il m'aimait ! Il était sévère, mais il…, il…

Les souvenirs affluèrent sur les miroirs.

Le Rix qui lui tournait le dos en plein milieu d'une phrase. Le Rix qui claquait la porte de son bureau alors qu'elle en approchait. Le Rix qui quittait le château pendant que Siofra le regardait partir depuis sa fenêtre.

Dans chaque souvenir, il se détournait d'elle, il l'abandonnait.

Elle sanglotait désormais, toujours en regardant le couteau, et elle marmonnait.

— Il *m'aimait*, si, si, il m'aimait.

Les images vacillèrent à nouveau et montrèrent le Rix en train de sourire à une jeune femme tout en ignorant Siofra. En train de froisser en boule un dessin qu'elle avait fait, les lèvres retroussées en un rictus de dédain. D'autres souvenirs, des douzaines de Siofra assises toutes seules dans de grandes pièces vides, le regard de plus en plus vide, de plus en plus dépourvu de vie.

Un éclat attira mon attention dehors, et quand je tournai mes yeux vers les fenêtres, j'en eus le souffle coupé. Ses souvenirs s'affichaient à l'extérieur, ils dansaient dans des flaques, s'étalaient sur la Tamise. De l'autre côté de la rivière, j'apercevais des éclairs colorés danser sur les vitres des immeubles.

Combien de miroirs et de fenêtres affichaient les souvenirs de Siofra en cet instant ?

Elle tenait le couteau contre sa joue.

— Dis quelque chose, murmura-t-elle. Parle-moi.

Dehors, les visions étaient en train de disparaître des fenêtres et de la rivière ; elles s'estompaient les unes après les autres. La magie de Siofra s'affaiblissait. Manipuler autant de reflets épuisait inévitablement, aussi puissante que soit la personne qui utilisait ce genre de magie.

Une des petites Cassandra qui me tenaient s'évapora, tandis que la prise des autres se faisait moins forte. À l'extérieur, la rivière ne réfléchissait plus que le ciel, et les reflets dans la rue revinrent à la normale. Dans la salle d'exposition, les miroirs recommencèrent à refléter la réalité et non plus les pensées de Siofra.

Les doigts glacés sur moi se dissipèrent, et il n'y eut plus qu'un seul miroir qui affichait encore un souvenir : le Rix méprisant les paroles de Siofra. Puis il s'évanouit et ne montra plus que Siofra. Vidée. Sa magie était totalement consumée.

Les images de sa vie m'avaient rendue malade et le chagrin enflait ma poitrine.

— Je suis désolée, murmurai-je.

Elle leva ses yeux brillants vers moi.

— Tu m'as volé ma vie ! Bien sûr. Tu as pris ma place après être née. Tu es un monstre.

Je secouai la tête.

— On ne naît pas monstre, Siofra. On le devient.

Le plus vite possible, j'établis un lien avec le reflet du demi-dôme et je le sentis se connecter à mon esprit. Siofra fonça sur moi, et je me déplaçai de côté en attrapant son bras au passage. Je projetai mon poids contre elle et j'utilisai sa propre force pour la jeter vers un des miroirs. Avec elle, je plongeai dedans et sentis le reflet glisser sur ma peau, froid comme de la glace.

Durant une fraction de seconde, nous restâmes dans le monde entre les reflets, comme engluées dans de la mélasse, mon propre pouvoir étant toujours faible.

Je lâchai la main de Siofra et passai dans l'autre miroir. Je ressortis par les fenêtres réfléchissantes de la mairie en la laissant derrière moi.

Alors que je me glissai à travers le reflet glacial, je tournai la tête pour jeter un regard en arrière et je la vis. Figée entre les reflets, son pouvoir réduit à néant, elle était incapable d'avancer. Ses yeux étaient écarquillés, terrifiés, et ma gorge se serra.

Le miroir tremblota, et elle disparut à ma vue. J'avais survécu, j'avais arrêté le monstre. Et pourtant, à l'imaginer prisonnière là-dedans, comme un insecte dans une goutte d'ambre, un puits sans fond s'était ouvert au creux de mon ventre.

Je regardai les deux joggeurs, le couple victime de la peste dansante. Ils étaient allongés par terre, en train de reprendre leur souffle. Ils gémissaient en frictionnant leurs muscles.

Siofra n’était plus là, et l’épidémie était terminée.

Chapitre 33

Je m'arrêtai devant l'appartement de Gabriel à côté de Brick Lane et fixai le ciel bleu vif près du magasin de jardinage. J'avais vécu chez lui pendant plus d'une semaine, entrant et sortant comme je le voulais. Mais je ne pouvais pas me pointer comme ça maintenant, même si j'avais toujours la clé. Après un moment d'hésitation, j'appuyai sur la sonnette.

L'interphone craqua :

— Oui ?

La voix de Gabriel fut couverte par un croassement derrière lui.

— Mes tétons se tendirent délicieusement ! Croâ !

Je réprimai mon envie de rire et dis :

— C'est Cassandra.

— Une seconde.

J'entendis les escaliers grincer de l'autre côté de la porte tandis que Gabriel descendait, ainsi que des croassements aigus. Quelques instants plus tard, un Gabriel assez agité apparut.

Sur son épaule, Odin étendit ses ailes.

— Une humidité révélatrice ! Jamais plus.

Je haussai un sourcil.

— Est-ce que j'arrive au mauvais moment ? On dirait que tu as de la compagnie.

Il me fusilla du regard.

— C'est entièrement ta faute. Le maître des corbeaux de la Tour a refusé de le reprendre.

— Désolée.

— Il semblait aussi donner l'impression d'obéir à la volonté d'une certaine Déesse de la Terreur. Une idée sur la question ?

Je clignai innocemment des yeux.

— Il a l'air dingue.

— C'est ton diagnostic officiel ?

— Absolument. C'est mon opinion en tant que professionnelle.

— Les types de la CIA ont arrêté de poser des questions sur toi. Comment tu as fait ?

La lumière de la fin d'après-midi baignait sa peau d'or et faisait ressortir ses yeux noisette.

— Scarlett les a convaincus que je travaillais pour eux en tant qu'informatrice fae. Une espionne du côté obscur. Mais ils m'ont retiré mon habilitation, bien sûr.

— Je vois. Et à quoi dois-je le plaisir de cette visite ? Je ne m'attendais pas à te voir.

Je haussai les épaules.

— Je suis juste venue te dire merci. Et au revoir.

Il fronça les sourcils et prit une grande inspiration.

— Tu retournes aux États-Unis ?

— Pas vraiment.

Il risquait de péter un câble si je lui disais que j'allais à Trinovantum pour honorer une promesse que j'avais faite à Roan.

— Mais je serai absente un moment, je crois.

— Je vois. Eh bien, donne-moi des nouvelles dès que tu peux, que je sache que ça va. Tu es un aimant à chaos, tu sais ? Je n'ai pas envie de m'inquiéter pour toi.

Je clignai des yeux pour faire disparaître des larmes de gratitude.

— Bien sûr. Merci.

— Il n'y a plus d'attentats. Et l'adjoint au maire fait un très bon travail pour le moment. Mais si je devais risquer un pari, je dirais que tu es probablement déjà au courant de tout ça.

— Disons que j'avais un pressentiment.

— Tu ne saurais pas où se trouve la maire, par hasard ?

— Tu demandes ça en tant qu'inspecteur en chef Stewart, ou juste en tant que Gabriel ?

Il me fixa du regard.

— Auquel des deux tu dirais la vérité ?

Un sourire retroussa mes lèvres.

— La maire était de mèche avec les fae, Gabriel. C'était elle qui organisait les attentats. Je me suis occupée d'elle.

Il écarquilla les yeux.

— Tu l'as tuée ?

— Non. Mais elle ne peut plus faire de mal à quiconque.

— De mèche…, elle était humaine ?

— Oui, mais elle pouvait utiliser la magie. C'est compliqué.

— D'accord, soupira-t-il. Tout est compliqué.

La lueur triste dans ses yeux me détruisit. Je me rapprochai d'un pas et j'enroulai mes bras autour de lui pour le serrer fort contre moi.

— Merci d'être aussi génial, murmurai-je.

Il me rendit mon étreinte, et j'inspirai son odeur de propre et de savon. Sur son épaule, Odin fit gonfler ses ailes, et Gabriel se détacha de moi.

Je hochai la tête.

— Bon. Ben…, je te donnerai des nouvelles.

— Attends.

Il me rattrapa et fit descendre Odin de son épaule.

— Prends-le. Il est à toi.

— Je ne peux pas m'occuper d'un oiseau.

Il sourit.

— Je suppose que tu n'aurais pas dû t'introduire dans la tour de Londres pour le voler, alors.

Je soupirai et pris délicatement le corbeau. Odin fit battre ses ailes aux plumes raccourcies avec colère, et je le lâchai. Il sauta et s'installa sur mon épaule.

Gabriel regarda l'oiseau avec un air de regret, le front plissé.

— Enfin, si tu ne peux vraiment pas t'en occuper…

— Enfonce-toi en moi ! Croâ ! Jamais plus !

Gabriel secoua la tête.

— Non. Emmène-le loin de ma vue.

Avec un grand sourire, je me détournai tandis qu'Odin croassait des bêtises à mon oreille.

***

L'hôpital fut mon deuxième arrêt. Je traversai les couloirs blancs de l'unité des blessés graves pour trouver Scarlett. En arrivant devant l'établissement, j'avais été soulagée de ne trouver personne en train de danser à l'entrée. En revanche, le corbeau sur mon épaule avait aussitôt posé un problème. J'avais dû le laisser avec un vieil homme dans un fauteuil roulant, qui se trouvait dehors en train de fumer et de parler de navets. Cinquante livres pour surveiller le corbeau, et cinquante de plus à mon retour. Cette satanée bestiole me coûtait déjà plus cher que je ne l'avais prévu.

J'arrivai devant la chambre 324 et je passai la porte. Scarlett était allongée sur un lit dans une chambre double, son lit séparé de l'autre par un rideau bleu. Ses cheveux auburn étaient étalés autour de son oreiller et son visage était pâle.

— Salut, toi, dit-elle d'une voix un peu pâteuse. C'est sympa de passer.

— Est-ce que ça va ? demandai-je.

— Super !

Elle leva un pouce.

— Ils me bourrent d'antidouleurs, c'est génial. Pas vrai, Jeeves ?

Une voix à l'accent londonien répondit depuis l'autre côté du rideau.

— Je ne m'appelle pas Jeeves.

Je me penchai et l'étreignis le plus délicatement possible. Puis je sortis une petite bouteille de Glenlivet de mon sac et la posai sur la table à côté d'elle.

— C'est pour après, quand tu te sentiras mieux. Ne mélange pas ça avec les médocs.

— Tu sais quoi offrir aux blessés, toi, dit-elle.

Je souris. Et j'articulais en silence : *est-ce qu'on nous écoute ?*

Elle haussa les épaules, ce qui la fit grimacer de douleur. La CIA n'avait même pas besoin de cacher un micro. Ils pouvaient nous espionner à travers le téléphone de Scarlett. Je ne leur faisais certainement pas assez confiance pour parler de façon transparente de quoi que ce soit.

— Eh bien…, tu ne devineras jamais sur qui je suis tombée. Tu te rappelles cette fille à la fac qui ressemblait trop à ma mère ?

— Oh oui ! Tu l'as vue ici ? Comment elle va ?

— Pas super, pour tout dire. Elle s'est fait virer de son boulot et elle est un peu coincée en ce moment. Un peu comme si c'étaient les limbes pour elle, tu vois ?

Scarlett sourit.

— Je ne l'ai jamais beaucoup aimée. Et Elrine ?

— Elle va bien.

— Oh, super ! Je m'inquiétais pour elle. Elle a l'air si fragile.

— Elle est plus forte qu'elle n'en a l'air. Alors, qu'est-ce que tu prévois ?

— Je vais rester ici une ou deux semaines, je pense. Et puis je reprendrai le boulot. Il y a eu de nouveaux renseignements intéressants.

Je haussai un sourcil.

— Tu peux m'en parler ?

Elle secoua la tête.

— Désolée. C'est hautement confidentiel. Et tu n'as plus d'habilitation. Fulton est contre l'idée de travailler avec toi. Tu as réussi à l'énerver.

Je pouffai de rire en me rappelant l'avoir vu pisser dans le pot de fleurs de son chef.

— Quoi ? demanda Scarlett.

— Oh, rien ! Je t'en parlerai une autre fois.

Je poussai un soupir.

— Écoute, Scarlett, je vais devoir m'absenter un moment. Mais je te donnerai des nouvelles, d'accord ?

— Bien sûr, Cass. Fais ce que tu as à faire.

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi. Et sois prudente.

Elle murmura quelque chose, mais je ne parvins pas à distinguer quoi.

Je fronçai les sourcils et me rapprochai. Les yeux dans les miens, elle articula à nouveau en silence. Il me fallut un moment pour comprendre ce qu'elle était en train de me dire, et quand je compris, un frisson parcourut ma colonne vertébrale.

Une guerre approche.

***

Je trébuchai dans la forêt enneigée. Je resserrai autour de moi ma veste humide, les doigts gourds. J'étais venue bien préparée pour mon voyage à Trinovantum, mais je m'étais tout de même retrouvée trempée et gelée. Il m'avait fallu deux jours pour dénicher la cabane de Roan, et je l'apercevais maintenant entre les chênes. La lumière des bougies vacillait à travers les fenêtres rondes.

Deux jours, et j'étais fourbue de fatigue, rompue jusqu'à l'os. J'avais dû me déplacer de nuit pour me glisser à l'extérieur de l'enceinte de la ville et contourner les zones peuplées. Si je ne l'avais pas fait, mon aura de pixie aurait conduit les fae à se jeter sur moi comme une nuée de sauterelles.

Même dans la forêt de Hawkwood, j'avais dû échapper à des fae curieux, par deux fois, en sautant dans les reflets de mes miroirs de poche dont le stock diminuait à grande vitesse. Il en résultait que mon manteau en laine était désormais froid et humide à cause des mares glacées dont j'avais dû m'extirper. Et alors que je m'enfonçais plus loin dans la forêt, des glaçons s'étaient formés autour de mon col, et mon haleine dessinait des volutes de buée blanche autour de mon visage. Je claquai des dents de façon incontrôlable. Malgré la neige, la ciguë poussait partout sur le sol de la forêt avec ses fleurs blanches, belles, délicates et vénéneuses. Je frissonnai en les contemplant.

Je marchai jusqu'à la porte, tremblante, et frappai deux fois. Je collai mon oreille contre le battant pour entendre s'il y avait du mouvement à l'intérieur.

Rien.

Je frappai à nouveau avant d'enrouler mes bras autour de moi pour me réchauffer et j'écoutai.

Rien.

Mes doigts étaient rouges, avec des cercles blancs au bout. Les premiers signes d'engelures. Je ne pouvais pas rester dehors davantage.

J'ouvris la porte et je trouvai une pièce vide. Il n'y avait que l'arbre qui poussait au milieu et dont les branches s'étendaient le long des murs, supportant des lumières scintillantes.

Les braises dans la cheminée étaient orange. Je posai mon sac à dos

par terre et retirai mon manteau pour le faire sécher devant l'âtre. Une couverture douce était posée sur le canapé de Roan – ça irait. J'étais venue avec des vêtements de rechange, mais bien sûr, ils étaient passés dans la flotte avec moi. J'avais trop froid et j'étais trop épuisée pour me soucier de ma pudeur en cet instant de toute façon. J'ôtai mes bottes et retirai mon tee-shirt noir, tout mouillé, glacial, ainsi que mon jean, et les pendis à des crochets devant la cheminée. Je frissonnai toujours, alors je retirai mon soutien-gorge et ma culotte et les suspendis aussi avant de m'envelopper dans la couverture verte en claquant des dents. La sensation du tissu, si doux contre ma peau, était délicieuse. Avec la couverture autour des épaules, je parvins à faire repartir le feu en utilisant des morceaux de papier autour de la cheminée pour raviver les flammes. Quand le feu rugit à nouveau, je m'assis devant quelques minutes, le temps que mon corps se réchauffe.

Avant de partir à la recherche de Roan, j'avais confié Odin à un refuge pour oiseaux juste à côté de Londres. Je ne pouvais m'empêcher de me demander comment il allait et combien de personnes il traumatisait avec ses citations cochonnes. Cette sale bête me manquait, et je comptais le récupérer dès que je sortirais d'ici.

Alors que je regardais le feu, mon ventre gronda. Quand avais-je mangé pour la dernière fois ? Les céréales dans mon sac étaient complètement détrempées et immangeables. Je resserrai la couverture autour de moi et marchai jusqu'à la penderie en passant sous des branches feuillues, qui formaient une arche.

Derrière la porte, je trouvai un panier avec six œufs, un gros morceau de viande, des champignons séchés et un bocal de farine. Je mis tout cela dans une marmite en métal et le rapportai dans la pièce principale. Mon regard se posa sur les œufs, et je les fixai, une idée se formant dans ma tête.

Au cours des derniers jours, j'avais eu le temps de réfléchir. Je m'étais habituée à l'idée que mon père, que j'avais haï pendant des années, était innocent. Pendant mes deux jours à marcher dans les bois, j'avais passé la moitié du temps à pleurer pour lui et ma mère, pour leurs vies qui avaient été interrompues de la plus brutale des manières. J'avais aussi eu le temps de penser au fait que leur bourreau était une fille qui avait été enlevée aux siens et maltraitée au point d'en faire un monstre. Je ne savais pas s'il était possible de mourir, piégée dans le monde des miroirs, mais si elle était encore en vie, elle était pour toujours en enfer.

Mais j'avais toujours du mal à accepter l'idée que les Liddell

n'étaient pas mes parents biologiques. Qu'est-ce que ça changeait ? Je n'en savais rien. Ce qui comptait, c'était qui vous avait élevé, pas qui vous avait engendré. Siofra en était certainement la preuve. J'étais une suce-terreur de naissance, et les parents qui m'avaient élevée m'avaient appris l'amour. Siofra était une humaine de naissance, mais on avait fait d'elle un monstre.

Et pourtant, j'avais besoin d'en être certaine. En dépit de tout ce que je me racontais, l'idée d'être la fille biologique du Rix me dégoûtait. Et maintenant, je n'avais pas la moindre idée de qui était ma mère biologique…, mais si Siofra s'était trompée ?

Alors que je regardais les œufs, j'échafaudai un plan. Il y avait peut-être une chance…

Je laissai tomber la couverture.

Je cassai un œuf dans un bol et mis de l'eau dans la bouilloire métallique. Je remplis les deux moitiés de la coquille avec de l'eau, de la farine, et un petit morceau de viande dans chaque. Et puis je les plaçai dans l'eau. L'un des deux coula immédiatement, mais l'autre resta à flotter à la surface.

Je m'enroulai à nouveau dans la couverture et je pris la bouilloire. En faisant attention à ne pas trop mélanger ma soupe, j'accrochai la casserole au crochet qui pendait au-dessus de la cheminée. Enroulée dans ma couverture, j'attendis que ma mixture se mette à bouillir.

La voix joyeuse d'Alvin résonna dans ma tête. *Tu as déjà essayé de faire un ragoût dans des coquilles d'œufs ? Tu devrais essayer. C'est hilarant.*

En présence d'une soupe faite dans des coquilles d'œufs, un changeling explosait de rire, ou levait son glamour. C'est ce que disait Internet, et Internet ne se trompait jamais, c'était bien connu.

Blottie dans ma couverture, je regardai l'eau se mettre à frémir dans la marmite et la coquille d'œuf tournoyer au gré des petits tourbillons que cela créait. Son contenu se mit à grésiller lui aussi.

Je ne ressentis rien. Et cela ne prouvait… rien. C'était un test ridicule. Complètement stupide. Faire une soupe dans des coquilles d'œufs ? Quel genre d'absurdités était-ce là ? Je pouffai de rire en moi-même.

Et je continuai à rire. Les éclats de rire montaient de façon

incontrôlable, et je ne pouvais rien faire pour les arrêter. Je me roulai de rire par terre, et la couverture m'échappa. Des larmes se mirent à couler de mes yeux et mes muscles abdominaux à me faire mal à cause de ce rire incessant. Les larmes continuèrent à couler, dégouttant de mes joues, venant tremper le sol, et je n'arrivais plus à savoir si c'étaient des larmes de rire… ou de douleur.

J'étais la fille du Rix. Mon père était un monstre, et je l'avais tué. C'était à cause de lui que mes vrais parents étaient morts – les gens qui m'avaient élevée, les Liddell. Ils avaient donné naissance à un bébé humain parfaitement normal, et les fae l'avaient volé, kidnappé et remplacé par un bébé dont ils ne voulaient pas, une abomination, une pixie. Et cette abomination, c'était moi. Les larmes et les éclats de rire continuaient interminablement.

Je finis enfin par arrêter de rire et restai simplement allongée là, me sentant vidée. Épuisée, je tirai la couverture sur moi et j'essuyai mes dernières larmes.

Le plancher grinça, et je tournai la tête. Roan se tenait là et me regardait, ébahi et agacé.

— Il y a quelque chose de drôle ?

— Non.

Je me redressai.

— Non, ce n'est pas drôle.

Il se pencha à ma hauteur et croisa mon regard.

— Le roi a attaqué les Sluagh. Il y a eu des douzaines de morts. Les autres se cachent. À chaque incursion dans la forêt de Hawkwood, il devient plus fort.

— Je suis désolée. J'avais des responsabilités.

La lumière du feu dansa sur sa peau.

— Tu aurais pu empêcher ça.

Je secouai la tête.

— Non, je n'aurais pas pu. J'avais un autre combat à mener, Roan. J'ai empêché Siofra de faire du mal à énormément de gens.

Il suivit le bord de la couverture des doigts.

— Est-ce que tu comptes m'expliquer pourquoi je te trouve ici, en train de rire et toute nue ?

Mes joues me brûlèrent.

— Mes vêtements étaient trempés.

Des larmes me montèrent aux yeux.

— Et il s'avère que je suis un changeling.

Il essuya une des larmes qui recommençaient à couler sur mes joues, puis retira sa main avant de se lever.

— Tu as rompu ta promesse.

— Non. Je suis là. Et prête à faire tout ce que je peux pour aider.

— Tant mieux ! Parce que très bientôt, nous aurons besoin de toute l'aide possible.

— Pourquoi ?

— La guerre approche.

L'espace d'un instant, ses yeux devinrent dorés.

Alors même que je regardais les flammes qui réchauffaient l'âtre, un frisson parcourut ma colonne vertébrale. C'était exactement ce que Scarlett m'avait dit, et l'effroi fleurit en moi comme la ciguë au printemps.